3 1761 07810864 4

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chefsdoeuvreduth00vinc

BIBLIOTHÈQUE

ÉTRANGÈRE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

CHOIX D'OUVRAGES REMARQUABLES ET CURIEUX,

TRADUITS OU EXTRAITS DE DIVERSES LANGUES,

AVEC DES NOTICES ET DES REMARQUES;

PAR M. AIGNAN,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

Concordia mixtis.
OVIDE.

Prospectus.

L'ARDEUR des découvertes nautiques n'était pas plus grande en Europe au seizième siècle, que n'est en France, au dix-neuvième, celle des découvertes littéraires. Après tant de révolutions opposées qui nous ont bouleversés depuis plus de trente ans, les livres interprètes d'un ordre social qui n'est plus, cessent de suffire à la foule de nouveaux besoins et d'idées nouvelles, dont nous sommes assaillis. Nous nous trouvons à l'étroit dans le vaste domaine de

notre littérature, et nous cherchons à l'agrandir, précisément pour la conserver.

Frappé de ces considérations, M. Aignan a depuis long-temps conçu la pensée et préparé les matériaux de l'ouvrage que nous annonçons; il a rassemblé dans son porte-feuille, en les traduisant avec un soin extrême, et en les enrichissant de Notices et de Remarques étendues, un grand nombre de productions importantes, quoique généralement ignorées de nous, et qui appartiennent, soit aux diverses littératures de la moderne Europe, soit à cette littérature latine du moyen âge, dépositaire de tant de trésors cachés, soit aux anciens, dont plusieurs encore ne nous sont pas, ou nous sont mal connus; soit aux orientaux si intéressans à observer, et dont il a été fait, depuis trente ans, par les savans de Calcutta, de si nombreuses importations. Chacun de ces ouvrages, traduit isolément, aurait déjà des titres à l'accueil du public; mais c'est surtout du système qui les joint les uns aux autres, c'est du contraste de leur rapprochement, que doit naître un effet piquant et agréable. A côté d'une homélie, un conte badin; près d'un grave morceau de politique, d'éloquence ou d'histoire, un poème léger, un roman facétieux; l'Orient mêlé au Midi et au Nord; l'antique au moderne; les chrétiens aux payens; les philosophes aux Saints-Pères; les protestans aux catholiques; les royalistes aux républicains; et partout une abondante moisson de faits, d'idées et de formes de style qui ne

nous étaient pas familiers, tout cela ne peut manquer de plaire et d'attacher.

Les Notices préliminaires introduiront le lecteur dans les temps, les lieux, les circonstances relatives aux divers écrits; elles seront suffisantes pour rappeler avec précision ces détails à ceux qui les savent, et pour les apprendre à ceux qui les ignorent. Les Remarques mises à la fin des ouvrages, acheveront de donner toutes les explications et de présenter tous les rapprochemens désirables. En un mot, rien ne sera épargné pour que chacune des productions comprises dans ce recueil, atteigne le but important d'ouvrir des voies nouvelles, ou du moins de nouvelles réflexions, soit à la littérature soit à la philosophie.

La Bibliothèque Étrangère formera 6 volumes in-8°.

Le premier volume est en vente. Il se compose :

1° Traité du Sacerdoce, par saint Jean-Chrisostôme; traduit du grec (extrait).

2° Homélie du même contre les Ecclésiastiques qui ont des Vierges dans leur maison; traduit du grec (extrait).

3° Homélie du même contre les Vierges qui ont dans leur maison des Ecclésiastiques; traduit du grec (extrait).

4° Homélie du même contre les Étrennes; traduit du grec.

5° Hodœporicon, ou Tournée d'inspection faite dans les couvents, en 1431, 1432 et 1433, par le vénérable Ambroise, général de l'ordre des Camaldules; traduit du latin (extrait.)

6° Stratagême de Charles IX contre les Huguenots, ou Relation de la Saint-Barthélemi, par Capilupi; traduit de l'italien.

7° Des affaires de France, ou Apologie et Éloge de la Saint-Barthélemi, par Dufaur de Pibrac, avocat-général au parlement de Paris; traduit du latin.

8° La Moschéïde, ou Domitien tueur de Mouches, poëme en cinq chants, par Lalli; traduit de l'italien.

9° Discours sur le Style ou sur les Sources de la beauté dans les ouvrages d'esprit, par lord Chesterfield ; traduit de l'anglais.

10° Proclamation de l'empereur Kea-King, du mois de novembre 1813, et requête adressée à l'Empereur le 15 février 1814, au sujet d'une rebellion qui avait éclaté dans l'empire de la Chine; traduit du chinois sur la version anglaise littérale.

Le second volume, qui paraîtra le 1er mars, comprendra:

1° De l'État corrompu de l'Église, par Clamenges, archidiacre de Bayeux ; traduit du latin.

2° Aréopagitique, ou Discours sur la liberté de la presse, adressé au long parlement, par Milton.

3° De l'Éducation, par le même.

4° Comus, pastorale féerie, par le même. Ces trois ouvrages traduits de l'anglais.

5° Nella-Raja, roman indien, traduit du Tamoul, sur la version anglaise littérale.

6° Le Brata-Youda, ou Guerre malheureuse, poëme javanais, extrait du Kavi, sur l'analyse anglaise du lieutenant gouverneur Raffles.

Conditions de la souscription.

Cette édition paraîtra par livraison d'un volume tous les quarante jours, et chaque volume coûtera 7 fr., papier satiné, aux souscripteurs. Vingt-cinq exemplaires seulement seront tirés sur papier vélin, et coûteront 14 francs le volume.

Pour être souscripteur, il suffit de se faire inscrire, et de s'engager à retirer les livraisons à mesure qu'elles paraîtront.

La première sera mise en vente le 15 janvier 1823.

Nota. Le papier, le caractère et la justification seront conformes aux pages 1 et 2 de ce prospectus.

On souscrit à Paris, chez LADVOCAT, libraire-éditeur des Œuvres de Byron, Schiller, Shakspeare, Millevoye, Walter Scott, et de la Collection des Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers, au Palais-Royal, galerie de bois, n° 195.

DE L'IMPRIMERIE DE DAVID.

Jusqu'à la vingtième livraison, les CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS paraîtront dans l'ordre suivant:

Dix-septième livraison, 25 *janvier*

Quatrième volume des chefs-d'œuvre du THÉATRE ALLEMAND, œuvres de MÜLLNER WERNER et GRILLPARZER, traduit par MM. BENJAMIN-CONSTANT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE et MICHEL BERR.

Dix-huitième livraison, 15 *février*.

Chefs-d'œuvre du THÉATRE POLONAIS, traduits par M. A. DENIS.

Dix-neuvième livraison, 5 *mars*.

Quatrième volume des chefs-d'œuvre du THÉATRE ANGLAIS, traduit par MM. PICHOT et NODIER.

Vingtième livraison, 25 *mars*.

Chefs-d'œuvre du THÉATRE PORTUGAIS, traduits par M. F. DENIS.

OUVRAGES NOUVEAUX.

OEUVRES COMPLÈTES et OEUVRES INÉDITES DE MILLEVOYE, 4 vol. in-8°., ornés d'un beau portrait. Prix : 26 fr.

Le tiers de ces œuvres est inédit. Tous les volumes paraissent.

TRILBY ou LUTIN D'ARGAÏL, nouvelle écossaise. Par M. Charles Nodier. 3e. édition.

Un vol. in-12. Prix, 3 fr. et 3 fr. 50 c. par la poste.

L'ÉCOLIER, ou RAOUL ET VICTOR, par madame Guizot, née Pauline de Meulan, auteur des *Enfans*, Contes. — 4 forts vol. in-12, ornés de 16 jolies gravures. Prix : 14 fr., et 17 fr. par la poste.

Nota. Cet ouvrage a récemment remporté le prix à l'académie, comme étant l'ouvrage littéraire, publié en 1821, qui renfermât le plus de morale, et qui fût le plus propre à être mis sous les yeux de la jeunesse.

DES COMMUNES ET DE L'ARISTOCRATIE; par M. le baron de Barante, pair de France. 2e. édit. Prix : 5 fr., et 6 fr. par la poste.

La première édition de cet important ouvrage a été épuisée en cinq jours.

DE LA LITTÉRATURE AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, par M. le baron de Barante, pair de France. Un joli volume in-18. Prix : 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

Cet ouvrage, dont nous avons réimprimé une troisième édition, a été traduit dans plusieurs langues; il était depuis fort long-temps extrêmement difficile à trouver.

VOYAGE AUX COLONIES ORIENTALES, ou Lettres écrites des îles de France et de Bourbon à M. le comte de Montalivet, pendant les années 1817, 1818, 1819 et 1820; par Auguste Billiard. Cet ouvrage a particulièrement pour objet les mœurs et les institutions coloniales. Un vol. in-8. Prix : 6 fr. et 7 fr. 50 c. par la poste.

PIERRE SCHLEMILH, 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50 c. et 3 fr. par la poste.

Cet ouvrage, vraiment extraordinaire, peut être comparé à Jean Sbogard pour son originalité.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS.

SEIZIÈME LIVRAISON.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

CHEFS-D'ŒUVRE

DES

THÉATRES ÉTRANGERS,

ALLEMAND, ANGLAIS, CHINOIS,
DANOIS, ESPAGNOL, HOLLANDAIS, INDIEN, ITALIEN, POLONAIS,
PORTUGAIS, RUSSE, SUÉDOIS;

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR MESSIEURS

AIGNAN, ANDRIEUX, MEMBRES DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; LE BARON DE BARANTE, BERR, BERTRAND, CAMPENON, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; BENJAMIN CONSTANT, CHATELAIN, COHEN, A. DENIS, F. DENIS, ESMÉNARD, GUIZARD, GUIZOT, LABEAUMELLE, LEBRUN, MALTE-BRUN, MENNÉCHET, LECTEUR DU ROI; MERVILLE, CHARLES NODIER, PICHOT, ABEL RÉMUSAT, MEMBRE DE L'INSTITUT; CHARLES DE RÉMUSAT, LE COMTE DE SAINTE-AULAIRE, LE COMTE ALEXIS DE SAINT-PRIEST, JULES SALADIN, LE BARON DE STAEL, TROGNON, VILLEMAIN, MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE; VINCENS DE SAINT-LAURENT, VISCONTI.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

CHEFS-D'ŒUVRE

DU

THÉATRE SUÉDOIS.

LÉOPOLD, GYLLENBORG, LINDEGREN.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE SHAKSPEARE ET DE SCHILLER,

AU PALAIS-ROYAL.

M. DCCC. XXIII.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
1970

PT
3612
F7N5

AVERTISSEMENT.

La traduction des pièces contenues dans ce volume est l'ouvrage de mademoiselle Du P....

Transplantée en Suède, dans l'âge le plus tendre, cette jeune Française s'est familiarisée, dès son enfance, avec la langue du pays, et, pendant un séjour de onze années consécutives, elle en a acquis une connaissance approfondie, non-seulement par l'usage habituel qu'elle en a fait, mais encore par une étude raisonnée dans les écrits qui ont le plus contribué à la perfectionner.

Depuis son retour dans sa patrie, mademoiselle Du P.... n'a pas cessé de s'occuper de la littérature suédoise, et du soin d'en faire passer en français quelques-unes des productions les plus estimables. Déjà l'Histoire de Gustave Wasa, par Celsius, est en état d'être publiée.

De quelle main pouvait-on espérer un tableau plus fidèle et plus intéressant de cette littérature? La modestie de mademoiselle Du P... s'est refusée à le tracer elle-même, mais elle a du moins daigné accorder le secours de ses lumières à l'homme de lettres qui s'est chargé de la suppléer dans ce travail. Il a écrit en quelque sorte sous sa dictée, et sous celle de Suédois éclairés et impartiaux, dont il a été à portée d'obtenir les conseils.

Il s'est aussi aidé des écrits de feu M. Catteau-Calleville, qui était si versé dans l'histoire littéraire de Suède, et des notions verbales qu'il avait eu de fréquentes occasions de recueillir de sa bouche.

Enfin, les critiques allemands qui ont fait des recherches sur le même sujet ne lui ont pas été inutiles.

COUP D'OEIL

SUR

LA LITTÉRATURE SUÉDOISE.

Lorsque, vers la fin du dixième siècle, le christianisme introduit en Suède y anéantit la religion d'Odin, les scaldes, dont cette mythologie avait seule animé les chants, cessèrent de se faire entendre. Durant tout le reste du moyen âge, rien n'y ressembla aux troubadours, aux trouvères, aux minnesinger que l'esprit de chevalerie avait suscités dans d'autres contrées de l'Europe. Il n'y eut que des moines composant des légendes et rimant des chroniques. On a cependant, sorties de leurs mains, des traductions tant en prose qu'en vers de quelques poëmes ou romans étrangers, tels que l'*Histoire d'Ivan et de Gaudian*, celle *d'Alexandre le Grand*, le *Livre de Charlemagne*, les *Aventures de Flore et Blanchefleur*, celles *d'Amicus et d'Amelius*, les *Sept Sages*, etc.; mais c'étaient autant de fleurs que flétrissaient le grossier contact des interprètes, et qui très-probablement n'ont jamais servi qu'à l'ornement et au divertissement des cloîtres.

Le seul ouvrage qui au milieu de cette nuit profonde ait jeté un rayon de lumière, est celui qui a pour titre, *du Pouvoir des rois et de leurs ministres*, dont l'auteur est demeuré inconnu. Le langage en est brute

et sauvage, mais il exprime des idées plus saines et plus relevées que ne comportent les temps d'ignorance et de superstition de sa composition présumée. On la fait remonter au quatorzième siècle; mais cette opinion a trouvé des contradicteurs, et il est en effet probable que l'écrit est beaucoup plus moderne.

Quoi qu'il en soit, on ne peut guère placer qu'à l'époque de la réformation la première aurore de la littérature suédoise. La commotion que donna aux esprits, dans tout le monde chrétien, ce grand événement, se communiqua de bonne heure en Suède, et le mouvement en fut puissamment secondé par le génie d'un grand homme. Le besoin de l'instruction, aiguillonné par les controverses sur les nouvelles doctrines devenues populaires, appela l'attention de Gustave Vasa sur l'organisation des écoles; mais ce ne fut guère que sous le règne de son successeur que se développèrent les premiers fruits de ses soins.

Charles IX, prince non moins éclairé, fonda des lycées, et les premières cartes du pays furent dressées par ses ordres. Son fils, Gustave Adolphe, instruit dans tous les genres de connaissances par Skytte, qui avait puisé les siennes dans les universités d'Allemagne, donna plus d'éclat et d'étendue à l'étude des sciences et des lettres. Il créa des colléges dans tous les diocèses, il restaura l'université d'Upsal, dont l'érection remonte au treizième siècle, mais qui était tombée dans le plus déplorable état de décadence; il institua celle de Derpt en Livonie, et il s'occupa du soin de faire traduire en suédois les meilleurs ouvrages étrangers.

Un règne encore plus glorieux pour les sciences et pour les lettres fut celui de Christine. Elle signala d'a-

bord la faveur qu'elle leur accordait par l'établissement de l'université d'Abo, et elle appela ensuite autour d'elle, de toutes les parties de l'Europe, les hommes les plus célèbres dans tous les genres de savoir. L'effet de leur présence fut prodigieux : elle imprima aux travaux scientifiques et littéraires un redoublement d'activité et une direction toute nouvelle. Jusqu'alors ils n'avaient guère eu pour objet que des recherches théologiques; mais elles avaient du moins exigé la connaissance des langues anciennes : on les appliqua désormais à des études moins restreintes, et toutes les parties du champ de l'érudition furent cultivées avec une diligence infatigable.

Toutefois la langue latine fut assez long-temps encore la seule dont se servirent les écrivains. Celle du pays n'avait presque rien perdu de la rouille de la barbarie ; elle suffisait à peine à exprimer les idées les plus vulgaires et les besoins les plus communs; et dans quel cercle étroit devait être circonscrit à cet égard un peuple isolé, ignorant et pauvre! Pour faire de l'idiome national un instrument littéraire, il fallut en quelque sorte le créer, et ce furent les traductions qui commencèrent cette régénération.

Dès 1525 parut une version suédoise du Nouveau Testament : cet ouvrage des deux frères Olaüs et Laurent Pétri et du chancelier Anderson a passé pour un chef-d'œuvre. Mais ce premier exemple ne fut imité qu'au commencement du siècle suivant, lorsque, à l'instigation de Charles IX, Martin Aschanæus traduisit le traité alors fort en vogue *de Patientiâ et Consolatione*, de Chrystæus. Les esprits, déjà éclairés par les discussions religieuses, saisirent avec avidité cet aliment nou-

veau qui leur était offert, mis à la portée de tous les ordres de lecteurs, et le goût qu'ils y prirent encouragea les écrivains versés dans les langues anciennes et vivantes, à faire connaître à leurs concitoyens les ouvrages classiques de l'antiquité et ceux des nations modernes les plus estimés. Il n'en est point depuis Homère jusqu'aux livres les plus récens qui n'aient passé plus ou moins heureusement dans la langue suédoise, et qui n'aient contribué à la polir, à lui donner de l'énergie, de la douceur, de l'harmonie, de la souplesse, et à la rendre propre à tous les genres de style, tant en prose qu'en vers.

Aux traductions succédèrent les imitations. Rien n'influa davantage sur le sort de la littérature suédoise : elles lui imprimèrent son caractère dominant, et portèrent jusque dans ses créations originales l'esprit, les formes et les principes des modèles étrangers qu'elle avait étudiés avec le plus de prédilection. Elle en a peu choisi en Angleterre ; l'Italie et l'Allemagne lui en ont fourni davantage; mais c'est surtout à l'école des grands maîtres français qu'elle s'est formée, principalement pour son système dramatique. Cette préférence pour les arts de la France, qu'en Allemagne on attribue uniquement à l'engouement de Gustave III, s'est sans doute principalement développée sous le règne de ce prince; mais il en reste des traces bien plus anciennes. Au treizième siècle, des architectes français avaient été appelés pour construire la cathédrale d'Upsal; Gustave-Adolphe se fit accompagner dans son voyage en France, par Pierre Formi, littérateur distingué, gendre du fameux Samuel Petit, et voulut le fixer en Suède; parmi les savans qu'attira sa fille Christine, brillèrent à

côté de Grotius, d'Heinsius, de Coring et de Meibonius, Descartes, Saumaise, Bochart, Huet, Chevreau, Bourdelot et Naudé; et comment, dans le siècle de Louis XIV, l'éclat des lettres françaises n'aurait-il pas frappé les regards d'une nation qui ouvrait à peine les yeux à la lumière des arts? Jusqu'au milieu du siècle suivant, où en aurait-elle cherché des rayons plus purs et plus brillans? L'astre de l'Italie avait pâli; la littérature comme la langue espagnole s'était concentrée dans la péninsule; Shakspeare, divinisé depuis, inconnu au reste de l'Europe, était enseveli dans l'oubli le plus profond en Angleterre même; de toutes les productions britanniques, à peine quelques ouvrages philosophiques avaient-ils pénétré sur le continent; enfin l'Allemagne se traînait encore lourdement et exclusivement sur les traces de ces même Français pour qui elle a ensuite affecté un dédain si superbe, quand elle a eu la prétention d'avoir une littérature originale. Et l'on s'étonne que durant cette période où l'universalité de notre langue attirait de plus en plus l'attention générale sur nos chefs-d'œuvre, un peuple, que n'avait encore égaré aucune prévention, ait puisé dans leur contemplation le goût des principes sur lesquels ils sont fondés? et puisque ces principes avaient leur origine dans tout ce que l'antiquité a produit de plus admirable, comment les Suédois n'en auraient-ils pas reconnu et maintenu l'autorité, plutôt que d'adopter des théories fantastiques que leurs plus habiles partisans n'ont encore appliquées qu'en tâtonnant, et que n'a consacrées aucun de ces grands résultats, seuls capables de les ériger en lois? Parce que quelques drames allemands se représentent sur les théâtres de la Suède, et que quelques romans

d'Auguste Lafontaine y trouvent des lecteurs, on a prétendu que le goût pour la littérature française était contraire au penchant naturel de la nation, et que Gustave III le lui avait imposé par force. On vient de voir comment s'étaient formées et avaient dû nécessairement se former des dispositions qui s'étaient manifestées avant même la naissance de ce prince. Fortifiées par les leçons de ses instituteurs et par l'exemple de la reine sa mère, elles entrèrent dans l'esprit du fils dès son enfance, comme une idée généralement adoptée, comme une idée toute nationale; et quand depuis, après les avoir cultivées en lui-même avec le plus grand soin, il s'efforça du haut du trône d'en augmenter le développement, il ne crut certes pas introduire une innovation.

Ce n'est pas pour avoir suivi un système qui a produit ailleurs tant d'ouvrages justement célèbres, que la Suède ne jette pas encore un grand éclat sur l'horizon littéraire. Il lui a manqué, jusqu'à présent, un de ces hommes extraordinaires qui dominent l'esprit de leur nation et de leur siècle par la seule puissance de leur génie, et donnent l'impulsion aux talens que fécondent au loin leurs exemples et leurs leçons. Mais, dans une sphère moins élevée, la littérature suédoise a possédé des conseils et des guides qui lui ont rendu d'utiles services.

A la tête de ces instituteurs se place Olaüs Dalin. Né dans les premières années du dix-huitième siècle, d'un ecclésiastique obscur, il illustra bientôt son nom par des succès qui le firent choisir pour précepteur du prince royal, depuis le roi Gustave III. A peine âgé de vingt-trois ans, il publia, sous le titre d'*Argus suédois*, un

ouvrage hébdomadaire de critique et de morale, dans le goût du *Spectateur* anglais. Cette production se distinguait par tous les caractères propres à en rendre la lecture attrayante : elle annonçait dans l'auteur des connaissances variées, un esprit étendu et pénétrant, une saine philosophie, le talent de l'observation, un goût épuré, et l'art de donner aux idées même les plus communes une forme originale, et un tour d'expression piquant et nouveau. L'effet en fut tel, que les états en recommandèrent l'auteur à la munificence royale.

Ses travaux, prolongés pendant plus de trente ans dans toutes les autres branches des belles-lettres, firent, du temps où il a vécu, l'époque d'une brillante révolution dans la littérature nationale, et imprimèrent aux esprits un mouvement qui se communiqua d'un côté en montant jusqu'au trône, et descendit d'un autre côté jusqu'aux classes les plus médiocres de la société; ils excitèrent surtout parmi les écrivains l'émulation la plus active, et donnèrent aux talens une favorable direction.

Parmi les disciples de Dalin, qui après lui ont le plus contribué à perfectionner la langue et le goût, à étendre le culte des muses, et à propager le feu sacré qu'il avait allumé, il en est trois qui méritent une mention spéciale : Kelgren, et les comtes de Creutz et de Gyllenborg. Le premier, sur la tombe duquel ses amis inscrivirent, *Poëtæ, philosopho, civi, amico, lugentes amici*, acquit surtout de l'ascendant par le journal littéraire qu'il rédigea long-temps sous le titre de la *Poste de Stockholm*, et dans lequel il popularisa les vrais principes de la littérature et des arts, par une critique sévère mais ingénieuse et solide, et telle qu'on était

en droit de l'attendre d'un écrivain doué de vastes connaissances, d'un esprit philosophique, d'une brillante imagination, d'une grande délicatesse de goût, et dont les ouvrages justifiaient les préceptes. Presque du même âge, amis intimes, tous deux d'une naissance illustre, et tenant un rang distingué à la cour, les comtes de Creutz et de Gyllenborg mirent leurs efforts et leurs talens en commun pour élever leur nation, par les arts, au même degré de gloire où l'avaient fait monter dans les sciences les Celsius, les Wallerius et les Linné.

Les femmes ne témoignèrent pas moins d'amour pour les lettres et de zèle pour leurs progrès. La reine Louise Ulrique, qui en avait pris le goût à la cour de son frère, le roi Frédéric II de Prusse, dans les entretiens de Maupertuis, de Voltaire et d'Algarotti, leur accorda en Suède la plus constante protection. Elle fonda, en 1753, dans la capitale, une académie des belles-lettres. Il n'y avait encore d'association de ce genre que pour les sciences : Upsal en possédait une depuis 1720, créée par l'archevêque Éric Benzélius; et c'est la plus ancienne académie du Nord. Il en fut institué une autre pour le même objet à Stockholm, en 1739. Celle qui dut la naissance à la reine, et que son fils assimila depuis par la nature de ses travaux à notre Académie royale des Inscriptions, a publié des *mémoires* pleins d'utiles recherches, et de matériaux précieux pour l'histoire nationale. A l'exemple de la souveraine Hedwige, Charlotte Norden-Flycht réunit les amis des arts dans une société particulière, qui fit époque dans la littérature suédoise. Plus tard s'élevèrent pour le même but, et avec succès, deux autres associations libres du

même genre, sous le nom de sociétés de belles-lettres et d'*utile dulci;* et de toutes ces réunions académiques sont émanées, sous le titre de *Recueil de littérature*, d'*Exercices et* de *Délassemens littéraires*, des productions dont quelques-unes ne sont pas indignes d'estime. Mais en 1786 un temple plus auguste fut consacré aux Muses : Gustave III érigea l'*académie suédoise* sur le modèle de l'académie française. Ses statuts lui firent une loi de travailler à un dictionnaire et à une grammaire : jusqu'à présent la grammaire seule a été publiée. L'académie fut aussi chargée de distribuer des prix d'éloquence et de poésie. Le roi lui-même ne dédaigna pas de se présenter à ces concours, et son éloge du maréchal Torstenson en sortit triomphant et couronné. Le soin d'honorer par des notices biographiques la mémoire des hommes célèbres de la Suède fit encore l'une des attributions de l'académie; du moins a-t-elle donné la vie du feld-maréchal baron de Helmfelt que Gustave III avait déjà choisi pour le héros d'un de ses drames. Composée de l'élite des gens de lettres, des hommes les plus recommandables par leurs lumières, leur esprit et leurs talens, cette académie avait commencé à prendre un essor glorieux, et promettait d'exercer une influence d'autant plus salutaire, que l'indépendance et la liberté y étaient regardées comme les élémens indispensables de son existence. Mais, quelque chère que parût être cette institution à son fondateur, il aima mieux la détruire que de n'y pas voir dominer son absolue volonté. Ce n'est pas trop la peine que le pouvoir forme avec un grand appareil des établissemens pour la recherche et la propagation de la vérité, s'il a la prétention d'en rester seul et l'organe et l'arbitre. Après seulement neuf ans de durée, l'aca-

démie suédoise fut anéantie. Rétablie sous le règne suivant, mais dans des circonstances peu favorables, elle en a retrouvé depuis de plus propices pour reprendre sa première splendeur et son ancienne influence.

Après cette vue générale sur la naissance et la marche de la littérature suédoise, et sur les causes principales qui ont agi sur ses destinées, il est convenable de descendre à quelques détails pour en connaître les variations et en apprécier les résultats. Les guides les plus sûrs pour cet examen sont l'*Histoire littéraire des poètes suédois*, de Liden; l'*Histoire des beaux-arts et du bon goût en Suède*, par Dalin; l'ouvrage de Rüh sur l'*État des beaux arts en Suède;* les *Considérations* de Höft *sur la poésie suédoise;* le *Parnasse suédois* de Regner; l'*Histoire littéraire suédoise* de Léopold, et les *Remarques critiques sur les sciences, l'histoire et la littérature*, par Haimerskoëld; mais il ne faut pas les suivre avec une confiance aveugle, et sans avoir comparé leurs jugemens avec ceux d'autres critiques, et particulièrement avec les opinions des écrivains allemands qui ont traité le même sujet.

La langue suédoise, d'origine teutonique, est naturellement traînante et prolixe. Avant que Dalin eût fait voir la possibilité de lui donner de la brièveté, de la précision et de la vigueur, la prose se ressentait encore plus que la poésie de ces défauts; ils la rendaient surtout peu propre à l'expression des idées abstraites et transcendantes, qui exigent particulièrement de la lucidité et une exactitude rigoureuse dans les termes. Rhydélius essaya cependant de substituer le langage commun au latin dans les ouvrages philosophiques; mais cette première tentative, dont le succès ne fut pas très-encoura-

geant, ne trouva que beaucoup plus tard des imitateurs. Il était encore réservé à Dalin de faire faire un immense progrès à l'énonciation didactique. Depuis lors plusieurs écrivains se sont distingués dans cette carrière, particulièrement Boëthius, dans son *Plan d'enseignement de morale physique;* Rosenstein, dans sa *Culture de l'esprit;* Höjer, dans ses *Leçons sur la Vocation des savans;* et Kelgren, Léopold, Silverstolpe et Hjärta, par leurs ouvrages philosophiques. Mais au-dessus de tous ces écrivains plane Thorild, auteur d'un *Traité de l'Imitation*, de la *Critique des Critiques*, d'*Éclaircissemens sur la véritable liberté du commerce;* d'un livre intitulé, *Harmonies;* et d'un autre portant pour titre: *Le Droit, ou la Loi éternelle des Sociétés;* ouvrages tous recommandables, non-seulement par la variété et l'importance des sujets, et la profondeur des idées, mais surtout par une vivacité, une chaleur et une énergie de diction propres à l'auteur. Dans ceux de ces écrits où il s'occupe des principes de la littérature, il blâme fort le penchant qui entraînait ses contemporains vers les nôtres, et il leur donne l'exemple d'une originalité qu'il lui était plus facile de souhaiter que de rendre nationale.

On peut aussi classer parmi les productions didactiques les *Lettres journalières d'un homme âgé à un prince enfant;* celles *d'un homme plus âgé à un prince adolescent;* et enfin la *Correspondance*, *pendant cinq ans, d'un vieillard avec un jeune prince;* recueil de préceptes adressés à Gustave III, lorsqu'il n'était encore qu'héritier de la couronne, par son premier gouverneur, le comte de Tessin; et on peut remarquer en passant, que ce recueil et celui des lettres du roi qui

en était l'objet, sont les seuls monumens du genre épistolaire en langue Suédoise; car les lettres du comte Scheffer, autre gouverneur de Gustave III, sont pour la plupart écrites en français; et celles de Charles IX à Henri IV et à d'autres souverains, originairement en langue latine, n'ont été publiées qu'en allemand.

L'art oratoire n'a pas été cultivé sans succès en Suède; mais il ne s'est pas élevé à la même hauteur dans tous les genres où il s'applique.

Les sentimens religieux et l'attachement aux doctrines de la réformation, qui se sont scrupuleusement conservés dans ce pays, n'ont pas permis aux prédicateurs d'aller chercher des modèles ailleurs que dans les contrées où se professaient les mêmes principes. Ils se sont formés à l'école des orateurs chrétiens de l'Allemagne protestante. Mais, avant que le talent de Mosheim eut enseigné à faire retentir la chaire des vérités éternelles dans un langage épuré, noble, élégant, harmonieux, flexible et docile aux impulsions de son âme, l'incorrection, la pédanterie, la trivialité, l'abus des citations et l'étalage d'une érudition bizarre, dégradaient l'éloquence sacrée. Ces défauts furent transportés en Suède et il en subsiste encore des traces, quoique ce pays ne soit pas resté étranger à la révolution opérée par l'illustre chancelier de l'université de Göttingue. Postérieurement à cette époque, les plus fameux prédicateurs suédois, tels que Bälter dans ses *Discours sacrés sur divers textes de l'Évangile*, Baëld dans ses *Conférences sur les évangiles des dimanches et fêtes*, Tolesson, dans ses *Prédications chrétiennes*, Ekmansson, dans ses *Sermons*, n'ont pu parvenir à donner à leurs compositions assez d'élévation et de dignité, ni à se défendre totalement de l'ancienne

manière déclamatoire. L'archevêque Lindblom et l'évêque Lehnberg sont à peu près les seuls qui se soient préservés de cette contagion héréditaire, principalement le dernier qui, dit M. Catteau-Calleville, « fut le pre-» mier dans son pays, qui annonça les vérités de la re-» ligion avec une éloquence imposante et persuasive. »

Le gouvernement représentatif, de temps immémorial établi en Suède, devait naturellement favoriser l'éloquence de la tribune, surtout avant que la révolution de 1772 l'eût à peu près réduite à des discours d'apparat, dans une forme convenue. La tradition a conservé le souvenir du talent de quelques anciens orateurs dans les discussions politiques; mais, comme elles étaient presque toujours improvisées, on n'a pas recueilli textuellement ces débats. Les procès verbaux des séances des états reconstitués contiennent un assez grand nombre de harangues prononcées dans ces assemblées; et plusieurs, principalement parmi celles des membres de la noblesse, tels que les Hôpken, les Tessin, les Scheffer, etc., se font du moins remarquer par un ton noble et solennel, digne du rang des orateurs, de l'auguste réunion où ils parlaient, et des grands intérêts dont elle était occupée. Mais le don de la parole avait été accordé à un degré bien plus éminent au roi Gustave III; et ses discours, insérés dans le recueil de ses œuvres, portent tous l'empreinte d'un esprit vif et éclairé, d'une âme ardente et d'une brillante imagination. Avec quel enthousiasme s'armèrent, en 1788, pour soutenir son autorité menacée, deux mille Dalécarliens, harangués par ce prince dans la même plaine où autrefois les avait assemblés Gustave Vasa! Il se peut qu'une éloquence aussi séduisante ait paru un in-

strument de dommage aux partisans de l'ancienne constitution, mais il n'est point étonnant qu'elle ait puissamment contribué à l'accroissement de la prérogative royale.

De savantes recherches sur l'histoire nationale ont utilement occupé un grand nombre d'érudits suédois; et à leur tête se place Éric-Jules Biœrner, qui, digne émule de l'illustre archevêque d'Upsal, Eric Benzélius, explora avec un soin infatigable les provinces du nord de la Suède, pour y recueillir les traditions des anciens temps et les monumens runiques. Il faut citer aussi Berch, qui a publié une *Histoire des rois de Suède et des personnages remarquables de ce pays, d'après les médailles*. Mais parmi les écrivains dont la main a tracé le tableau de l'histoire générale de leur pays, ou celui de quelqu'une de ces grandes époques, aucun n'a produit un ouvrage vraiment classique. Dalin lui-même, que les états chargèrent d'écrire l'*Histoire du royaume de Suède*, qu'il a poussée jusqu'au règne de Charles IX, n'a guère fait briller dans cette composition que la clarté, la pureté et l'élégance de son style. On lui a reproché le défaut de nerf, d'exactitude, de critique et d'indépendance dans ses jugemens. Botin, à qui l'on doit un *Abrégé de l'Histoire de Suède*, depuis l'origine de la monarchie jusqu'au règne de Gustave Ier., eut plus de succès. L'esprit philosophique qui guida sa plume, et le point de vue nouveau sous lequel il considéra son sujet, donnèrent à son livre une grande réputation; mais il est écrit avec une affectation et une recherche d'antithèses qui en rendent la lecture pénible et fatigante. Une *Histoire de Norwège*, toute récente, par Silverstolpe, paraît conçue dans un aussi bon es-

prit, et d'un beaucoup meilleur style, l'*Histoire de la Scandinavie sous la dynastie des Folkungors*; l'*Histoire de l'union de Calmar*, et l'*Histoire des guerres depuis Charles X jusqu'en* 1814, par Granberg, qui forment un corps complet de l'histoire des trois royaumes, ont été reçues avec l'applaudissement universel de la nation.

Les seules traductions des histoires étrangères qui méritent qu'on en fasse mention sont celle de *Charles-Quint*, de Robertson, par Schrôderheim; et celle de la *Guerre de trente ans*, de Schiller. Écrire cette guerre, c'était élever un monument à la gloire de la nation suédoise; et puisque ses écrivains en avaient laissé le soin à un auteur allemand, c'était bien le moins que quelqu'un d'entre eux la fit passer dans leur langue.

Les biographes remarquables sont encore plus rares que les historiens généraux. L'histoire de Gustave Ier. et celle d'Éric XIV, par Celsius, ont cependant de la célébrité; mais l'individualité des rois, dont elles ont pour objet essentiel de retracer la vie, y est comme ensevelie sous l'amas des accessoires qui les surchargent. *Les Vies des hommes célèbres*, et particulièrement celle de Birger, par Bottin; et les *Souvenirs* de Berch, sont plutôt de simples notices et des matériaux biographiques, que des biographies proprement dites. Celle de Gustave Adolphe, par Hallenberg, est incomplète. Les *Mémoires* sur Christine, mis en lumière il y a peu d'années, contiennent d'utiles recherches qui ont répandu un nouveau jour sur plusieurs circonstances de l'histoire de cette reine, mais elles n'ont pas pour but de la retracer dans son ensemble; et avant la publication de ces ouvrages, les mémoires donnés par Arkenholz n'offraient non plus que des

études pour un tableau général, et de plus ils sont écrits en français d'un style lourd et diffus. La partie militaire de la vie de Charles X a été aussi écrite en langue française dans ces derniers temps, par le général Skjöldbrand. L'*Histoire militaire de Charles XII*, par Adlerfeldt, qui n'est que le journal d'un compagnon de ce roi, d'un témoin oculaire des événemens qu'il raconte, a du moins le mérite de la fidélité; et si l'histoire plus complète du même prince, par le chapelain Norberg, est digne de quelque confiance pour l'exactitude des faits, des noms, des dates, parce que le gouvernement suédois avait lui-même soumis l'ouvrage, sous ce rapport, et peut-être aussi sous quelques autres, à une sévère inspection, il n'est pas moins vrai qu'à cause des longueurs, des inutilités, de la pesanteur du style, il n'a pu se soutenir, même en Suède, à côté du tableau si rapide, si animé, si brillant, qu'a tracé la main de Voltaire.

Comme les rois, les guerriers, les hommes d'état, les savans célèbres ont eu leurs biographes; mais on s'est plaint que depuis l'établissement des académies, et principalement de l'académie suédoise, l'usage des éloges y avait fait dégénérer la biographie en panégyriques. On en excepte seulement l'*Éloge* de Terserus, par l'évêque d'Abo Tengström; et celui de Rhydelius, par Daniel Boëthius.

Le goût des romans ne paraît ni bien vif, ni très-répandu dans la nation suédoise; et ce sont en général des traductions de l'anglais, de l'allemand et du français, qui alimentent la curiosité des amateurs de cette sorte d'ouvrages. Cependant la Suède en possède d'originaux qui ne sont pas sans prix; et ceux de Mörk, dont

la publication remonte au milieu du dix-huitième siècle, produisirent une grande sensation. Malgré un peu d'apprêt dans le style, *Adalric et Gothilde*, et *Thécla*, intéressèrent par des situations touchantes, des sentimens vrais, une morale pure, et participèrent au succès de la révolution littéraire que Dalin avait entreprise à la même époque. L'ouvrage de Wallenberg, intitulé, *Mon fils aux galères*, ou *Voyage aux Indes orientales*, est une de ces fictions dans le goût de Sterne qu'il est difficile de définir, mais qui, bien qu'au-dessus d'une certaine médiocrité, reste encore bien loin de son modèle. Plus originale, quoique l'idée n'en soit pas neuve, la *Description géographique du grand pays de la friponnerie* est un roman satirique, médiocre sous tous les rapports, et qui n'a fixé un moment l'attention que par sa singularité. Il y a plus de talent et de mérite, et une peinture plus délicate des mœurs dans les *Contes moraux et satiriques* de Léopold; et enfin on ne doit point oublier ici le petit roman de *Zamaleski*, de Kexell, ni les *Nouvelles* ingénieuses dont la composition charmait ses loisirs, ou plutôt ses ennuis, dans la prison où il était enfermé pour dettes.

Aux recherches sur l'état de la prose, dans la littérature suédoise, vont succéder des recherches semblables sur l'état de la poésie.

On a vu dans les considérations générales comment la lyre avait résonné sous la main des moines pendant près de six cents ans. Il ne faut chercher dans les productions barbares de ces temps aucune règle fixe de versification. Il est cependant à remarquer qu'on trouve dans la collection des monumens de Biorner un

poëme du douzième siècle en vers alexandrins rimés. A la renaissance des arts, quelques poëtes essayèrent de rétablir les mètres prosodiques des anciens; mais le succès de leurs efforts n'a été que de peu de durée; les formes modernes ont prévalu, et nos grands vers sont maintenant généralement employés dans les grandes compositions poétiques suédoises, telles que l'épopée et la tragédie.

Les rois de la maison de Vasa se sont tous distingués par l'amour des sciences et des arts. Ils les cultivèrent personnellement, et particulièrement la poésie. On a conservé quelques essais de Gustave Ier. Son fils, Éric XIV, a laissé des *cantiques sacrés*, qu'il composa dans sa captivité, et dont on fait encore usage dans les églises; et les historiens suédois citent souvent une *Chronique rimée* de Charles IX. Sans doute ces royales productions, d'un temps où la langue était encore inculte et grossière, et où la lumière des arts commençait à peine à poindre à travers les épaisses ténèbres d'une longue barbarie, ne portaient pas l'empreinte d'un talent supérieur, mais elles annonçaient un heureux penchant pour le culte des muses, et donnaient, par l'exemple, un salutaire encouragement. L'impulsion ne fut pas sans effet, et le mouvement qu'elle imprima s'accéléra sous le règne de Gustave Adolphe, par les soins de ce prince pour lui donner plus d'activité. Le plus saillant des versificateurs de cette époque est Jean Bure ou Burœus, d'abord instituteur, ensuite bibliothécaire du roi, savant profond à qui l'on doit d'immenses recherches d'antiquités gothiques; mais esprit bizarre qui, ayant assigné le moment précis et très-prochain de la fin du monde, distribuait tout son bien

aux pauvres, et resta sans ressources quand ses prophéties ne s'accomplirent pas. Il reste de lui un recueil de poésies lyriques, curieuses par le délire qui les a inspirées.

Quoique essentiellement occupée de sciences, d'érudition et de philosophie, Christine favorisa néanmoins les progrès de la poésie. Elle fit un pas immense, grâces au talent de Stjernhjelm. Il réhabilita dans son domaine un grand nombre de mots vieillis qui étaient même exclus de l'usage ordinaire, mais qui, propres à donner de l'énergie et de la variété au langage, comme l'a prouvé l'emploi qu'il en a fait, se sont depuis, pour la plupart, maintenus dans les droits qu'il leur avait rendus. Il se servit de la mesure des vers anciens. Son *Choix d'Hercule*, espèce d'épopée comique, où règne un assez singulier mélange de l'antique et du moderne, est en vers hexamètres. On y trouve, dans un assez haut degré, tout ce qu'on peut attendre du travail et de l'art; et tel est aussi le caractère de tous ses autres ouvrages en vers recueillis sous le titre de *Muses*, ou *Collection de quelques petits poëmes;* mais l'imagination et l'élévation manquent à son style.

Stjernhjelm eut, dans l'emploi des mètres anciens, de nombreux imitateurs, qui, sous d'autres rapports, suivirent aussi ses traces dans la carrière poétique. On distingue dans cette foule Johansson ou Lucidor l'infortuné, poète lyrique harmonieux, mais trop peu animé; Colombus, dont les *odes* ont de l'éclat et de la verve; Dalstjerna, qui, ayant particulièrement étudié la poésie italienne, y puisa le goût des stances dont il appliqua la forme à presque toutes ses compositions, et qui imita avec quelque succès le *Pastor fido* de

Guarini; le baron de Rosentein, alors renommé pour ses sonnets; Hôlstrom, tête bien organisée, esprit ingénieux et plaisant; Runius, autre poëte facétieux d'un talent original, et Haquin Spegel, auteur de plusieurs poëmes religieux : *la Création*, *le Paradis ouvert et fermé; le Paradis reconquis*, et *la Sagesse et la Grandeur de Salomon*, ouvrages qui tous furent reçus avec applaudissement, mais probablement bien plus par les âmes pieuses que par les connaisseurs en poésie. Cependant la partie technique de la versification du poëme sur la création n'est pas entièrement dépourvue d'art, et l'emploi des rimes féminines y produit un assez bon effet.

Quelques autres poëtes qui ont de la réputation, tels que Lindeman, Lâgerlof, Hölmstrom, Broms, Geisler, appartiennent à la même époque; mais leurs productions, en général peu étendues, n'ont pas été recueillies, et on ne les connaît plus guère que par ce qu'en a publié Carleson dans son *Essai sur la poésie suédoise*.

Quoique Charles XII ait plus aimé les lettres qu'on ne le pense communément, l'esprit de son gouvernement, ses longues absences, et les soins de la guerre, ne lui permirent pas de les protéger aussi efficacement que l'avaient fait ses prédécesseurs; elles languirent sous son règne; les poëtes que produisit alors la Suède ne peuvent pas même être comparés à ceux qui les avaient devancés, et cette première période de l'histoire poétique de cette nation, qui commençée à peu près avec le seizième siècle, a fini dans les premières années du dix-huitième, s'est terminée dans une assez profonde obscurité.

On a reproché aux critiques plus récens de s'être

montrés injustes envers ces anciens poëtes, et de ne les avoir jugés que d'après les lois du code poétique de Boileau. Selon leurs apologistes, il règne incontestablement dans leur énergie septentrionale un caractère propre, un véritable génie poétique, et même dans la partie mécanique de l'art, un soin et une variété totalement étrangers aux modernes. Sans doute on aperçoit dans leurs productions quelques efforts heureux, quelques traces d'un talent fécond et original, mais aucune de ces inspirations créatrices du génie d'où l'art sort tout perfectionné comme Minerve tout armée du cerveau de Jupiter.

Une ère nouvelle s'ouvrit pour la poésie suédoise, comme pour toutes les autres branches de la littérature, avant le milieu du siècle dernier. C'est encore à Dalin qu'il faut en rapporter la première gloire, non qu'il ait été doué précisément d'un talent poétique privilégié, et qu'on ne puisse désirer dans ses vers plus d'élan et une imagination plus vive; mais le premier, d'un idiome encore lâche et rampant, il fit un langage noble, harmonieux, et propre à tout peindre. Son poëme de *la Liberté suédoise* éleva la langue à l'expression des idées les plus sublimes; ses odes prouvèrent qu'elle était susceptible de se prêter aux mouvemens impétueux; et dans ses épîtres, souple et flexible, elle se plie aux tons les plus variés, sans jamais retomber dans son ancienne bassesse, même sous les formes les plus familières.

C'est ici surtout qu'éclate la colère des critiques allemands contre le goût presque exclusif qui, à cette époque, se manifesta en Suède pour la littérature, et principalement pour la poésie française. Tout en rendant justice au mérite de Dalin, et en avouant les grands services qu'il

rendit aux lettres dans son pays, ils ne lui pardonnent pas sa prédilection pour notre système littéraire, et ils lui font un crime de l'avoir inculqué à son royal élève, qui depuis en a, dit-on, tant abusé. On a remarqué déjà que les germes de cette préférence étaient depuis longtemps semés dans la nation ; ils ne faisaient en ce moment que se développer avec plus de fécondité, et ce développement devenait inévitable aussitôt qu'un esprit supérieur se sentirait appelé à faire cesser la confusion et l'égarement dans une carrière où depuis deux siècles on marchait sans règle, sans guide, sans but et sans résultats. L'expérience démontre, du moins chez les peuples modernes, que toute littérature commence par l'imitation; et à l'époque dont il s'agit, la France, sous ce rapport, était la seule nation imitable ; car, encore une fois, aucune autre n'offrait autant de chefs-d'œuvre et de modèles dignes de l'antiquité, ce type éternel du bon et du beau dans tous les arts. Cette direction n'oppose aucun obstacle à l'essor du génie, et en attendant qu'il apparaisse et qu'il impose une autre loi, par l'effet ordinaire de sa toute-puissance, elle empêche la médiocrité de se fourvoyer dans des routes sans issue, et elle maintient et propage des principes en faveur desquels déposent les théories antiques auxquels ils se rattachent, et les admirables applications qu'en ont faites nos grands maîtres.

Sur quelles traces plus dignes d'être suivies que celles de La Fontaine convenait-il aux fabulistes suédois de marcher? Dalin, il est vrai, s'y est égaré ; il ne s'est trouvé aucun talent pour l'apologue ; ses inventions sont mesquines et froides, et sa naïveté descend le plus souvent jusqu'à la niaiserie. Mais qu'a produit de mieux en ce genre Lidner, qui se piquait d'une ma-

nière totalement indépendante et originale? Ses partisans les plus déclarés avouent la médiocrité de ses fables, et ont raison d'accorder à peine ce nom à des récits communs, sans intérêt, sans vérité, et surchargés d'ornemens déplacés et de mauvais goût. Gyllenborg, au contraire, plein d'Ésope, de Phèdre et surtout de notre *bonhomme*, a donné à ses compositions le véritable caractère du genre; et ce qu'il a joint de son propre fonds à ce qu'il a emprunté de ce dernier modèle, en rappelle, quoique de loin, l'aimable simplicité, l'abandon, la grâce, la douce philosophie et le bon sens. Ce qui appartient en propre à Silverstolpe dans ses fables n'est guère plus heureux que ses imitations; et celles de Bellmann n'offrent qu'une lourde traduction des apologues de Gellert.

On trouve dans les œuvres de Léopold quelques contes badins; ceux de Stanhammar ont été recueillis par les journaux de son temps, et Silverstolpe a aussi cherché dans ce genre de composition des délassemens de travaux plus importans. Les essais des deux derniers de ces poëtes ne sont dépourvus ni d'esprit, ni d'agrément, ni de gaieté; mais il brille dans ceux du premier des trois, un talent plus réel, et ils portent l'empreinte d'une nature plus libérale.

Atis et Camilla, du comte de Creutz, que quelques historiens littéraires ont placé au rang des narrations historiques, est un véritable poëme champêtre, considéré avec raison comme l'un des chefs-d'œuvre de la poésie suédoise. Des idées gracieuses, des sentimens délicats, de brillantes images, rendus dans un style harmonieux devenu un modèle que chacun s'efforce d'imiter; tels sont les droits de cet ouvrage à l'admiration

qu'il a obtenue, et dont le temps ne lui a fait rien perdre.

La pastorale proprement dite n'est pas un fruit qui pût être transplanté et mûrir sous le climat rigoureux de la Suède. Ce n'est pas dans un pays où l'hiver règne durant huit mois que l'on trouve les bergers de Théocrite et une nature digne de leurs chants. Lidner a cependant produit quelques idylles ; mais les tableaux en sont presque tous copiés sur ceux de Gessner, et ils brillent plus par le coloris que par le dessin.

C'est principalement dans la poésie descriptive qu'excellent les écrivains suédois. *Les Heures du jour* et *les Moissons* du comte Jean-Gabriel Oxenstiern, et *les Saisons* du comte de Gyllenborg, soutiennent le parallèle avec les meilleurs ouvrages de ce genre des autres nations. Ces poëmes joignent à une grande richesse d'imagination une énergie de style non moins digne d'être remarquée, et sous des formes déjà connues ils présentent un caractère très-précieux d'originalité.

Dans la poésie didactique on retrouve encore le comte de Gyllenborg dans un rang distingué. Son *Art poétique suédois*, même quand il y abandonne les traces d'Horace et de Despréaux, et qu'il vole de ses propres ailes, offre quelques morceaux dignes du beau talent qu'il a signalé dans d'autres genres ; mais tout n'est pas d'une égale force, et sa muse tombe quelquefois dans la sécheresse et dans la langueur. Madame Norden-Flycht, dont le zèle pour l'avancement des lettres lui a fait une grande réputation, ne justifie pas dans ses ouvrages les éloges qui leur furent prodigués par ses contemporains. Son *Essai sur les poëtes suédois* est une composition faible, triste et sans couleur. L'auteur n'a guère été mieux inspirée dans son *Apologie des femmes*. Si

le Legs à mon fils, par Lillestråle, n'est pas entièrement exempt de reproches sous le rapport de l'art, il émane du moins d'un esprit très-élevé et en porte le sceau. *Les Passions*, de Thorild, appartiennent aussi au poëme philosophique; et on y reconnaît, à son obstination dans l'emploi des vers hexamètres, et dans sa manie d'innover ou d'inventer un système, un esprit singulier, qui, pour ne pas entrer dans les routes battues, s'égare dans les espaces imaginaires; mais il faut avouer aussi, que jusque dans ses efforts les plus vains il déploie une verve peu commune, et que la profonde sensibilité de son âme, répandue dans ses ouvrages, leur prête un charme particulier et explique la sensation que la plupart produisirent. La force des pensées et la pureté du langage caractérisent le poëme de Blom, *sur la Nécessité de la religion pour le maintien des états*, et son *Épître à ceux qui veulent se faire un nom immortel*, sujet que Marmontel a heureusement traité dans un poëme *sur le désir et l'espérance de se survivre*. Stenhammar et Silverstolpe ne doivent pas être oubliés ici, puisque leurs productions de cette classe ont joui d'une estime méritée dans leur pays; et enfin il faut citer celles de Sjöberg et de Léopold sur des sujets philosophiques, les unes classiques par leur correction, les autres non moins saillantes par leur contexture et par leur esprit.

C'est principalement dans ses épîtres que ce dernier poëte a revêtu les maximes de la philosophie de ces formes brillantes et légères que chez nous Voltaire a prêtées à la raison. Oxenstiern leur avait donné une apparence plus ironique, et parfois trop peu noble; et à la faveur du privilége qu'ont les muses de parler fami-

lièrement aux rois, il avait, à l'exemple de Boileau, adroitement flatté son maître, et glissé parmi les louanges quelques utiles vérités. Adlerbeth, plus grave, a embelli les principes de la morale des plus nobles ornemens de la poésie.

Il faudrait qu'un peuple fût exempt de vices et de ridicules pour que la satire se trouvât exclue de sa poésie. La Suède, comme toutes les autres nations, a fourni matière à ses pinceaux. Cependant les premiers écrits en ce genre ne datent que de la fin du dix-septième siècle. Dans ses *Leçons sur l'art poétique suédois*, Triewald s'était déchaîné, avec l'approbation publique, contre les mauvais poëtes. Dalin, à son tour, les accabla de sarcasmes, tant en prose qu'en vers, et quelquefois avec trop peu de ménagement; mais du moins son *Œuvre d'avril*, ou la *Gloire de notre temps*, se fait pardonner sa vivacité par le grand talent poétique dont elle porte l'empreinte. Le poëme en trois chants, de Bergström, sur l'*Art de ramper*, et qui est une véritable satire, n'est pas absolument indigne d'attention : le style en est passablement correct, mais le poëte manque d'inspiration. Il y en a davantage dans quelques morceaux de son *Éloge de la stupidité;* mais dans cet ouvrage, comme dans le précédent, on désire plus de proportion et de mesure. Le comte de Gyllenborg a marqué du sceau de son bon esprit, et de son talent brillant et fécond, ses *Satires sur ses amis et sur les détracteurs du monde;* mais par-dessus tous les écrivains suédois de ce genre s'élève Kellgren, avec tous les attributs d'un vrai poëte : ses productions réunissent au plus haut degré la justesse d'esprit et un amour ardent pour la vérité et pour la vertu. *Ma risée*,

Il n'y a point de génie, *Pourquoi l'on est fou*, l'*Ennemi des lumières*, la *Vie de Dumbom*, sont autant de satires ou de contes satiriques qui lui assurent, dans les annales de la littérature suédoise, un nom impérissable. Léopold et Silverstolpe ont aussi écrit dans le genre satirique.

Les épigrammes de madame Norden-Flycht et d'Élers sont oubliées; on n'a retenu que celles d'Oxenstiern qui ont le mérite d'une certaine originalité.

Les diverses branches de la poésie lyrique ont été cultivées en Suède avec beaucoup d'ardeur et de succès. L'ode y a été particulièrement encouragée par l'académie, et c'est cependant le genre qui a le moins prospéré. Toutes manquent plus ou moins de l'essor et de l'inspiration qui caractérisent celles de Pindare, de Rousseau et de Klopstock. On reconnaît néanmoins de l'élévation et de l'énergie dans les odes de Gyllenborg sur la *Force de l'âme* et sur les *Plaisirs et les misères de l'homme.* On doit le même éloge à celles de Kellgren, d'Adlersbeth, d'Oxenstiern, et de Léopold : les deux derniers de ces poëtes ont de plus l'avantage dans les leurs d'une imagination plus vive et d'un plus brillant coloris. L'ode de Casstrôm *sur la Providence* n'est pas sans éclat. On trouve de belles strophes dans celle de Sjöborg *sur Gustave Adolphe;* les autres, du même auteur, ont une marche trop composée, trop didactique. L'ode de Stenhammar sur la *bataille de Svensksund* passe pour un chef-d'œuvre; mais entre les poëtes lyriques, la première place appartient à Francèn. Ses ouvrages la lui ont méritée par le choix et la vivacité des images, l'élévation des sentimens, un langage pittoresque, et la nouveauté des formes. Ces qualités éclatent principale-

ment dans son *Ode au comte de Creutz*, et dans les suivantes, *la Voix de la Suède*, *le Nouvel Éden*, *les Institutions de la Finlande;* mais il n'est pas toujours égal à lui-même, et, souvent trop prodigue d'images, il a encore le défaut de les prolonger sans mesure.

Les chansonniers abondent en Suède, et on compte parmi eux des hommes célèbres dans des genres plus graves. Les chansons de Dalin obtinrent beaucoup de vogue : faciles, agréables, mais en trop grand nombre, elles furent de son temps généralement chantées. Élers a rendu les siennes populaires par leur naturel, leur simplicité et leur naïveté. Celles de madame Norden-Flycht plaisent par le sentiment et par le langage doux et pur qui y règne. Le petit nombre de celles qu'a laissées Tilas, trop tôt ravi aux muses, sont caractérisées par la légèreté et par la grâce. Kellgren et Francèn comptent aussi avec distinction parmi les lyriques plus modernes. L'imagination et le sentiment animent les chansons amoureuses de madame Wickstrôm. Mais Bellmann l'emporte sur tous ses rivaux : ses ouvrages sont marqués à un coin tout particulier ; il est incontestablement le premier des lyriques suédois; toutes ses compositions, consacrées à célébrer des événemens nationaux, sont inspirées par une âme grande, profonde et passionnée. Les sujets les plus communs, il sait les embellir par l'idéal, et c'est avec un génie vraiment original qu'il a illustré un genre dans lequel un modeste chansonnier français a prouvé et prouve encore tous les jours qu'on pouvait déployer un talent poétique du premier ordre (1).

---

(1) Bellmann a composé lui-même les airs de la plupart de ses

Bellmann s'est aussi essayé dans les cantiques sacrés; mais il y a été moins heureux que dans ses hymnes profanes. Ceux d'OEdman lui ont acquis quelque réputation; mais c'est aux travaux de Stenhammar que fut décerné le prix institué par l'Académie pour l'encouragement de ce genre de poésie.

Enfin on doit à Lidner quelques *Oratorio*. Ceux de la *Ruine de Jérusalem* et de *Gethsemané* sont des compositions pleines de feu, et le langage y transporte et y touche à la fois; mais là, comme dans ses autres productions, l'auteur quelquefois s'élance au plus haut des airs, et quelquefois rampe sur la terre.

Cette inégalité se fait encore sentir dans ses poëmes élégiaques : sa sensibilité s'y montre profonde et pathétique, son imagination riche et active; mais à côté des mouvemens les plus vifs et les plus touchans, et des tableaux les plus animés, se rencontrent des sentimens glacés et des images décolorées : il aurait eu besoin de plus d'apprendre à se défendre de sa facilité et de son abondance. Le goût lui a manqué; et comme Thorild, pour n'avoir pas voulu accepter le frein d'une littérature étrangère, tous ses ouvrages sont pleins d'écarts et de contrastes; mais, on ne saurait en disconvenir, on y trouve en même temps des beautés neuves et hardies qu'il ne doit qu'à son propre génie. *Laure* ou *Mon amante*, de Stenhammar, doit être considéré comme une élégie; et la plupart des poésies de Francèn en ont aussi le caractère.

L'épopée ne joue pas un grand rôle dans l'histoire

---

ouvrages lyriques, et il y règne un parfait accord entre la musique et les paroles.

littéraire de la Suède : on n'y trouve avant le dix-huitième siècle aucun poëme digne de ce nom, ou qui même en eût les caractères. Depuis l'introduction du nouveau système de littérature, Brander, anobli depuis sous le nom de Skjöldebrand, et Olaüs Celsius, ont consacré chacun un poëme héroïque à la mémoire de Gustave Ier. (*la Gustaviade*, et *Gustave Vasa*); mais ces essais n'ont pas eu de succès durable : quoique inspirés par un sentiment d'enthousiasme et d'admiration patriotique, ces ouvrages manquent de chaleur et de vie. Plus heureux dans un sujet non moins national, le *Passage des Belts*, Gyllenborg, quoiqu'il n'ait pas rempli toutes les conditions de l'épopée, a du moins enrichi la Suède de la seule dont elle soit en droit de se glorifier. L'auteur a cherché à cacher la simplicité, la nudité du sujet, sous le nombre et l'éclat des épisodes; mais il les a entassés avec trop peu de discrétion, et le choix et l'invention n'en sont pas toujours également heureux. Mais le sujet fondamental est intéressant, la conception générale hardie et grandiose, le principal caractère tracé d'une main sûre et brillante; et les descriptions, les discours, les ornemens de détail, riches, variés, assortis à la nature du poëme, à la grandeur du héros, et aux fictions dont la vérité historique est embellie, donnent à ce vaste tableau un prix que n'altèrent pas les imperfections qu'on peut lui reprocher.

L'histoire des Suédois ne leur rappelant aucun souvenir chevaleresque, ils n'ont pas cultivé ce que les Allemands nomment l'*épopée romantique* : seulement Adlerbeth a essayé d'imiter l'*épisode d'Armide* du Tasse, et l'a dénaturé en voulant y mettre du sien.

L'épopée badine a produit un ouvrage remarquable.

Rudbeck, poëte qui avait reçu de la nature un talent comique singulier, a chanté avec beaucoup de bonheur et d'originalité, dans un poëme en quatre chants intitulé *Boresiade*, la lutte héroïque des bourgeois de la petite ville de Borès, sous le commandement de leur bourgmestre Edbom, contre les troupes d'un chef audacieux de rebelles nommé Hofmann. Un autre poëme du même auteur, *Néri*, a pour sujet les faits et gestes d'un avare de ce nom. L'invention en est médiocre, mais l'exécution et quelques traits décèlent la main d'un maître : sa mort prématurée a été une grande perte pour la littérature suédoise.

Elle n'offre de trace de poésie burlesque que dans le travestissement du premier livre de l'*Énéide*, par Stenhammar.

On sait que dès le seizième siècle il fut fait quelques tentatives en Suède pour y introduire l'art dramatique. Il eût été extraordinaire que l'attention des érudits ne se fût pas portée sur cette branche si brillante de la littérature ancienne à l'époque où l'étude de cette littérature était devenue le grand objet de leurs travaux, et qu'ils n'eussent pas essayé d'en enrichir leur pays. L'exemple de l'Italie et de la France devait les encourager dans ce projet, et l'Espagne et l'Angleterre avaient, à la même époque, ouvert une autre carrière théâtrale qui pouvait aussi exciter quelque émulation jusque dans le Nord, si toutefois elle y était connue. Quoi qu'il en soit, les pièces suédoises, composées au temps dont il s'agit, n'ont pas été recueillies, et on a perdu jusqu'à la mémoire de leur nature et de leurs sujets. Les plus anciennes parmi celles qui existent encore sont dues à Messénius, professeur en droit à l'uni-

versité d'Upsal, au commencement du dix-septième siècle. Il en a composé plus de cinquante, toutes sur des sujets d'histoire nationale, et il avait eu l'intention d'accommoder à la scène cette histoire tout entière. Les étudians représentaient ses ouvrages. On n'en a imprimé que quatre; deux portent le titre de comédies : *Svanhvita* et *Disa;* et deux, celui de tragédies : *Blanka mareta* et *Signill;* mais le nom de tragicomédies leur conviendrait beaucoup mieux. Si le nombre des éditions d'un livre était la mesure de son mérite, les drames de Messénius devraient être regardés comme des chefs-d'œuvre mais; il n'est que trop certain qu'ils attestent tous l'enfance de l'art, sans aucune lueur de talent et encore moins de génie. On s'empressa néanmoins d'imiter cet exemple : tous les établissemens d'instruction publique eurent désormais leur théâtre, sans que pour cela ni la représentation, ni la composition dramatique, fissent le moindre progrès.

Les plaisirs de la scène, long-temps encore renfermés dans l'enceinte des colléges, ne pénétrèrent qu'à peine, même à la cour de la reine Christine ; ils n'y consistaient guère qu'en ballets mêlés de chants, presque toujours en français.

La ville de Stockholm n'eut un théâtre qu'en 1740, et il ne fut alimenté que par la traduction de tragédies étrangères dont l'approvisionnait un comédien, jusqu'au moment où Dalin y fit représenter la *Brunchilde*, qui obtint un succès éclatant, quoique la critique puisse y relever de grands défauts, et dans la disposition du plan, et dans la peinture des caractères, et dans l'expression des sentimens. Mais la nouveauté, quelques situations intéressantes et l'éclat du style, expliquent

l'enthousiasme qu'excita partout cet ouvrage. Ses autres tragédies eurent moins de succès. Vers le même temps, l'*Ingeborg* de Celsius, et l'*Habor et Signild* de Brander (Skjöldebrand), n'en obtinrent aucun. Plus de gloire était réservée aux pièces tragiques de Gyllenborg, bien qu'il n'y ait pas montré un talent aussi éminent que dans la plupart de ses autres travaux poétiques. *Sune Jarl* et *Birger Jarl* ne sont pas sans doute des pièces auxquelles on puisse applaudir sans restriction; mais la terreur et la pitié y règnent à un assez haut degré, les passions les animent, et les caractères y conservent de la vérité jusque dans leur exagération. Le style en est d'ailleurs énergique et brillant, et le choix de sujets nationaux en augmente l'intérêt. Le mérite d'avoir retracé sur la scène quelque action ou quelques personnages mémorables dans l'histoire de leurs pays est commun à presque tous les poëtes dramatiques suédois. *Ingiald le Cruel*, d'Adlerbeth, a de plus celui d'un style élevé et quelquefois assez éblouissant pour couvrir les défauts d'une action mal ourdie, et rendre supportable le spectacle révoltant d'une rage constamment forcenée. L'*Odin* de Léopold, estimé le chef-d'œuvre de la tragédie suédoise, et sa *Virginie* doivent aussi et à bien meilleur droit encore la faveur dont elles jouissent dans l'opinion publique à la beauté de la versification.

Toutes ces pièces, ainsi que toutes les autres tragédies suédoises, sont, il est vrai, fondues dans le moule français; elles ont la forme régulière de nos compositions dramatiques, sont soumises aux lois de notre poétique, animées de notre esprit, et se contentent de peindre la réalité avec assez de noblesse, de gran-

deur et d'élévation, pour que l'effet en soit imposant, et la vérité morale d'autant plus frappante. Quelle douleur ne cause pas aux écrivains allemands qui ne rêvent que l'idéal, cette fascination des Suédois? et avec quels regrets ils déplorent qu'on n'ait encore traduit parmi eux aucune pièce anglaise, et de celles qu'on estime le plus en Allemagne, que deux ou trois de Schiller, et que les *Complices de Goëthe*, librement imités par Radénius, avec assez de bonheur. Leur chagrin redouble en pensant que, grâces aux soins de Mürberg, de madame Lengrèn, de Ristell, de Lalin, de Rothmann et de quelques autres, les chefs-d'œuvre tragiques de la scène française ont tous été transplantés sur les théâtres de la Suède.

Gustave III, disent-ils, a corrompu le goût de la nation, non-seulement en encourageant ces travaux, mais en donnant dans les siens même l'exemple de préférer la nature embellie aux chimères de l'imagination, à cet idéal prétendu qui, selon eux, donne seul de la valeur et un grand caractère aux productions des arts; théorie d'après laquelle son grand promoteur en Allemagne a sérieusement renversé les autels que l'admiration du monde littéraire avait élevés au génie de Molière, proclamé Legrand le premier des auteurs comiques français, et déclaré son *Roi de Cocagne* le chef-d'œuvre de notre scène. Le roi de Suède, en empruntant pour ses compositions de théâtre les formes extérieures des nôtres, ne s'est pas astreint à une imitation tellement servile, qu'il y ait sacrifié toute espèce d'originalité. Son théâtre se compose essentiellement de drames intéressans, tous consacrés à des souvenirs historiques, conduits avec art, exempts de déclamations, et

d'un style élégant, facile et naturel, et qui pour être loués n'avaient pas besoin de sortir d'une plume royale.

La comédie suédoise manque en général de vigueur et de verve. Elle offre peu de caractères saillans, peu d'intrigues vives et amusantes, et on regrette de n'y pas trouver une peinture des mœurs plus vraie et plus animée. L'observation y est superficielle, le dessin faible et léger, et le coloris froid et pâle. Toujours écrite en prose, il en résulte trop souvent dans le style une négligence qui ravale le naturel jusqu'à la trivialité. Il en est cependant dont les auteurs annoncent du moins beaucoup d'esprit, et qui suppléent assez adroitement par ce moyen aux artifices de l'art et à la connaissance approfondie du cœur humain. Tel fut Dalin : marchant sur les traces du Norwégien Holberg, si fameux chez les nations septentrionales par sa comédie du *Potier d'étain* et par quelques autres pièces du même genre, Dalin donna à son *Envieux* plutôt le caractère de la satire que de la comédie; mais il y montra du moins à un très-haut degré le talent de peindre, sous des couleurs comiques, les travers qu'il voulait livrer à la risée publique. Hallmann a cherché à se rapprocher de la manière d'Aristophane dans *Finkel*, ou *la distillerie souterraine d'eau-de-vie*. C'est un tableau d'une nature basse, mais la touche en est hardie, et les figures frappent de vérité. *Mulpus*, *le camérien de la maison mortuaire*, petite pièce de Kexell, quoique au fond imitée du Café de J.-B. Rousseau, offre aussi quelques traits remarquables des mœurs suédoises. Dans une pièce intitulée l'*Amateur des cordons*, Peykull s'est moqué avec succès, mais peut-être outre mesure, des associations secrètes. Enfin les comédies de Lindgren tiennent un

rang distingué dans le répertoire habituel des théâtres suédois. Celles qui sont insérées dans ce volume donneront une idée de la nature du talent de leur auteur, et peut-être jugera-t-on qu'il participe trop aux défauts imputés ci-dessus en général aux poëtes comiques de sa nation.

Gustave III aimait trop la magnificence et les arts pour ne pas regarder le pompeux spectacle de l'Opéra comme un ornement nécessaire de sa capitale et de sa cour. Non-seulement il en soutint la splendeur à grands frais, mais même il ne dédaigna pas de diriger les auteurs dans la composition des pièces. Il donna à Wellander le plan de *Thétis et Pélée*, dont la représentation excita le plus vif enthousiasme, et qui méritait son succès. Mais la gloire de cet ouvrage fut bientôt éclipsée par celle du *Gustave Vasa*, de l'*Ebba Brahé*, et de l'*Énée*, de Kellgren. On admire surtout dans ces productions la mélodie d'un langage et d'une versification qui se marie, pour ainsi dire, d'elle-même à celle de la musique. La *Médée* de Lidner, d'un style plus élevé et plus hardi, mais moins harmonieux et moins doux, n'a jamais été représentée.

Un grand nombre d'opéras italiens et français ont été traduits en langue suédoise; et Adlerbeth s'est distingué dans ce genre de travail.

La langue suédoise n'a produit qu'un très-petit nombre d'opéras comiques qui lui soient propres. Les traductions des pièces étrangères de ce genre occupent à peu près seules les théâtres. Lindgren n'a pourtant pas dédaigné d'en composer d'originales.

Parmi les parodistes, on ne peut guère citer que Hallmann. Doué d'une vocation particulière pour ce triste et

facile métier, il a du moins obéi à un instinct véritable, et mis dans ses parodies de la gaieté, de l'esprit et de l'originalité. La part que le roi avait prise à la composition de l'opéra de *Thétis et Pélée* n'a pas empêché cet ouvrage d'être travesti, et de subir à cet égard le même sort qu'*Acis et Galatée*, et que la tragédie de *Birger Jarl*. Mais la fortune de ces facéties n'a pas été de longue durée; un goût plus délicat et plus épuré les a bientôt repoussées; et les ouvrages qui avaient été l'objet de ces ignobles et burlesques mascarades leur ont glorieusement survécu.

Que conclure de cet aperçu de la littérature suédoise? Sans doute, elle n'a pas encore un caractère qui lui soit propre, et qui appelle sur elle les regards des autres nations; mais elle n'est pas entièrement indigne d'attention; et le tableau qui vient d'être tracé ne prouve-t-il pas que, si la puissance du génie a manqué aux écrivains qui l'ont cultivée avec succès, un grand nombre d'entre eux possède à un assez haut degré la plupart des élémens secondaires propres à la vivifier; l'intelligence, l'esprit, l'imagination, des connaissances profondes et variées, et une ardeur infatigable pour ses progrès? Les germes qu'ils ont semés se développent lentement sous un ciel rigoureux, peu propice à leur prompte fécondation; mais ils subsistent et se perpétuent sans dégénérer : il ne faut peut-être, pour en mûrir les fruits et leur donner une saveur égale à celle des productions les plus précieuses de climats plus heureux, qu'une de ces influences supérieures que la nature crée rarement dans les régions hyperboréennes, mais qu'elle a pourtant accordées à la Suède, même pour les sciences. Olaüs Rudbeck faisait de ce pays le

foyer primitif de toutes les lumières qui ont éclairé l'Europe : tout en espérant, dans cette supposition, que celle des arts pourra s'y rallumer et y briller un jour avec un nouvel éclat, il est permis de douter qu'elle redevienne jamais l'astre dominant du monde littéraire.

ODIN,

OU

L'ÉMIGRATION DES SCYTHES,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

DE CHARLES-GUSTAVE LÉOPOLD.

NOTICE

SUR ODIN,

OU

L'ÉMIGRATION DES SCYTHES.

La tragédie dont on va lire la traduction est fondée sur une tradition historique. Suivant une des opinions diverses sur l'origine d'Odin, le conquérant, le législateur, le Dieu de la Scandinavie, il avait d'abord régné sur une contrée de la Scythie, située entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Pompée y porta la guerre en poursuivant Mithridate, et lui imposa le joug de la république romaine. Chassé de ses états, Odin alla chercher ailleurs un nouvel empire: il parvint aux bords de la mer Baltique, pénétra jusqu'aux glaces du pôle, et soumit à sa domination les régions qui forment à présent les royaumes de Danemarck, de Norwége et de Suède.

Tels sont les faits réputés vrais où le poëte a puisé la première idée de sa pièce ; mais ce n'est pas l'établissement des Scythes dans leur nouvelle patrie qui en forme le sujet. Cette entreprise n'est montrée qu'en perspective ; l'action se compose des événemens qui forcèrent ces peuples à quitter leur terre natale.

Pour accommoder les récits de l'histoire aux lois du drame, il a fallu les modifier et y ajouter des inventions en harmonie avec ce que l'on conservait de vérité. C'est ainsi que l'auteur suppose deux incursions de Pompée dans la Scythie : l'une trois ans avant l'époque où se passe l'action, l'autre au moment où elle commence. Lors de sa première apparition, ami généreux des Scythes, il avait respecté leur indépendance, et les avait garantis de l'oppression de Mithridate qui voulait les contraindre à s'armer pour sa défense. La seconde fois, il vient pour recevoir la main d'une jeune Scythe dont il s'était épris durant sa première expédition, et pour asservir le pays à la faveur d'une intelligence secrète avec le père de son amante, poussé à la trahison par son ressentiment contre le monarque qui avait dédaigné son alliance.

Ce retour des Romains, cet amour de leur chef, ces artifices de sa politique, ces complots, toutes ces fictions ont été imaginés pour amener et motiver les situations, et pour mettre en jeu les passions qui devaient donner de la vie et de l'intérêt à l'ouvrage. L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie, tous les sentimens impétueux, animent l'action; mais elle a pour principal mobile cette fureur de vengeance qui caractérise tous les peuples barbares, et que toute l'antiquité atteste avoir formé le trait le plus distinctif de ceux de la Scythie. Ici, cette soif insatiable, cet insurmontable besoin de satisfaire ses ressentimens, dévore et agite tous les personnages de cette nation; et il n'y a pas jusqu'à l'âme d'une jeune fille, d'ailleurs sensible, tendre, intéressante, qui n'y soit en proie, et dont l'amour offensé ne se montre implacable. La vérité locale exigeait que les mouvemens désordonnés de cette frénésie et leurs terribles effets tinssent le premier rang dans le tableau que le peintre se proposait de tracer; mais il a senti la nécessité d'en adoucir l'horreur par leur mélange avec des sentimens plus nobles, plus doux et plus pathétiques; et c'est ce qu'il a es-

sayé de faire en les identifiant avec ceux de l'héroïsme et de l'honneur, de l'amour de la patrie et de la liberté, et en les faisant expier par des remords et de sanglantes catastrophes. Les lecteurs jugeront jusqu'à quel point l'exécution a répondu à cette intention dramatique.

Sans croire que cette tragédie soit exempte de reproches sous le rapport de l'invention, de la disposition des ressorts et de la marche de l'action, et sans faire un crime à l'auteur d'avoir emprunté à la scène française quelques-unes de ses situations et de ses effets, nous sommes loin de souscrire au jugement qu'en ont porté les Allemands : ils la trouvent trop *maniérée*, et ne lui accordent guère que le mérite de la correction et du style. Cette accusation de *manière* ne peut guère s'appliquer qu'à la régularité du plan, car il n'y a ni affectation, ni recherche dans les sentimens et dans leur expression. L'antipathie de l'Allemagne pour les compositions dramatiques simples, méthodiques et conformes aux lois de la vraisemblance et du bon sens, a dû faire regarder à ses écrivains les combinaisons graves et liées de celle-ci comme un arrangement compassé, froid et subtil, et

comme le pénible effort d'un esprit accablé sous le poids des chaînes de la poétique française.

La pièce est écrite en vers où l'élégance et l'harmonie s'allient souvent à l'énergie de l'expression, et où la poésie déploie d'abondantes richesses sans affecter trop de luxe et d'ambition épique. Mais ce genre de beautés est précisément celui qu'une traduction, et une traduction en prose, peut le moins faire sentir.

Outre les titres que cette production, considérée seulement sous le point de vue littéraire, peut avoir à l'estime d'un peuple à qui un grand nombre de chefs-d'œuvre dramatiques n'a pas encore acquis le droit de se montrer trop difficile envers ses poëtes, elle doit lui plaire par son sujet éminemment national. Il lui rappelle sa première origine, le génie et les exploits de son fondateur et la première lueur de sa civilisation : souvenirs toujours chers au patriotisme, et dans lesquels une nation héroïque, éclairée, polie, fertile en grands hommes et en grands citoyens, aime à rechercher, à travers la nuit des temps, la source primitive de ses glorieuses destinées.

Cet ouvrage brille sur les théâtres de la

Suède depuis 1790, époque où il fut représenté pour la première fois sur celui de Stockholm. L'auteur est M. Charles-Gustave Léopold, littérateur distingué qui honore encore son pays par ses travaux : il ne s'est pas borné à la littérature dramatique, et ses écrits de philosophie, de morale et de critique, ne tiennent pas un rang moins élevé dans l'opinion de ses concitoyens que ses compositions théâtrales.

Vincens-Saint-Laurent.

ODIN.

PERSONNAGES.

ODIN, roi scythe.
YNGVÉ, son fils, amant de Thilda.
ASMUN, prince scythe, père de Thilda.
SIGURD, capitaine dévoué à Odin.
POMPÉE.
MILON, questeur.
THILDA, fille d'Asmun, et amante d'Yngvé.
HILDUR, confidente de Thilda.
CAPITAINES SCYTHES, CONJURÉS, GARDE ROMAINE, GARDE SCYTHE, SOLDATS des deux armées.
FEMMES SCYTHES.

ODIN.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une grande plaine dont l'horizon est borné par des bois et des rochers; à droite, vers le fond, au milieu d'un groupe d'arbres très-touffus, on aperçoit un temple ouvert, orné de colonnes grossièrement travaillées et sans art; et un peu plus sur le devant, mais toujours à droite, neuf pierres taillées en siéges, et placées en demi-cercle : le siége du milieu, qui est celui d'Odin, est plus élevé que les autres, et représente son trône; un vieil arbre l'ombrage de ses rameaux. Le glaive de Brage [1], dieu des sciences, est suspendu au tronc de cet arbre, de manière à être facilement aperçu. Derrière les siéges s'élèvent d'autres arbres auxquels sont suspendus les lances et les boucliers des capitaines scythes assis au lever du rideau, et qui vont les reprendre à la fin du conseil. A gauche, vers le fond, groupes de tentes; Scythes armés; chars de guerre, etc.

ODIN, CONSEIL SCYTHE assis.

ODIN.

Enfans célèbres des contrées illustrées par le courage de nos pères, qui possédez leur héritage et pratiquez leurs vertus, montrez-vous aujourd'hui dignes d'une race dont la renommée et les exploits

se sont étendus jusqu'aux extrémités de l'Asie. Un peuple, objet à la fois de terreur et d'envie, dont le pouvoir s'est établi par le fer et le pillage, quittant les bords du Tibre, se dirige aujourd'hui vers la Scythie, pour lui imposer des chaînes. La Grèce sous le joug, l'Asie désunie, ravagée, ne satisfont point encore l'orgueil de Rome. Avide de nouveaux lauriers, Rome a jeté un regard de courroux vers le trône d'Odin; mais qu'elle n'emporte de ces campagnes que les cicatrices de nos armes, le souvenir de notre gloire, et la crainte d'un peuple dont elle ne connaissait pas encore la valeur. C'est à la tête d'une armée enivrée de ses rapides conquêtes et de ses nombreux succès que Pompée, notre ancien ami, Pompée!... quelle perfidie! s'avance aujourd'hui avec orgueil pour troubler un pays dont le seul rempart est le courage de ses habitans. L'Égypte, au lieu de la protection qu'il lui avait promise, n'en a reçu que des fers; et les légions romaines ont quitté les riches bords du Nil, asservis et tributaires depuis la mort de Ptolomée. Elles volent sur les ailes de la vengeance, avec la rapidité de l'éclair, pour accabler Mithridate déjà vaincu, et pour souiller son trône des dernières gouttes de son sang; mais c'est peu de se venger : Pompée prétend soumettre par la victoire tout peuple libre et heureux, des rivages du Nil jusqu'à nous. Il veut subjuguer toutes les nations où son nom est encore inconnu.

SIGURD.

Qu'il porte son nom redouté jusqu'aux extrémités de la terre! Mais, Odin, Pompée eût-il encore

plus de sagesse que toi, et si, semblable au dieu Thor, il pouvait diriger le char du tonnerre, et couper nos montagnes en deux avec son épée, tant que mon sang coulera dans mes veines, tant que nos guerriers seront fidèles à la voix de leur chef, Pompée ne fera pas des Scythes un peuple d'esclaves.

ASMUN.

Le Sarmate ne pâlit point lorsqu'on lui demande son sang, et, même en succombant, il sait cueillir des lauriers. Mais, avant de nous flatter d'une victoire, éprouvons nos armes et notre courage contre les Romains. Nous défendons nos tentes contre une armée redoutable; notre prudence et nos épées ont une égale épreuve à soutenir. Nous avons de la valeur, il nous faut encore des conseils salutaires. Le sage ne brave point le danger qui le menace, et, jusqu'à ce que la fortune ait prononcé sur son sort, il s'abstient de toute parole présomptueuse.

ODIN.

Chacun de nous peut encore se rappeler le temps où le père de Thilda nous tenait un autre langage. Sa prudence alors n'était pas si prévoyante, et l'éclat d'une victoire le touchait plus que la vue du danger. Soyons unis, Asmun! et hâte-toi d'étouffer la haine qui envenime ton cœur! Combien elle est coupable si elle peut jamais attiédir ton zèle pour le bonheur de ton pays! Je n'oublie point qu'un chef et un père dont le sang a coulé pour la patrie, a le droit de désirer que l'union projetée entre nos enfans s'accomplisse; mais le bien de l'état doit passer

avant le nôtre; et un hymen retardé n'est point pour cela rompu.

ASMUN.

Le moment où l'on s'arme pour défendre une patrie commune, est peut-être criminellement choisi pour ramener le souvenir d'injustices particulières et de promesses déçues; mais si le désir de me venger pouvait égarer ma vertu, ce ne serait point contre tes sujets que je dirigerais les effets de ma haine, ni que j'armerais mon bras; tremble pour toi-même. Tu sais que le Scythe ne pardonne jamais; mais, aussitôt que la patrie et l'honneur lui prescrivent des lois, il ne craint point de verser son sang. On peut compter sur lui; jusque-là il ne reconnaît point d'autres nœuds.

SCÈNE II.

Les précédens, UN SOLDAT SCYTHE.

LE SOLDAT.

Un envoyé du camp romain demande s'il peut avec sécurité paraître devant vous. Il vient, dit-il, offrir l'amitié de Rome au peuple scythe.

ODIN.

Que ce Romain s'avance; j'en jure au nom de ces guerriers, il peut se montrer sans crainte. Dites-lui qu'il sera aussi en sûreté ici que dans son camp; celui qui se confie à nous, n'est plus notre ennemi.

(*Le soldat sort.*) Pompée et l'envoyé de Rome trouveront dans les Scythes un peuple enclin à la paix, mais peu facile à vaincre.

SCÈNE III.

ODIN, le Conseil scythe, MILON, Garde romaine.

MILON.

Peuples ignorés de ces contrées sauvages, qui n'avez pour remparts que vos montagnes, pour vous nourrir que vos forêts; je viens au nom d'une nation redoutée, grande, illustre par l'éclat de ses victoires et par huit siècles de travaux, vous déclarer qu'à compter de ce jour elle veut être obéie dans vos tentes. Soutenu par vingt légions, Pompée, qui dompte les peuples barbares, élève et renverse les trônes, qui veut porter son glaive victorieux dans tous les pays éclairés par le soleil, Pompée vous parle par ma voix; il pense que son nom n'est point encore oublié parmi vous. Trois années sont à peine écoulées depuis que, pour la première fois, il vint au milieu de vous; alors votre pays trouva en lui un protecteur, et apprit à connaître ce qu'il peut comme ami ou comme ennemi: il se rappelle vos vertus, et rend justice à l'élévation de vos sentimens, à votre amour pour le sol où reposent les cendres de vos aïeux, et où règne encore l'antique simplicité de leurs mœurs; il sait combien votre vie est sobre, que la terre chez vous est le lit où vous vous reposez, et que vous n'avez pour tout

trésor que des arcs, des armes, des fruits et des troupeaux ; il honore votre mépris pour la mollesse des peuples de l'Orient, qui, soumis à des despotes, sont lâches dans les champs de l'honneur, et ne servent qu'à augmenter le faste de leurs rois ; mais il présume que vous ne serez pas assez téméraires pour oser résister à Rome, à sa gloire, à sa puissance. Si les bienfaits font impression sur vos cœurs, vous n'aurez pas oublié, guerriers, ceux qu'il a répandus sur vous. Ne sont-ce point ses kauriers qui ont protégé la Scythie et ses troupeaux, lorsque l'Asie étincelante de l'éclat des armes, inondait vos contrées de ses armées fugitives? Pompée vous a défendus contre le pillage des Parthes, les artifices de Mithridate, la trahison de Tigrane ; il a éloigné de vous les horreurs de la guerre ; c'est encore comme ami que Pompée s'est approché de vos contrées. Que ses bienfaits soient sa seule arme contre vous, et ne rompez pas avec violence l'olivier de paix qu'il vous présente : c'est au nom de Rome et de ses victoires qu'il vous demande aujourd'hui l'obéissance due au succès de ses armes, et que tous les peuples connus de la terre ont jurée aux drapeaux latins. Réfléchissez à votre réponse, et craignez que l'épée, tirée autrefois pour votre défense, ne sorte plus du fourreau que pour consommer votre ruine : donnez volontairement à sa puissance, ce que la guerre et un sang inutilement versé vous arracheraient, et jurez à ses pieds soumission à Rome, et à celui qu'elle a nommé pour vous gouverner. Pompée, vous le savez, est habitué à se voir obéi ; choisissez donc entre la pro-

tection de Rome et tout le sang qu'un refus de votre part fera répandre.

ODIN.

Je ne sais ce qui de ton orgueil ou de ta mission doit le plus exciter mon ressentiment. Tu demandes la parole de ces guerriers pour te présenter devant eux, et tu es assez téméraire pour chercher à les effrayer par des menaces? Il faut, envoyé de Rome, que tu comptes bien sur notre exactitude à garder nos promesses, pour oser tenir au milieu de notre armée, et devant un peuple valeureux, un discours tel que celui que nous venons d'entendre. Nous n'avons point recherché la protection que Pompée dit nous avoir accordée; nous savons, au besoin, nous défendre nous-mêmes. Reçu comme un hôte dans nos tentes, il n'a jamais été pour nous un protecteur. Il pouvait nous épargner ses menaces comme son appui: lorsqu'il s'agit pour le Scythe de conserver sa liberté, la vie, la mort lui deviennent indifférentes. Nous attachons peu de prix à une vaine gloire; les éloges de Pompée ne peuvent nous séduire; et s'il connaît nos mœurs, il doit connaître notre mépris pour la violence et pour la perfidie. La haine des crimes qui abaissent l'homme, et surtout le héros, est peut-être plus forte chez nous que chez ceux qui mettent leur gloire à bouleverser le monde, et se flattent de ne trouver ici qu'un peuple de barbares. Nous ne reprochons pas à Pompée les guerres qu'il a entreprises, le succès les a justifiées; mais l'ancien ami des Scythes devait-il reparaître au milieu d'eux, comme leur tyran? Veut-il, qu'environnés

des tombes de nos ancêtres, nous sourions à son joug, et que nous lui disions : « Impose-le nous. » Mais tu demandes une réponse. Vas dans nos plaines, compte les glaives déjà tirés, les arcs déjà tendus, voilà notre réponse, et Rome la comprendra. Dis-lui qu'elle s'est trop pressée, peut-être, de disposer d'un pays où Odin donne des lois, d'un trône défendu par des Scythes; lorsque la fuite de nos femmes, l'embrasement de nos tentes annonceront la fin de ma puissance, et la mort des miens, alors le vainqueur pourra commander ici : jusque-là les Scythes n'obéiront qu'à moi.

MILON.

Tu apprendras bientôt de Pompée lui-même à fléchir sous son pouvoir, et tu te repentiras d'avoir cédé à l'orgueil qui te fait refuser son amitié. Poursuis.... Mais songe avec effroi que tu répondras de la ruine de la Scythie et du sang de tes guerriers.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ODIN, le Conseil, peuple qui s'assemble dans le fond.

ODIN, à Milon qui sort.

Épargne les menaces, nous nous retrouverons dans les champs de l'honneur. Levez-vous, guerriers, armez-vous pour défendre votre liberté, vos dieux et les droits de la nature. Allez, et faites sentir aux Romains la force de votre bras, portez la terreur et la mort dans leurs rangs, et chargez-les des chaînes qu'ils ont forgées pour nous. (*Il se lève.*)

Le rang que j'occupe parmi vous me défend de me mettre à votre tête jusqu'à ce que j'aie offert aux dieux un sanglant sacrifice. Guerriers ! votre courage et notre danger ne permettent point de retard ; votre roi vous permet de combattre. Le droit de diriger votre vengeance appartient, après moi, à Yngvé, à mon fils ; mais, attiré dans des climats lointains par le désir d'acquérir des connaissances qui le rendent digne du trône...

ASMUN.

Que son absence ne lui permet pas de défendre contre l'oppression de Rome.

ODIN.

Avec quelle douleur, au moment où la patrie se trouve en danger, se verra-t-il privé de l'honneur de marcher à votre tête ; combien il regrettera d'être le seul à n'avoir pu offrir son sang à la patrie, et partager le généreux dévouement de tant de guerriers qui auront exposé leurs jours pour elle ! Mais éloigné de nous...

ASMUN

Il ne devrait pas l'être. Quelles lumières, quelles nouvelles vertus, dis-moi, est-il allé chercher sur les bords du Nil ? Qu'a-t-il besoin d'être plus éclairé que ses pères ? on n'apprend dans les pays étrangers qu'à mépriser le sien. Sa seule science devrait être de savoir conduire ses guerriers ; sa première vertu d'ignorer les crimes qui ont renversé tant de trônes et détruit tant de peuples.

UN CAPITAINE SCYTHE, s'avançant près d'Asmun.

Oui, Odin, Asmun t'a fait entendre la vérité. Tu n'aurais pas dû enlever un de ses chefs à ton peuple fidèle, puisqu'avec toute ta puissance tu ne peux nous le rendre, lorsque sa présence nous est nécessaire. Pourquoi va-t-il chercher d'autres lumières? Quelle utilité retirera-t-il de la connaissance des coutumes étrangères, si dans le même temps un tyran victorieux lui enlève le royaume qu'il devait gouverner? Tu connais pour ton fils notre amour et notre fidélité. Tu sais que les succès dépendent du général; ne t'étonne donc pas si tes guerriers fléchissent, si tes capitaines craignent que la victoire, qui leur fut fidèle jusqu'à ce jour, ne les trahisse, et s'ils ont perdu la conviction que leurs armes sont invincibles.

ODIN.

Eh bien! peuple timide! devenez la victime des Romains; rendez votre roi responsable de votre manque de courage. Éclatez, soyez injustes, il n'en sera point ému : il ne voit en vous qu'une multitude aveuglée dont le dépit ressemble à la vague qui se brise contre les rochers. Un mot suffira pour vous faire repentir avec confusion de vos murmures téméraires. (*Il s'approche du trône, monte un degré, prend le cimeterre de Brage suspendu à l'arbre, et l'élève devant le peuple.*) Guerriers! voyez ce glaive porté autrefois par Brage; jamais un serment prononcé en son nom n'est resté impuni. (*Il descend du trône.*) Maintenant, chefs et guerriers, approchez, écoutez : Je jure au nom des dieux de la

Scythie qui guident mes pas, qui inspirent et soutiennent les entreprises d'Odin; au nom de la protection qu'ils vous ont accordée, et que votre ingratitude aujourd'hui leur donne un juste droit de retirer; au nom de la puissance de ces dieux, et sur le glaive de Brage, je jure que, dans le moment où le bras d'Yngvé sera nécessaire pour défendre le trône, Yngvé se montrera à la tête de son armée.

ASMUN, feignant un saint respect.

Que tes paroles soient sacrées... Mais le danger est proche, il faut un guide, et tes guerriers te demandent un chef.

ODIN.

Je ne veux point approfondir le motif qui t'anime. La blessure encore saignante du cœur de ta fille t'excite peut-être en secret contre Yngvé. Loin de moi tout soupçon de crime, et de sentimens d'envie! je rends justice à tes services, je fais plus, je les récompense. (*Il prend une épée et la donne à Asmun.*) Jusqu'à ce que les dieux rappellent parmi nous le chef dont l'absence est reprochée à Odin, je te charge, Asmun, du commandement de l'armée scythe. Remplis avec gloire un emploi dont tous te croient digne, et que je confie à ton courage, à ta prudence, à tes années.

UN CAPITAINE SCYTHE, avec joie.

Couronne tes cheveux blanchis des lauriers de la victoire.

UN AUTRE.

Que l'ennemi vaincu tombe à tes pieds redoutés!

ODIN

Allez, guerriers, avec la fermeté que donne l'assurance de la victoire, allez-vous armer dans vos tentes, tandis que votre roi offrira le sacrifice qui doit, pendant le combat, attirer la protection des dieux sur vous. Toi, Asmun, prends ta place à la tête de l'armée. (*A Sigurd.*) Demeure.

SCÈNE V.

ODIN, SIGURD.

ODIN.

Asmun a changé de visage, son regard était égaré, il ne s'attendait point à cet honneur.

SIGURD.

Il s'est tu, mais la vengeance éclatait dans ses yeux.

ODIN.

La preuve de confiance que je viens de lui donner doit l'éteindre dans son cœur.

SIGURD.

Dans le cœur d'Asmun? à quel espoir oses-tu te livrer! N'est-il pas Scythe, père, et ami outragé? n'a-t-il pas sa honte et la mort de Thilda à venger?

ODIN.

Sa fille? elle n'est plus!

SIGURD

Elle vit; mais depuis ce jour où ton fils a com-

mencé cette absence qui désole son cœur, on voit les fleurs du jeune âge se flétrir sur ses joues; son œil est obscurci des pleurs continuels qu'elle répand. Chaque nouvelle aurore fait redouter le coup qui doit terminer sa vie et son amour. Crains, Odin, crains les grâces affligées qui versent leur dernière douleur dans le sein d'un père.

ODIN.

Je puis m'en affliger; mais les craindre, non, Sigurd; la crainte n'appartient point à Odin. J'avouerai cependant que lorsque j'ai troublé l'harmonie qui régnait entre nous, j'ai plus consulté le bonheur de l'état que la reconnaissance. J'ai peut-être suivi trop aveuglément un préjugé qui ne me faisait voir dans mon ami qu'un Sarmate, qu'un sujet dont l'alliance sans éclat ne serait d'aucune utilité; la nécessité me força de rompre cette union; la nécessité demandera peut-être plus tard que je la renoue. Un sujet me paraissait un trop faible appui pour mon trône, et j'ai désiré que mon fils, destiné à porter la couronne, se choisît une épouse plus digne de son amour que la fille d'un simple Scythe qui ne possède qu'une tente, un troupeau, un champ, un char de guerre, et son épée. J'ai cru que l'amour de la fille d'Asmun pour mon fils était un sentiment peu profond, que l'habitude de le voir avait fait naître, et dont le temps et l'absence triompheraient facilement. Je me suis trompé; tout me menace; Yngvé, depuis trois étés sur les bords du Nil, y est encore dévoré de sa passion, tandis que le faible père de Thilda (apprends ce secret),

s'unissant avec Pompée, emploie sa haine, ses partisans, son pouvoir, pour venger sur mon trône l'injure faite à sa fille.

SIGURD.

Quoi! Asmun!.... avec Pompée!.... Le traître oserait....

ODIN.

Il n'est que trop vrai; tout m'a été révelé; j'ai pénétré ses desseins perfides. il rassemble les forces d'un parti caché, pour s'unir contre moi, avec l'armée ennemie....

SIGURD.

Lui? Asmun? Quelle horreur! Imposer aux Scythes le joug des Romains.

ODIN.

Et ces chaînes qu'il prépare à sa patrie, pourras-tu le croire? il les paye de la main de Thilda.

SIGURD, avec surprise.

Elle est aimée de Pompée!

ODIN.

Depuis trois ans: Tu te rappelles qu'à cette époque il vint dans la Scythie; son amour, alors repoussé, a été approuvé depuis, et la main de la fille est le prix de la protection qu'il accorde au père. Sans doute, ce n'est pas seulement pour servir la vengeance d'Asmun que Pompée s'arme contre nous: il est guidé par de plus puissans motifs. Pour vaincre une nation dont le crime est d'être libre, il se sert, avec la ruse d'un Romain, de la haine d'Asmun,

et espère obtenir par artifice ce que les armes lui auraient refusé.

SIGURD.

Projet affreux !

ODIN.

Et cependant certain.

SIGURD.

Quelle horrible vérité !.... J'en frémis. O dieux ! l'amante d'Yngvé promise à son ennemi !

ODIN.

Vois la profondeur des complots d'Asmun ; c'est avec la main de Thilda qu'il achète sa vengeance.

SIGURD.

Quelle bassesse ! quel crime !.... Et Thilda ?

ODIN.

Soit faiblesse ou dépit, elle consent à cet hymen. A la honte de la sagesse humaine, sur quels fragiles fondemens reposent souvent la stabilité d'un trône, et le destin d'un pays !

SIGURD.

Nul, sans doute, ne t'égale en prudence ; mais à quelles mains as-tu confié le commandement de l'armée ?

ODIN.

Sigurd, rends-moi justice. Ai-je créé un empire ; ai-je porté un sceptre paisible pendant dix-sept ans ; ai-je fait de demi-brutes, de guerriers autrefois sauvages, un peuple civilisé, sans apprendre à connaître ceux que j'ai gouvernés ? Si Asmun ose

vouloir abuser de ma confiance, jamais l'armée ni le peuple ne souffriront qu'il fasse un emploi perfide du pouvoir dont je l'ai revêtu. N'as-tu pas entendu toi-même les murmures séditieux d'un peuple mécontent de l'absence d'Yngvé? Qui est-ce qui les a excités ces cris, ces murmures? N'est-ce point la haine d'Asmun? Eh bien! le commandement remis entre ses mains a laissé sa plainte et son parti sans voix; il a été confondu.

SIGURD.

J'admire, comme je le dois, ta sagesse; mais cette voix prophétique, qui semblait être l'organe des dieux, qui a promis à l'armée le retour d'Yngvé; crois-tu qu'elle ait frappé vainement leur oreille? Ne diront-ils pas bientôt: Voilà, voilà le moment du danger.

ODIN.

Es-tu monté au point du jour sur le rocher? as-tu regardé la mer?

SIGURD.

J'en viens.

ODIN.

Le vaisseau que tu vis hier, dis-moi, l'as-tu aperçu de nouveau?

SIGURD.

Il se dirige vers nous, et semble s'approcher.

ODIN.

Et l'arc doré, es-tu sûr de l'avoir vu?

SIGURD.

Je l'ai très-bien distingué, ainsi qu'un pavillon de couleurs croisées, qui flottait au haut du mât.

ODIN.

Eh bien, Sigurd, sois tranquille ; ma prédiction s'accomplit. Depuis le moment où j'appris avec certitude que Pompée abandonnait les champs dévastés de l'Égypte, pour se diriger vers la Scythie, je prévis tous les dangers qui allaient nous menacer, et ma résolution fut prise. Je remercie les dieux qui ont couronné mes desseins.

SIGURD.

Non, je ne me trompe point ; ce vaisseau ramène ton fils parmi son peuple, et dans les bras d'une épouse.

ODIN.

Va, Odin est toujours le même ; encore une heure, et Yngvé combattra à la tête des Scythes. Je ne demande rien de plus pour ma sûreté ; peut-être je n'aurai rien de plus à demander pour ma vengeance : on ne connaît point mon fils ; il est digne de son sang ; Pompée en fera l'épreuve ; Pompée verra que dans un combat l'amour peut ajouter au courage ; il verra si le Scythe sait défendre l'amante qu'il croit digne de son cœur, et qu'on a si imprudemment voulu lui enlever : quelque grand que soit son nom, on peut espérer de l'égaler.

SIGURD.

Pompée s'est fait un nom glorieux, et Yngvé cherche à illustrer le sien. J'ai toujours vu la victoire se plaire à couronner les héros qui combattent pour leur roi, leur patrie et leur amante. Les vertus des Scythes sont fondées sur ces sentimens, et l'amour fait germer toutes les vertus dans leurs âmes.

ODIN.

Mon espoir, mon unique espoir ne sera point trompé par mon fils : il a vu Pompée inonder les plaines égyptiennes de ses armées; il aura pu s'instruire par lui-même de sa puissance, de sa force ou de sa faiblesse, de la discipline qui règne parmi les Romains, et des moyens qu'ils emploient pour imposer le joug aux peuples vaincus. Peut-être, contemplé de près par le fils d'Odin, Pompée ne lui aura pas montré ce demi-dieu créé par la renommée, et dont la gloire et le nom porté au loin ont mis à ses pieds la terre éblouie. Ma prévoyance a tout embrassé, ma main dirigera tout. Sigurd, laisse-moi; va voir si ce vaisseau aperçu du haut de nos montagnes s'est approché. Je fonde mon espoir sur le retour d'Yngvé : ce retour donnera au soldat une heureuse confiance en la protection des dieux. Va, Sigurd, la terre veut être trompée par ceux qui la gouvernent, et le peuple a besoin d'être ébloui par des merveilles.

SCÈNE VI.

ODIN seul.

Oui... le peuple veut être trompé; mais le temps des miracles est court : le plus petit rayon de lumière dessille les yeux, l'homme reste, le dieu s'évanouit. Pourquoi, ô terre! rends-tu si difficile l'art de gouverner par la bonne foi et par la vertu? Essayons cependant encore une fois ce que peut la franchise : tout

est réuni contre moi ; l'heure du combat approche : Je vais... oui, il le faut,.. je vais trouver Asmun ; sa haine peut se calmer. Cependant.... paraître le craindre!... recueillir de la honte d'une parole de paix!... Allons, Odin ; en cherchant à ramener un sujet égaré, goûte encore le bonheur d'être roi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASMUN, troupe de CONJURÉS.

ASMUN.

Je vois enfin, braves guerriers, s'approcher le jour où Asmun vengé vous rendra la liberté, et précipitera son tyran et le vôtre dans la poussière dont il est sorti pour opprimer la Scythie. Pompée, à défaut du ciel, nous a vengés; car ne pensez pas que ce soit par haine pour un peuple de pasteurs que Rome s'avance vers nos montagnes. Aussi inconnus que nos désirs sont bornés, par où flatterions-nous son orgueil et attirerions-nous ses regards ? Sa foudre n'est dirigée que contre les rois. Qu'Odin, s'il le peut, défende un trône conquis par la ruse, et qu'il a occupé avec arrogance; mais n'achetons pas de notre sang, du sang de nos fils, le vil mérite d'être esclaves plus long-temps. C'est dans les débris de son trône que nous retrouverons cette égalité qui fut notre premier droit, et avec nos lois, nos anciennes coutumes, le repos que donne la nature, et qu'un usurpateur a détruit. Rome nous offre sa protection, Rome nous prête son armée pour nous venger de nos tyrans : elle ne demande point

d'autre obéissance des Scythes, et jure au nom des dieux, qu'Odin anéanti, elle nous rendra nos monts et nos forêts. Quoi! nous sommes les maîtres de notre sort, et le trône d'Odin subsiste encore parmi ces rochers! Vous qui nourrissez une haine légitime contre le tyran, voyez un père offensé, qui, à la fin de ses jours, ombrage encore son front blanchi du casque des guerriers, et demande aux dieux de le venger.... ou de lui donner la mort.

UN CONJURÉ

Nous connaissons ton injure, tu es digne de notre obéissance; nos cœurs sont à toi, nous sommes prêts à suivre tes ordres.

ASMUN.

Tandis qu'enveloppé des ombres de la nuit, je conduirai avec Odin son armée étonnée contre les Romains, Pompée, réunissant toutes ses forces, parviendra, par des chemins détournés et secrets, à ce passage connu qui ferme la plaine où le combat doit se livrer; tenez-vous là, attendez-le, et lorsque vous verrez avancer ses armes menaçantes, éloignez-vous en silence, et laissez à découvert les derrières de l'armée. Odin stupéfait de voir fuir ses troupes sans combattre, sera forcé de s'abandonner au danger de son sort. Alors, guerriers, il sera temps de publier la loi des vainqueurs, d'ôter les droits de la pourpre au tyran des Scythes; et s'il se trouve un être assez lâche pour le défendre, pour s'exposer à nos coups, alors, amis, qu'il périsse! Que vois-je?.... C'est lui! Il s'avance.

(Il fait signe aux conjurés de se retirer.)

SCÈNE II.

ASMUN, ODIN.

ODIN.

Asmun, écoute-moi. Tes services te rendent digne de l'honneur que je t'ai fait; mais, si je ne jugeais que ta conduite, je te le retirerais. Odin peut-il se fier à toi aujourd'hui? vois-tu en moi ton roi? es-tu mon ami? l'animosité qui nous a long-temps désunis est-elle éteinte?

ASMUN.

Me crois-tu donc assez faible pour me laisser éblouir par tes faveurs? crois-tu que les honneurs apaiseront un père offensé, et que les ruses de la flatterie me forceront à garder le silence? Je m'arrête; mais toi, barbare, qu'as-tu à me dire?

ODIN.

Je suis étonné du langage que tu oses tenir après ce que j'ai fait pour te récompenser; j'attendais d'autres effets des hautes vertus d'Asmun; mais le Scythe a toujours été sauvage et irréconciliable; c'est en vain qu'on espère le toucher par la bonté, et qu'on cherche à arracher de son cœur les semences de haine, il est sourd à la voix de l'amitié et insensible à la reconnaissance.

ASMUN.

Fils libre de la terre, il hait avec justice l'esclavage et la tyrannie; il méprise les honneurs et

les titres par lesquels on croit dédommager les citoyens des violences d'un pouvoir usurpé, et il s'indigne de l'affectation de ne voir dans les soupirs de la liberté opprimée que le cri de l'ingratitude. Je ne suis point ingrat; non, Odin; je te parle le langage de la vérité; mon âme est aussi ouverte que l'espace parcouru par l'étoile du jour. Je me plains lorsque je souffre, m'irrite de mon malheur et me venge quand je le puis. Te rappelles-tu ces jours où Odin, sans empire, sans titre qui le mît au-dessus de ses égaux, s'occupait en silence, à l'ombre de ces bois, dans les ténèbres de ces grottes obscures, des projets qui devaient lui frayer la route du trône et de l'autorité suprême?

ODIN.

Eh bien!

ASMUN.

Te rappelles-tu l'ami qu'il possédait alors, qui appuya ses desseins, donna de l'enthousiasme aux troupes et lui assura la couronne?

ODIN.

Poursuis.

ASMUN.

Tu te souviens peut-être aussi du serment que tu fis, que ce trône, acquis par des travaux communs, nouveau gage d'amitié entre ces deux familles, serait occupé à droit égal par ton sang et le mien?

ODIN.

Après.

ASMUN.

Qui de nous a manqué à ses sermens? Tu te rappelles (à moins que le trône n'efface de la mémoire ce qu'on fut, et ce qu'on promit), tu te rappelles l'union que tu projetas le premier entre nos enfans, même avant leur naissance, et le plaisir que tu éprouvais avec moi, lorsqu'assis dans nos tentes, nous apercevions déjà dans leurs yeux, dans leurs regards, dans leurs discours, cette inclination mutuelle qui prévenait ton choix. Tu dois te rappeler aussi ta sollicitude à former ma fille pour ton fils, et le cœur d'Yngvé pour Thilda.

ODIN.

Continue.

ASMUN.

Il vint un autre temps où Odin, sur un trône affermi par des lois, ne fut plus cet Odin que j'avais connu jadis, cet ami qui à l'ombre de ma tente, partageant mon repas, se trouvait heureux près de moi, voyait dans nos enfans le fruit de ses peines et l'espoir du trône qui les attendait tous deux. Je prévis alors tes perfides desseins. Enfin ils se découvrirent, et je vis arriver le jour où sous prétexte de visiter l'Égypte, de s'instruire des sciences cultivées sur les bords du Nil, Yngvé fut arraché des bras de ma fille éplorée; mais pour te punir, barbare, pour consoler Asmun, ton fils emporta dans son cœur le trait qui l'avait frappé; car ne pense pas que ta ruse, ton regard dissimulé, trompent par de fausses apparences le cœur

que tu as offensé. Ce ne furent point de nouvelles lumières sur l'art de gouverner que ton fils alla chercher au loin; ce furent ma fille, son amour, ses larmes qu'on le força de fuir. Ton orgueil frémit à l'idée d'unir un jour le sang d'Asmun au tien. N'ai-je point deviné jusqu'où va ton ambition? Tu hais la femme qui ne peut offrir à ton fils un trône, un sceptre, un peuple nouveau. Eh quoi! tu n'es pas ému par ces souvenirs? ton cœur n'a point de soupirs, ta voix point de réponse! Tu as oublié, barbare, et Thilda et son amour excité et approuvé par toi. Depuis qu'elle a voué son cœur et ses jours à Yngvé, depuis que tu as trompé l'espoir de son père et de ton fils, plus cruel que ce tyran qui vint ébranler les trônes de l'Asie, tu as enlevé à Thilda, un amant, un époux, tu as voulu arracher de son cœur l'image que tu y avais empreinte. C'est en vain que les années se sont écoulées, elle jette les mêmes cris qu'au moment où son amant lui fut enlevé. Cachée dans l'ombre des forêts, environnée de rochers qui nourrissent sa douleur et répondent seuls à sa voix, elle supplie la mort de hâter l'instant qui doit répandre un froid éternel dans son cœur, et ne ressemble plus qu'à la fleur brisée par l'ouragan de la nuit et flétrie avant le jour. Mais la vengeance t'attend : ton faible trône en danger sera bientôt, comme Thilda, réduit en poussière. Viens, jouis encore du moment qui te reste pour contempler ta victime et entendre les derniers accens de son désespoir; viens voir sa tête languissante penchée sur son épaule; et réjouis toi... Ton fils est libre.

ODIN.

Asmun aurait pu m'épargner ses plaintes et ses menaces. Mais le dépit aime à se répandre, et la douleur veut se venger ; elle a eu son cours, c'est maintenant à moi de parler. Apprends donc que mon fils est ici, et qu'il appartient à ta fille.

ASMUN.

Lui ! Yngvé ?

ODIN, assis.

Asmun, assieds-toi, et m'écoutes avec patience. Il se peut que j'aie eu pendant un temps le dessein de sacrifier l'amour d'Yngvé à la gloire d'affermir un trône qui n'est pas sans charmes. Ce n'est pas aujourd'hui la première fois, tu le sais, que l'aigle infatigable des Romains a dirigé son vol vers nos frontières. L'Asie occidentale tremble à l'aspect de ces armées qui portent partout leur tonnerre et leurs lois. Je médite depuis long-temps le projet hardi d'éviter les Romains, d'emporter nos tentes vers des climats plus tranquilles, et d'y former sous la protection des dieux un nouvel empire. J'ai cru qu'Yngvé serait utile à ce dessein, et j'avoue que j'ai désiré de le voir libre afin qu'il pût s'allier à une puissance respectée qui eût ainsi doublé mon autorité; mais aujourd'hui que Pompée.... Je m'arrête; c'en est assez. La vengeance te rend ce que l'ambition t'avait enlevé. (*Ils se lèvent.*) Écoute : ce fléau de nos rives éperdues, qui se dit fastueusement le dieu tutélaire de nos frontières, notre héros, notre défenseur, sais-tu pourquoi il menace

aujourd'hui nos contrées? Sais-tu les nouvelles raisons qui l'ont déterminé à tourner ses armes contre ce même peuple qui fut autrefois son ami, quels sont ses prétextes pour rompre notre alliance; quel triomphe il recherche en portant la mort parmi nous? Pompée, ce vainqueur illustre, (quelle preuve de la vertu des Romains!) Pompée vient, à la tête de son armée, demander la main de ta fille. (*Après un moment de silence pendant lequel Odin observe Asmun.*) Avec quel calme tu reçois cette nouvelle! Elle n'excite pas ta surprise, tu l'écoutes sans colère!... Peut-être ce que je te dis, n'est-il pas nouveau pour toi? Je crains de m'éclairer davantage, et laisse à l'avenir à m'instruire si l'amour seul guide Pompée, si Asmun ne veut pas venger sur son roi les larmes de sa fille, et faire de sa main l'instrument de son crime. Il suffit que ce soit vengeance ou envie, Odin voit avec plaisir son ennemi si faible. Ma vanité est flattée de l'avoir humilié, et toi, si tu sais profiter de ce sentiment, le trône et mon fils appartiendront à ta fille. Je veux qu'en présence de toute son armée, Pompée ait le dépit de voir celle à qui il offrait son cœur, donner sa main à Ingvé, et qu'il lève en vain un bras armé. J'attends ta réponse. Tu te tais?

ASMUN.

Il est vrai; j'ai peine à rassembler mes esprits pour te répondre. Pompée, je l'avoue, ne voit point ma fille avec le même mépris que le père d'Ingvé. Tu sais tout, et sens peut-être qu'il me serait facile de payer le mépris par le mépris et d'allumer au-

jourd'hui les feux de la vengeance au lieu de ceux de l'hyménée. Offensé par une injure, et juste dans ma colère, je fus ton ennemi; mais si tu rends ton fils à ma fille, je ne serai plus que l'ami d'Odin, et le père de Thilda. Je n'approfondirai point tes motifs, il est souvent fâcheux de les pénétrer chez les grands. Ma fierté eût peut-être été plus obstinée pour moi-même; mais Odin, je suis père, et ferme les yeux.

SCÈNE III.

ODIN, ASMUN, SIGURD.

SIGURD.

Le vaisseau portant ton pavillon se dirige vers nos côtes, et, guidé par un vent favorable, déjà il est à l'entrée du port.

ODIN.

Il suffit. Fais en sorte, s'il se peut, que l'armée ignore son arrivée.

SCÈNE IV.

ODIN, ASMUN.

ODIN.

Ami, c'est mon fils que les dieux m'envoient, c'est le chef qu'ils ont donné à mon peuple, l'appui de mon trône, et le gendre que je t'ai promis avant

la fin du jour ; il vient rejoindre son amante, sa patrie, son père...

ASMUN.

Mais Odin, si ce vaisseau trompait ton espoir ?

ODIN.

Non, mes sacrifices n'ont point été offerts en vain aux dieux. Je vais m'assurer de l'heureuse nouvelle qui me donne l'espoir de fixer la victoire parmi mes guerriers. Mon fils fera sentir à son ennemi qu'il a un rival en amour et en valeur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ASMUN seul.

Non, ce n'est point un songe qui flatte mes esprits enchantés ; non, il n'y a point d'artifices dans les promesses d'Odin ; j'ai vu son âme toute entière. O dieux protecteurs de Thilda ! qui avez vu ses pleurs et qui promettez une mort moins affreuse à son père affligé, augmentez pour ce moment de bonheur le nombre des jours de ma fille. Que vois-je sortir de ces tentes obscures ? Dieux ! Thilda ! depuis trois ans elle n'a point paru dans ce lieu ; elle s'avance avec peine, soutenue par ses femmes ; telles que ces ombres malheureuses qui sortent avec la nuit du sein du tombeau, pour venir soupirer dans les lieux que vivantes elles habitèrent. Combien ses sentimens sont maintenant différens des miens !

SCÈNE VI.

ASMUN, THILDA, soutenue par HILDUR et suivie de deux autres femmes qui se retirent vers le fond.

ASMUN, allant au-devant de sa fille, avec tendresse et surprise.

C'est ma fille, c'est elle-même qui vient me trouver, et sort....

THILDA.

Du tombeau qui a caché pendant trois ans aux regards des mortels, et ses larmes, et son malheur. (*Après un moment de silence.*) Mon attente n'a donc point été trompée par le sort ennemi qui me poursuit! il venge votre sang, il venge Asmun, et Thilda reprend ses droits à la lumière. Pompée! c'est donc lui qui vous prête son secours pour punir un tyran ennemi du repos de votre vieillesse, et des jours de votre fille! je sais quel est le prix qu'il met à ce secours; je sais qu'il demande la main de Thilda. Votre fille n'est point parjure, elle ne promet pas à Pompée un cœur qu'elle n'a pu donner qu'une fois; mais qu'il venge, qu'il venge les droits de ce cœur froissé, et ma main est à lui.

ASMUN, avec bonté.

Ma fille...

THILDA.

Croyez, mon père, que ce n'est point sans douleur que je m'immole. O dieux! mon cœur ne devrait-il pas se briser en promettant une main qui fut des-

tinée à Yngvé? mais Yngvé n'existe plus pour Thilda, et dans quelques jours Thilda elle-même ne versera plus de larmes; elle touche au terme de ses souffrances; un corps affaibli courbé vers la terre, un cœur qui sur le bord de la tombe bat encore pour Yngvé, tel est le prix que Pompée recueillera de sa victoire.

ASMUN.

Comme chacune de ses paroles me perce l'âme! O dieux, quels tourmens!... Non, vis, ma fille, vis pour Yngvé, et pour ton père. Ton sort est changé; et ces jours de douleurs vont céder la place à des jours plus heureux; j'ai lu dans la pensée d'Odin, il n'est point un barbare; l'ambition a pu l'égarer, mais il te verra ma fille et sera attendri.

THILDA.

Lui! Odin! ce tyran qui depuis trois ans cause tous mes malheurs? ah! il n'a point aimé! il ne connaît point les tourmens d'une amante abandonnée! les rois comprennent-ils, mon père, d'autre sentiment que celui de l'ambition; d'autre vœu que celui du trône? Ne nous flattons pas de l'espoir d'attendrir un tigre; ne croyons pas qu'un rocher versera des larmes. « Abats ton oppresseur, détruis celui qui t'offense : » tel est le droit de la nature, et je m'empare de ce droit, la seule consolation d'un cœur désespéré. Vous avez juré de venger votre fille, ce jour est arrivé, mon père.... C'est à ce titre que je conjure votre tendresse de se rappeler mes malheurs et vos sermens.

ASMUN.

Je n'ai point oublié mes promesses; mais le temps change tout. Un autre devoir...

THILDA.

Mon père, que ne peut point le temps, s'il rend votre cœur insensible à mes douleurs? n'avez-vous plus d'armes; et tarderez-vous à écouter mes plaintes, jusqu'au moment où vous aurez déposé mes cendres dans l'urne, et où mon ombre malheureuse, sortant de la profonde nuit du tombeau, poursuivra vos pas? Infortunée! quel sort pour tes derniers jours! dans quelles mains es-tu tombée! un bourreau te tue, et ton père refuse de te venger.

ASMUN.

Ton désespoir te trompe, ma fille, et ton père ne mérite point l'amertume de tes reproches. Mais ton cœur les a déjà désavoués; ton père ne t'abandonnera pas, ta crainte t'induit en erreur. Sur la promesse que je fis à Pompée de lui accorder ta main, on le vit quitter l'Égypte et voler à la tête de son armée vers la Scythie, tout concourait à faire réussir notre dessein : déjà l'orage grondait sur la tête d'Odin; déjà son trône chancelait; nos amis en armes étaient prêts à nous prêter leur secours; choisi pour remplacer Yngvé, je trouvais mille moyens d'assurer ma vengeance, tout souriait à ma haine, lorsqu'en un moment...

THILDA.

Eh bien! mon père; eh bien!

ASMUN

Lorsqu'en un moment tout a changé. Ma fille, c'est maintenant qu'il faut rappeler toutes les forces de ton âme pour supporter plus que tes peines, pour supporter ton bonheur. Avant que le soleil termine son cours, Thilda pressera contre son cœur l'époux qui lui fut enlevé. Odin te rend un amant qui n'a cessé de t'adorer; encore un instant et tu reverras Yngvé.

THILDA, après un moment de silence, et d'une voix affaiblie.

Mon cœur se sentait déjà pénétré par le froid de la mort; comment un espoir trompeur peut-il ainsi me rappeler du repos certain de la tombe, à une lumière détestée? de la douleur à la vie que je sens déjà revenir?

ASMUN.

Je te rappelle aux charmes de la vie, à l'objet de ton amour, à un bonheur que tu n'osais espérer. Ma fille, il est temps de croire ton heureux père; sa joie doit t'assurer qu'il ne te trompe point. Non, l'ambition ne règne plus dans le cœur d'Odin; son fils deviendra le mien; taris le cours de tes pleurs; respire pour l'amant qui te coûtait la vie.

THILDA.

Dieux! quelle lueur d'espérance jetez-vous dans mon cœur? Mais cet amant, ce fils, où est-il?

ASMUN.

Calme-toi, il n'est pas loin.

THILDA.

Pourquoi ne paraît-il donc pas à mes tristes re-

gards? Ah! Yngvé! tu es en ces lieux, et tu me fuis, tu m'oublies, et ne viens pas adoucir mes derniers momens!

ASMUN.

Ce n'est qu'en cet instant qu'il entre dans le port. Le soleil d'hier a vu son pavillon, et déjà nos bords saluent son navire. D'après les ordres de son père, Yngvé a quitté l'Égypte, afin d'armer pour la défense de son peuple, de son amante, un bras dont le trône et l'armée ne peuvent plus se passer. Le fier Odin n'a pu supporter, sans la plus vive indignation, la perfidie de Pompée, ses prétentions à ta main, et la honte du choix qu'il lui offrait entre la soumission ou la guerre, la protection de Rome ou des chaînes. Pour venger à la fois un père, un époux offensé, et l'honneur d'un peuple qui s'est soumis à sa race, Odin a pressé le retour d'Yngvé, et lui a promis l'amour de Thilda pour récompense de sa valeur. Mais de quels cris de joie n'entendons-nous pas retentir notre plage! Il vient; déjà son pavillon flotte dans le port; la main de la victoire vous unira bientôt. Pour te consoler d'une vengeance, désormais inutile, jouis de tout l'amour de l'amant que le ciel te renvoie.

THILDA.

Justes enfin, ô dieux que j'adore! vous égalez mon bonheur à mon infortune; vous me rendez tout ce que j'ai perdu, et au delà. Je reverrai dans mon amant un héros à qui vous confiez mon sort et celui de ma patrie: un moment me fait oublier trois années de malheurs; il vient pour délivrer son

amante et sa patrie du même danger, du même joug. Mon père, il pressera son cœur contre celui de Thilda, et sentira à ses battemens si elle est encore digne de son amour. Pardonnez, ô dieux! les désirs de vengeance que j'ai nourris dans mon âme; et vous, mon père, pardonnez aussi mon injustice à votre égard, et les reproches dont j'ai accablé votre tendresse : la douleur m'avait égarée, le bonheur me ramène; partagez avec le ciel la reconnaissance que je vous dois. Viens, Yngvé, hâte-toi, vole sur les ailes de la victoire, et que ton amante passe des bras d'un père dans ceux d'un époux!

ASMUN.

La tombe n'a plus rien d'effrayant pour moi, puisque j'ai vu le jour qui termine toutes tes souffrances.... Mais Sigurd s'avance; il nous apporte la nouvelle du retour d'Yngvé.... Quelle démarche abattue!.... Quel désespoir l'accable!.... Quelle tristesse dans ses yeux! Comme frappé de la foudre, il fixe sur nous ses regards interdits, et tremble de parler.

SCÈNE VII.

ASMUN, THILDA, SIGURD, HILDUR.

SIGURD.

Mon aspect vous dit assez quel message je vous apporte. Le vaisseau aperçu hier est au port.... Épargnez-moi le reste.... Ce vaisseau....

THILDA.

Et Yngvé ?

SIGURD.

Ne s'y trouve pas.

ASMUN.

Ne s'y trouve pas ?

THILDA, s'évanouissant.

Eh bien ! mon père ?

SIGURD.

Le navire nous apprend qu'on n'a pu trouver le fils d'Odin ; il a quitté les bords du Nil, et s'est soustrait à la protection des temples de l'Égypte, au moment où Pompée s'est mis en marche avec son armée; mais on n'a pu découvrir où il a porté ses pas.

ASMUN.

Et Odin ?

SIGURD.

Il s'est réfugié dans le temple pour éviter la fureur du peuple qui, menacé de la guerre, demande avec des cris effrayans le chef qu'on lui avait promis.

ASMUN.

Lorsque Odin manque de foi envers ses sujets, sur qui comptera-t-il dans le danger ?

SIGURD.

En ce moment cruel où tout l'abandonne, il met sa confiance dans les dieux et en toi ; il sait ce que tu peux, et compte sur ton honneur, sur ton courage ; il te prie, il te conjure au nom de l'amitié de vos jeunes ans, dont le souvenir est toujours si

cher, au nom des nouveaux liens que vous avez formés aujourd'hui....

ASMUN.

Je comprends ses raisons pour m'engager à compter sur ses sermens. La nouvelle que tu m'apportes est véritable.... Je dois le croire. Mais, lui que les dieux ont, dit-il, initié à leurs sacrés mystères, s'il est en effet leur interprète, s'ils lui accordent leur appui, comment le laissent-ils recourir au bras d'Asmun pour le soutien de son trône? Que ne lui rendent-ils le fils qu'il a perdu? quand se trouve déçu l'espoir qu'il a mis dans leur protection, qu'ose-t-il attendre de moi?

SIGURD.

Tout ce qu'il a le droit d'attendre d'un ami, d'un héros pour sa défense, pour celle d'Yngvé, pour le salut de l'état.

ASMUN, montrant Thilda encore évanouie.

Regarde ce spectacle, et dis à ton roi qu'Asmun connaît son devoir, et qu'il le suivra.

SCÈNE VIII.

ASMUN, THILDA, HILDUR.

ASMUN.

Quelle perfidie! quelle bassesse! Tyran! mon illusion est dissipée par ce coup de tonnerre! Je vois la récompense destinée à ma foi trompée. Mais frémis.... L'éclair qui t'a menacé n'est point encore

éteint ; mon bras vengeur est encore étendu sur ta tête, et ton châtiment peut encore égaler tes forfaits !

THILDA, revenant à elle.

N'avais-je point pressenti, mon père, qu'Odin nous trompait ? J'ai frémi de ses promesses. Au fond de l'abîme où nous sommes tombés, que nous reste-t-il à faire ?

ASMUN.

A nous venger. C'est la dernière fois que son indigne hypocrisie trompera un ami long-temps abusé, et un père au désespoir. Esclave de ma parole, la pureté de mon cœur m'a fait penser qu'un roi se croyait aussi lié par l'honneur, que surtout sa franchisse avait pour fondement la vérité, et qu'un tyran pouvait avoir des vertus. Je rougis d'avoir humilié aussi aveuglément ma tête blanchie, et de n'être sorti de ma longue enfance, que sur le bord du tombeau. Mon cœur achète chèrement la lumière qui est venue l'éclairer ; mais j'ai enfin appris à ne pas reculer devant un crime ; je vais appeler mes guerriers. Pompée s'avance, viens : je vois approcher l'heure où nous serons vengés. Ma fille, donne-moi ta main, ne verse plus de larmes, ta victime t'attend ; elle tombera au moindre signal.

THILDA.

Quel froid mortel me pénètre ! Quels combats dans mon cœur ! Le moment de la vengeance approche et je n'en suis point consolée !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait presque nuit.

POMPÉE se faisant passer pour un envoyé de Rome, MILON, Garde romaine.

POMPÉE, à Milon, dans le fond.

Va trouver le prince orgueilleux qui règne sur ces climats sauvages, et dis-lui qu'un envoyé de Pompée demande à l'entretenir.

MILON.

Mais ce titre sera-t-il suffisant pour te protéger ici ? Odin, qui t'a vu, pourrait te reconnaître : si tu étais découvert ?

POMPÉE.

Ne crains rien ; la nuit nous couvre de ses ombres, et les armes nous protègent. Tu sais qu'Asmun et ses amis m'attendent ici ; mais, comme la présence d'un Romain en ces lieux ne peut échapper à Odin, prétextons un nouveau message : dis-lui que Pompée envoie encore vers lui pour traiter secrètement de la paix. (*Milon sort. — Aux soldats.*) Je n'aperçois point cet étranger inconnu qui m'a suivi du camp;

qu'est-il devenu ? Je crains que, distrait par ses chagrins, il ne se soit égaré dans ces bois épais.... Mais il vient ; allez, cachez-vous de manière à voler près de moi au moindre signal. (*A l'un des soldats.*) Toi, cours aux tentes d'Asmun, et dis-lui que Pompée, avant qu'il soit une heure, se trouvera au lieu indiqué.

(Les soldats sortent.)

SCÈNE II.

POMPÉE, YNGVÉ en habit romain

(Vers la fin de la scène précédente Yngvé a paru dans le fond du théâtre ; il s'arrête un moment comme transporté d'un sentiment délicieux, fait quelques pas, et tandis que Pompée donne l'ordre d'aller vers Asmun, il s'arrête de nouveau près de la place où le conseil scythe a été assis.)

POMPÉE.

Je croyais que ces contrées t'étaient inconnues. Moi-même, qui t'ai conduit ici, je ne distingue qu'avec peine le lieu où nous sommes. Qui a pu ainsi presser tes pas, et te séparer de nous ?

YNGVÉ.

Peut-être l'influence mystérieuse que ces champs exercent sur moi, le charme secret attaché à ce ciel.

POMPÉE.

Ton imagination te trompe ; lorsque le jour éclairera tes pas, tu ne trouveras plus qu'un peuple de bergers, sans sciences, sans lois, sans mœurs, semblables aux animaux dont la dépouille couvre leurs épaules.

YNGVÉ.

Un peuple enfant de la nature, et aussi simple qu'elle, est digne de tes observations, et non de tes mépris : il peut devenir redoutable à ta puissance même.

POMPÉE.

Baisse, jeune homme, baisse ce ton, et prends garde à tes paroles. Tu manques au respect que tu me dois, et tu devrais en rougir !

YNGVÉ.

Toi-même, élève moins la voix dans un camp ennemi. Celui de nous deux qui doit rougir le premier est celui qui vient l'épier.

POMPÉE.

Soldat !... qui est-tu donc ? Je te le demande avec l'autorité d'un chef qui peut punir ta hardiesse ; qui es-tu ? Que désires-tu, jeune téméraire, qui t'es attaché à mes drapeaux, et qui oses me braver ?

YNGVÉ.

Dès l'instant où j'ai quitté les bords du Nil pour te suivre en Scythie, mon bras t'a appartenu ; mais mon nom est à moi, et je dois le taire.

POMPÉE, à part.

Quelle noblesse ! quel courage dans tous ses discours ! (*A Yngvé.*) Je n'ai point oublié les preuves de fidélité que tu m'as données, ni le Pont-Euxin, et le danger de cette nuit où le vainqueur que tu suivais serait devenu la proie des flots, si tu n'eusses point exposé tes jours pour sauver les siens. Mais

aussi, que n'ai-je pas fait pour récompenser tes services? Ta place dans l'armée fut la plus rapprochée de moi ; Pompée s'est fait gloire de partager avec toi, et les dépouilles de l'ennemi, et ses lauriers. Quelque ignoré que tu voulusses rester, ma fierté voyait avec plaisir se révéler en toi une noble origine. Il n'a dépendu que de toi, et il est encore en ton pouvoir de posséder dans ton général, un frère d'armes, un ami... Mais quelle haine cachée avec soin, et cependant sans cesse visible, a pu me fermer ton cœur généreux, et y anéantir tout le charme attaché au souvenir de tes services? Qui a pu exciter ce dépit toujours nouveau, que tu déguises avec peine, et qui te fait voir un ennemi dans celui que tu as sauvé? Qui réveille ce courroux dont tes yeux étincellent? Quelle est ta naissance, ton pays? Parle : la fortune t'a-t-elle poursuivi? Elle peut changer. Si tu descends de l'un de ces rois que j'ai vaincus dans mes guerres précédentes; si j'ai anéanti le trône de tes aïeux, si c'est le sang d'un père qui crie vengeance : parle, je te rendrai ton royaume, tes villes; un mot, et les maux que je t'ai faits seront réparés; je te le jure au nom de l'honneur et de Rome.

YNGVÉ.

Je n'ai point recherché tes faveurs, reprends tes sermens. Je ne sais quel sera mon sort; ma naissance est telle que je te l'ai déjà dit; je suis né parmi ces peuples qui, habitant non loin des bords du Gange, étendent le nom de la Scythie jusqu'aux régions septentrionales de l'Asie; peuple que Philippe civi-

lisa autrefois, et que les Romains traitent de barbares et de sauvages destinés à porter leur joug, et qu'ils accablent de mépris. Mon père tenait parmi ces peuples un rang élevé ; son fils, en butte de bonne heure aux caprices de la fortune, exilé de sa patrie, eut pour instructeurs les malheurs qui l'ont éprouvé, et n'a pour appui que l'espérance et son courage.

POMPÉE.

Crois-moi, qui que tu sois, soyons unis ; te traiter en égal n'est point s'abaisser ; oublie ta haine, sois mon ami ; Pompée t'en prie ; peut-être son cœur est digne de répondre au tien.

YNGVÉ.

Je ne suis point insensible à ta générosité ; l'élévation de tes sentimens, Pompée, égale ta gloire. Tu crois le Scythe sauvage ; connais-le : il est bon, son cœur est susceptible de reconnaissance, mais non de crainte : il ne te sacrifiera pas sa liberté, mais il te donnera son sang. Il ne tient qu'à toi d'acquérir l'amitié que tu réclames ; suis l'impulsion de tes sentimens magnanimes envers le monde comme envers moi ; éteins ce désir de conquêtes que ton orgueil t'inspire ; et ne désole point la terre par des guerres injustes.

POMPÉE.

Ma fierté pourrait être blessée de tes discours, mais elle s'adoucit. Pompée t'écoute avec étonnement ; tu n'es point Romain, et tu parles en Romain ! La terre qui t'a vu naître n'est point une terre d'esclaves ; la nature sème en tous pays de ces

grandes âmes qui maintiennent l'équilibre du monde. Tu hais donc l'éclat que donne la victoire?

YNGVÉ.

Je hais la violence, Pompée; et venge, quand je le puis, sur celui qui l'exerce, le faible qui en a souffert. Les maux qu'il éprouve peuvent m'atteindre un jour.

SCÈNE III.

POMPÉE, YNGVÉ, MILON.

MILON, à Pompée.

Le roi des Scythes ne tardera pas à paraître; abandonné de son armée, et en butte aux factions qui agitent la Scythie, il se trouve au bord d'un précipice : on lui demande à grands cris un chef dont l'absence lui est imputée, un fils l'espérance du soldat, et qui, depuis trois ans, dans des climats étrangers, laisse ici languir son père. Autrefois le Sarmate animé par Yngvé courait au-devant des dangers; aujourd'hui, manquant du courage que l'exemple que ce prince lui inspirait, il reste indécis devant sa tente, appuyé sur son arc. L'oracle de leurs faux dieux leur avait promis le retour d'Yngvé; et Odin, le plus trompé de tous, qui voit le mécontentement de son armée découragée, et la perte de son trône dans celle d'une bataille, est prêt à acheter la paix à tout prix.

YNGVÉ.

L'amour des Scythes pour leur roi a fait re-

tentir le nom d'Odin jusqu'aux bords du Nil : il ne mendie point la paix, on t'a trompé. Le fils dont tu parles n'a point encore quitté la terre ; et Rome, malgré sa fierté, a vu souvent chez ses ennemis les vertus qui lui manquent.

POMPÉE.

Que dois-je penser de ton zèle pour la gloire d'Odin ?

YNGVÉ.

Que les circonstances ont pu m'apprendre ce que d'autres ignorent ; et que le premier mouvement de la nature contre la violence et la perfidie, est la haine.

POMPÉE.

On pourrait t'apprendre que la liberté de tout dire a ses limites : ton blâme ou ton approbation ne feront point la loi à mes sentimens ; je ne crains que les guerriers, et non les censeurs de mes actions. (*A Milon.*) Retourne au camp, et avant le jour déploie nos aigles, et donne le signal du combat.

(Milon sort.)

SCÈNE IV.

POMPÉE, YNGVÉ.

POMPÉE.

La justice est une vertu qu'il est grand de pratiquer ; mais il existe une puissance souvent opposée à ses lois, et plus forte qu'elles. Dis-moi, es-tu

assez heureux pour ne point connaître son empire? As-tu jamais été touché des charmes de la beauté?

YNGVÉ.

Qui? moi?... Que veux-tu dire? (*A part.*) Ah!... si j'ai aimé! (*A Pompée.*) Crois-tu qu'il n'y ait qu'un Romain qui puisse brûler des feux de l'amour? Tu ne connais point, Pompée, le mortel que tu interroges.

POMPÉE.

Si celle que tu aimes souffrait; si abreuvée d'injures elle demandait ton secours, que ferais-tu?

YNGVÉ, avec vivacité.

Pompée!.... jusqu'aux extrémités de la terre, parmi les nations les plus sauvages, en quelque lieu qu'il fallût chercher son oppresseur, je saurais le trouver; quand même les légions romaines formeraient un mur autour de lui, mon bras saurait atteindre son cœur.

POMPÉE.

Et si après tout ce que tu aurais fait on donnait à un autre le prix pour lequel tu aurais combattu?

YNGVÉ.

L'un de nous périrait, Pompée!.... Mais que dois-je conclure de tes discours? quel rapport y a-t-il entre ce que tu viens de me dire et Odin, et cette guerre et la soif du pouvoir dont Rome est dévorée?

POMPÉE.

Ce n'est point l'intérêt de Rome, ni la fierté d'Odin qui enflamment ici mon courage. Odin a un

fils heureux, plus criminel que son père; un fils objet de toute ma haine, de toute ma vengeance; ce n'est que contre lui que j'ai dirigé mes armes.

YNGVÉ.

Contre Yngvé?

POMPÉE.

Contre Yngvé lui-même.

YNGVÉ.

Connais-tu l'ennemi que tu cherches?

POMPÉE.

Non. Il était en Égypte la première fois que je vins cueillir des lauriers dans la Scythie; mais tout ce que la renommée dit de ses vertus, augmente encore l'éternelle et profonde haine que je lui ai jurée.

YNGVÉ.

De quels crimes Yngvé s'est-il rendu coupable envers toi? Il n'a point un nom égal au tien; il a admiré l'éclat de ta gloire, et n'en a pas été jaloux.

POMPÉE.

Ma gloire!... C'est la sienne qui fait naître mon envie et ma haine. Cette terre porte l'adorable objet qui l'a redoublée; et si Pompée, caché par les ombres de la nuit, porte lui-même son message dans le camp des Scythes, connais le sentiment qui le guide : j'aime.

YNGVÉ, à part.

Thor! c'est ta foudre que j'entends [2]. (*A Pompée.*) Pompée!... le choix ne peut être incertain. Ton

artifice dessille mes yeux avec la promptitude de l'éclair : tu aimes.... l'amante d'Yngvé.

POMPÉE.

Dis plus : je l'adore ! Si la renommée t'a fait un récit fidèle de ses vertus, de ses charmes; elle t'a dit en même temps ma faiblesse et mon excuse. Je connais les droits plus anciens qu'elle a donnés à l'amour d'Yngvé; mais le droit de l'épée est le mien, je saurai le conserver.

YNGVÉ.

Il ne manquait que ce trait au caractère du vainqueur de l'Asie. J'ai cru, Pompée, en entendant parler de ta gloire, qu'une âme telle que la tienne était au-dessus de semblables faiblesses; mais, si tu n'as point d'égard pour les droits d'un autre, si les lois de l'honneur te trouvent sans respect pour elles, dis, crois-tu que Thilda oubliera ce qu'elle vaut? crois-tu que son cœur balançât un moment entre la mort et l'amour que tu lui demandes?

POMPÉE.

Je crois qu'on devrait s'observer davantage dans ses discours devant Pompée. Ta témérité commence à m'importuner, chacune de tes paroles blesse mon cœur; ne me parle plus d'Yngvé, et ne nomme plus son épouse, celle dont le sort et la main dépendent d'une épée; mais, si tu es son ami, retourne sur tes pas, vole vers les déserts où il vit oublié, annonce-lui le coup qui le menace, et dis-lui que Thilda est le prix de la victoire, qu'elle ne voit plus avec répugnance l'offre de ma main, et qu'avant peu, la

sienne me sera donnée par son père, dont les promesses m'ont attiré ici, et dont je venge les injures. Dis à Yngvé, s'il est digne de sa renommée, qu'il vienne soutenir un père que le malheur réduit au silence, qu'il vienne défendre une amante dont la fidélité est en danger. Dis-lui que c'est à Pompée qu'il doit la disputer, et que Pompée ne la cèdera qu'avec sa vie.

YNGVÉ, à part.

Tant de découvertes qui m'accablent à la fois, semblables aux coups redoublés du tonnerre, jettent l'effroi dans mes sens. (*A Pompée.*) Quelle est la vengeance que cherche le père de Thilda, et qui l'engage à souiller sa vieillesse par une trahison? Foulant aux pieds les droits de la justice, perturbateur du repos des nations et des rois, tu apportes donc parmi un peuple vertueux et uni, les vices des Romains avec leur nom? Ce n'était point assez pour toi, de violer le droit des gens et les traités en te rendant ici, de répandre pour une femme qui excite tes désirs, le sang de deux peuples, et de prodiguer les trésors de l'Italie? il te fallait encore joindre la trahison au parjure! Guerrier insidieux, comme ami perfide, tu combats sans courage, et ne rougis pas de t'abaisser à traiter secrètement avec les sujets d'Odin! Caché dans les ombres de la nuit, tu te diriges vers Asmun; on voit son camp, ses feux; mais la route t'en est fermée.... (*Il se met devant Pompée.*) Elle t'est fermée... par le fils d'Odin; par ce prince ignoré, caché dans les déserts. (*Avec vivacité.*) Tire ton épée, nous ne pouvons avoir pour arbitre que la

mort; le sang de l'un de nous doit rougir la terre. Si tu ne réussis point à épuiser les veines d'Yngvé, meurs, et qu'avec son épée il ensevelisse son nom dans ton cœur.

POMPÉE, avec surprise, et se mettant en défense.

Toi, Yngvé!

YNGVÉ, l'attaquant.

Oui, tyran, mon bras te prouvera que je le suis.

SCÈNE V.

POMPÉE, YNGVÉ, ODIN.

ODIN, dans le fond du théâtre, avec surprise.

Eh quoi! au milieu de mon camp deux Romains osent se battre? (*Il s'approche.*) Est-ce ainsi que vous remplissez le message dont Rome vous a chargés, et Odin devait-il être appelé parmi des épées nues?

YNGVÉ.

Ton étonnement est juste, tu sauras plus tard la cause de notre querelle. Éloigne ce peuple et ces gardes, et donne ensuite ta parole royale que le guerrier que tu vois près de moi, sera libre de nous quitter lorsqu'il voudra.

POMPÉE

Épargne-toi, traître, le soin de ma sûreté; découvre ton secret, je reste : tu peux commencer.

ODIN.

Votre combat, vos discours obscurs excitent éga-

lement ma surprise. (*Il fait signe à sa suite de se retirer.*) Eh bien ?

YNGVÉ.

Un jour, et peut-être bientôt, tu nous comprendras tous deux. Mais quel est le bruit répandu dans ton camp, qu'on a trahi ton trône, ton honneur, ta maison ? que ton fils t'a oublié, et que, pour une paix honteuse (je te rends ce qu'on rapporte) tu vends ses droits sur une amante regrettée ?

ODIN.

Et toi, dont la voix, le geste m'offrent une ressemblance si frappante... qui es-tu ? parmi des Romains, sous leur habit, tu ne peux être celui que mon cœur soupçonne. Mais d'où te vient le zèle que tu montres pour un prince ennemi dont on a blessé les droits ?.. C'est sa taille, presque le même âge, si les ténèbres ne trompent point ma vue... Ta voix frappe du même son mon oreille étonnée..... Tu as sans doute connu celui dont tu m'offres l'image, dont le sort excite ton trouble, dont les droits violés ne peuvent être vus d'un œil indifférent par ta vertu ? Si tu as vu mon fils, dis-moi où il respire. Mais vit-il encore ?

YNGVÉ.

Il existe, ce fils; mais sera-ce pour être couvert d'une honte éternelle ? Après ce qu'il a souffert, lui reste-t-il encore à éprouver le mépris de son amante, et à rougir de son père ?

POMPÉE à Yngvé.

Cesse ces discours obscurs et inutiles ; si la crainte d'un affront t'empêche de t'expliquer, j'aurai le

courage de parler et de dire la vérité. (*A Odin.*) Eh quoi! interprète des dieux, tu ne reconnais pas ton fils?

ODIN.

Mon fils!... sous cet habit et envoyé du camp des Romains! O dieux protecteurs de la Scythie, mon cœur me trompe-t-il?...

POMPÉE.

Les dieux ont bien tardé à te faire connaître l'intérêt qu'ils t'accordent.

YNGVÉ.

Cesse tes injures, elles pourraient avoir une fin funeste. Oui, Odin, il est vrai, ton fils est devant toi. Peut-être est-ce la faveur du ciel qui te le rend; mais, crois-moi, calme ton juste étonnement; laisse partir ce Romain et respecte son secret.

ODIN, l'embrassant.

Que tout, oui, tout, mon fils, fasse place à ma félicité! Viens, presse-moi contre ton cœur. Dieux! quelle surprise!

POMPÉE.

Une autre plus imprévue peut-être, t'attend. Reconnais ton ennemi près de ton fils; exerce ta vengeance, tu parles à Pompée!

ODIN, avec étonnement et un geste menaçant.

Pompée!

YNGVÉ, à Pompée.

Homme téméraire! tu ne consultes que ton orgueil: tu es sans défense et nous braves, tu oublies le danger auquel tu t'exposes.

ODIN.

Tu es donc venu toi-même, Pompée, apporter ton message! Tu avais des mesures à prendre en Scythie; je vois la paix que tu nous préparais. (*Avec une fierté menaçante.*) Mais te rappelles-tu ce que les lois de la guerre réservent aux traîtres?

POMPÉE.

Tu crois que ton regard menaçant m'inspirera de la crainte? Non, elle ne peut avoir accès dans mon cœur, quand même je serais seul au milieu de tes tentes; mais apprends que les Romains sont près d'elles : gardes!

ODIN.

Scythes!

(Ils paraissent.)

YNGVÉ, s'avançant entre les deux troupes qui se choquent, les disperse et les renvoie.

Point de cris... Et toi, le trouble que tu excites, est-il encore une preuve du courage des Romains? Si tu te crois offensé, s'il te faut du sang, ton épée t'offre les moyens d'exercer ta vengeance. Mais dis-nous d'abord quels sont les sujets que tu as de te plaindre? Je t'ai suivi, Pompée, je t'ai caché mon nom; mais je ne t'ai point trahi; je n'ai point été ton ami, ni n'ai employé la ruse pour t'attirer dans le camp des Scythes; je frémis à l'idée d'une violence; la retraite t'est permise; mon père la protégera.

POMPÉE.

Ton cœur sans expérience est rempli d'une fierté précoce; mais le moment peut venir où elle sera

abaissée. Si tu avais ce courage dont tu te vantes sans cesse, comment n'as-tu pas avoué ta naissance au milieu de mon armée? Pourquoi as-tu attendu, pour déclarer ton nom à un ennemi, de te trouver au sein d'un peuple prêt à prendre ta défense? Tu as caché dans le fond de ton cœur subjugué, les perfides droits de ton amour, pour ne les faire éclater à mes yeux qu'au moment où, dans un lieu sûr, tu pusses jouir avec bassesse du trouble d'un rival.

YNGVÉ.

Ta rage t'égare, tribun de Rome; mais je te pardonne. Celui qui peut se venger peut aussi être maître de soi.

POMPÉE.

La postérité jugera qui de nous deux a le mieux appris à offenser et à se venger. (*A Odin, en se tournant pour partir.*) Et toi... qui ne crains point de prouver ton mépris pour la terre, en te vantant de prendre part aux conseils des dieux, le châtiment qu'ils te destinent est près de toi : voilà un oracle dont tu peux être sûr, un oracle dont la vérité te sera prouvée par trente mille glaives.

ODIN.

Malgré tous les droits qu'un souverain offensé a de se venger, je te respecte, Pompée, et me rappelle les lois de l'honneur. Un ennemi sans défense est partout un être sacré; je connais tous les dangers dont tu menaces le trône d'Odin, tes espérances et la part que tu prends aux complots qui se trament ici. Mais réfléchis aux remords dont ta

bassesse secrète va empoisonner les cœurs que tu as séduits. Ton orgueil a peut-être été flatté de l'espoir d'imposer le joug à un peuple redouté. J'ai vu la discorde jeter dans mon armée les brandons allumés par ta main pour ravager la Scythie ; mes capitaines tournant contre leur roi les forces qu'il leur avait confiées ; tu as été fidèle aux anciennes maximes de Rome, lorsqu'elle préparait la conquête de la terre ; ses victoires sont dues à des trahisons. Je sais tout, j'oublie tout ; ma haine ne me fera pas manquer au caractère dont tu t'es revêtu : c'est ton envoyé, Pompée, que je considère et respecte en toi ; mais si tu t'abaisses à nous injurier, alors j'oublierai ta mission, et ne reconnaîtrai plus un titre que tu déshonores.

POMPÉE.

Quelle arrogance ! Mais apprends que le repentir suit de près la menace.

(Il sort avec précipitation.)

SCÈNE VI.

ODIN, YNGVÉ.

ODIN.

Non, le ciel n'accomplira point ta cruelle prédiction ; la mesure de mon bonheur est grande, celle des dangers est épuisée. Un père qui retrouve son fils n'a plus rien à redouter du sort.

YNGVÉ.

Quels malheurs réserve-t-il à Yngvé ? Terminez

mon incertitude ; dites-moi ce que je crains d'entendre ; dites-moi si je vis encore, si je suis condamné à mourir, si Thilda est perfide, et si Yngvé... est oublié.

ODIN.

Pompée, tu le sais, brûle pour ses attraits ; et, si on en croit le bruit répandu, il a obtenu le consentement d'Asmun ; tu connais l'obéissance de Thilda pour son père.

YNGVÉ.

La perfide !... Elle sait donc aussi donner une teinte favorable à son crime, en paraissant ne suivre que la volonté d'Asmun ; elle rompt ses sermens, décide de la mort d'Yngvé, et s'en fait un titre de gloire. Je pensais, mon père, que si la vertu s'était jamais fait une demeure dans un cœur mortel, celui de Thilda devait être son temple [3] ; qu'elle devait régner par son regard, enchanter par sa voix. Tu triomphes, Pompée, Yngvé n'a plus qu'à mourir.

ODIN.

Mon fils ! mon cher fils ! vis long-temps pour des jours heureux, pour faire le bonheur de ton peuple et la joie de ton père.

YNGVÉ.

Et le bonheur, où se trouvera-t-il pour moi, si je ne puis le rencontrer dans ma patrie ? Il me quitte d'un vol léger, même au sein des contrées qui m'ont vu naître !

ODIN.

C'est sous les tentes que les âmes fortes savent retrouver la félicité, mais non dans les soupirs et

les jeux de la mollesse; elles la retrouvent dans l'accomplissement de leurs devoirs, et dans la prospérité des peuples qu'elles ont à gouverner.

YNGVÉ.

Que m'importent, et ce peuple et la gloire d'un sceptre qui sans cesse assailli d'orages, même dans des mains puissantes, peut à peine les conjurer. Malheur à l'esclave déguisé sous le titre pompeux de monarque qui, victime de sa naissance, n'existe que pour être le jouet du peuple! Toi-même, prince abusé, toi-même, serais-tu écouté? Quelle reconnaissance te montre ce peuple que tu as conduit? et quel fruit recueilleras-tu de dix-sept années de travaux et de sacrifices?

ODIN.

Un sage peut choisir entre le repos et le danger; mais Odin doit penser et mourir roi.

YNGVÉ.

Ton fils suivra ton exemple; il te donne son sang, il te donne sa vie: heureux de la terminer! L'être offensé doit mourir; sa dernière vertu est le courage, sa dernière consolation la vengeance, et Yngvé en jouira. Je pourrais imputer mon malheur à un père dont la fierté sans bornes et l'inflexibilité ont, par le même arrêt, exilé son fils du pays de ses aïeux et du cœur de son amante; mais le germe du crime était déjà dans l'âme de cette perfide, qui plus tôt ou plus tard m'aurait trompé; ma vengeance a choisi sa victime; la vie d'Asmun expiera les larmes que l'infidélité de sa fille a fait répandre à un Scythe.

ODIN.

Sa trahison est grande, je n'excuse point son forfait.

YNGVÉ.

Sa fille, sa coupable fille l'a surpassé. O toi qui feras toujours mon malheur ou ma félicité, idole de mon cœur! tu n'étais donc qu'une femme? tu n'as donc pas plus échappé que le reste de ton sexe à l'influence de l'absence? et la perfidie a trouvé le chemin du cœur de Thilda! De quelle ravissante tendresse elle m'enivra! et elle est infidèle! Peut-on être à la fois si belle et si méprisable!

ODIN.

Elle t'a cependant aimé.

YNGVÉ.

Je l'ai cru. Son amour fut le soleil qui vivifia le printemps de ma vie. Elle avait tellement subjugué mon âme, qu'il n'est aucune gloire, aucune vertu auxquelles je n'eusse atteint pour lui plaire; elle aurait rendu mon nom illustre. O temps heureux de l'illusion! ô mes premières années!

ODIN.

Une route encore t'est ouverte pour acquérir de la gloire. Pompée t'attend, et la victoire a suspendu sa couronne de lauriers; mérite-la, mon fils; tu as un bras, une lance, un cœur fait pour la vengeance, et le droit de la demander. La main accordée à Pompée peut encore lui être disputée : ton courage peut encore te rendre une amante, et le père de Thilda peut devenir le tien.

YNGVÉ.

Lui! quand il me sacrifie aujourd'hui à un rival! lui! qui s'est bassement laissé séduire par Pompée!

ODIN.

Son âme n'est point faite pour le crime; mais violemment agitée et faible, elle a pu pendant quelques instans être en proie à la haine. Asmun a vu sa faute, et a frémi de son entreprise. Tout dépend d'une bataille; le fils de la victoire fera changer les esprits. Viens.

YNGVÉ.

Asmun te trahit, sa fille m'a trompé, et l'amour dédaigne des droits qu'il faut reconquérir; mais allons; il me reste un autre bonheur à prétendre, celui de me venger.... et de mépriser la perfide.

SCÈNE VII.

ODIN, YNGVÉ, SIGURD.

SIGURD.

Prince, Pompée s'avance vers nous, et le combat nous appelle. On voit à la clarté du flambeau de la nuit approcher les légions romaines, et les airs retentissent du bruit des pas des chevaux : dans le camp le père de Thilda déjà armé, et entouré de ses complices, montre de plus en plus ses perfides desseins, auxquels son âge et ses larmes donnent un poids dangereux....

ODIN, avec consternation.

Lui? Asmun? qui tout à l'heure.... O dieux, vengez-vous! Tu vas recueillir, père malheureux, les fruits de ta trahison!

SIGURD.

Il parle ouvertement de Rome, de la gloire de ses triomphes, de sa douceur, de sa fidélité envers les peuples qu'elle a soumis, du danger de s'attirer sa haine, et de tourner nos armes contre des troupes disciplinées et supérieures en nombre; mais le Scythe se réveille : on le menace, il veut combattre, il hait le joug ennemi, il aime son roi. La cause de ses murmures, sa seule peine est de ne point voir à sa tête ce prince dont l'exemple lui donnait autrefois de nouvelles forces; mais il serre ses rangs, se dirige vers le lieu du combat, et tourne avec un dépit concentré ses armes contre les Romains. Prince, il est temps de te montrer; le danger est pressant.

ODIN.

Je suis prêt à te suivre, ami. Le guerrier que tu vois doit soutenir mes pas. Reconnais Sigurd, reconnais près de ton roi, sous cet habit, ce fils si regretté que le ciel me renvoie.

SIGURD, avec étonnement.

Prince!... quelle divinité vous a conduit et protégé?

YNGVÉ.

La vengeance!

ODIN, à Yngvé.

Écoute le conseil que l'événement me suggère; il

fixera la fortune parmi nous. Dans l'attente de ce vaisseau qui devait le ramener, j'ai promis à mes guerriers de leur rendre le chef qu'ils désirent. Le hasard m'a mieux servi que ma prudence. Reste inconnu, et ne te montre à aucun regard; mais tiens-toi prêt à paraître avec la rapidité de l'éclair, lorsque les deux armées seront en présence, lorsque lance contre lance, bouclier contre bouclier, elles s'attaqueront. Viens alors comme envoyé par le ciel, et que l'éclat de ta voix terrifie les conjurés, et redoublant le courage des Scythes, leur assure la victoire. Ta présence qu'on n'espérait plus frappera comme la foudre ces cœurs étonnés. Le retour d'Yngvé prédit par son père accroîtra mon autorité, et donnera à mes paroles un sens prophétique.

YNGVÉ.

Aux armes! J'ai honte d'écouter de plus longs discours, dis-moi seulement où je puis mourir, et j'en saurai assez. Toi.... seul être qui régna sur mon âme!.. ce n'est plus pour toi que je vais vaincre ou mourir! Ce temps est passé pour toujours!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

THILDA seule.

Tu fuis de ces champs déserts, cruelle nuit! Je n'apprends point de nouvelles de l'armée! et le combat n'a pas encore mis un terme à sa fureur. Le jour me trouvera-t-il punie... ou vengée? (*Après quelques instans de silence.*) Je frémis; quelle terreur s'est emparée de mes sens! Est-ce donc un crime de punir un barbare, qui sacrifia sans pitié mon bonheur et ma vie! Il fut mon roi, mais aussi mon bourreau. Ta loi, nature, crie encore plus haut dans mon âme que celle de la terre. Espoir d'une juste vengeance, que tu as de douceur! Tyran, je te verrai aussi puni que tu mérites de l'être, aussi infortuné que je l'ai été! Que Thilda meure, mais qu'elle meure vengée; que le trône d'Odin soit détruit, que l'enfer qui m'entend donne une victoire sans bornes aux armes romaines, et que mon tyran errant sur les mers désertes ne trouve jamais de repos! tel est mon dernier vœu. Toi que j'ai aimé, qui me coûtes la vie, ne hais point, s'il se peut, ton amante coupable, assez juste pour se condamner elle-même, assez punie

d'être éternellement séparée de toi..... Mais c'est en vain que mes cris te rappellent, tu ne les entends pas, et moi... je ne te verrai plus. Mon dernier regard ne se fixera point sur les larmes d'Yngvé! il ne recueillera pas mon dernier soupir! (*Elle s'arrête de nouveau.*) Quel silence! à peine entend-on le zéphyr se jouer dans le feuillage; la nature paraît encore endormie dans ces déserts. Tout repose..... rien ne partage ma douleur! je suis seule..... Mais quel bruit se fait entendre? quels cris soudains viennent frapper mon oreille? Asmun lui-même, couvert de sang et de poussière..... C'en est fait, je vais entendre mon arrêt.

SCÈNE II.

THILDA, ASMUN, UN SOLDAT.

ASMUN, avec désespoir.

Oui, attends-le, malheureuse, et vois ta patrie au pouvoir des ennemis, ton roi livré comme une victime, ton père couvert de honte, ton amant dans les fers; es-tu contente? es-tu vengée?

THILDA.

Mon amant dans les fers! O mort, anéantis mon être! mais, hélas! mes cris t'appellent depuis longtemps: tu t'obstines à ne pas les entendre!

ASMUN.

Sexe faible! crains de l'appeler, son dernier coup est terrible, et sa voix vengeresse.

THILDA.

Eh ! que sert à la victime qui doit tomber de redouter ses coups ? Parlez, mon père, abrégez le temps de mes souffrances.

ASMUN.

Tu le veux, c'en est assez. Soit faiblesse ou justice, mais fatigué de tes cris de douleur, des pleurs dont tu inondais mes joues, j'allais, sourd à la voix de l'honneur, aveugle sur les dangers, chercher les moyens de te venger et de m'avilir. Je n'ai que trop bien préparé le succès du crime que je méditais à la tête de l'armée qui venait de me suivre hors du camp : tandis que je rangeais mes troupes dans la plaine, Pompée, sur un signal convenu, a passé avec toutes ses forces réunies par le défilé qui couvrait nos derrières. Tout est dissipé, tout plie, la consternation et la terreur se répandent de rang en rang, partout où les Romains paraissent ; lorsque tout à coup, un nuage de poussière entr'ouvert nous montre un héros scythe ; sa taille est majestueuse, sa voix retentissante, sa chevelure blonde tombe en nombreux anneaux de son front sur ses épaules ; désespéré, il lève son bras prêt à combattre, et soulevant sa visière : « Arrêtez, guerriers, s'écrie-t-il, quelle crainte s'est emparée de vous ? Est-ce là le courage des Scythes ? Vous fuyez sans combattre, et mourez... sans honneur, lorsque votre roi et la patrie réclament votre secours ! Arrêtez, et reconnaissez votre prince que le ciel vous renvoie pour vous montrer le chemin de l'honneur que vous abandonnez ! » Il se tait et vole au combat. A cette voix,

au feu étincelant de ses regards, au désespoir peint sur son visage, j'ai reconnu dans cet infortuné ton prince, ton amant, et je suis tombé sur la terre comme frappé de la foudre.

THILDA.

Yngvé ! c'était lui ? O dieux ! ô Providence !

ASMUN.

Quel autre qu'un dieu protecteur du royaume d'Odin, qu'une puissance surnaturelle lui a renvoyé son fils au moment où la guerre éclatait? J'ai connu alors avec effroi l'homme que j'avais trahi ; mais il n'y avait plus de remède à l'énormité de mon crime; le nom de Yngvé a volé rapidement dans tous les rangs ; Odin le confirmait du geste et de la voix. « Venez, s'écriait-t-il, venez, peuple vaillant, suivez votre roi, reconnaissez Yngvé, reconnaissez mon fils ; arrêtez, et la victoire est certaine. Vous voyez ici, guerriers, ce chef que le ciel vous avait promis ; il n'aura pas fait un miracle inutile. » En vain la voix d'Odin, en vain l'épée d'Yngvé, en vain moi-même, enfin, qui seul aurais dû être sacrifié, je m'unis à eux pour rallier les fugitifs ; la terreur s'était répandue sur toute l'armée. Là une troupe était renversée, ici un rang anéanti ; et le Scythe rempli de courage pour se défendre jusqu'au dernier moment, mais surpris et impuissant dans sa haine, voit, couvert de blessures, sa lame se briser contre la cotte de mailles des Romains, et meurt victime de sa valeur, sans avoir été vengé.

THILDA, l'interrompant avec consternation et impatience.

Mais Yngvé?

ASMUN.

Séparé des siens dont la lenteur l'indigne, son courage, augmenté par le danger, le conduit au fort de la mêlée, où, semblable à un lion irrité, il rompt toutes les barrières qu'on lui oppose; de tous les Romains qu'il rencontre il fait autant de victimes; il avance, abat, écrase, anéantit tout, au grand étonnement des Romains. Malheur à celui qui l'approche! Plus il ose, plus il devient terrible; le désespoir conduit son bras; il ne cherche que la mort, et ne trouve que la victoire; tout tombe sous ses coups. Refroidi par les ans et la terreur, je veux en vain l'imiter; mon seul espoir est de mourir à ses côtés, et de réparer ma faute au prix de mon sang; mais je ne me traînais sur ses pas qu'avec peine, tandis que, semblable à l'éclair dans une nuit sombre, l'œil pouvait à peine le suivre dans sa course.

THILDA, avec plus de calme, et avec une sorte d'abandon.

Eh bien?

ASMUN.

Il avançait toujours avec la même audace, et s'est enfin trouvé seul au milieu de l'armée ennemie. Plus le danger devenait pressant, et plus son courage augmentait; mais, ô malheur! son épée s'est rompue, et la victoire l'a abandonné. Ce bras qui semblait braver les Romains et la mort est maintenant chargé de chaînes teintes de son sang. Tout est perdu, le trépas seul nous reste.

THILDA

Tu tiens encore ton glaive, il ne faut qu'un coup;

frappe, ne me refuse pas ce consolant secours. Eh quoi! la foudre n'écrase pas un monstre tel que moi?

(Elle se baisse avec l'expression du plus grand désespoir sur l'une des pierres qui ont servi de siéges au conseil scythe.)

ASMUN.

On vient. O crime! ô jour d'horreur! C'est le père d'Yngvé, suivi d'un peuple affligé; il s'avance vers nous entre les lances romaines qui insultent à son malheur. Pourquoi ma main n'est-elle pas chargée des chaînes attachées à la sienne?

SCÈNE III.

ODIN, ASMUN, THILDA, Garde romaine, Soldat romain, Peuple scythe.

ODIN, enchaîné, à Asmun.

Tu détournes la vue; mon aspect t'effraie? Tu ne jouis point de ta vengeance? tu vois ton roi captif et ne te livres pas à une joie barbare?

ASMUN, détournant la vue.

O soleil! tu ne me retires point ta lumière, et l'abîme ne s'est point encore ouvert sous mes pas? O dieux! quels sont donc les crimes qui méritent ce châtiment? (*A Odin en lui montrant Thilda dans l'excès du désespoir.*) Regarde celle qui a forgé tes fers, et dis-moi qui de nous deux est le plus à plaindre?

ODIN.

Il n'est plus temps, cruel, d'affecter des sentimens qui auraient dû t'animer quand ta haine t'ar-

mait contre ton roi et contre ta patrie. Une âme assez peu élevée pour conspirer et trahir devient bientôt lâche; un scélérat n'eut jamais de courage; le traître toujours faible s'effraie le premier de la foudre qu'il a lancée. Est-ce moi qui ai mérité d'être puni, moi qui me reposais sur les forces confiées à tes mains; moi qui, malgré la férocité de ton cœur, attendais tout de ta générosité? Jouis de la victoire remportée par la perfidie : vois le Scythe sous le joug; entends-le gémir dans l'esclavage, en voyant renverser le trône, son culte et ses lois; unis ton bras à ceux qui dévastent cette contrée, et achève de t'enivrer d'une vengeance digne de ton cœur.

ASMUN.

Poursuis; j'ai mérité d'être en horreur à la terre. Mais tu es père comme moi; vois ma réponse. (*Il prend Thilda par la main, et la conduit devant Odin.*) Dans cet être affaibli par de longues souffrances, dis-le-moi, reconnais-tu l'épouse de ton fils?

THILDA, à Odin.

Oui, prince, c'est à moi de tomber à vos pieds; les crimes de Thilda vous donnent aujourd'hui le droit de la voir à vos genoux. Cessez d'appeler la foudre sur la tête d'Asmun; voici le cœur qui vous a trahi, vengez-vous. Les chaînes que vous portez ne retarderont point votre vengeance; ma main est encore libre, la mort est mon devoir : que mon dernier soupir seulement s'élève vers votre cœur pour l'implorer en faveur d'un père trompé comme moi. Prince, je vous ai poursuivi, je me suis vue

offensée : mon amour pour votre fils fut méprisé et non éteint, et devint la source de mon crime; moi seule en ai commis; j'ai séduit mon père; il n'a pu résister à mon désespoir, à ma douleur : sa vieillesse, sa vertu, la grandeur de son âme, tout a dû céder à la vengeance que j'implorais à grands cris. Que vous dirai-je? il est père; la nature a ses droits; il les a écoutés, sans songer qu'en attaquant ceux de son souverain il manquait aux devoirs d'un sujet. Le Sarmate vous est connu; il ne peut supporser l'oppression, et la vengeance est sa vertu aussi-bien que la reconnaissance.

ODIN.

Eh bien! jouis de cette vengeance; va voir le prince que tu as aimé et trahi : sa tête tombe peut-être en ce moment sous la hache romaine, par les ordres d'un rival qui se glorifie de ton crime.

THILDA, hors d'elle.

Lui?... Bourreau! c'est moi,... moi,... qui dois périr. (*Elle se tourne vers le peuple, et fait quelques pas avec précipitation.*) On l'assassine!... le fils d'Odin! et vous, peuple, vous le souffrez! (*Elle revient.*) Malheureuse!.... Mon père!... Quel chemin... Où sont-ils? où vais-je? O mon prince! laisse-moi partager ton sort; et toi, qui as vu mon crime, vois aussi mon désespoir, et que la foudre m'écrase ensuite, et me précipite dans l'abîme.

(Elle sort en courant.)

ASMUN, voulant l'arrêter, apercevant Pompée.

Ma fille!... Que vois-je?

ODIN.

Crains-tu Pompée ? Sa reconnaissance et ses faveurs ne peuvent te manquer, et l'instant où tu vas partager ses lauriers est arrivé.

SCÈNE IV.

ODIN, ASMUN, POMPÉE, MILO, Licteurs.

POMPÉE, aux Romains.

On a poussé trop loin le droit de la force et le pillage. J'ai vaincu;... que le flambeau de la guerre, soldats, soit éteint [4]. Nous avons vu cette nuit la consternation marcher devant nous, je veux que la paix et la justice suivent nos pas. Que le repos règne dès cet instant, et protégeons la Scythie soumise à notre pouvoir. Un peuple qui, pendant des siècles, a su conserver son indépendance, est encore grand et digne de respect, même dans les fers. Que l'olivier soit suspendu à ces tentes ; qu'on épargne ces contrées, et que la tranquillité ne soit plus troublée. (*Apercevant les places du conseil scythe.*) Eh bien, voilà donc le trône que le fils d'Odin devait défendre ! (*Voyant Odin.*) Que vois-je ? Odin chargé de chaînes! Un roi vaincu est toujours roi. Sois libre. Qu'on détache ses fers. Ton trône me suffit; je suis vengé.

ODIN.

Oui; comme les tyrans, par une trahison.

POMPEE.

Mais ce fils si vaillant, dont tout dépendait, si redoutable pour Rome, si aimé de son armée, ce héros qui devait enchaîner la victoire, est venu ; il a armé son bras, et la Scythie porte le joug.

ODIN.

Mon fils a appris à vaincre par les armes, et non par la trahison. Cet art appartient à Rome, et Rome peut s'en servir ; il est digne de toi.

POMPÉE.

Tu oses m'insulter !

ODIN.

Va, je me tais. Je te méprise trop pour m'abaisser à te reprocher ta perfidie et ta bassesse ; mais cet heureux père qui soupire près de toi pourra t'apprendre peut-être à interpréter mon silence.

POMPÉE.

Son amitié dédaignée, sa fille trompée, et son bonheur détruit, lui ont donné le droit de chercher une vengeance légitime.

ASMUN.

Je fus séduit, Pompée, et ma vengeance fut injuste ; mon cœur criminel a été puni : il est déchiré par les furies ; mais avant que la mort me réduise au silence, que mon repentir fasse connaître à la terre les droits et les vertus d'Odin. Ce ne fut point lui, Pompée, qui eut un cœur cruel ; le mien, seul ingrat et perfide, a consommé sa vengeance au moment où il rendait un amant et la vie

à Thilda; j'ai renversé un trône qui fut pendant dix-sept ans l'admiration de l'Asie. La même main à laquelle il confia la défense de son sceptre et de ses autels fut celle qui le trahit. Tu l'as vu, tu l'as souffert, tu as encouragé un crime dont Marius eût rougi, que Sylla eût puni. Ta valeur s'est avilie, à la honte de Rome, en abusant de la faiblesse de mon âge. Il ne me reste plus qu'à terminer une vie abhorrée, trop heureux si ma perfidie peut être expiée par mon sang. Mais toi, si mes remords peuvent me permettre une prière; si tu conserves encore des sentimens de générosité, use du moins avec modération d'une victoire criminelle.

POMPÉE.

Je reste muet en écoutant un discours aussi digne d'étonnement que de mépris. Pompée a peut-être oublié ce qu'il devait à son rang, à son honneur, lorsqu'il s'est abaissé jusqu'à rechercher ton alliance; mais il ne s'est pas oublié au point de prendre part à ta trahison. Il t'a prêté son secours contre l'oppression et la violence; tu dois te rappeler le prix mis à ce secours. A côté des promesses auxquelles il fut fidèle, mets les obligations qu'il te reste à remplir, et parle ensuite de vertu, et des bornes à prescrire à la victoire.

ASMUN.

Je t'ai compris. Je vois ta puissance, je vois notre danger et sais les droits que tu as sur la main de ma fille; mais le père d'Yngvé est ici, c'est à lui de répondre.

ODIN.

Eh bien! Pompée... (*à Asmun.*) et toi, écoutez tous deux cette réponse. Ton crime est grand, Asmun, tes trames furent odieuses, mais ton repentir a satisfait Odin; il est prêt à tout oublier; il met cependant une condition à son pardon.

ASMUN.

O dieux! quel rayon consolateur vient luire au fond de mon âme! Commande, prescris le sacrifice que tu désires. Veux-tu les jours d'Asmun? le cœur de Thilda? sa main? Ordonne, je le promets, je le jure: Asmun expiera, fût-ce même au prix des jours de sa fille, ses torts envers ton honneur et ta couronne.

ODIN.

Jure donc par les cendres de nos pères, par les immortels, par les jours de cette fille dont tu déplores le sort, par tes crimes, par moi qui te les pardonne, jure que Pompée n'obtiendra jamais la main de Thilda.

POMPÉE.

O fureur!

ODIN, à Asmun qui paraît surpris.

Eh bien! me trahis-tu encore? Tu hésites?

ASMUN, après quelques instans de silence.

Sois content.... je le jure : il ne l'obtiendra point.

(Il sort avec précipitation.)

SCÈNE V.

POMPÉE, ODIN, MILON.

POMPÉE.

Si la vengeance t'aveugle sur ton danger, oublies-tu aussi que tu es père; que ton fils est dans mes fers, et que le sang qui n'a point encore été versé peut couler?

ODIN.

Tu ne connais pas le peuple que la fortune t'a soumis, si tu crois que les menaces peuvent ébranler sa fermeté. Oui, ta cruauté fût-elle encore plus grande que tes artifices, et quand même tu répandrais le sang de ceux dont tu ravis la liberté, ne te flatte point, Pompée, de voir pâlir le Scythe à l'aspect de tes bourreaux. Nous laissons à Rome la gloire des sciences dont elle s'honore, qui entretiennent le luxe et la mollesse dans ses murs, et répandent sur le reste de la terre les germes des vices et de la perversité. Il en est une cependant que nous pourrions encore lui enseigner, la seule qui nous tienne lieu de toutes; Rome pourrait du moins apprendre de nous à mourir. Tu as vaincu, mon fils est dans tes chaînes, essaie si le sang d'Odin démentira ses discours.

SCÈNE VI.

POMPÉE, MILON.

POMPÉE.

Qu'ai-je entendu? quel peuple! quel roi! Quel père! aussi prêt au sacrifice d'un fils qu'à la victoire, il excite même l'envie d'un Romain! il me brave et force mon admiration! Je lui donne des chaînes et suis forcé de le reconnaître plus grand que moi! Mon cœur s'élève contre ma victoire; celui que j'ai vaincu m'offense, et je rougis de la puissance que je dois conserver. Quelqu'un vient.

SCÈNE VII.

POMPÉE, MILON, THILDA, HILDUR.

POMPÉE.

Quoi, Thilda elle-même! quel spectacle affligeant! sur ses joues flétries règne la pâle terreur. C'est donc ainsi que Pompée reçoit son premier salut... Pour qui, grands dieux, coulent ses pleurs!

THILDA.

Pour un rival, Pompée, que tu ne dois plus redouter, et dont j'ai causé l'infortune. Je ne mérite plus sa foi, et ne demande qu'à partager ses chaînes ou à mourir avec lui. C'est pour ce héros dont l'image remplit mon cœur, que je viens implorer

ta clémence. Quel regard!... il porte le froid de la mort dans mes veines. Pompée, je connais ton espoir, je dis plus, mon cœur avoue son injustice envers toi; mais si le Romain est généreux, si la terre a vu jusqu'à ce jour un héros en toi, ne flétris point le nom que son respect te donne, et prends pitié d'un cœur que ta victoire a déchiré. Ordonne-moi de mourir, mais laisse le repos à mon ombre; laisse-moi voir le prince qui eut, qui possède encore ma foi; venge-toi ensuite et punis mes larmes. (*Elle se jette à genoux.*) Écoute, écoute les derniers accents de ce fantôme déjà glacé par le froid de la mort, et qui se jette à tes genoux. Commande à ces gardes qui, du droit de la victoire, ferment le passage à une épouse éplorée, d'ouvrir la prison d'Yngvé. Laisse-moi voir ce prince et mourir dans ses bras.

POMPÉE, avec une voix émue, et la relevant.

Étonnée de votre démarche... trop ému pour répondre... surpris de me voir offensé dans un pays vaincu... par celle que j'ai vengée... pardonnez, si je rappelle un souvenir détesté.... Mais Thilda a-t-elle oublié à qui elle a promis sa main? j'ai cru ses sermens plus sincères et ne m'attendais point au discours qu'elle m'adresse.

THILDA.

Mon amant est dans les fers, Pompée, et tu vas souiller tes lauriers de son sang. Veux-tu que son épouse s'unisse à ses bourreaux, et te donne sur les ruines de son trône, sur ses cendres, une main baignée de larmes? veux-tu...

POMPÉE.

Je veux ne plus être trompé, je veux que l'on connaisse mieux la force des sermens, et qu'on m'épargne une injure. Si l'on ôte à Pompée des droits fondés sur les promesses d'Asmun, il saura faire valoir ceux de la victoire.

THILDA.

Quelle victoire! quels droits! je t'entends barbare! ton courage s'enorgueillit d'une trahison. Je vois ton dessein et mérite mon sort; mais ne crois pas qu'après ma faiblesse et mon crime mon cœur s'abaisse encore à l'éviter. J'accomplirai les promesses que je t'ai faites; prends la main que la victoire t'a donnée, mais elle sera teinte de mon sang, froide, inanimée, et telle que l'épouse d'Yngvé te l'a toujours destinée. (*Elle tire un poignard et le lève sur son cœur.*) L'heure est venue; Pompée, ma main me tiendra lieu de la tienne; ordonne!

POMPÉE, arrachant le poignard.

Arrête, cruelle!... la voix de la nature, de l'humanité ne se fait-elle donc plus entendre dans ces terribles contrées? Si c'est du sang qu'il te faut, tourne contre mon cœur ce fer meurtrier qui arme ton bras; éteins dans la nuit de la mort cet amour qui fait mon tourment. Après avoir trahi un prince dont tu étais l'idole, après avoir donné des chaînes honteuses à ton roi humilié, après avoir rempli de remords les derniers jours de ton père, cruelle jusqu'à la fin, détruis l'instrument dont tu t'es servie, et ajoute encore une vengeance à celle que tu as déjà goûtée. Voilà donc cette fête d'hyménée qui devait

couronner ma victoire! mais crains un amant dont tu as enfin prononcé l'arrêt. Si tu refuses de récompenser ce que j'ai fait pour toi, du moins épargne-moi ton mépris; Pompée n'est pas né pour l'éprouver. S'il est assez faible pour compatir à tes souffrances, il ne l'est pas assez pour supporter tes injustices. Crains que cette fidélité qui te sert à déguiser ton antipathie ne devienne funeste pour toi, pour un rival... Qu'ai-je dit? ah! pardonne, pardonne un discours criminel et des menaces imprudentes. Non, cruelle! ce cœur est moins endurci que le tien; un mot de Thilda dissipera cet orage. Si tu ne peux partager le feu qui me dévore, ah! par pitié, trompe-moi encore.

THILDA.

Tout ce que je puis, Pompée, c'est de te plaindre; n'en demande pas davantage. Je t'ai dit mon choix et ma résolution. La force est ton droit: tu peux te venger d'un rival qui est dans tes fers; mais si ton âme est faite pour les sentimens généreux, si la gloire de ton nom t'est chère, si tu crains le jugement de la postérité, traite avec douceur un ennemi vaincu, dont les malheurs et les vertus réclament ton humanité. Si ton cœur y est insensible, la terre entière s'élèvera contre toi et donnera du poids à mes larmes. L'infortune d'un héros touche tous les cœurs, et la vertu opprimée réunit tous les suffrages. Un jour peut-être, pour la consolation de la terre, le sang dont les Romains arrosent les trônes qu'ils renversent trouvera des vengeurs.

POMPÉE.

Ce ne sont point les jugemens de la terre ni sa vengeance que je redoute. Mon orgueil a peut-être assez fait, peut-être trop, pour la gloire d'un nom déjà grand dans les fastes de la victoire. Mes soins ont ici un autre objet : jamais je ne serai un tyran ; connais toutes les agitations de mon cœur et peut-être jugeras-tu mieux de mes sentimens. Je ne puis me défendre de chérir un ami dans mon rival; je ne demande point que mon bonheur égale celui d'Yngvé, et ne veux pas me venger par le sang de la préférence qu'on lui accorde ; mais j'ai des droits, j'ai des promesses, je demande comme un autre, de ne point être choisi pour victime. Trop d'humanité n'est souvent que faiblesse, et il ne dépend que de Thilda de m'éviter un crime. Quand sa voix, si sûre de toucher et de vaincre, s'est élevée pour la défense du fils d'Odin, que ses actions ne démentent point ses discours... en un mot, si Yngvé possède encore votre amour, si vous voulez voir la vengeance épargner son sang, vous savez à quel prix je vous accorderai sa vie. Réfléchissez, le temps presse, Pompée s'est déclaré ; il attend votre réponse à l'autel.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

THILDA, HILDUR.

THILDA.

Barbare! que te faut-il de plus? mes larmes t'ont répondu. Voilà donc la faveur que tu accordes à ma prière! La fausse élévation de tes sentimens ne me trompe point, tyran! ta vengeance, ta froide vengeance en est doublement basse et sanglante. Tu assassines sans haine, et tu crois être généreux! Va, félicite-toi d'une proie qui ne peut plus t'échapper; jouis des fruits de ta victoire sous la protection de tes hordes de bourreaux. Oui, Yngvé, c'en est fait, un autre t'enlève des droits que tu ne peux plus défendre, un autre,.. ton ennemi, celui de ton père... mais, viens, sois témoin de la fidélité de Thilda : vois le flambeau de l'hymen brûler devant ses yeux éteints; vois-la dans les bras du vainqueur devenir la proie de la mort en bégayant ton nom, et se glacer le sang qu'elle n'aura pas craint de répandre; vois-la mourir, mourir digne de toi; frémis de terreur, et verse des larmes de l'avoir vue coupable et d'être vengé.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

Un autel est dressé dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

ODIN, ASMUN.

ASMUN.

Je t'en conjure, au nom des dieux, s'il te reste quelque sentiment pour ton fils, pour ton peuple, et si tu prends encore quelque soin de tes jours, ne te laisse pas emporter par le désespoir à une résolution si téméraire; ne hasarde point un pas dangereux qui consommerait ta perte. Tu vois la vigilance qui règne dans le camp des Romains; crois-tu qu'il soit si facile de surprendre Pompée? Une armée dispersée par la fuite, un bras à peine libre, est tout ce que tu peux opposer aux Romains. L'héroïsme n'exclut pas la prudence. Que prétends-tu faire?

ODIN.

Mourir ou me venger. Mon choix est fait, ma résolution prise et désespérée. Celui qui ne sait pas hasarder sa vie pour recouvrer son honneur est né pour porter des chaînes et non une couronne. Ma gloire est-elle en sûreté? mon sort est-il fixé? Je me

vois prisonnier dans ces champs où j'ai le premier frayé une route à l'homme; et le joug de l'esclavage accable des lieux où j'ai élevé un temple à la victoire. Si tu as conservé un reste de la vertu scythe, ne te dicte-t-elle pas les devoirs que tu as à remplir dès ce moment? Cet autel où le bonheur d'Yngvé devait être assuré est paré en ta présence, en la mienne pour son tyran. Vois ta fille traînée ici, devenir la proie d'un vainqueur heureux par ton crime, et qui dans le fond de son cœur te méprise. Le sang de ta fille est à toi; tu es son père, il doit t'appartenir; choisis, Asmun, sois esclave, et qu'un tyran avilisse ton nom, ou sois homme... et arrache la victime de ses bras!

ASMUN.

Je t'épargne l'horreur d'en dire davantage. Va, tire ton glaive, sauve ton peuple, si tu le peux, et laisse-moi te répondre de ma fille. Voilà mon bras, barbare! Vois mon poignard, je serai près de l'autel.

ODIN.

Ta résolution est digne de toi. Mes soldats m'attendent, je vole vers eux, toutes les minutes sont précieuses pour nous.

SCÈNE II.

ASMUN seul, tenant le poignard.

O toi qui fus ma consolation, et qu'il faut que j'immole, que ces lieux ne t'offrent jamais aux re-

gards de ton père! Où s'arrêtera donc cette suite d'horreurs? Quelles promesses ai-je faites? O dieux! dans quel sein...

SCÈNE III.

THILDA, ASMUN.

THILDA, sans être vue d'Asmun.

Mon père!

ASMUN, interdit et jetant le poignard sans que Thilda remarque le mouvement.

Je suis surpris, ma fille, de te rencontrer. Guidée par ton désespoir tu erres encore dans ces champs désolés, témoins du malheur de la Scythie. Que cherches-tu donc dans ces lieux de terreur?

THILDA.

Mon amant... et la mort.

ASMUN.

Crains, infortunée, crains de n'y trouver que le trépas, ce juste châtiment de nos crimes. Une garde inflexible veille sur Yngvé et fait présager l'horreur de son sort. Elle cache ses chaînes aux regards du peuple. Le seul Sigurd, à force de présens, est parvenu à corrompre les Romains, et à se ménager un entretien secret avec lui...

THILDA.

Il l'a vu? Que fait, que dit Yngvé?

ASMUN.

Ce qui l'afflige le plus dans son malheur est la perfidie, l'oubli et le mépris de Thilda.

THILDA.

O dieux, témoins de mes larmes et de mes souffrances, vous savez si jamais mon cœur s'est rendu coupable de ces crimes. Non, c'en est trop : je ne puis supporter ma douleur ; il faut le voir, le désabuser ; Pompée y consent. Il est temps mon père que Thilda se justifie. Apprends avec joie la nouvelle qu'elle t'apporte : plus humain, ou plus cruel, Pompée lui accorde un entretien avec le fils d'Odin. Il sera instruit de mes sentimens, il verra si votre fille a manqué à sa foi. Il pleurera l'épouse qu'il va perdre. Nous allons nous revoir.

ASMUN.

Où ?

THILDA.

Ici.

ASMUN.

Dans ces lieux ?

THILDA.

Oui.

ASMUN.

Que cet entretien ne soit pas pour tous deux le dernier ! Mais redoute l'humanité trompeuse d'un Romain. On connaît la résolution de Pompée. Cet autel, effrayant pour nous, annonce la solennité qui se prépare. Vous vous verrez donc ici pour vous séparer à jamais !

THILDA.

Je sais ce que ces lieux annoncent à Thilda; je sais ce que je dois au père d'Yngvé, à la Scythie; j'ai eu le temps de tout considérer : Pompée me verra aux pieds de cet autel; c'est tout ce que je puis dire.

ASMUN.

Pompée te verra à cet autel? Tu connais ses projets; quel est le tien, quel est ton espoir, ton dessein?

THILDA.

De combler la mesure de mes malheurs et de remplir mon dernier devoir.

ASMUN.

Tu veux appartenir à Pompée, au bourreau d'Yngvé?

THILDA.

Je vais me sacrifier pour Yngvé. (*Montrant l'autel.*) Un pas fait vers cet autel lui rend la liberté.

ASMUN.

Mais si Pompée te trompait; s'il violait ses promesses?

THILDA.

Rendez-lui justice, mon père, il est trop grand pour une pareille perfidie.

ASMUN.

Mais si un bras heureux, guidé par le ciel, sauvait non-seulement la vie, l'honneur d'Yngvé, mais encore son trône? si...

THILDA.

Ne m'offrez point un espoir qui sera trompé ; ce n'est pas dans les chaînes qu'on trouve ce bras dont vous parlez ; cherchez plutôt, mon père, à donner de nouvelles forces à mon âme pour accomplir mon dernier devoir.

ASMUN.

C'en est fait ; écoutons tous deux sa voix ; ton courage t'honore. Adieu, fille infortunée, ton père t'imitera.

SCÈNE IV.

THILDA, HILDUR.

THILDA.

Que ce devoir me coûte à remplir ! C'est en vain que je veux me cacher le trouble qui s'empare de mes sens à l'approche de ce moment terrible ! Que fais-tu, malheureuse ? que cherches-tu ici ? Tu ne frémis point de fixer ta vue sur un amant dont tu as forgé les chaînes, et que tu as trahi ? O dieux ! quel moment ! quelle entrevue pour tous deux ! quel mélange de tendresse et de crime ! O vous, cœurs paisibles qui jouissez du repos que donnent des jours sereins, vous ne connaissez pas les tourmens qui déchirent le cœur d'une amante, qui, cruelle et coupable envers ce qu'elle avait de plus cher, attend le moment où elle sera vue avec horreur par l'être qu'elle adore. Vous ne savez pas quel châtiment c'est pour elle, de trembler pour

une vie qu'elle a mise en danger, et qu'elle ne peut sauver qu'en mourant victime de son devoir, et chargée du mépris de son amant ; vous ne connaissez pas le plus cruel des tourmens, celui de s'arracher à soi-même, d'aimer, et de perdre l'objet de son amour. (*A Hildur, après quelques instans de silence.*) Je me plains... je meurs de douleur, et Yngvé ne vient pas!... Craint-il de revoir son épouse? N'a-t-il plus rien dans son cœur qui l'attire vers elle? La trouve-t-il indigne d'être écoutée?... Quel bruit de chaînes! Je vois des gardes, des épées nues!... Il avance!... c'est lui!... je me meurs!...

SCÈNE V.

THILDA, HILDUR, YNGVÉ, Garde romaine.

YNGVÉ, dans le fond, aux gardes.

Bourreaux! où me conduisez-vous? est-ce à la mort? Pourquoi votre main tremble-t-elle? je suis sans armes et dans les fers. (*Apercevant Thilda.*) Que vois-je!... Quel spectacle pour mes derniers momens! (*Aux soldats.*) Par humanité, par grâce, barbares, arrachez-moi le jour! (*Ils se retirent.*) Mais pour un malheureux qui désire la mort, Rome est sans glaive, et le ciel sans tonnerre. (*Il s'avance vers Thilda et parle d'une voix émue.*) Je ne croyais trouver que la mort en ces lieux... et ne m'attendais pas à une nouvelle cruauté ; mais la vie a encore une douleur à me faire sentir! Que veux-tu?

Viens-tu recevoir ici le prix de tes crimes, et voir couler un sang que tu as trahi ?

THILDA, avec larmes.

Me crois-tu capable d'une telle perfidie? Crois-tu que celle qui te fut promise puisse commettre un tel forfait ?

YNGVÉ.

Serais-je dans les fers s'il n'en était pas ainsi! La perte d'un trône, d'un père, d'un peuple, mon propre danger; ne puis-je pas les reprocher à Thilda ? Va, cœur perfide! va.... épargne tes pleurs! N'insulte point à mon malheur par une fausse pitié, et ne pense pas, doublement perfide, à défendre ton infidélité par ce soupir hypocrite dérobé à mon rival. O toi, qui fus tout pour moi! que je devrais haïr, que je ne puis oublier! toi, dont les charmes firent naître le sentiment qui me tue aujourd'hui; c'est donc ainsi que tu faisais le bonheur d'un cœur qui s'était donné sans feinte et tout entier? Tu sais ce que mon amour pour toi me fit entreprendre; la gloire que j'acquis jeune encore, dans les fatigues des camps; les triomphes que je cherchai dans des exploits nouveaux; le nom hérité de mes aïeux que j'ai rendu plus grand peut-être; tout fut l'ouvrage de l'amour; je fis tout pour toi; en prenant les armes, mon ambition jura d'être digne de la récompense qu'elle osait se promettre. Tu vois, perfide, le prix que j'ai obtenu; mais la vengeance ne sommeille point; elle viendra, entends sa voix; sens la flamme de ce soupir qu'elle exhale sur ta tête, sens le poignard qu'elle enfonce dans ton cœur.

THILDA.

J'écoute, comme je le dois, les transports de ta douleur, et rassemble les dernières forces de mon âme pour éclairer ton cœur, et lui rendre le repos : un mot suffira ; nous n'avons qu'un instant. Connais, Yngvé, connais ton épouse ; elle ne t'a point trahi, elle est encore à toi ; elle t'aime encore, malgré ton injustice, avec autant de tendresse qu'au moment où elle jura de t'adorer ; et même sur ton tombeau, elle serait encore fidèle à ta mémoire. Tu ne serais point dans les fers si elle ne t'eût point aimé ; ce n'est pas la perfidie, mais la vengeance qui l'a guidée. Pardonne à ma gloire qui fut blessée ; pardonne à mon cœur opprimé par ton père. Victime obéissante au premier signal du tyran qui se joue de sa vie, l'esclave tremblant présente sa tête au fer des bourreaux ; le lâche endure et meurt sans résistance ; le cœur libre se venge ; la terre a besoin du courage de l'opprimé. La douleur m'a rendue cruelle ; j'ai senti mon injure ; mon âme fut désespérée, mais non infidèle ; juge par ma vengeance de mon amour, et vois-en la plus forte preuve dans mes forfaits. Ce ne sont pas ces crimes que je viens défendre ; je dois être un objet d'horreur pour toi ; considère avec effroi la main qui a réduit ton trône en poussière ; ôte-moi le nom si cher de ton épouse ; mais rends justice à ma fidélité, et ne ternis point mon honneur ; ne pense pas qu'Yngvé ait un rival sur la terre. Ah ! si on me laissait le choix des tourmens, je préfèrerais à l'autel où l'on doit me conduire les chaînes que tu portes, la mort qui t'attend....

YNGVÉ.

Arrête, cruelle! n'achève pas; je t'ai comprise: arrête! Ne tourne point le poignard dans une plaie déjà assez profonde! Il est donc vrai, ô honte! ô douleur! il est donc vrai que Pompée a reçu ta promesse! Mon ennemi abuse donc ainsi de sa victoire, et toi, d'un cœur tranquille, tu te rends complice de son forfait! Et c'est là le message que tu t'es chargée de m'apporter! ce sont là les consolations que tu as à me donner, et les preuves de ta fidélité! Tu vas à l'autel lorsque le tombeau s'ouvre pour moi!

THILDA.

Je te prouverai bientôt quel est le cœur que tu déchires; si l'âme de Thilda connaît ses devoirs, si elle a oublié sa gloire, et si elle mérite les reproches dont tu l'accables. Ce ne sont point ses larmes qui couleront sur ta cendre, ce sont les tiennes qui dans peu se mêleront à son sang; tes chaînes tomberont: ne m'en demande pas davantage.

YNGVÉ.

Où tend ce discours? Quel est ton dessein? Frémis d'abandonner mon faible cœur à son désespoir. Quel sang!.... inhumaine!.... Au nom des dieux vengeurs, songe à ce que tu vas faire. Éclaire-moi, et dissipe mes soupçons; quel est ton projet?

THILDA.

De te sauver et de mourir. Épargne-moi la douleur de te dire par quel sacrifice j'achèterai tes

jours. Je ne le vois que trop; l'amour d'un ennemi puissant pour ton amante désolée ne t'est point inconnu; mais si ton âme conserve encore un sentiment de justice, ne crois pas que le cœur de Thilda suive le don de sa main, ni qu'en te perdant elle puisse supporter une vie détestée. Ne crois pas (et que cette pensée répande la consolation dans ton âme), ne crois pas qu'un rival abuse de ma faiblesse tant que les dieux me feront entendre la voix de mes premiers devoirs, et me laisseront, avec le sentiment qui règne dans mon cœur, la force de mettre un terme à mon existence.

YNGVÉ.

Si tel est ton dessein, si tu as le courage de mourir, comment ne meurs-tu pas auparavant? pourquoi ta main hésite-t-elle jusqu'à l'instant où tu auras consommé mon outrage? jusqu'à ce que j'aie vu conduire mon amante en triomphe dans les bras du vainqueur? Thilda croit-elle que mes jours me soient chers à ce prix! que mon âme soit assez lâche, assez peu digne de moi-même pour désirer un moment la vie lorsqu'elle l'aura perdue, et que j'oublie les devoirs des héros, le courage et les mœurs de mes ancêtres, pour racheter de son sang une liberté sans honneur! Non, Thilda; rends plus de justice à mon nom, à mon amour. Meurs, s'il le faut, mais d'une mort plus glorieuse; jure, si ta fidélité est sincère, si tes larmes sont pures, jure au nom des dieux sur ces chaînes que tu m'as données, sur cet autel où nous devions être unis, de ne point t'en approcher sans moi.

THILDA, après un moment de silence.

Eh bien!.... je le sens;... c'est ton trépas que je vais jurer. Tu le veux.... Prends ma main; unissons nos destins. Je jure d'être à toi jusqu'à la mort, et de terminer moi-même mes tourmens, plutôt que d'être arrachée de tes bras pour devenir la proie de ton rival.

YNGVÉ.

Non, ne redoute pas ce destin, la crainte t'emporte trop loin. Si un rayon d'espoir ne trompe point mon courage, je pourrai encore défendre mes droits avec mon épée. Apprends ce qu'Odin a entrepris pour se venger. La moitié de notre armée, dispersée par le glaive du vainqueur, a cherché son salut dans les montagnes : réunie après sa fuite par Sigurd et par mon père, elle s'avance vers ces lieux pour tenter de nouveau la fortune. Je connais le bras du Scythe; lorsqu'il est guidé par la vengeance, lorsque c'est pour rompre les liens d'Yngvé qu'il s'est armé, c'est à Pompée de trembler.

THILDA.

Quel flatteur espoir vient faire trêve à ma douleur! Écoutez, ô dieux! les promesses que je vous fais.... Quelle voix se fait entendre; n'est-ce pas celle de Sigurd?

YNGVÉ.

C'est celle de la vengeance.

SCÈNE VI.

YNGVÉ, THILDA, HILDUR, SIGURD, Garde scythe.

SIGURD.

Nous avons réussi, prince; viens, arme ton bras. A la tête des soldats que j'ai ralliés dans leur fuite, je me suis avancé vers ces lieux à la faveur des ténèbres qui règnent dans ces forêts. J'ai vu les fiers Romains, dans l'ivresse de la victoire, pâlir à notre aspect, se rassembler avec confusion pour nous fermer les passages. Pompée toujours calme, toujours lui-même, est accouru avec les troupes le plus à sa portée; leurs rangs se grossissent de momens en momens; et déjà l'on combat, mais la victoire est encore incertaine. Viens; prête-nous l'appui de ton bras. Ces braves guerriers ont dispersé la garde qui t'entourait : le chemin est libre, prince; et la main fidèle de Sigurd s'enorgueillit de détacher tes fers.

YNGVÉ.

Rendez-moi, ô dieux, avec la vie, l'espoir de la victoire! rendez à mon épée son ancien éclat!

THILDA, lui donnant une épée qu'elle prend à l'un des soldats scythes.

Prends cette épée des mains de Thilda; sers-t'en pour la liberté, pour l'honneur, pour ton peuple, pour ton épouse.

YNGVÉ, saisissant l'épée avec vivacité.

Je la presse sur mon cœur, et jure d'être digne de

la main qui l'a offerte; mais si le ciel a décidé ma perte, souviens-toi, Thilda, de la consolation que tu dois à mon ombre.

THILDA.

Je t'appartiens pour toujours, Yngvé : va, ma vie est attachée à ton sort.

YNGVÉ, à Sigurd.

Ote-moi mes liens.... Que vois-je !

THILDA.

Je me meurs !

SCÈNE VII.

Les précédens, MILON, Soldats romains.

MILON.

Tremblez, téméraires, et connaissez votre sort. Vous vous réjouissez en vain du succès des piéges que vous nous aviez dressés; vos forces sont anéanties, et le vainqueur s'avance.

SCÈNE VIII.

Les précédens, POMPÉE, ODIN dans les fers, Licteurs, Gardes, Peuple scythe.

THILDA, accourant au-devant de Pompée, et lui montrant Yngvé.

Tyran, ordonne sa mort; le sang d'un héros enchaîné est digne de tes lauriers.

POMPÉE.

C'est sur le sort d'Yngvé que Pompée va prononcer ; je t'ai déjà dit qu'il serait décidé ici. (*Il montre l'autel.*) Votre main est destinée à couronner la victoire.

ODIN, avec l'expression d'un désespoir concentré.

Mais dans cette fête qui va récompenser ton courage, parmi les témoins de ton bonheur, je ne vois point Asmun ; sa présence rendrait ta félicité plus complète.

POMPÉE.

Je veux qu'il participe aussi à la joie de ce jour. (*A ses soldats.*) Allez, qu'on cherche Asmun.

(Il fait quelques pas.)

THILDA, s'approchant du fond du théâtre.

Tu te flattes, barbare, tu n'as point vaincu. (*A Yngvé en sortant.*) Toi à qui j'appartiendrai jusqu'à la mort, prends courage et ne crains pas que je me rende indigne de toi.

SCÈNE IX.

POMPÉE, ODIN, YNGVÉ, SIGURD, MILON, Licteurs, Soldats romains, Peuple scythe.

POMPÉE, au milieu de la scène

On a tenté de me surprendre, tel est le droit de guerre, le vaincu cherche à se venger. Je rends grâces aux dieux des nouveaux succès qu'ils m'ont

accordés, et reviens, chargé de lauriers, vous prouver que Pompée en est digne. (*A Odin.*) Une trahison, j'en conviens, a préparé ma première victoire; tu en fus la victime. La vengeance et l'amour m'avaient égaré; c'est à mon courage maintenant que je dois tous mes droits; j'accorde comme vainqueur ce que je puis donner comme rival; sois libre pour la seconde fois..... et remonte sur ton trône. (*Aux Scythes.*) Guerriers! enfans des combats et sujets d'Odin, je vous ai promis au nom de Rome sa protection : Rome vous tient parole; reprenez avec votre roi toute votre indépendance; continuez à défendre vos lois. (*A Yngvé.*) Et toi, qui toujours digne de toi-même as su combattre les horreurs de ton sort, je puis me plaindre de tes offenses : ma haine t'aurait poursuivi si la fortune m'eût été infidèle; la victoire m'a couronné et je te pardonne. (*Il fait signe qu'on lui ôte ses chaînes.*) Tu as sauvé mes jours et vas connaître si un Romain est généreux. En conservant ma vie, tu ne m'as donné que ce qu'un héros sacrifie avec joie pour son ami, ce que dès mes premiers ans j'appris à mépriser, et que je hasardais avec indifférence. Maintenant... je te rends un plus grand trésor; la main de Thilda était à moi, elle faisait ma félicité... je te la cède.

YNGVÉ.

Je demeure interdit et sans voix pour te répondre. C'est la première fois qu'une telle magnanimité s'offre à mes regards étonnés... tu es un dieu; tant de grandeur est au-dessus d'un mortel...

POMPÉE, lui prenant la main.

Ami, je suis soldat et Romain, voilà tout. Mais la victoire n'est digne que de mépris quand elle n'engendre pas des vertus. Sois heureux !

YNGVÉ, à Odin.

O mon père! et toi, amante adorée; toi, qui d'un seul regard fais mon bonheur, pourquoi n'es-tu pas ici pour jouir de notre félicité!

ODIN.

J'aperçois son père.

SCÈNE X.

Les précédens, ASMUN.

POMPÉE, à Asmun.

Où est ta fille? qui peut retenir ses pas?

ASMUN.

Une action digne de ton envie,... et de son courage. (*Il montre un poignard.*) Elle brave maintenant ta puissance... dis, reconnais-tu son sang?

POMPÉE.

Barbare! qu'as-tu fait?

ASMUN.

Ce coup ne m'était point réservé ; elle a prévenu celui que je lui destinais, et sa propre main l'a épargné à son père. « Porte ce poignard à Yngvé, dit-elle en expirant, dis-lui que j'ai rempli mon serment et que j'ai sauvé son honneur. »

YNGVÉ.

O crime! c'est mon ouvrage; où suis-je?... Terre, engloutis-moi! Elle n'est plus! et je n'ai point frémi de demander un tel sacrifice... (*Il court vers Asmun pour lui arracher le poignard, mais Pompée et Asmun le retiennent.*) Donnez ce fer, barbares! donnez... ou tremblez... donnez...

(Il s'évanouit.)

ODIN, le soutenant.

Au nom des dieux, sois maître de toi-même. Commande à ton désespoir.

YNGVÉ, revenant à lui.

Elle me fuit!... C'est en vain. Abîmes qui me la dérobez! je saurai la retrouver.

(Il se précipite avec desespoir hors la scène.)

POMPÉE.

Soldats, suivez-le; vos têtes me répondront de sa vie.

SCÈNE XI.

POMPÉE, ODIN, ASMUN, SIGURD, MILON, Licteurs, Gardes, Peuple scythe.

POMPÉE, à Asmun.

Malheureux vieillard! je pleure sur ton sort.

ASMUN.

Tu pleures, toi, barbare, qui as causé mon malheur!

ODIN.

Rends justice à ce héros, et connais combien la haine qui t'a entraîné était criminelle. Dans le même instant qui a vu couler le sang de ta fille, il rendait avec une générosité encore inconnue parmi nous, à Yngvé la main de Thilda, à Odin sa couronne.

ASMUN.

Qu'ai-je entendu !.. Sa vertu a ainsi réparé nos malheurs ! O Thilda ! et ton regard est déjà éteint !.. Dieux !... punissez mes crimes.... ou que mon sang vous apaise.... (*Il se frappe. — A Odin en tombant.*) Sois content... tu règnes... tu es vengé...

POMPÉE.

Je suis muet de terreur, et comme frappé de la foudre. Quel spectacle !

ODIN

Qu'as-tu fait, malheureux ami ? J'avais oublié ton erreur, et tu m'étais cher encore.

ASMUN, mourant.

Les dieux ont réglé mes destins en frémissant du coup qui devait abréger mes jours. Un sujet infidèle ne fut jamais un père heureux : j'ai trahi mon roi, j'ai mérité la mort.

ODIN.

Ses yeux sont fermés à la lumière. Il meurt, il n'est plus ! Contemple, Rome, les fruits de tes séductions, les premières victimes immolées au fond de ces déserts à ta soif insatiable de con-

quêtes, et enorgueillis-toi d'une gloire si chèrement achetée au prix du sang des nations. Pompée, tu m'as rendu le trône ; j'éprouve jusqu'où peut aller ta magnanimité, et je l'admire ; mais le même jour m'a fait voir un ami séduit par toi, un fils condamné à la mort, la gloire de mon sceptre flétrie, moi-même, couvert d'un opprobre qui rendait mes chaînes plus pesantes, et le sang de tes deux victimes. J'ai reconnu Rome.... et j'ai frémi : ces états déjà si profondément ébranlés, cette puissance que tu m'as rendue, je te les abandonne. Il n'y a point ici de ces remparts impuissans pour la défense d'un peuple faible, et qui ne servent qu'à l'enchaîner ; point de ces forteresses où l'esclave pleure et finit ses jours; point de monumens magnifiques qui s'élèvent jusqu'aux cieux. Tu ne vois qu'une nation guerrière qui porte de pays en pays ses autels, son trône et ses tentes. Je vais chercher une contrée où ton nom, Rome et tes légions soient encore inconnus, où le sceptre ne soit point arraché, où il ne soit point arrosé des larmes d'un fils, du sang d'un ami, et où du fond de ma tombe je puisse enfin voir arriver le jour de la vengeance, et lancer les foudres de la guerre contre les Romains.

(Il sort.)

POMPÉE, sortant de sa rêverie.

Elle n'est plus !.... Disparaissez, trompeuse espérance du bonheur ! (*A Milon.*) Viens, abandonnons ces lieux qui nous maudissent avec justice ; précipitons-nous dans de nouveaux dangers, et prions les dieux de nous accorder le pouvoir d'oublier.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR ODIN.

---

(1) C'ÉTAIT, chez les Scandinaves, le dieu de l'éloquence et de la poésie. L'auteur suppose qu'il était adoré au même titre dans la Scythie, avant l'émigration d'Odin.

(2) Dieu de la guerre et fils d'Odin, selon l'Edda; mais en le faisant invoquer par les Scythes, lorsque Odin ne passait pas encore pour un dieu, le poëte n'a pu le considérer comme fils de ce prince. Il faut donc le regarder ici comme une divinité dont Odin transporta le culte dans son nouvel empire, et dont il donna le nom et les attributs à l'un de ses enfans, lorsqu'il devint lui-même la suprême divinité.

(3) On reconnaît dans ce passage une imitation sensible de ces vers de Tancrède :

J'avais cru, sur le bruit de son nom glorieux,
Que si la vertu même habitait sur la terre,
Le cœur d'Aménaïde était son sanctuaire.

(4) Encore une imitation de Voltaire :

On a poussé trop loin le droit de la conquête;
Que le glaive se cache et que la mort s'arrête,
Je veux que les vaincus respirent désormais.
J'envoyai la terreur, et j'apporte la paix.

Orphelin de la Chine, acte II, scène V.

VIRGINIE,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

De Charles-Gustave LÉOPOLD.

NOTICE

SUR VIRGINIE.

Cette tragédie, non moins estimée en Suède que la précédente, est du même auteur. Le même sujet avait été déjà traité par un de ses compatriotes, mais sous un tout autre point de vue.

Il a été aussi mis sur la scène, en France, par Leclerc de l'académie française, dont le nom serait aujourd'hui totalement ignoré sans une épigramme de Racine; par Campistron et par La Harpe, et en Italie par Alfiéri. Le poëte suédois n'a pris pour modèle aucune de leurs pièces : il a disposé la sienne sur un plan tout nouveau et qui lui appartient tout entier. Celles de La Harpe et d'Alfiéri auraient seules mérité l'honneur de l'imitation. Dans l'une et dans l'autre, c'est surtout l'expression des sentimens romains qui domine : la haine de la tyrannie et l'amour de la patrie et de la liberté, portés au dernier degré

d'exaltation, sont peints par l'écrivain français avec une entraînante chaleur d'éloquence, et par l'écrivain italien avec une énergie vraiment républicaine ; l'odieuse trame de Claudius est l'âme de l'action, et Appius n'est qu'un tyran constamment féroce qui, pour assouvir une passion brutale, concert froidement, avec son exécrable complice, le lâche artifice qui doit lui livrer sa victime.

Cette donnée est plus conforme à la vérité historique que celle qu'a imaginée M. Léopold. Il a pensé que sans altérer les traditions ni les caractères consacrés, il pouvait supposer, entre Virginie et Appius, un amour mutuel né avant que le décemvir eût asservi Rome. Cette combinaison produit une lutte perpétuelle entre les sentimens les plus opposés : Appius passe en effet, tour à tour de l'emportement à la prière, des résolutions les plus généreuses aux plus criminelles violences, et ses vices sont sans cesse aux prises avec un reste de vertu que l'amour semble pouvoir ranimer. On le déteste et on le plaint ; il inspire à la fois l'horreur et la pitié, et l'on sent avec regret que les dons heureux de la nature, dont son cœur laisse encore quelque-

fois entrevoir les germes, aient été si horriblement corrompus par l'orgueil de la naissance et par l'ivresse du pouvoir.

Mais le véritable intérêt se concentre sur la malheureuse Virginie, et c'est dans son invincible passion pour Appius que le poëte en a cherché la principale source. Eh! comment ne pas s'attendrir sur le sort d'une jeune fille dont l'amour, légitime à sa naissance, est devenu un sentiment répréhensible par l'indignité de son objet? La raison, la vertu de cette infortunée, se révoltent contre cette odieuse flamme; elle croit quelquefois en avoir triomphé, mais il en reste toujours des étincelles dans les derniers replis de son cœur, et la moindre lueur d'espérance rallume l'incendie. En butte aux plaintes d'un amant dédaigné, aux reproches d'un père irrité, en horreur à elle-même, tremblante pour la liberté, pour la vie de l'auteur de ses jours et de l'époux à qui elle est destinée, découvrant à chaque instant quelque crime nouveau de celui qu'elle adore, à quelles longues angoisses, à quel profond désespoir n'est-elle pas en proie! Et quel spectacle déchirant, quand, immolée par son père, elle regarde comme un bienfait

le coup qui la soustrait au comble de l'ignominie, et qu'elle donne cependant son dernier soupir au barbare auteur de tous ses maux!

Cette manière d'envisager et de traiter son sujet, a permis au poëte de multiplier les effets touchans de ces mouvemens passionnés que M. W. Schlegel (*Cours de Littérature dramatique*, t. 2, p. 20) appelle des lieux communs, et qui lui font dire avec dédain, à propos de la *Médée* d'Ovide, que ce poëte, s'il eût travaillé dans le genre tragique, n'aurait été qu'un *Euripide exagéré*. L'auteur de la *Virginie* suédoise se tiendrait sans doute fort honoré de mériter cette injure; on voit du moins qu'il y aspire; car, comme le tragique grec proscrit par le critique allemand, et comme les écrivains dramatiques français formés à l'école de ce grand-maître de l'antiquité, il paraît croire que le théâtre ne vit que de passions, que c'est dans le cœur humain que réside la source la plus féconde des émotions qu'on y cherche, et que les prestiges les plus brillans de l'imagination n'ont de prix qu'autant qu'ils servent à embellir la nature et la vérité.

Toutefois, le système qu'a préféré M. Léo-

pold lui a peut-être fait placer sur un plan trop secondaire les figures de Sicinius et de Virginius; elles sont trop éclipsées par celles d'Appius et de Virginie, et l'énergie de ces âmes romaines n'est rendue ni en assez grands traits, ni suffisamment développée.

On reprochera sans doute aussi à l'auteur d'avoir trop peu annoncé et préparé le ressort qui amène la catastrophe. Le projet de Claudius de réclamer Virginie comme son esclave, cet abominable dessein qui tient tant de place dans les pièces françaises et dans la tragédie italienne, est ici à peine indiqué à la fin du quatrième acte; il ne forme que le dernier incident de l'action, d'où il résulte que le spectateur surpris par cette brusque invention n'a pas le temps d'en sentir toute l'horreur, ou pour mieux dire de se pénétrer par degrés de cette pitié progressive qui seule peut faire supporter à l'âme attendrie l'image des plus épouvantables malheurs, et le spectacle le plus terrible.

M. Léopold a un peu négligé d'autres règles de l'art : les entrées et les sorties de ses personnages ne sont pas toujours bien motivées; quelquefois la scène reste vide, et la vraisem-

blance est trop peu respectée. Y en a-t-il, par exemple, à ce que Sicinius et Virginius aillent et viennent à leur gré dans le palais du décemvir, et à ce que lui-même, en se retirant, y laisse son rival libre d'entretenir Virginie? On n'aurait point ici relevé ces fautes, si l'ouvrage de M. Léopold n'était pas tout entier dans le système de la tragédie française, et l'on sait que notre poétique seule se montre sévère pour l'observation de ces lois de détail, quoiqu'elles soient essentiellement fondées sur celles de la raison.

Mais ce qui ne saurait qu'être partout un défaut, c'est une action lente, embarrassée, et dont les situations offrent trop peu de variété. Celle de cette pièce est du moins trop souvent comme stationnaire; sa marche manque de vivacité, et les personnages se retrouvent à plusieurs reprises, dans la même position. Cette espèce d'uniformité ramène nécessairement l'expression des mêmes sentimens et des mêmes pensées : monotonie qui refroidit l'attention du spectateur et lui laisse trop le temps d'analyser ce qu'il ne devrait que sentir. La lenteur du jeu des ressorts lui permet trop de recon-

naître la vicieuse combinaison des fils qui les meuvent et rien n'est plus propre à dissiper toute illusion.

Sous les rapports de la versification, Virginie est peut-être encore plus digne d'éloges qu'Odin; une plus grande diversité de caractères y a fait déployer une plus grande souplesse de talent d'expression. L'orgueil du décemvir, les transports de son amour, les combats de son ambition; ses fréquentes transitions du crime au repentir, et du remords à la menace; l'austère vertu de Sicinius; la fierté, l'indépendance, l'indignation et la douleur du père de Virginie; la coupable tendresse de cette fille infortunée, les agitations d'une âme vertueuse rougissant d'un indigne penchant qu'elle s'efforce en vain de surmonter, tous ces sentimens, toutes ces passions sont peints de couleurs qui leur sont propres, en vers harmonieux où l'expression est toujours noble sans enflûre, simple sans trivialité, et enrichis d'un assez grand nombre de ces traits saillans, de ces mots heureux dont l'étincelle électrique, s'il est permis de s'exprimer ainsi, donne une commotion soudaine et imprévue à l'imagination et à l'âme. Ce-

lui qui termine la pièce mérite particulièrement d'être remarqué.

Quoique l'éclat du coloris et les formes poétiques du langage ne puissent être conservés dans une traduction en prose, et malgré les critiques dont l'ordonnance de la pièce et son exécution peuvent être l'objet, elle excitera l'intérêt de nos lecteurs, et ils ne seront pas surpris qu'à la représentation l'original fasse verser beaucoup de larmes.

VIRGINIE.

PERSONNAGES.

VIRGINIE, fille de Virginius.
APPIUS CLAUDIUS, décemvir.
SICINIUS, patricien.
VIRGINIUS, plébéïen.
CLAUDIUS, confident d'Appius.
JULIE, confidente de Virginie.
LICTEURS.
GARDES.
ROMAINS.

La scène est dans une salle du palais d'Appius.

VIRGINIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

APPIUS, Licteurs dans le fond du théâtre.

APPIUS.

Licteurs, laissez-moi. Veillez avec respect autour de la jeune beauté à qui ce palais sert d'asile ; dissipez un peuple tumultueux ; punissez sans ménagement la main téméraire qui oserait se lever sur elle. Allez : qu'on ne laisse entrer personne ; n'ouvrez qu'au seul Claudius. (*Les licteurs sortent.*) (*Après un instant de silence.*) Ta course est déjà avancée, ô nuit silencieuse ! et Appius n'a pas encore goûté le repos ! Semblable à une mer orageuse, son âme est agitée par mille sentimens divers : l'amour, l'orgueil, la honte, le désespoir, l'ambition, sans cesse réprimés, y renaissent toujours. Quel souvenir ton regard, Virginie, a réveillé dans mon cœur ! quels sentimens !... Ah ! barbare ! peuvent-ils appartenir au tyran, à l'oppresseur de son pays, à un meurtrier ? Je ne suis plus, Virginie, cet Appius dont tu faisais la félicité, dans le temps où Rome voyait avec espérance

mes premières vertus. O repos du cœur que j'ai perdu! sort cruel et mérité, seul fruit des crimes de l'ambition! Je suis puissant,.... mais suis-je heureux? O dieux! à quel prix j'ai acheté le mépris de moi-même et la haine de tous! Sera-ce en vain que je secouerai toujours ma chaîne? et suis-je condamné à conserver une puissance qui me fait horreur? faut-il que je sois sans cesse entraîné par des conseils perfides?.... Qui s'approche? Quoi! Claudius est déjà de retour du camp! Je pressens, barbare, la nouvelle que tu m'apportes! mais les bornes du crime sont posées; ma résolution est prise.

SCÈNE II.

APPIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Votre bonheur est à son comble; le sort vous fait monter à ce degré de grandeur pour lequel Appius était né, et qu'il méritait seul d'atteindre. Votre plus mortel ennemi dans l'armée et au sénat, va enfin payer de sa vie la haine qu'il vous porte. Je suis revenu du camp avec la même promptitude que j'y étais allé; votre message est rempli : Sicinius n'est plus redoutable pour vous.

APPIUS.

Comment!

CLAUDIUS.

Il mourra : vous serez enfin vengé. Votre ordre, porté au camp, y a été reçu avec joie par vos amis.

La mort de Sicinius est jurée. Une sortie est projetée; et au fort de la mêlée, abandonné des siens parmi les glaives ennemis...

APPIUS.

Je le vois; le succès n'est point douteux : c'est l'effet de ton zèle. Épargne-moi le reste.

CLAUDIUS.

Bientôt l'orgueilleuse Rome, à vos pieds, se verra toute entière enchaînée au joug de votre autorité. L'abolition du tribunat augmente chaque jour votre puissance; le sénat tremblant vous flatte ou se tait. Des dix maîtres que Rome voit avec effroi, toute la force réside en vous. Votre nom, le premier parmi ceux des décemvirs, redouté dans Rome, commande dans les camps; et bientôt ceux-mêmes qui partagent votre pouvoir ne seront plus vos égaux. Sicinius, dont l'activité pouvait vous nuire, va cesser de voir le jour, et vous laisser seul au faîte de la grandeur.

APPIUS.

Achetée,.... ne l'oublie point, achetée par des crimes. Eh bien! tu as vu l'armée : as-tu cherché à connaître jusqu'où je puis compter sur sa fidélité? Sicinius captive-t-il toujours la confiance et l'amour du soldat? La loi que j'ai proposée sur le mariage des patriciens est-elle approuvée ou rejetée? Marcius conserve-t-il assez de pouvoir pour soutenir utilement mes projets? Virginius est-il écouté? sa haine pour moi est-elle toujours la même? connaît-il la violence que le peuple a exercée contre sa maison ravagée, anéantie?

CLAUDIUS.

La renommée l'a instruit de son danger, mais il ignorait encore quelles en avaient été les suites. Je ne m'attendais point à trouver sa demeure dans l'état où elle a frappé mes regards ; vous voyez ce que peut sur le peuple votre moindre désir.

APPIUS.

Ami, ce crime était loin de ma pensée. Une poignée d'or a égaré la fureur du peuple; le même jour l'a vue naître et mourir.

CLAUDIUS.

Tout dépend quelquefois d'un seul jour. Oui, seigneur, la mort de Sicinius découragera son parti, et le laissera sans chef. Virginius, abandonné à lui-même sur le déclin de ses jours, descendra dans la nuit du tombeau oublié, et sans vengeance. Ce faible roseau s'agitera seul dans le désert. Il n'a plus que le parti du silence. On connaît l'humeur farouche de ce soldat, toujours prêt à s'armer contre le pouvoir, et nul n'est disposé à la seconder; on ne regarde ses éternels murmures que comme l'effet d'une longue et vaine habitude. On n'ignore pas non plus l'amour que vous avait inspiré sa fille, comment vous l'avez surmonté, et de quelle manière Virginius s'en est vengé. Rome qui connaît toutes ces circonstances, est charmée du zèle que vous montrez à vous soumettre le premier à vos lois. Le sang de Virginius ne peut plus s'unir au vôtre; mais le sacrifice d'une amante a affermi votre autorité dans Rome. Vous savez combien elle est peu stable;

n'importe; achevez sans crainte votre ouvrage et cette loi projetée; l'heure est venue....

APPIUS.

Jamais elle ne fut plus éloignée pour cette loi.

CLAUDIUS.

Comment? lorsque Sicinius n'est plus, et que les Romains portent des fers?

APPIUS.

Ah, Claudius! heureux celui qui, sans ambition, a confié son existence ignorée à une humble chaumière [1]; qui ne s'est point exposé aux regards du monde pour être à chaque pas ballotté entre le crime et la vertu; et qui, né sans le courage de braver la haine en inspirant la terreur, n'a point sacrifié, comme moi, sa félicité à son ambition!

CLAUDIUS.

Je ne reviens pas de mon étonnement. Où tend ce discours? quand ces tourmens ont-ils commencé pour Appius?

APPIUS.

Il est, je te l'avoue, des instans où les sentimens de la nature, étouffés dans mon cœur, s'y réveillent. Les honneurs consolent peu un tyran du sacrifice de son repos : à quelque hauteur qu'il atteigne, il existe encore des êtres aux yeux desquels il voudrait passer pour vertueux.

CLAUDIUS.

Cessez d'avilir votre gloire par un si étrange langage; elle vous absout des crimes que votre vertu

se reproche. Qu'a donc fait Appius, que Valérius et Brutus ne lui en eussent donné l'exemple? Patriciens comme vous, quel droit avaient-ils de renverser le trône et de changer la forme du gouvernement de Rome? Nés pour les hautes dignités, ils se sont élevés comme vous; un abus leur a suffi pour s'emparer des rênes de l'état, et Appius en a trouvé mille. Chaque héros cherche à illustrer son nom. Celui qui craint d'opprimer est sûr d'être opprimé : nous porterions encore le joug de Tarquin sans le courage de Brutus; sans vous l'état nagerait dans le sang des citoyens, et Rome, en proie aux factions qui la déchirent, a besoin d'un maître. Cessez de croire qu'on puisse jamais s'emparer du pouvoir sans faire des victimes. Vous agissez comme tant d'autres ont agi avant vous. Sicinius fomentait sans cesse des troubles; il calomnia votre valeur, voulut ternir votre gloire, et vous accusa de la perte de deux batailles : votre puissance était comprimée; la tranquillité publique en souffrait; une ruse nécessaire vous venge ainsi que Rome. Vous avez apaisé le dépit de Sicinius en lui donnant un commandement; il l'a accepté; sa perte assurera votre repos.

APPIUS.

Arrête, Claudius! accuse-moi si tu veux de faiblesse; mais je dois révoquer l'ordre de cet assassinat. Il en est temps encore, sauvons Sicinius. Je me suis fait assez haïr, assez de sang a coulé pour moi; je dédaigne une puissance achetée par des cruautés. Empêchons ce meurtre; épargnons-nous un crime de plus.

CLAUDIUS.

Seigneur,... s'il m'était permis de vous donner un conseil...

APPIUS.

Obéis. (*Il prend une lettre sur une table.*) Que cette lettre soit à l'instant portée au camp.

CLAUDIUS.

C'est vous exposer vous-même au danger de voir vos premiers desseins découverts. Quel changement!

APPIUS.

Oui, je suis changé; je redeviens homme de barbare que j'étais. Centurion!

SCÈNE III.

APPIUS, CLAUDIUS, un CENTURION.

LE CENTURION.

Seigneur.

APPIUS.

Prends cette lettre, et cours. Elle est importante et destinée pour le camp; hâte-toi de la remettre à Marcius avant le point du jour. (*Au Centurion qui sort.*) Dis-lui aussi que Virginius peut quitter l'armée, qu'on l'attend ici. Il n'a rien à redouter pour ses jours, et sera aussi en sûreté à Rome qu'au milieu des légions. Dis-lui que dans les malheurs qui ont accablé ses foyers, j'ai sauvé ce qu'il avait de plus précieux.

SCÈNE IV.

APPIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Virginius, ce chef de rebelles, dont la haine vient de mettre votre autorité en danger! ce père irréconciliable dont le dépit, toujours plus vif, a si souvent soulevé le peuple contre vous, et qui dut s'estimer heureux que la guerre le bannît de Rome; lui dont la maison a été détruite cette nuit par vos sicaires, et dont la fille...

APPIUS.

Lui-même.

CLAUDIUS.

Vous le rappelez! Qui a pu vous engager à des démarches aussi opposées? Tout en vous excite mon étonnement: ma fidélité prévoit une secousse terrible. N'avez-vous pas assez d'ennemis à Rome sans en augmenter le nombre en appelant ceux de l'armée? Vous savez combien il vous a fallu d'art pour désunir le peuple et les nobles: ce sont leur mésintelligence, leur haine réciproque, qui vous ont élevé au rang que vous occupez. Que de temps il vous a fallu pour faire prohiber les mariages entre les patriciens et les plébéiens, et pour triompher de l'opposition de Sicinius qui les protégeait au sénat, et de celle du père de Virginie, qui les soutenait avec audace auprès du peuple! Ce n'est que depuis le moment où la voix de ces deux rebelles ne se fait plus

entendre dans les places publiques, et où la guerre les retient loin de Rome, que, suivant mes avis, vous avez fait usage avec plus de fermeté de la menace et déployé votre puissance; et qu'enfin, mieux obéi, vous espérez le succès de la loi qui défendra ces mariages. Le sénat, le peuple, y donnent leur consentement. Dans cet instant important pour l'état et pour vous, deux hommes osaient s'opposer à votre loi; l'un est épargné par faiblesse, et vous rappelez l'autre!

APPIUS.

Ah, Claudius!... cette loi...

CLAUDIUS.

Eh bien?

APPIUS.

Je me tais.

CLAUDIUS, avec surprise.

Comment?

APPIUS.

Non, cette loi ne s'accomplira pas.

CLAUDIUS.

Qu'entends-je?

APPIUS.

Non, ami, il n'est plus temps de cacher une faiblesse que tu finirais par découvrir et condamner. Je m'attends à ta colère,... peut-être même à ton mépris; mais... après trois ans, j'ai revu... Virginie... Ce mot t'apprend tout mon secret.

CLAUDIUS.

Virginie?

APPIUS.

Toujours aussi belle et plus digne d'être adorée. Je n'ai qu'un mot à ajouter : elle est... au pouvoir d'Appius... elle est dans ce palais.

CLAUDIUS.

O dieux !

APPIUS.

Condamne le feu qui s'est rallumé dans mon âme ; regarde comme un crime une faiblesse que tu ne connais point ; annonce-moi ma perte ; ma vie, mon bonheur, tout dépend d'elle.

CLAUDIUS.

Seigneur, y songez-vous ?... Faites un choix...

APPIUS.

Un choix !... Je n'ai plus que l'alternative ou d'être aimé d'elle, ou de mourir ! Si je suis rebuté, oublié, que m'importent les avantages et l'orgueil de la naissance ? et à quoi la vertu, la beauté, ne peuvent-elles point prétendre ? Ton zèle met en vain tout son art à vanter une loi violente ; ma fierté l'approuve, mon cœur la maudit. Que n'ai-je point fait pour me surmonter moi-même ! Mon amour ne s'est assoupi que pour se réveiller avec une nouvelle force. Trois longues années passées dans le tumulte des affaires m'avaient fait oublier Virginie. Dans quel moment l'ai-je retrouvée ? Que n'as-tu vu comme moi, dans cet instant terrible, son innocence, son malheur, ses larmes, la maison de son père détruite par des forcenés, et elle-même arrachée des bras du sommeil [2] ! que ne l'as-tu vue,

semblable à une divinité, sortir d'un nuage de poussière, et guidée par la terreur, défendre sa vie avec des forces affaiblies, embrasser mes genoux, invoquer mon humanité! Non, ce souvenir me glace encore d'effroi, et me reproche avec justice ma cruauté. Virginie! c'est moi que tu as cherché dans le danger; tu as cru que j'étais encore tel qu'autrefois; tu ne sais point combien Appius est changé. Affreuse ambition, que de crimes tu fais commettre! Mais il est temps encore de revenir à la vertu. Oui, je redeviendrai ce qu'était Appius lorsqu'il mit son premier hommage aux pieds de Virginie, ce qu'il serait encore pour la gloire de Rome, et pour la sienne, sans la haine de Virginie et les conseils d'amis cruels. Mon cœur brûlait pour la vertu comme pour Virginie; en fuyant ses regards, je devins cruel, tyran. Qui me rendra ce temps qui n'est plus? Virginie! es-tu encore la même pour Appius? Si ton cœur... si un nouveau choix... Le sort serait juste; j'ai mérité mes tourmens.

CLAUDIUS, avec ironie.

Allez donc toucher son père par les larmes du repentir; tombez aux pieds du plébéien pour l'apaiser; avilissez Rome et vous-même, et que Sicinius triomphe.

(Il sort.)

SCÈNE V.

APPIUS seul.

Barbare !... En fuyant, quel trait il a laissé dans mon âme ! O tyrannie de l'amour ! ô lois cruelles de l'honneur ! Venez, Furies, venez déchirer mon cœur ! « Tombez aux pieds du plébéien.» Eh bien ! qu'importe ? La honte est dans le crime, et non dans le repentir. Sicinius libre.... Mais quoi ! le mépris d'un ennemi... Non, ambition, vengeance, reprenez votre empire ; n'écoutons que la voix de de l'honneur. Mais peut-on craindre le mépris de l'homme à qui l'on sauve la vie ? J'ai eu assez de force pour le meurtre et la trahison, et je n'ose revenir à la vertu ! Sicinius triompherait ! Eh bien ! s'il voit mon repentir, qu'il sache aussi quelle en est la récompense, qu'il voie Virginie passer dans mes bras, qu'il l'aime, qu'il soit dévoré d'un feu dédaigné. On approche ; c'est elle ; non, c'est une divinité descendue sur la terre.

SCÈNE VI.

APPIUS, VIRGINIE.

VIRGINIE.

Depuis le coup de foudre qui m'a frappée, mes esprits profondément émus ont peine à se rassembler. Pardonnez, seigneur, si je viens vous distraire des

soins plus importans qui vous occupent. Ma reconnaissance... ma douleur, le demandent; je sais ce que je vous dois, et ce que votre générosité souffre d'entendre. Ce que vous avez fait, on devait l'attendre d'Appius; un sexe faible a toujours des droits à sa protection. Quand saisie d'effroi, fuyant la maison d'un père, des murs embrasés, un peuple irrité dont les menaces augmentaient sa terreur et son danger, Virginie s'est présentée devant vous et a réclamé votre appui, si vous avez daigné lui accorder un asile dans votre palais, elle n'a dû ce bienfait qu'à la pitié que vous eût inspiré toute autre infortunée aussi à plaindre; je n'ai point l'orgueil de l'attribuer au souvenir d'un temps.... oublié; mon cœur ne sait point cacher la douleur qui l'oppresse. Rome ne compte plus mon père au nombre de vos amis, et le peuple, qui voit avec dépit sa noble fierté, a cherché à vous venger sur son humble demeure. Fasse le ciel qu'on ne tire point de cet événement des conséquences fâcheuses pour votre gloire! Je ne me plaindrai point de vous; mon âme est trop fière, je suis trop reconnaissante; je sais distinguer la vengeance d'une âme élevée de la malveillance d'une lâche et vile multitude : je ne vous soupçonne pas d'avoir donné un secret assentiment à ses fureurs. Le respect, l'asile que vous accordez à un sang ennemi, me prouvent assez la générosité d'Appius; mais dans les profonds ennuis qui accablent mon âme, j'ai besoin d'une main qui essuie mes larmes, d'un protecteur, et ce titre ne peut appartenir qu'à un père. Virginius a quitté Rome, le camp n'est pas loin. Oubliez, seigneur,

votre inimitié; rendez-moi mon père et le repos, et lorsque vous avez sauvé mes jours, ne soyez pas grand à demi.

APPIUS.

Je mets ma gloire à vous rendre la tranquillité; vos prières sont des lois pour moi, il m'est doux de les avoir prévenues. Virginius a reçu l'ordre de revenir à Rome, et vous allez le revoir.

VIRGINIE.

Votre magnanimité...

APPIUS.

Ce n'est point dans votre bouche, Virginie, que ce nom donné à mes services peut me flatter. En vous trompant d'une manière aussi cruelle sur le sentiment qui m'a fait agir, vous donnez peut-être à Appius le droit de se plaindre. Il n'a pas suivi pour vous l'impulsion d'une pitié ordinaire; il n'est point né, Virginie, pour être aussi coupable envers vos attraits et vos vertus. Mais s'il a eu des droits, il les réclame; il dépend de vous seule de faire renaître un temps... qui fut trop fugitif.

VIRGINIE.

Si vos bienfaits, seigneur, m'inspiraient moins de reconnaissance, je pourrais peut-être m'offenser de ce discours. Mais je connais les devoirs que le respect exige; permettez donc à Virginie de laisser sans réponse ce qu'elle ne doit point comprendre.

(Elle veut sortir.)

APPIUS, retenant Virginie.

Non, quand Appius devrait s'exposer à plus de

haine encore, il a parlé, daignez l'écouter. Vous ne fûtes pas toujours inhumaine; il se rappelle ces jours où votre âme n'était point aussi insensible à sa voix : ce temps est-il passé sans retour? votre cœur est-il fermé à tous les sentimens qu'il éprouvait alors? Je sais ce que j'ai mérité; vous devez vous venger; Appius se rend justice, il a rompu lui-même les liens qui l'attachaient à vous. Le désir d'illustrer son nom l'arracha d'auprès de vous; il s'est élevé, mais, hélas! que son inconstance lui a causé de remords! il ne peut nier son crime. Virginie, vous êtes vengée, revoyez dans vos chaînes un amant puni, qui vous aime plus que jamais, et dont l'amour, maintenant plus digne de vous, n'a pu s'éteindre. Ne rejetez point cette main qui vous paraissait digne de faire votre bonheur lorsqu'elle ne tenait point encore les destinées de Rome. Oubliez une faute heureuse, réparez-la, régnez, et, partageant la puissance que le ciel a accordée à Appius, faites sa gloire et sa félicité.

VIRGINIE.

A peine suis-je soustraite à un danger qu'un autre me menace et me jette dans un nouveau trouble. C'est en vain que j'ai évité de vous répondre; mais si un sentiment généreux brûle encore dans votre âme, ayez égard à la position de Virginie : quand même, seigneur, elle aurait pu perdre le souvenir des reproches qu'elle eut autrefois le droit de faire à Appius, oubliant ses devoirs et ce qu'elle doit à sa gloire, est-ce dans ces lieux qu'elle peut vous écouter? J'attendais de votre vertu (pardonnez ma franchise) plus de respect pour

vous-même, pour mon isolement, et je ne croyais pas avoir sujet de me repentir de la protection.... que j'ai été forcée de solliciter. Si vous oubliez, seigneur, le rang que vous occupez, Virginie n'oublie point le père dont elle porte le nom ; ce ne sera pas pour elle, soyez-en sûr, qu'Appius enfreindra la loi qu'il va publier.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

APPIUS seul.

Je reste muet de surprise. Est-ce bien Virginie qui a lancé ces traits dans mon cœur interdit ? Est-ce là cette confiance qui se peignait autrefois dans ses regards, et la récompense que la vertu me faisait espérer ? O dieux ! de quel mépris ses yeux étaient animés ! Appius, connais ton sort ; tu es trahi.... un autre.... non, étouffe encore les tourmens qu'une crainte jalouse veut faire naître dans ton âme, et ne suis pas les mouvemens d'une colère facile à s'égarer ; redouble de soins, cherche par la douceur à retrouver le chemin de son cœur.... La voix de l'espérance calme les combats de mon âme ; mais tremble, perfide ! si on me fait injure ; tremble si ma générosité blessée se change en fureur.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIE, JULIE.

VIRGINIE.

ÉPARGNE-MOI tes conseils, Julie ; je ne veux ni ne peux les écouter ; ma faiblesse est un crime ; elle doit exciter toute mon horreur. La mesure de mes malheurs n'était-elle donc pas encore comblée ? et fallait-il qu'un amour renaissant vint accroître l'horreur de mes tourmens? Je me serai donc réfugiée auprès d'Appius (ô honte ! ô comble de douleur !) pour traîner à ses pieds un cœur faible, désespéré, qui a oublié son injustice, qui l'aime encore, et n'attend que le moment de se donner de nouveau ! Je m'arrête pour m'épargner à moi-même une juste rougeur. Mais toi qui vois ma foiblesse, mon danger ; qui depuis trois ans la consolation, l'amie de Virginie, as recueilli les soupirs arrachés à son cœur ; toi qui connais sa crainte de ne pouvoir en ces lieux cacher aux yeux d'Appius une flamme qui la rend criminelle, sauve, si tu le peux, l'honneur de son nom. Quittons ce palais ; cherchons une chaumière où l'oubli nous accompagne, où mes larmes

puissent couler en liberté, et qu'Appius ne retrouve jamais Virginie.

JULIE.

J'attends vos ordres; je vous ai consacré ma vie; je connais vos combats et vos périls; vous n'avez pas seulement Appius à redouter, vous devez aussi compte de vos démarches à un père. L'époux qui vous est destiné, en proie à la méfiance, reprochera à votre vertu l'asile que vous avez choisi. Sicinius m'est connu; son esprit jaloux se rappellera la froideur avec laquelle vous l'avez traité; elle semblera lui donner le droit de troubler votre repos; elle excitera son dépit contre Appius, et lui fera chercher un motif criminel à la protection que vous lui avez demandée. Près d'un père abusé....

VIRGINIE.

Arrête, Julie, n'en dis pas davantage. Tu connais la faiblesse de Virginie, connais aussi sa fierté. Sicinius, il est vrai, sert mon père et l'état, en leur prêtant son puissant secours contre Appius. Le sacrifice de ma main assure à mon père un appui contre mon amant; mais quelque précieuse que soit la protection de Sicinius, il n'a pas encore le droit de me demander compte de ma conduite; je lui ai promis un nom sans tache, un cœur pur : que peut-il exiger de plus, et à quel titre oserait-il se plaindre? Ma vertu a suffi jusqu'à présent pour diriger mes pas; et j'ai l'orgueil de croire que, sans crainte de m'égarer, je puis suivre encore ce guide. Qu'ai-je fait pour trembler devant un père équitable? Je connais l'inimitié qu'il a jurée à Appius;

mais la lui a-t-il jurée au prix de mes jours? Lorsque j'ai vu ses foyers embrasés près de s'écrouler sur moi, et que des hordes furieuses poussaient des cris de meurtre et de vengeance ; lorsque la peur m'a forcée à quitter l'asile où je m'étais réfugiée ; était-ce un crime de chercher mon salut plutôt que d'augmenter par ma mort le triomphe de ces barbares? Ai-je commis un crime de réclamer la protection de celui qui dans ce moment de trouble se faisait seul écouter et obéir ? Quel autre qu'Appius aurait pu être mon défenseur? Qu'a fait Sicinius pour protéger mes jours ? Sont-ils en sa puissance ? et peut-on me reprocher de n'avoir point péri par égard pour ses préventions? Mon père ne sera pas sévère à ce point. La générosité d'un ennemi sera louée comme elle mérite de l'être. Si j'existe encore, s'il a encore le bonheur d'être père, il le doit à celui dont le nom lui est en horreur: dans le danger, de lâches amis se cachent; trop souvent nous devons tout à nos ennemis.

JULIE.

Cependant... si, comme on le dit (et je ne puis le croire), Appius a ordonné, approuvé cette violence ; et si votre père, en croyant les bruits répandus par la haine, laisse égarer sa justice....

VIRGINIE.

Ah, Julie! la calomnie a toujours poursuivi les grands hommes ; de quels crimes n'a-t-elle pas cherché à ternir leur mémoire? Elle n'a été inventée que pour consoler les âmes viles ; elle est répandue, écoutée avec plaisir par un peuple crédule ;

mais les cœurs généreux méprisent ces clameurs. Les sentimens d'Appius ne me sont-ils pas connus ? Il est emporté, mais grand ; injuste dans sa colère, mais jamais avec préméditation. La vengeance a de l'empire sur lui, mais la bassesse.... non.

JULIE.

On ne peut croire, en effet, qu'une émeute qu'il s'est efforcé d'apaiser, en employant même les menaces, ait été excitée par lui. Défendue par son courage, Virginie sait mieux qu'une autre avec quel noble dévouement, avec quelle humanité...

VIRGINIE.

Ah! cherche plutôt à cacher ses bienfaits à mon cœur ; effaces-en une image que je dois oublier. O toi, que j'aime encore quand je devrais te haïr, cruel objet d'un penchant qui fait mon crime, toi de qui seul dépend toute ma félicité! ah! lorsque j'avais le droit de nourrir ces sentimens, dans ces jours d'innocence et de bonheur où tout nous unissait, où le dieu de l'hymen flattait mon espoir du nom de ton épouse, qui nous eût dit alors que bientôt viendrait un jour où Virginie tremblerait de ton regard, où ce serait un crime pour elle de t'accorder un faible droit sur sa pensée? Mais tels sont, chère amie, les décrets du sort ; il nous impose des lois pour aimer et pour haïr. Ce n'est point assez de fuir pour toujours un amant, un ami, il faut encore le détester. Voilà le destin cruel auquel je suis condamnée.

JULIE.

Je sais que votre père ne peut oublier une in-

jure ; qu'il donne à ces dissensions un nom qui éloigne Appius depuis long-temps de lui et de vous. Mais Appius vous aime : tout peut encore changer ; les liens rompus par la haine peuvent se renouer de nouveau, et le retour de votre père me semble présager de grands événemens.

VIRGINIE.

Virginius n'a point appris à manquer à ses promesses. Il a disposé de ma main, elle ne peut plus être donnée. En vain j'aime encore Appius : il a perdu ses anciens droits, le destin nous sépare. Mon père paraît peut-être trop sévère, mais il est Romain. Son amour pour la liberté, sa haine pour une puissance dangereuse, son zèle pour l'état, l'ont souvent animé d'une juste indignation contre Appius. Cachons ses fautes ; Rome les a vues, et elle en a été consternée. Son âme est noble et généreuse ; mais la route qui l'a conduit au pouvoir a souvent été marquée par des traces de sang. Ces funestes objets parlent bien haut contre mon amour, et cependant l'arrêt du sort me plonge dans une douleur profonde.

JULIE.

Il a suivi autrefois vos conseils ; il vous aime encore, tout peut être réparé.

VIRGINIE.

Ah, Julie! laisse-moi le trouver criminel. Prends pitié d'une amante faible et désolée, qui s'efforce de résister au penchant qui l'entraîne. Il m'aime, dis-tu? S'il en était ainsi, mon sort et mes devoirs devraient lui être mieux connus. Depuis trois ans

a-t-il seulement cherché à découvrir la retraite de Virginie? à connaître ses pensées? Sait-il les nouveaux nœuds qu'elle a formés? et quoique tout ait été rompu entre nous, semble-t-il soupçonner que j'aie pu faire un autre choix? Il se croit trop grand pour craindre un rival.

JULIE.

Il ne connaît pas le sien.

VIRGINIE.

Pour comble d'injure, il a mis une distance ignominieuse entre nous; ma naissance est l'objet de son mépris.

JULIE.

Vous lui reprochez cette nouvelle loi qu'il va, dit-on, publier; mais Appius imposera-t-il une défense facile à éluder? Sicinius vous aime; sa naissance ne cède point à celle d'Appius.

VIRGINIE.

Je ne hais point une loi qui me rendrait ma liberté. Je dois haïr Appius, son souvenir, et l'offre de sa main.

JULIE.

Tout à l'heure, cependant, sa tendresse semblait avoir touché votre cœur.

VIRGINIE

Puis-je ne point être reconnaissante de ses bienfaits? Ah! ne cherche point, avec un art qui ne te réussit que trop bien, à découvrir la faiblesse que je veux en vain ensevelir au fond de mon cœur. Aide-moi plutôt à me la cacher à moi-même; sou-

tiens mes résolutions..... Je suis agitée par mille sentimens divers qui ne peuvent s'accorder entre eux ; mon amour est un crime.... et je ne puis haïr. Je ne sais ce que je veux, ni ce que j'aurai la force de faire. Je crains de fuir Appius, et crains de l'écouter : la vertu me reproche l'empire qu'il a sur mon cœur ; et à son aspect, à sa voix, la plus vive émotion s'empare de mes sens. Non, hâtons-nous de quitter ce palais ; il est temps de mettre fin à tous ces combats ; ma douleur a besoin de répandre des larmes : la fuite me donnera du moins la faible consolation de ne plus rougir devant un amant ; mon père en sera instruit, il l'approuvera ; mon âme retrouvera la force qu'elle avoit perdue.

JULIE.

Appius s'avance !.... Vous pâlissez !

VIRGINIE.

C'est lui !

SCÈNE II.

VIRGINIE, JULIE, APPIUS.

APPIUS.

Les soins que j'ai mis à vous venger ont réussi ; on a découvert les instigateurs des violences qui se sont commises. Ils attendent leur arrêt dans les fers ; le secret de ce crime peut être pénétré par votre père ; ils lui seront livrés. Mais Rome ne fait pas assez en le vengeant ; elle lui doit un dédommagement de ses pertes. Je connais les sentimens de Virginius,

et j'ai dû prévoir qu'il ne recevrait rien d'une main privée ; mais lorsqu'une indemnité lui est offerte par Rome, il peut s'en honorer ; ce n'est plus qu'un hommage rendu par la patrie à sa valeur, à ses services, à sa vertu. Une habitation digne de lui, de sa fille peut-être, lui est offerte, et s'apprête pour le recevoir ; il n'y manque plus que Virginie pour en compléter l'ornement. Jusque-là, commandez dans ce palais ; il sera un temple sacré où nul n'osera troubler votre repos : c'est à vos pieds que mon cœur jure à vos vertus le respect qu'exige votre malheur ; et Appius, dès l'instant où sa vue vous blessera, ne sera plus assez téméraire pour troubler votre solitude.

VIRGINIE

Je vous écoute avec reconnaissance et sans étonnement ; on ne devait pas attendre moins de grandeur d'âme de la part d'Appius. Mais si une fille ose vous parler au nom de son père, souffrez qu'elle vous invite à ne pas multiplier des faveurs qu'il ne saurait accepter ; il refusera de vous devoir autre chose que les jours de Virginie. Pardonnez si je partage ses sentimens, et vous demande la seule grâce qui vous reste à m'accorder, celle de m'oublier, et de me laisser fuir ce palais où je ne puis rester plus long-temps sans crime.

APPIUS.

Mon cœur déchiré t'a comprise, ingrate, digne d'un père dont la haine pour moi ne peut s'éteindre ; tu ne te bornes point à lui ressembler, tu veux le surpasser ; je ne t'ai donc accordé un asile en ces

lieux que pour t'être un objet d'horreur ? Je n'ai comblé ton père de tous les dons de ma puissance que pour me voir en butte à tes mépris comme aux siens ? Ah ! je m'égare... Pardonnez un emportement criminel, et l'injustice de mes plaintes; mais aucun sentiment ne plaide-t-il en ma faveur dans votre âme contre un père irrité ? Si un moment j'ai pu méconnaître vos droits et blesser votre fierté, n'êtes-vous pas assez vengés tous deux quand je reconnais ma faute ? Et ces anciens titres d'amant et d'ami, le repentir ne peut-il me les rendre ?

VIRGINIE.

Ah ! seigneur ! pourquoi faut-il que ce soit moi qui rappelle à Appius les raisons qui nous ont pour toujours séparés ? et de quel mépris votre orgueil n'a-t-il pas couvert ma naissance ? Est-ce à vous de vous étonner de l'indignation de mon père ? Ma honte ne fut peut-être pas ce qui me causa le plus de douleur ; mais, croyez-moi, le plaisir de la vengeance est loin de ce cœur ; et s'il n'avait point de plus grands devoirs à remplir, vous y occuperiez peut-être la même place qu'autrefois : mais vous n'avez point oublié, seigneur, que Rome gémit sous vos lois de la perte de sa liberté ; vous savez quelle indignation, quelle haine excite dans l'âme de mon père l'idée d'un joug quel qu'il soit. Quel espoir reste-t-il d'une réconciliation entre vous ? Virginius est né libre... Appius veut régner ; vous aspirez au trône : fussiez-vous son fils, Virginius vous en précipiterait avec joie ; et du poignard de la liberté il sacrifierait votre sang aux dieux protecteurs de Rome.

C'est ainsi que pense ce plébéien que vous avez offensé, plus offensé comme citoyen que comme père. Ce langage, je le sais, s'accorde mal avec ma faible voix. Je sais que la vertu de Brutus ne devient chez un sexe sans pouvoir qu'un objet de dérision et de mépris. Je ne me crois point la force de sauver ma patrie ; mais, nourrie dès le berceau dans l'amour de la liberté et de la vertu, je peux dire avec vérité que mon horreur pour votre puissance nous sépare plus que vos dédains.

APPIUS.

Mes dédains !.... Virginie, arrêtez ; épargnez un cœur déchiré. Accusez-moi d'un crime possible : je ne nie point mes désirs ambitieux ; mais celui qui vous aime, qui connaît votre âme, ne conservera bientôt plus rien de sa fierté que le noble désir de se montrer digne de vous ; c'est ainsi que j'atteindrai le comble de la félicité. Que Virginie partage la gloire d'un changement qui est son ouvrage, elle aura rendu un fils à Rome et à Virginius. Vous voyez avec horreur la patrie dans les chaînes : Eh bien ! vous pouvez les briser, et faire recouvrer à Rome son ancienne liberté, ses lois, sa force ; faites seulement renaître pour moi le temps que je regrette ; et lorsque j'abandonne avec joie un pouvoir détesté, rendez-moi une amante et l'amitié de votre père.

VIRGINIE.

Ah ! pour votre tranquillité, pour la mienne peut-être, que n'avez-vous suivi ces nobles sentimens depuis l'instant où nos nœuds s'étaient formés ! Combien de larmes n'auraient point été ré-

pandues! Mais, même tardif, le jour du repentir est toujours beau, et une vertu sans récompense n'en a que plus d'éclat. Eh quoi! Rome ne retrouverait-elle en vous un cœur digne d'elle qu'autant que ce retour à la vertu vous serait nécessaire pour apaiser une amante [3]? Non; soyez grand pour vous-même, pour votre nom, pour votre patrie: jouissez de tout ce que je puis vous donner, de mon estime pour votre vertu, des droits que vous avez acquis à mes regrets; mais oubliez un temps évanoui pour toujours.

APPIUS, avec vivacité.

Mes craintes se sont donc réalisées! Je suis puni, vous n'êtes plus libre!... Un autre a reçu vos sermens?

VIRGINIE.

Il fut un temps où Appius m'a dédaignée, et où l'orgueil et l'ambition régnaient seuls dans son âme.

APPIUS.

Arrêtez, cruelle! ne me dites point ce que je ne sais que trop, et ne me reprochez pas mon malheur! Mais toi!... as-tu pu si facilement changer de sentimens, et sacrifier d'anciennes promesses à des sermens nouveaux? Tu lisais dans mon âme, ton cœur connaissait le mien, et cependant tu as pu croire qu'il me serait possible de t'oublier; que criminel pour toujours envers toi, envers ma patrie, je ne pourrais être rappelé par toi à la vertu? Rends-moi, rends-moi ce que j'ai perdu, ta main et mon repos. Quel est le téméraire qui ose me l'enlever? qui me prive de ma récompense au mo-

ment où peut-être j'en étais le plus digne? quel est-il?

VIRGINIE, avec émotion.

Permettez-moi de taire son nom.

APPIUS.

Non : en quelque lieu que tu veuilles me fuir, je suivrai tes pas; mes cris te poursuivront jusqu'à ce que cet objet de ma vengeance me soit connu. Le traître!

VIRGINIE, avec dépit.

Seigneur!... il ne mérite point ce nom!

APPIUS.

Il trouve donc aussi en vous un défenseur! Ah! perfide, je t'entends;... tu l'aimes. Vous êtes heureuse; mais connaissez-moi,... et tremblez. Ce n'est point à Appius qu'on peut impunément témoigner du mépris. Peut-être un jour je m'affranchirai, par l'oubli de la puissance, de ces yeux auxquels ma faiblesse attachait trop de prix. Mais te céder à un autre! voilà ce qui m'est impossible. Mon bras atteindra son cœur, quelque sombre et cachée que soit sa retraite.

VIRGINIE.

Il ne se cache point et ne craint rien; le nom qu'il porte (puisqu'enfin je suis forcée de prendre sa défense) pourrait peut-être flatter mon orgueil; il n'est point du moins le tyran de sa patrie. Mon père, opprimé par vous, trouve en lui un protecteur, un ami; et quoique l'amour ne forme pas nos nœuds, il n'est peut-être pas exclu pour toujours de cette union.

APPIUS.

Poursuis; tourne le poignard dans mon cœur. J'en mourrai, mais ce ne sera point sans consolation; et ce soutien dont ton père se vante trouvera peut-être un bras qui saura l'atteindre.

VIRGINIE.

Depuis trois ans, quel appui a-t-il eu que vous n'ayez cherché à détruire? quelle protection que vous n'ayez enlevée à sa vieillesse? Voilà la justice qu'il a éprouvée de la puissance d'Appius. C'est un crime à Rome, un titre pour mériter votre haine, que de partager son zèle pour la liberté, de venger son malheur, et d'être compté au nombre de ses amis.

APPIUS.

C'en est trop. Connais, perfide, jusqu'où j'ai été barbare envers toi, envers ton père; apprends comment j'ai assouvi ma vengeance sur vos amis. Sicinius,... ce nom fait naître votre surprise.... il doit vous être cher et bien connu...

VIRGINIE.

Mon père, il est vrai, a souvent été protégé par lui.

APPIUS.

Eh bien! connaissez la vengeance qu'Appius a choisie. Sicinius, son plus puissant ennemi, parmi ces hommes qu'on appelle les défenseurs, les idoles du peuple, le seul dont la voix ait quelque poids, le plus grand ennemi de mon pouvoir, l'ami de Virginius.... eh bien! j'ai sauvé ses jours.

VIRGINIE.

Les jours de Sicinius!

APPIUS.

Si Appius eût été un tyran, en ce moment même Sicinius aurait cessé de vivre. Cet acte de générosité ne mérite-t-il aucune louange de Virginie? Peut-être je ne devrais point parler de ce que j'ai fait pour un ennemi : la vengeance a cependant un attrait auquel on ne renonce pas sans de secrets efforts. Il faut de la vertu pour ne point écouter des conseils violens.

VIRGINIE.

Je ne pénètre point, seigneur, le sens de vos paroles; je laisse à mon père à juger ce qu'il vous doit pour l'ami que vous lui avez conservé. Mais connaissez les droits que vous avez à la reconnaissance de sa fille; et si la vie de Sicinius a été protégée par vos ordres, recevez les actions de grâce de son épouse.

APPIUS, avec étonnement.

Son épouse?... Sicinius?... Ah! il ne manquait que ce choix. Tu ajoutes, perfide, l'injure à la douleur. Ton orgueil a été flatté de braver mon mépris dans les bras d'un ennemi du même rang, et aussi puissant que moi; mais souviens-toi qu'il existe une loi qui peut détruire ton espoir; si elle n'est pas encore promulguée, connais-moi;... elle peut l'être.

(Il sort avec fureur.)

SCÈNE III.

VIRGINIE, JULIE.

VIRGINIE.

Qu'elle le soit; elle fera ma consolation. Eh bien, Julie, j'ai parlé, j'ai tout sacrifié, ma fierté est satisfaite.

JULIE.

Oui; mais vous versez des larmes.

VIRGINIE, avec désespoir.

Ah! laisse-moi pleurer : viens. Que vois-je? Encore Appius! Viens, Julie.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

APPIUS, CLAUDIUS.

APPIUS.

C'en est fait, mon arrêt de mort a été prononcé. Elle est promise à Sicinius! Sicinius est aimé! Et c'est lui, ô vengeance! ô sort aveugle! que ma faiblesse a épargné!

CLAUDIUS.

Oubliez une injure dont vous êtes vengé malgré vous, et dirigez vos pensées, seigneur, vers de plus nobles objets. Il n'est plus temps de vous plaindre; il est temps de régner. Votre lettre est arrivée trop tard; Sicinius n'est plus.

APPIUS

Sicinius!

CLAUDIUS.

Il est mort.

APPIUS.

Encore un coup de foudre!

CLAUDIUS.

Si vous avez eu un rival,... ce n'a été que pendant un jour. Mais des nuages plus menaçans s'amoncèlent à l'armée : la mort de Sicinius y cause une douleur générale; on vous en accuse publiquement. Les légions marchent vers Rome; le soldat veut se venger. Virginius s'approche; et votre puissance, seigneur, est menacée, si vous ne vous hâtez de dissiper les dangers dont vous êtes environné.

APPIUS.

Je suis donc jeté d'abîme en abîme : j'ai perdu une amante et assassiné un rival!... Moi, je l'ai fait périr!... Non; toi, barbare; toi, qui m'as conseillé ce crime, tu en es seul coupable; la furie du parricide avait allumé son flambeau dans ton cœur. Ton âme, ton âme cruelle a commandé par ma voix.... Arrête, Claudius, ne m'abandonne point; pardonne ces plaintes à un ami désespéré de la tache imprimée à sa vie.

CLAUDIUS.

Seigneur, ne vous reprochez point un sang justement répandu, et conservez un courage digne de vous : qu'une vaine clameur excitée par une frivole opinion n'abatte point votre puissance; elle n'éclate un instant que pour s'évanouir aussitôt; et

avant peu cette accusation ne sera regardée que comme une fable inventée par la calomnie. Que vos soins se tournent vers de plus hautes pensées....

APPIUS.

Dieux de Rome qui voyez mon crime et ma douleur, vous savez si mon cœur a consenti à cette trahison! Mais au milieu de cette mer d'amertume, d'où vient ce rayon d'espérance qui frappe mes sens? Peut-être qu'un jour le repentir adoucira dans son cœur l'amer souvenir du passé; peut-être que l'éclat de la vertu me rendra mes droits sur mon amante. Non, Claudius, je n'ai point versé le sang qui a coulé; mais qui sait si un destin secret n'a pas voulu ramener par cette route les jours où la main de Virginie était le seul objet de mon ambition? Cours, Appius, te jeter à ses pieds; cours expier tes menaces criminelles; essayons sur son âme le pouvoir de la tendresse... Quels sentimens s'agitent et se combattent dans mon cœur! Je suis indigne d'elle, et ne peux l'oublier; mille tourmens divers me déchirent... (*A Claudius.*) Et toi, qui vois ton ami éprouver ces combats, et n'être plus maître de lui-même, pardonne au délire de sa passion, et veille pour lui.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIE, APPIUS.

VIRGINIE.

Cette nouvelle, seigneur, me rend muette de surprise. Sicinius n'est plus !... Êtes-vous certain de son trépas ?

APPIUS.

Il a péri cette nuit dans une sortie ; tel est le rapport qu'on vient de me faire.

VIRGINIE.

Si Rome a encore des sentimens dignes d'elle, qu'elle pleure ; son armée a perdu un héros, et la liberté un père.

APPIUS.

Ne doutez point, Virginie, qu'on puisse encore trouver ces sentimens. Sicinius avait des vertus, mais on peut les égaler ; Rome a fait une perte, mais elle a des fils qui pourront la consoler. Vous pleurez... Promettez seulement à ma cendre une larme pareille, et Rome sentira moins la perte de Sicinius.

VIRGINIE.

Il n'avait point demandé cette larme pour prix de sa vertu ; il en est d'autant plus digne. Oui, seigneur, je ne vous cache point combien sa mort afflige mon cœur; mais le devoir seul lui offre ces pleurs : ils ne sont point versés sur moi, sur un lien brisé, ils coulent pour le bras qui protégeait ma patrie. Je n'ai pas cru qu'ils pussent exciter l'envie d'Appius.

APPIUS.

Tout, oui, tout en Sicinius fait naître ma jalousie : ses vertus, leur récompense, sa vie liée à la vôtre, sa mort belle comme sa vie ; je hais sa supériorité. Virginie, écoute-moi, connais enfin ton amant. Oui, j'ai peut-être désiré la mort de Sicinius; mon plus grand ennemi est tombé. Sa haine n'était pas seulement celle d'un Romain ; il détestait aussi en moi un rival; en affectant de servir le peuple, il n'aspirait qu'à te mériter, qu'à t'obtenir. Cependant, s'il était au pouvoir de l'homme de le rappeler à la vie, je te jure, au nom des dieux protecteurs de Rome, que, bravant la haine qu'il ne cesserait de me porter, je serais le premier à rendre mon rival, mon ennemi, à la patrie, à son épouse ; je mourrais en le voyant posséder Virginie, mais je mourrais plus grand que lui. Crois-en mon espoir, Rome n'a pas encore perdu le plus digne de ses enfans : le moment peut venir où tu pleureras ainsi qu'elle celui que tu désespères maintenant.

VIRGINIE.

Ah! seigneur, si tel était votre dessein ; si vous

faisiez ces promesses à Rome, à la liberté; si elles pouvaient vous réconcilier avec un père irrité; si un espoir aussi flatteur.... (*Avec trouble.*) Ah! je m'oublie!

APPIUS.

Poursuis, au nom des dieux, et crains de retenir cette parole céleste qui allait t'échapper. La mort a rompu les liens du devoir; que tes lèvres ne démentent pas ce que tes yeux m'ont déjà dit. Sois toi-même: oublie mes forfaits; rends-moi un cœur qui m'a appartenu, un cœur qui me pardonne; réconcilie-moi avec Rome, avec moi-même; ranime cette étincelle de vertu qui vit encore dans mon âme; elle m'élèvera si haut que la haine de ton père sera obligée de lui céder. Ah! ne me cache point ce regard dont ma vie dépend: dis que tu ne détestes point le souvenir de ces jours où l'innocence et l'amour unissaient nos cœurs; dis que l'espoir est encore permis à celui qui était alors l'objet de ton affection. Ah!... tu me rends la vie: cette larme que tu veux me cacher m'a tout dit; elle a parlé; une haine irréconciliable n'a point cette expression: c'est celle du pardon, de la tendresse....

VIRGINIE.

Barbare, l'as-tu méritée?

APPIUS.

Non.... mais je la mériterai. Que l'enfer, que les cieux entendent mon serment! mais ce que je n'ai pas le droit de réclamer comme le prix de la vertu, laisse-moi, oh! laisse-moi croire que tu le donneras au repentir.

VIRGINIE.

Achève de t'emparer d'un esprit séduit ; déchire ce cœur, et vois-y ton image. Je combats en vain les sentimens que j'éprouve : sois satisfait, tu as triomphé de ma fierté.... et de mes devoirs.

APPIUS.

O moment fortuné ! moment que tout mon sang ne saurait payer ! Virginie ne hait point Appius ! elle l'aime encore ! Ah ! j'étais un criminel condamné à la mort, tu lui fais grâce, tu lui rends la vie ; un instant a changé toute mon existence.

VIRGINIE.

Non, Appius, rien n'est changé ; les lois du devoir sont immuables ; et au moment même où je les enfreins elles me font entendre leur voix inexorable. Jusqu'à ce que tu aies accordé dans mon cœur ta puissance avec elles, je ne suis encore pour toi, quelque espoir que ma faiblesse ait pu te donner, je ne suis que la fille de Virginius et la veuve de Sicinius : l'oppresseur de mon père, de ma patrie, ne deviendra jamais, j'en jure au nom de Rome, le maître de ma main.

APPIUS.

Eh bien ! que demandes-tu ?

VIRGINIE.

Que tu renonces à un pouvoir usurpé. Brise nos chaînes, redeviens simple citoyen et fils de Rome, au lieu d'être son oppresseur ; engage, par tes vertus, un père en courroux à oublier tes crimes

et ses injures ; alors, si tu mets encore quelque prix à ce cœur.....

APPIUS.

Avec l'espoir d'une telle récompense, Virginie doit penser qu'il n'est point de sacrifices dont je ne sois capable, point de vertu à laquelle je ne puisse atteindre. Oui, je mériterai le prix qui m'attend ; crois-en Appius.

VIRGINIE.

Va, sois fidèle à tes promesses, à ton serment ; c'est Virginie maintenant qui te demande la vie. Depuis trois ans tu m'as livrée au désespoir ; j'ai enfin acheté des droits à l'espérance.

APPIUS.

Oublie ce que je ne cesserai jamais de me reprocher. S'il est au pouvoir de l'amour d'anéantir les crimes, les miens seront effacés.

(Il sort.)

SCÈNE II.

VIRGINIE, JULIE.

VIRGINIE.

O dieux ! quel est le sort qui m'attend ? mon cœur doit-il se livrer à l'espoir que vous y faites naître ? retrouverai-je le bonheur ? ne m'a-t-il pas fui pour toujours ?

JULIE.

Sicinius n'est plus ; un nœud détesté est rompu.

Votre père retrouvera un ami dans Appius, et bientôt son retour.....

VIRGINIE.

Il fait toute ma joie. Cependant..... dans ce palais..... quelque consolation que sa vue m'apporte, je ne pense point sans trembler à l'instant où je le reverrai.

JULIE.

Virginius étant attendu ici, vous n'avez plus de prétextes pour quitter les lieux où il doit venir vous chercher. La résolution d'attendre son arrivée vous réunira plus tôt à lui; et s'il a pour vous ce cœur paternel.... On vient.... c'est lui.... c'est lui-même; j'entends sa voix.... le voici.

SCÈNE III.

VIRGINIE, JULIE, VIRGINIUS, dans le fond du théâtre.

VIRGINIE.

Quelle douleur profonde est peinte sur son front!

JULIE.

Il ne s'avance point vers nous.... le désespoir semble l'arrêter.

VIRGINIE courant vers son père qui semble vouloir se retirer.

Il nous voit et s'éloigne... Vous me fuyez, mon père?

VIRGINIUS.

Je cherche le tyran qui m'a offensé. Il ne pa-

raît point ; laissez-moi partir, je n'ai rien à demander ici.

VIRGINIE.

Quelles paroles ! quel regard ! Mon père, au nom des dieux, qu'a fait votre fille pour être ainsi repoussée ? Votre vue vous tromperait-elle? ne me reconnaissez-vous plus ? Ah ! je n'ai point éprouvé assez de tourment, celui-ci me manquait encore.

VIRGINIUS.

Ma fille n'eût point oublié ses devoirs ni ce qu'elle est. Virginie déteste ces lieux et ne peut y être ; elle n'a point mendié la protection de mon persécuteur ; non, non, elle ne se cache pas dans le palais d'Appius : on la trouverait plutôt sous les débris de ma demeure.

VIRGINIE.

Je vois le sujet de vos plaintes. La protection d'un ennemi a sauvé les jours de votre fille. J'ai cru que mon devoir, mon zèle pour vous, pour l'état, ne demandaient pas ma mort pour justifier votre haine ; que mon sang, quelque gloire qu'il trouve à être le vôtre, m'appartenait aussi, et que je devais l'épargner. Vengez-vous de ce cœur assez peu romain pour n'avoir pas su mourir sans se plaindre. J'ai fait plus : oui, il est vrai, mon père, j'ai cherché un défenseur aux pieds d'Appius ; oui, j'ai conjuré sa vertu, son humanité, son honneur, de sauver une vie que je croyais nécessaire à votre félicité. Pardonnez mon erreur, je ne savais pas combien cette consolation était au-dessous de votre courage, et le peu de recon-

naissance que devait vous inspirer le service rendu à votre fille lorsqu'elle devenait alors pour vous le don d'un ennemi. Mon sort est bien cruel ! je suis une proie abandonnée au hasard par vous, par votre parti, oubliée par lui, défendue par vos ennemis ; je suis arrachée au carnage pour être en butte à l'injustice. On m'emporte presque sans vie d'une maison en ruine ; et lorsque mon regard éteint s'ouvre, rempli de larmes, pour être consolée par le père que le ciel m'a rendu ; lorsque Appius vous rappelle du camp pour devenir le protecteur d'une fille qui a souffert pour vous, c'est alors, mon père, que vous me voyez avec horreur, que vous regrettez que je ne sois point devenue la victime de la violence, que vous me reprochez les secours qui m'ont été accordés ! vous repoussez votre fille avec mépris, vous l'accusez d'avoir trahi votre sang et votre nom !

VIRGINIUS.

Virginie ! ai-je été jamais un père injuste et barbare ? Ne t'ai-je pas toujours protégée et chérie ?

VIRGINIE.

Vous n'avez pas cessé d'être l'objet de mon amour, de mon respect. Vous avez toujours partagé ma joie ou ma douleur.

VIRGINIUS.

Eh bien ! ne m'accuse donc point de cruauté. Dis-moi, as-tu réfléchi aux devoirs que te prescrivaient ton père et ta patrie ? as-tu oublié le premier principe de la vertu romaine, que la vie a ses droits, mais que l'honneur en a de plus grands ?

VIRGINIE, montrant son cœur.

Ses lois gravées ici n'ont point été violées.

VIRGINIUS.

Elles n'ont point été violées ! Et ne les as-tu pas trahies en sollicitant la protection du tyran de Rome ; lorsque ma fille est tombée aux genoux de mon bourreau ; quand elle a invoqué la générosité de celui qui l'a trompée, qui s'est joué de ses sermens, qui a outragé mon sang ; quand elle court se réfugier près de l'insolent patricien qui à la face de Rome a rejeté sa main avec mépris ? Toi seule me restais ; mais qu'est-ce qui peut m'appartenir dans ce palais ? et si ton cœur m'était ouvert... femme ! quels sentimens, quelle image y trouverais-je peut-être ? C'en est trop... ma fille ; je sais ce qu'un père doit pardonner à ton sexe : j'oublierai tout ; mais souviens-toi que, lorsqu'un père pardonne, il veut que sa blessure soit fermée. Jure donc au nom des dieux, au nom du dieu qui porte les foudres de la vengeance, jure que ton ancien amour pour Appius est éteint, que l'horreur que ses crimes t'inspirent vous sépare à jamais, et qu'elle sera éternelle chez toi comme chez ton père.

VIRGINIE.

Malheureuse !

VIRGINIUS.

Je suis plus infortuné que toi. J'ai tout prévu, tout est confirmé. Tu te tais, malheureuse !

VIRGINIE.

Mon père, que puis-je vous répondre ? Quel ser-

ment me demandez-vous? Si lui seul peut me faire absoudre, punissez-moi, frappez, enfoncez le poignard dans mon cœur, cherchez-y votre ennemi.

VIRGINIUS.

Perfide envers le devoir et la patrie, tu te glorifies de ta honte et d'avoir abandonné la vertu?

VIRGINIE.

Je ne l'ai point trahie. J'ai respecté les nœuds qui enchaînaient ma main à celle de votre ami. J'étais prête, mon père... à m'immoler à vos volontés... à le suivre à l'autel. Sa mort me rend aujourd'hui les droits de la nature....

VIRGINIUS.

Sa mort!... elle est connue ici, et tel est le monument que tu élèves à sa mémoire?

VIRGINIE.

Sa valeur, ses vertus, son dévouement à la patrie, font couler mes larmes; mais, hélas! je n'en puis donner à des liens affreux pour mon cœur, et qui ne furent formés que par la vengeance. Mon père, j'ai tout fait, tout souffert pour vous. Étouffez, au nom des dieux, cette haine implacable qui brûle dans votre âme, et qu'un rayon d'espérance vienne calmer ma douleur. Oubliez, oubliez pour toujours ce décemvir plein d'animosité, le tyran de votre patrie; que le maître du tonnerre lance sur moi ses foudres si Appius l'est encore. Non, il n'est plus un tyran. Ah! si vous aimez Rome, voyez-la avec joie rendue à la liberté; ses chaînes sont brisées. Si un sentiment de pitié pour les tourmens de votre

fille vit encore dans votre âme, réjouissez-vous : elle est rendue au bonheur. Les combats vous ont enlevé un ami : eh bien ! mon père, recevez de ma main.... recevez un fils. Rendez enfin justice à Appius, et croyez que....

VIRGINIUS.

Avec quelle cruauté on t'a trompée ! Frémis de l'affreuse clarté qui va frapper tes yeux dessillés. Sais-tu quel est Appius ? sais-tu que ce grand homme qui veut rendre la liberté à Rome, qui va par tant de vertus réparer ses crimes, ce fils que tu veux me donner, sais-tu.... il est.... le meurtrier de Sicinius.

VIRGINIE.

Mon père, qu'osez-vous dire ? Sicinius a péri dans le combat....

VIRGINIUS.

Préparé pour l'assassiner. Si tu n'en crois pas un père, crois-en cet écrit tracé par Appius lui-même, cette preuve irrécusable de son crime. Le hasard l'a fait tomber entre mes mains. Lis et vois comment il sait ordonner des meurtres, et en suspendre l'exécution lorsque ses projets ne sont point parvenus à leur maturité. Virginie, lis et frémis.... Lis !

(Il lui donne une lettre.)

VIRGINIE, à Julie.

Soutiens-moi.

(Elle lit.)

« A Marcius, salut.

» Si Sicinius n'est pas encore sacrifié à ma co-

» lère, ne faites point l'attaque destinée à le faire » périr. Une vengeance plus éclatante demande » qu'on le sauve de la mort jusqu'à ce qu'un autre » ordre vous annonce ma volonté. »

(Avec vivacité.)

Ah, tigre! tu es découvert.... O dieux! le bandeau est arraché de mes yeux. Combien j'étais criminelle!

VIRGINIUS.

Connais toute ta faute; le héros, l'époux que tu as trahi vit encore.... instruit des complots tramés contre sa vie, il suit mes pas, la vengeance le guide.

VIRGINIE, avec désespoir.

Il vit encore!

VIRGINIUS

Échappé aux piéges de l'assassin qui comptait sur sa perte, il revient à Rome par un chemin détourné.... (*Appius entre.*) On vient.... c'est le traître lui-même!

(Virginie se jette avec désespoir dans les bras de Julie, et tenant encore la lettre.)

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, VIRGINIE, JULIE, APPIUS.

VIRGINIUS.

Que le Dieu qui lance la foudre t'anéantisse, tyran! c'est ainsi.... qu'un Romain et un père te salue.

APPIUS.

Devais-je m'attendre à ce discours? Mais Virgi-

nius est toujours le même ; apprends à connaître Appius. Tu sais comment ta fille se trouve dans mon palais ; je te la rends en la sauvant. Je n'ai fait qu'accomplir un devoir envers le malheur et la vertu ; mais si la patrie et la liberté te sont véritablement chères, voici le moment de le prouver : nous fûmes ennemis, Virginius.... je fus coupable. Étouffe ton ressentiment, oublie la haine, les dissensions qui ont régné entre nous ; oublie-les par amour pour Rome qui en a souffert, par amour pour ta fille qui en a été la victime : les nouveaux liens que tu avais formés pour elle sont rompus ; rappelle-toi qu'elle me fut promise ; pardonne ce qu'elle a pardonné.... et le maître de Rome, qui y commande encore, deviendra aujourd'hui ton fils, et simple citoyen comme toi. (*A Virginie.*) Virginie, que ta voix s'unisse à la mienne! toi seule peux toucher un père inexorable.... Tu gardes le silence.... quel regard !... tu ne réponds point ?

VIRGINIE, lui donnant la lettre.

Barbare, voilà ma réponse !

APPIUS, prenant la lettre.

Que vois-je ? quel coup de foudre ! je suis trahi...

(Dans son étonnement il laisse tomber la lettre.)

VIRGINIUS.

Non, tu es seulement découvert, et l'heure de la vengeance a sonné. Tu restes sans voix et sans couleur... Eh bien, sauveur de Rome, et noble concitoyen, qui de ce moment ne devais écouter que la vertu, voilà donc la première preuve que tu nous

donnes de ton changement! On a par tes ordres détruit les foyers du père, assassiné l'époux de la fille pour la mettre en ton pouvoir; et tu veux qu'on étouffe la haine, tu parles de réconciliation! Il fallait donc ne point fouler à tes pieds les lois, la liberté de Rome; il fallait renoncer à une puissance qui n'est plus qu'une usurpation. Mais tremble, il est une autorité plus grande que la tienne : il vit encore ce même peuple, ce sénat qui jura une haine immortelle aux tyrans tels que toi; oui..... sors de ta sécurité. (*Il ramasse la lettre.*) Cet écrit tracé de ta main, cette preuve accusatrice...

APPIUS, le retenant.

Arrête, téméraire!... que prétends-tu?

VIRGINIUS.

Divulguer tes forfaits, venger Rome et moi-même.

APPIUS.

Ne fais point ce que tu ne pourrais réparer plus tard. Ennemi trompé, attends; rends cette lettre, et avant que tu suives les conseils de la vengeance, écoute-moi, Virginius, écoute.

VIRGINIUS.

L'ennemi a parlé pour toi, lorsque ton rival a été cerné et abandonné. Tes complots sont découverts, et cette lettre, tyran, ne me sera arrachée qu'avec la vie. Tu seras jugé sur tes propres écrits.

APPIUS.

Tu es le père de Virginie... mais tremble, je pourrais l'oublier.

VIRGINIUS.

On ne tremble point quand on a mon courage et ma haine. Ton crime sera dénoncé au peuple et au sénat.

APPIUS.

Arrête, Virginius ; songe aux extrémités auxquelles je pourrais me porter. Donne cette lettre ; préviens la honte d'être forcé de la rendre.

VIRGINIUS.

Parle ainsi à ton esclave et non à des hommes libres. Ma résolution est prise, la menace la fortifie.

APPIUS.

Virginius, épargne-toi toi-même ; rappelle tes esprits, et ne me force point à commander. Tu connais ma puissance, et n'ignores pas que je sais l'employer. Donne cette lettre, obéis si la vie t'est chère.

VIRGINIUS.

Arrache-la, si tu peux, des mains du peuple. c'est devant lui que je vais...

APPIUS.

Ce n'est point à lui que je m'adresserai. Licteurs !

VIRGINIUS.

Eh quoi ! tu oses...

VIRGINIE.

Au nom des dieux, barbare !..

APPIUS, aux licteurs.

Entourez ce traître, et le retenez en ces lieux.

VIRGINIUS.

Ah ! c'est ainsi, scélérat, que tu abuses de ta puissance...

APPIUS.

Dis plutôt que c'est ainsi que j'humilie l'orgueil et que je brave les menaces. Réfléchis encore, et entends la voix de la prudence.

VIRGINIUS.

Oppresseur de mon pays, poursuis. Voilà, voilà mon cœur; répands jusqu'à la dernière goutte de mon sang; mais souviens-toi que ta puissance sera de courte durée; tes violences seront bientôt punies.

APPIUS.

Eh bien, cruel ! va jouir au fond des cachots de l'espoir de cette vengeance qu'appellent tes souhaits. Licteurs, qu'on l'entraîne.

VIRGINIUS, en s'en allant.

Crois-moi, rive mes chaînes avec soin ; tremble si elles viennent à se rompre.

(On l'emmène.)

VIRGINIE, à Appius.

Barbare !... Partout où vous le conduirez, que sa fille soit réunie à lui ! (*Elle court après Virginius.*) Mon père !... je te suis.... attends.... Ah ! bourreaux, arrêtez !...

(Quelques licteurs se retournent au moment de sortir, et l'empêchent de le suivre.)

SCÈNE V.

VIRGINIE, APPIUS, JULIE.

VIRGINIE, revenant sur ses pas, aperçoit Appius.

Que la foudre tombe sur moi et m'écrase aux yeux du tyran !

(Elle se jette dans les bras de Julie et détourne la vue.)

APPIUS, s'avançant vers elle avec hésitation, et lui parlant avec tendresse.

Virginie ! sois moins injuste. Je ne suis point un tyran ; c'est ton père qui l'est, et non Appius : implacable dans sa haine, il n'a pas voulu m'écouter, il m'a forcé à me montrer rigoureux envers lui. Sois plus équitable et plus généreuse ; l'esclave le plus criminel a le droit de se justifier. Ne laisse pas mon cœur en proie aux plus cruels tourmens. C'est un sort horrible que d'être haï.... et méconnu.

VIRGINIE.

Et qui, pour son malheur, a mieux appris à te connaître que moi, barbare ? A qui as-tu coûté plus de larmes, de honte et de douleur ? Quel cœur as-tu percé de plus de coups de poignard ? O dieux ! telle était donc la générosité avec laquelle tu protégeais la vie d'un ennemi ! tandis qu'on l'assassine par ton ordre, tu gémis de sa perte, et m'offres la main qui l'a tramée. Tyran de ma patrie, oppresseur de mon père, meurtrier de mon époux, il ne te restait plus qu'à rallumer dans mon cœur une flamme que tes

crimes n'avaient pas encore éteinte, une flamme qui me rend horrible à moi-même, dont tu m'as déjà si justement punie. Était-ce donc là cet amour pour la liberté, pour la vertu, que tu me jurais tout à l'heure ? Mon père, chargé de fers à mes yeux, en est le premier gage. Au nom de l'humanité, au nom des dieux vengeurs, éloigne-toi de ma vue, et vante-toi de m'avoir laissée ici répandant des larmes dont la source ne tarira plus. Dis que j'ai partagé un instant tes forfaits..... peut-être que mes tourmens expieront les fautes commises envers un père au désespoir, envers un époux, envers la patrie. Que ne puis-je aussi, barbare, les expier par ma haine ! Mais tremble des coups qui te sont destinés : Sicinius vit encore... Il vient, et saura me venger.

(Elle sort avec Julie.)

SCÈNE VI.

APPIUS, avec consternation.

Sicinius vit encore !..... quelles paroles ! quel coup de foudre ! tout se réunit donc aujourd'hui pour m'accabler ; et le Tartare lui-même envoie des ombres sur la terre pour me tourmenter. Sicinius vit encore !... Eh bien ! unissez-vous, ennemis et esprits de l'abîme ! votre puissance ne parviendra pas à éteindre le feu qui dévore mon cœur, ni à en arracher l'image de cette ingrate dont le regard et la voix sont toujours présens à mon souvenir... Elle était née pour Appius, elle lui appartiendra ;

peu m'importe que Rome dise que je suis parvenu à mon but par la douceur ou par la violence, par la vertu ou par le crime ! A quoi m'a servi d'aimer la vertu, d'abandonner le chemin du crime, et de former des résolutions généreuses ? qui m'a rendu justice ? la haine ne me poursuit-elle pas toujours aussi aveuglément ? Barbares ! courez à la vengeance ; plus cruel que vous, je deviendrai aussi plus terrible. Et toi qui fais mon tourment, qui déchires mon cœur, tremble enfin devant celui qui aurait donné sa vie pour toi.

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

APPIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Oui, seigneur, Sicinius, sauvé des mains de l'ennemi, parcourt Rome, soulève le peuple, et, guidé par une aveugle rage, il déconcerte nos projets. Une lettre écrite de votre main, mais surtout les fers de Virginius, sa prison forcée par son ami en armes, tels sont, seigneur, les nouveaux dangers qui vous menacent; on ne peut les éviter que par des coups hardis qui effraient l'audace des séditieux.

APPIUS.

Le traître! soulever des rebelles, se mettre à leur tête, et, les armes à la main, oser arracher de sa prison, au milieu de Rome même, un factieux, un ennemi du repos public, placé sous le glaive de la loi! Non, cette témérité demande un châtiment terrible; un exemple est nécessaire; il sera donné, peut-être.... Que fait Virginius?

CLAUDIUS.

Accompagné de son libérateur et de beaucoup

de Romains qui les secondent, il va demander justice d'Appius au sénat.

APPIUS.

Bien, Rome ! tu es donc impatiente de retrouver Appius ! tes vœux seront exaucés ; tout peut être réparé. Et toi aussi, Claudius, tu me reconnaîtras. Que Sicinius porte ses plaintes devant un sénat timide, quel fruit espère-t-il de cette démarche ? La preuve du piége tendu aux jours de Sicinius est déjà la proie des flammes ; ma lettre a été arrachée des mains du traître avant que la prison se fût refermée sur lui. Privés de cette preuve, leur accusation deviendra un crime ; et quoiqu'on l'ait écoutée, quoiqu'on y croie secrètement, elle sera étouffée par la crainte qu'inspirera leur châtiment.

CLAUDIUS.

Oui, votre ennemi pourra être considéré comme calomniateur ; mais l'armée qui a quitté le camp pour se diriger vers Rome....

APPIUS.

Elle sera rencontrée par le décret du sénat, qui déclare qu'elle est abusée, et lui ordonne de s'arrêter. Tout doit sembler lui prouver qu'elle a été séduite ; la présence de Sicinius à Rome donne un démenti au bruit de son assassinat. Mais, Claudius, ce n'est point assez que le danger s'éloigne, il faut encore jouir de la vengeance.

CLAUDIUS.

Votre sûreté le demande.

APPIUS.

Et ma fierté encore plus.

CLAUDIUS.

Je vous reconnais à ces sentimens, seigneur. Je vois avec joie que votre faiblesse est surmontée; le souverain renaît, l'amour a fui.

APPIUS.

Non, Claudius, ne le crois point; tu te tromperais; mais l'amour est enfin devenu dans mon cœur de la rage : ce n'est plus un feu allumé par le ciel, c'est la torche des furies entre les mains de la haine, de la vengeance. Moi!... renoncer à mes droits sur Virginie! pour voir donner sa main, à qui? à mon plus cruel ennemi! moi!... non-seulement la victime, mais encore le témoin de la félicité dont elle le ferait jouir! Non, non; si je n'ai plus l'espoir d'être heureux, cherchons une consolation dans la ruine de son bonheur. Crois-moi, crois-en ma parole, Sicinius périra à quelque prix que ce puisse être.

CLAUDIUS.

On dit que tout se prépare aujourd'hui pour cet hymen, et que Virginius joindra la main de sa fille à celle de Sicinius aussitôt qu'elle quittera ce palais.

APPIUS.

Il faudra d'abord, Claudius, qu'il satisfasse à la violence qu'il a commise. Rome est offensée, Rome punira le crime. Sicinius est un dieu dont la puissance sera invincible, si on le trouve encore à Rome à la fin du jour.

CLAUDIUS.

Je devine votre résolution, et sais ce que vous pouvez. Mais cependant si Virginie....

APPIUS.

Mes gardes veillent sur tous ses pas dans ce palais : on ne peut l'enlever, et la fuite est impossible. Je sais le nom cruel qu'elle donne à cette rigueur; mais elle ne quittera plus ces lieux : elle s'est arrachée sans pitié d'auprès de son amant; elle restera au pouvoir du tyran. Viens, Claudius... Que vois-je? Sicinius!

SCÈNE II.

APPIUS, CLAUDIUS, SICINIUS.

SICINIUS.

Arrête, barbare! et vois avec confusion le mortel qui se présente devant toi. Voici l'ennemi à qui tu as dressé les piéges les plus noirs qui aient encore signalé ta puissance; voici le rival détesté que tu voulais priver d'une épouse et de la vie. Exécute mieux désormais les forfaits que tu méditeras. Sicinius vit encore, et vit pour se venger. Oui, si ce n'est point une vaine chimère qu'au-dessus de ces nuages habite une puissance invisible qui porte un foudre vengeur; si jamais il a été lancé contre un traître; si Rome a le courage de ne pas se borner à maudire en secret ta violence, ta perfidie, sa honte et ses chaînes; alors, tyran, tremble; ton heure

est venue. Ma vengeance a déjà commencé : tes complots sont connus; la prison de Virginius est ouverte; il ne reste plus que sa fille à arracher à ton pouvoir. Elle fut l'objet de ton mépris, Rome sait avec quelle cruauté perfide tu l'abandonnas. Maintenant quelle appartient à un autre, tu veux la lui ravir, et tu l'aimes lorsque l'amour devient un crime! Mais elle me suivra, elle quittera ce palais; tel est le devoir qui m'a fait pénétrer ici.... Hâte-toi, tyran, de me rendre mon épouse.

APPIUS.

Elle ne l'est point encore ; et, malgré ta fureur, elle ne le sera pas tant que je vivrai : voilà ma réponse. Mais toi, qui oses porter la témérité à cet excès, as-tu oublié ta violence et ton crime envers l'état et les lois qui te condamneront aujourd'hui? Je sors pour te faire sentir dans peu lequel de nous deux sera le plus tôt atteint par la foudre vengeresse. Arrache en attendant, si tu le peux, du milieu de mes gardes, celle que tu nommes ton épouse.

SCÈNE III.

APPIUS, CLAUDIUS, SICINIUS, VIRGINIE.

VIRGINIE. Elle entre précipitamment, et s'adresse à Sicinius.

O vous que le ciel dans sa justice envoie pour me défendre, délivré vous-même des bourreaux que le tyran avait suscités contre vous, sauvez la fille de votre ami ; tirez-la de ce palais détesté où elle a cherché un asile, et n'a trouvé....

qu'une prison. Retenue en ces lieux par une violence sans exemple, où puis-je fuir? qui prendra ma défense? Je me vois partout entourée de cruels satellites; mon père, dans la nuit des cachots, n'entend point ma voix; mon imprudence est enfin punie. Je n'invoque pas contre l'oppression vos sentimens pour celle qui vous fut destinée; j'ai recours à votre haine contre la violence et l'injustice....

SICINIUS, à Appius

Ses plaintes ne te font pas rougir, tyran?

APPIUS, avec une fureur concentrée.

Je rougis, il est vrai; mais seulement de troubler pour deux cœurs aussi fidèles un moment digne d'envie.... Renouvelez, couple généreux, votre heureux lien. D'autres intérêts m'appellent ailleurs. (*A Sicinius.*) Tu apprendras bientôt de mes nouvelles. Adieu.

(Il sort précipitamment avec Claudius.)

SCÈNE IV.

VIRGINIE, SICINIUS.

SICINIUS, après quelques instans de silence pendant lesquels Virginie exprime son trouble.

Lorsque pour le châtiment du crime, et pour le salut de Rome, peut-être, j'ai été soustrait à la mort qui menaçait mes jours; lorsque je suis accouru dans ces lieux pour me venger, jugez de mon étonnement en apprenant que mon épouse habitait le pa-

lais de mon assassin. Ce n'était donc pas seulement à ma vie qu'il en voulait!... Je crains de m'éclairer davantage, et de découvrir qu'Appius pouvait avoir pour complice celle qui aurait dû l'être moins que tout autre. Que Virginie juge elle-même de l'état de son cœur, c'en est assez. Vous m'appartenez par la foi des sermens : ils vous ont pour jamais liée à moi. Vous n'aurez point oublié que mon honneur vous est confié; j'en suis certain; mais devais-je m'attendre à voir mon épouse s'abaisser jusqu'à mendier la protection de mon ennemi, de l'oppresseur de son père? Si elle fermait l'oreille à la voix de la vengeance, tout ne lui faisait-il pas une loi d'écouter celle de la nature? Ce reproche vous irrite; je l'avais prévu. Mes expressions sévères, mais vraies, portent l'empreinte de mon âme. Que d'autres se plaignent avec tranquillité de leurs offenses; pour moi.... je ne veux point tromper, et n'ai point appris à l'être. Soldat et Romain, j'exige qu'on observe ses devoirs avec la même rigidité que moi. Votre père, jeté dans les fers contre les lois de Rome et de l'honneur par les ordres du scélérat qui en voulait à mes jours, devait être le premier objet de mes soins. Ses chaînes, son malheur, ont été pleurés par Virginie : qu'elle se console, il est libre; Rome connaît son innocence. A la tête d'une troupe d'amis que j'ai eu le bonheur de rencontrer, j'ai volé vers sa prison, j'en ai brisé les portes, j'ai pénétré jusqu'au lieu qui le renfermait; et, renversant ses gardes surpris, j'ai conduit devant le peuple cette victime du despotisme : plein d'une énergie que l'âge n'a point en-

core affaiblie, il est allé accuser son tyran devant le sénat. Il y reverra bientôt son ami; mais, aussitôt que votre père a été rendu à la liberté, j'ai dû, avant de m'occuper de ma propre vengeance, offrir mes services et mon bras à Virginie. Je suis consterné, pour vous et pour moi, de voir combien mes secours vous sont nécessaires sur le bord du précipice où vous cessez d'écouter la voix du devoir.

VIRGINIE.

Ce discours excite ma surprise; de telles expressions n'avaient pas encore frappé mon oreille; et je ne croyais pas que l'instant où je réclamais votre secours dût être celui de vos reproches. Il eût été plus généreux, au lieu de vous constituer mon juge, de n'être que mon protecteur; plus digne de vous de ne pas outrager une infortunée que vous vouliez servir. Mais ne croyez pas, quelque criminelle que vous me supposiez, que je craigne ou déguise la vérité. Virginie ne s'abaissera point jusqu'à se justifier. Il a été un instant, j'en conviens avec douleur, où Appius a su retrouver le chemin de mon cœur; où un feu mal éteint a repris toute sa force à la nouvelle de votre mort; c'est au ciel à décider si j'ai été trompée. Il suffit; vous connaissez mon crime.... vous pouvez vous venger : réfléchissez à ce que vous voulez faire pour moi, et si c'est pour ma défense que votre bras doit s'armer.

SICINIUS.

Je vous laisse à juger les droits que vous y avez. Je ne veux point prévoir la récompense que je vais conquérir, ni à qui dans ce moment vous donnez

la préférence. Je ne puis vous flatter, mais je saurai mourir pour vous. Elle existe encore cette troupe valeureuse qui a su briser les fers de Virginius; trompé ou non, je cours vous défendre. Mon bras vous vengera, et l'honneur me prescrira ensuite ce dont je devrai conserver le souvenir ou perdre la mémoire.

(Il sort.)

SCÈNE V.

VIRGINIE, ensuite JULIE.

VIRGINIE.

Eh bien! reprends tes promesses, et romps une union détestée : voilà les seuls vœux dont je puisse payer ta protection, et l'unique moyen qui te reste pour obtenir ma reconnaissance. (*A Julie qui entre.*) Quel orgueil! Non, Julie, crois-moi, on ne change point sa nature; un rocher ne saurait s'attendrir : tel est Sicinius. Tout me désespère, tout m'humilie. Ce n'était pas assez d'aimer un barbare qui a détruit le repos de mon cœur et qui m'outrage, je suis forcée de solliciter la protection de celui que, peut-être, je hais plus que la violence. Cette humiliation me manquait, de mendier son secours et d'être en butte à son mépris. Non, aucune expression ne saurait te rendre ce que j'éprouve; un esclave criminel, répondant à son juge, est interrogé avec moins d'ignominie, avec des paroles moins dures.

JULIE.

Sicinius, indigné de trouver son épouse au pouvoir d'Appius, n'a pas su retenir les mouvemens d'une jalousie trop pardonnable; condamnez son emportement, mais comptez sur son bras. Votre père, délivré par lui, est le garant de son dévouement et de sa puissance.

VIRGINIE.

Qu'il s'en serve pour d'autres que moi. Mais, quoi! mon père est libre... et ne reparaît point ici; et, tandis qu'il s'occupe avec ardeur de sa vengeance, il laisse sa fille en butte à l'injustice! il s'en remet pour ma défense à d'autres qu'à lui-même! Pourquoi ne vient-il pas me réclamer? O dieux! n'y a-t-il donc pas assez long-temps que je souffre dans ce palais? Non, Julie, tu ne connais point le plus cruel de mes tourmens.

JULIE.

Ah! que peut-il vous rester à m'apprendre?

VIRGINIE.

Tu ne connais jusqu'ici que les crimes d'Appius : mon père dans les chaînes, moi-même prisonnière en ces lieux, la liberté de Rome violée sans égard pour les dieux et les lois, son horrible tentative contre les jours de Sicinius, tous ces crimes te sont connus; mais tu ignores celui.... de Virginie.

JULIE.

Le vôtre?

VIRGINIE.

Écoute, et comprends enfin combien je suis cou-

pable. Malgré les malheurs de mon père, malgré les tourmens que j'endure.... frémis et rougis pour ton amie.... Mon criminel tyran.... je.... l'aime encore.

JULIE.

Virginie, rappelez votre vertu, votre noble courage, et souvenez-vous des devoirs que vous imposent un père, un époux.

VIRGINIE.

Un époux!... Cruelle amie, tu lis dans mon cœur, et tu peux prononcer ce nom odieux!

JULIE.

Quel avenir je prévois pour vous!

VIRGINIE.

Ne crois pas, Julie, qu'oubliant le devoir et l'honneur, je sente une joie secrète de mon horrible penchant; il ne peut te paraître plus affreux qu'à moi; mais je le combats et veux le surmonter. Malgré sa force, la victoire restera à mon père, à ma patrie; toute faiblesse doit céder devant leurs droits sacrés, et leur ennemi est le mien pour toujours. Mais aussi, quand je leur sacrifie mon bonheur, qu'il me soit permis de me consacrer entièrement à eux et à mon désespoir. Qu'un père ne me force point à me soumettre au joug de Sicinius, et qu'indifférent pour les tourmens qui déchirent le cœur de sa fille, il ne paie point de mes larmes sa dette envers un ami. Si tel doit être mon sort, la mort sera mon refuge.

JULIE.

Votre père s'avance vers nous.

SCÈNE VI.

VIRGINIE, JULIE, VIRGINIUS.

VIRGINIE, courant au-devant de Virginius.

Avec quelle joie, mon père, je vous vois délivré de vos chaînes ! Mais, ô ciel ! quels nouveaux tourmens votre regard douloureux vient-il m'annoncer ?

VIRGINIUS.

Oh ! pourquoi ton père ne porte-t-il point encore des fers, quand Rome en est accablée ? C'en est fait, plus de moyens de secouer le joug ; tout espoir de vengeance s'est évanoui : Appius triomphe encore une fois. C'est en vain que j'ai porté ma plainte devant le peuple et le sénat ; c'est en vain que j'ai dénoncé ses projets sanguinaires, son injustice envers moi : la terreur qu'imprime sa puissance a glacé tous les cœurs. En vain j'ai invoqué la vengeance des lois contre mon tyran, contre l'oppresseur de Rome, tout a gardé un morne silence ; pas une voix, non, pas une seule voix, ne s'est élevée pour défendre des droits si saints. Le tyran a trouvé sa force dans ce lâche abattement. Son arrogante fierté se repaissait avec orgueil de voir tous les courages fléchir sous le poids de son autorité.

VIRGINIE.

Eh bien, dans notre malheur, que nous reste-t-il à faire ?

VIRGINIUS.

Tu ne sais pas encore tout. Sicinius, autrefois écouté, a joint sa voix à la mienne ; nous avons vu bientôt tous deux notre infortune et le triomphe de notre ennemi dans l'abandon de nos propres amis. Espérant du moins sauver son épouse, il a cherché à réunir les troupes qui avaient rompu mes fers ; mais, vaincues par les satellites du tyran, elles étaient dispersées ou plongées dans les cachots. Sicinius, appelé lui-même devant le tribunal d'Appius, a ete condamné, malgré ses vertus, à finir ses jours dans l'exil.

VIRGINIE.

On permet à Appius de s'abandonner ainsi à sa fureur ?

VIRGINIUS.

Quel soutien peut-on espérer des esclaves d'un despote ? mais que les furies s'emparent de mon cœur si j'abandonne un ami malheureux ; l'infortune et la reconnaissance resserrent nos liens.

VIRGINIE.

Mais lorsque, malgré vous, ces liens sont rompus par le sort, lorsque Sicinius est exilé loin de vous, de sa patrie....

VIRGINIUS.

Mes devoirs en sont-ils changés, et ta main t'est-elle rendue ? En perdant ses droits de citoyen, perd-il aussi l'espoir d'être suivi par un ami et consolé par une épouse ?

VIRGINIE.

Au nom des dieux, mon père, où tend ce discours ? n'augmentez pas mon effroi en me faisant craindre de nouvelles douleurs. Je rends justice à Sicinius, j'honore et je plains sa vertu persécutée ; mais c'est me sacrifier que de me forcer à partager son exil : alors, mon père, alors je serai plus infortunée que lui. Ne lui donneriez-vous votre fille que pour l'enlever à sa patrie ? Ma famille, avilie et proscrite, me verrait terminer ma vie sous le poids de l'ignominie et dans des larmes continuelles ! Sicinius ne peut demander un tel sacrifice ; et en serait-il digne, s'il l'exigeait ?

VIRGINIUS.

Dis-moi plutôt si tu es digne toi-même de porter mon nom, quand la vertu ne te commande point ce sacrifice ? Connais-tu un crime plus odieux que d'abandonner un ami dans l'infortune ? y a-t-il un sort plus digne d'envie que d'être la récompense du mérite persécuté ? Quel doit être le bonheur d'une femme lorsqu'elle change un exil en triomphe, et que, conduite dans une chaumière par un héros, elle peut se dire : Ma présence en fait pour lui un palais. Mais, va, couvre ton nom d'opprobre ; ton vieux père suivra seul son ami.

VIRGINIE.

Votre résolution, mon père....

VIRGINIUS.

Est de fuir la tyrannie qui blesse mes regards,

d'abandonner un peuple qui n'a point horreur de ses chaînes; de t'arracher à la fureur d'un monstre; de chercher une retraite pour mes derniers jours, où je ne rougisse point du nom de ton père. Tu te tais! mon espoir, mon dernier vœu ne sera-t-il pas exaucé? ma fille refuse-t-elle de partager mon sort?

VIRGINIE.

Elle est habituée aux dangers et ne les craint plus; sa faiblesse et son sexe, elle oublie tout pour vous. Mais toujours fugitive, toujours errante, n'avoir jamais un asile assuré; devenir un objet de pitié pour des peuples inconnus; voir loin de Rome s'écouler vos années, et se terminer dans le mépris les jours qui vous sont encore comptés; lorsque vous ne serez plus, être la victime d'un époux dont mon âme ne peut partager les sentimens; qui peut-être, s'oubliant lui-même, reprochera un jour son malheur à votre fille; voilà, mon père, le sort que vous me préparez. Vous le voulez, soyez content, je vous suis.

VIRGINIUS.

Tu seras heureuse, crois-en mon cœur; tu auras rempli ton devoir, Rome t'admirera. Viens, hâtons-nous de sortir. Ton père te protége, ton père te conduit; oserait-on arrêter tes pas? non; suis-moi.

VIRGINIE, donnant en s'en allant une main à son père, et s'appuyant de l'autre sur Julie.

O dieux! ô dieux!

SCÈNE VII.

VIRGINIE, VIRGINIUS, JULIE, APPIUS, CLAUDIUS.

APPIUS, venant avec vivacité au-devant de Virginius.

Arrête! où cours-tu?

VIRGINIUS.

Loin de Rome et de l'esclavage.

APPIUS.

Loin de Rome! la renommée ne m'avait donc point trompé! tu veux suivre un ami et livrer tes jours au mépris de l'exil!

VIRGINIUS.

Le mépris ne me suivra point; il suit le crime, nous le laissons à Rome... il habite ce palais. Règne par le glaive des bourreaux sur une patrie enchaînée à tes pieds; tends des piéges meurtriers à tous ceux qui voudront s'élever contre ta puissance; condamne à l'exil ceux que tu ne pourras faire périr; couvre tes crimes du manteau des lois, et enlève les filles à leurs pères, les femmes à leurs époux: ma fille du moins ne sera point ta proie. Je vais donner sa main à l'homme que tu as abreuvé d'outrages. Récompense de sa vertu, sa consolation dans le malheur, ma fille le suivra dans l'exil, et ne conservera de ton souvenir qu'une misère partagée avec son père et son époux.

APPIUS.

Traître! ta vengeance manquera ici son but. Virginie ne partagera point avec toi la honte de ta fuite. Elle appartient à l'état; tu n'as point le droit de forcer son choix, de sacrifier ses jours. Jusqu'à ce que la loi ait parlé, elle sera défendue contre les violences d'un père, et restera sous ma protection.

VIRGINIE.

Sous ta protection?... et tu ne rougis point!... ta protection! j'y ai eu recours une fois... et c'est une prison, tyran, où au mépris des lois on me retient captive; partout tes gardes m'ont fermé le passage. Qui t'a donné le droit d'enchaîner, de méconnaître l'autorité d'un père qui veut briser mes chaînes? n'ai-je pas celui de consacrer mes jours à l'auteur de ma vie? où trouvera-t-on un peuple assez féroce pour oser me défendre de partager sa fuite et ses malheurs? et toi qui les causes, me crois-tu assez criminelle pour abandonner un père au déclin de ses jours, et assez vile pour retirer le don de ma main au moment où l'injustice poursuit un ami? Va, la fuite qui metra une éternelle barrière entre ce cœur et tes crimes, qui me conduira dans les déserts, loin de ta vue, est la plus grande faveur que je puisse demander aux dieux. Tu connais ma pensée, mon choix, barbare!... Conduisez-moi mon père,... voici ma main!

VIRGINIUS.

Tyran, j'ai donc dans mon affliction le plaisir de te laisser avec le poignard dans le cœur!

APPIUS.

Tremble de faire un pas, il pourrait t'être funeste.... Virginie, ta résolution est prise; entends la mienne : ne pense pas que tu puisses quitter, ni Rome, ni moi, ni ces murs. Mon bras à défaut des lois saura t'en empêcher. Si ton père t'est cher, prends soin de ses jours; il ne portera plus dans les cachots des chaînes forgées un jour, et rompues le lendemain, mais au moindre pas que tu feras pour le suivre, le poignard l'arrêtera pour jamais.

VIRGINIE.

Dieux!... Monstre féroce!

APPIUS.

Il est vrai, je le suis enfin devenu. Tu n'as plus qu'à choisir.

VIRGINIUS.

Penses-tu, scélérat, qu'il n'existe plus de puissance capable de punir un monstre tel que toi? Mon bras désarmé ne doit pas t'inspirer de crainte; mais Rome a encore des armes et des enfans pour les porter. Parcourant tous les pays soumis à Rome, dans les foyers, sur les places publiques, partout ma voix invoquera les droits paternels foulés aux pieds; et si la tyrannie n'a pas étouffé tout sentiment de liberté, malheur à toi lorsque je reparaîtrai dans ces lieux.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

VIRGINIE, APPIUS, JULIE, CLAUDIUS.

APPIUS.

Eh bien! cruelle, vois ton ouvrage. Les premiers pas sont faits; poursuis, et force-moi à l'accomplissement de ma vengance. Ta haine....

VIRGINIE.

Mérite-la,.... mais épargne-moi l'horreur de t'entendre. Te voir est un supplice, t'écouter est un crime.

(Elle sort avec Julie.)

SCÈNE IX.

APPIUS, CLAUDIUS.

CLAUDIUS.

Seigneur, ce que vous avez osé ne peut plus se réparer : il ne vous reste plus que le choix de les perdre..... ou de succomber. Virginius crie à la vengeance ; on ne peut plus méconnaître ses droits. Tant qu'il sera père, Appius sera un tyran. Vous pouvez donner des chaînes à Rome, opprimer le sénat et le peuple, mais non arracher une fille à son père. Tremblez, seigneur; Virginius triomphera de vous, si vous ne cherchez à couvrir d'un voile favorable la violence que vous venez d'exercer. Croyez-en mes conseils; que votre hésitation ait

enfin un terme : rappelez-vous qu'il s'agit de votre amour.... de votre amante.

APPIUS.

C'est en frémissant que je t'écoute, cruel ami! Quoi! lui enlever tout : nom, liberté, famille, un père, l'abaisser au sort des esclaves! C'est la seule cruauté qui me reste encore à exercer; mais je consens à tout plutôt que de la perdre. Hasardons tout ce qui peut empêcher sa fuite. Je suis enfin parvenu au dernier degré du crime. Mais ne suis-je point déjà pour elle un objet d'horreur? Je n'ai plus qu'un pas à faire pour mériter ma propre haine.

FIN DU QUATRIEME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

VIRGINIE, VIRGINIUS.

VIRGINIE.

Eh bien, mon père! quel est mon arrêt? Virginie est-elle libre? Rome revient-elle à son ancienne vertu?

VIRGINIUS.

J'ai fait une dernière tentative, mais sans succès. Rome connaît mon offense et ne l'a point ressentie; elle voit son humiliation, la violence du tyran, et baise en tremblant les chaînes dont il l'accable. Personne ne s'est levé pour protéger un être sans défense. Le courage, la vertu, l'énergie des Romains, tout est anéanti. Dans cet instant cruel, tu n'as pour appui, ma fille, que le ciel et un père au désespoir.

VIRGINIE.

Chacune de vos paroles est un coup de foudre. Voilà donc Rome et ce peuple roi! Il a eu la force des lions pour détruire vos foyers, et il reste sans courage lorsqu'il s'agit de prendre sa défense et la vôtre! Quelle est votre résolution?

VIRGINIUS.

D'abandonner ce lieu habité par des esclaves; de me soustraire à un joug dont aucune loi ne préserve; de fuir.

VIRGINIE.

Mais ces gardes qui observent mes pas!

VIRGINIUS.

Ils servent un tyran, ma fille, ils sont sans courage; cette épée suffit. Sicinius est prêt à se joindre à nous. Viens.

VIRGINIE.

Rome existe encore; son courage peut renaître.

VIRGINIUS.

Rome est peuplée d'esclaves, et n'a plus de citoyens. La voix du tyran s'est fait entendre et l'armée n'avance plus; un ordre du sénat a suspendu sa marche. Le soldat sans vertu a réfléchi, changé d'avis, et tremble lui-même aujourd'hui; et Appius s'abandonne à de nouveaux forfaits.

VIRGINIE.

A de nouveaux forfaits?

VIRGINIUS.

Chaque jour, chaque heure semblent faits pour donner naissance à un crime. Ce qu'Appius fatigué ne veut plus faire, ses favoris l'exécutent en son nom. On dit que Claudius, bravant les hommes et les dieux, s'est présenté à son tribunal, et a osé y disputer un enfant à son père. On ne sait ce qui s'est passé auparavant; mais celle contre qui se trame cet horrible complot est connue par sa

beauté, ses vertus, son innocence. Ses charmes ont séduit le scélérat. Grâces enchanteresses! qui pourrait compter les crimes, les malheurs, que vous avez causés en tous lieux.

VIRGINIE.

Mon âme est saisie d'effroi en écoutant votre récit. Quel peut être le but de Claudius?

VIRGINIUS.

Pour arracher cette infortunée des bras d'un père, il lui dispute sa naissance, son nom; et pour se l'approprier, il prétend qu'elle est née dans l'esclavage; ce crime manquait à Rome. Mais cessons ce discours, c'est assez pour nous de nos propres malheurs. J'ai appris ce que je viens de te dire, par les murmures et les cris du peuple dont le mécontentement augmentait de momens en momens, lorsque je traversais la foule pour me rendre en ces lieux; mais personne n'a pu m'instruire de l'issue de cet événement. Chacun craint d'être atteint par la foudre cachée dans les nuages qui planent sur nos têtes. Viens, suis-moi... ne perdons pas un instant précieux.

VIRGINIE.

On ne sait point le nom de cette infortunée?

VIRGINIUS.

Je te l'ai déjà dit, il m'est inconnu. Mon danger ne me rendait attentif qu'à moi; je courais te joindre. Dans un autre temps peut-être, j'aurais donné mon sang pour la sauver. Elle est née probablement

dans les classes obscures : un nom connu aurait trahi le perfide à l'instant.

VIRGINIE.

Quelle bassesse ! que de crimes ! On arrache une fille des bras de son père, Rome le voit, entend ses plaintes, et ne la sauve pas. Un monstre, un barbare lui dispute sa naissance, l'avilit, et pas un cœur n'est ému ! C'est à la vue de tout un peuple que le calomniateur enlève sa proie ; elle est sacrifiée à sa violence ; et les lois l'abandonnent ! Je ne la connais point ; mais, quelle que soit sa naissance, nous avons le même sexe à défendre et à venger. Au nom de tout ce qui vous est cher, mon père, retournez sur vos pas : sauvez-la, parlez.... Rome serait libre, si Brutus vivait encore. Souvenez-vous que ce fut en élevant la voix pour la femme de Collatin, qu'il donna la mort à la tyrannie et rendit le courage à Rome. Quoi ! le droit de se venger appartient-il seulement aux familles puissantes?

VIRGINIUS.

Ah ! laissons au sort le soin de veiller sur elle, et, crois-moi, ne pensons dans ce moment qu'à notre danger. Un esclave de plus partageant les chaînes de Rome, est un grain de poussière que le vent soulève, chasse, et qu'on oublie. Quelqu'un vient.

VIRGINIE.

C'est Julie. Grands dieux ! quelle pâleur mortelle couvre ses joues, quel effroi est peint dans ses regards !

SCÈNE II.

VIRGINIUS, VIRGINIE, JULIE.

JULIE, entrant avec précipitation.

Je respire à peine; je ne sais ce qui se passe; mais tremblez, Virginie, un malheur vous menace. Un peuple nombreux se presse autour du tribunal; votre nom est prononcé par Claudius. Je ne sais quelle plainte il forme contre votre père; la surprise générale permet seulement d'entendre les mots de *ruse*, de *naissance supposée*, *achetée d'une esclave*. Je crains de pénétrer le sens de ces paroles. Une double garde entoure Appius qui redoute la violence du peuple excitée par la sienne. On n'entend rien de ce qui se dit dans ce cercle; j'ai vu Sicinius repoussé par Claudius : « Un exilé, s'é-» criait-il, n'a point de voix parmi nous. » Sicinius a tiré son épée, un licteur a levé sa hache et porté un coup pour éviter celui qui allait le frapper. La terreur m'a éloignée. Je crains tout.

VIRGINIE, d'une voix entrecoupée et tremblante.

Mon père!... Qu'ai-je entendu?... de qui a-t-on parlé?... Je suis saisie d'effroi !... je me meurs....

VIRGINIUS.

C'est impossible, non;... ce même fer... sera plutôt dirigé.... Attends-moi ici.

(Il veut sortir, Sicinius l'arrête.)

SCÈNE III.

VIRGINIUS, VIRGINIE, JULIE, SICINIUS sanglant et désespéré.

SICINIUS.

Virginius, écoute-moi : le comble de l'outrage t'est préparé. (*A Virginie.*) Et vous, voyez mon sang : il coule pour votre cause; ce qui m'en reste sera encore répandu pour vous. Si vous ne pouvez fuir, tâchez au moins de vous cacher. Je quitte Rome; j'emporte mon injure loin d'elle; mais si ma voix est encore connue de mes guerriers; si l'armée interdite qui entoure ces remparts n'a pas encore oublié la voix de l'honneur; si la vue de mon sang peut ranimer son courage, et que les dieux veuillent accorder enfin à Rome un regard propice, la vengeance et la mort annonceront mon retour. Adieu !

(Il se hâte de sortir.)

SCÈNE IV.

VIRGINIUS, VIRGINIE, JULIE.

VIRGINIE.

Eh bien! mon père ?

VIRGINIUS.

O vengeance ! ô fureur !

VIRGINIE.

Je serais précipitée dans cet abîme d'opprobre ! et c'est du nom de Claudius que le tyran se sert !

VIRGINIUS.

Le traître! il se sert dignement d'un scélérat : voilà ce cœur généreux adoré par Virginie!

VIRGINIE.

Je suis punie, et j'ai mérité de l'être. O soleil! puis-je voir ta lumière sans effroi !

VIRGINIUS.

Il existe encore un protecteur pour nous deux. Adieu; au nom de ce fer je te promets la liberté. Je vais me montrer; attends ici mon retour. Si Appius n'a point étouffé dans son âme tout sentiment romain, ma voix y portera encore l'épouvante.

(Il sort précipitamment.)

SCÈNE V.

VIRGINIE, JULIE.

VIRGINIE.

Virginie n'est plus libre ! elle est condamnée à l'esclavage ! quels coups inattendus m'ont accablée, et par qui me vois-je abaissée au-dessous de tout ce que Rome a de plus vil ! Je suis abreuvée d'ignominie, et je respire encore ! Tyran ! tu as ouvert le tombeau sous mes pas ; mon crime le méritait. Tu étais aimé, barbare ! était-ce à ta main de déchirer

mon cœur? Le mépris de Rome et de la postérité pèsera sur ma cendre. (*A Julie.*) O toi! qui peux à peine soupçonner la profondeur de ma blessure, mes tourmens et ces larmes ne peuvent te rendre ce que j'éprouve : le désespoir ne t'a point encore fait répandre de pleurs; on ne t'a pas imposé le joug de l'esclavage, disputé ta naissance, ta liberté, ton honneur; on ne t'a point séparée de tout ce qui pouvait diminuer l'amertume de ton sort. Et ton persécuteur,... tu ne l'as point aimé!... Il ne fut pas.... pour ta honte, pour la douleur d'un père,.... et malgré tes devoirs, l'idole de ton cœur.

JULIE.

Ce malheur manquait à tous ceux qui, en un jour, vous ont accablée dans ce palais.

VIRGINIE.

Et cependant tu me conseillais d'y rester! Insensée! vois-tu ton ouvrage? tu flattais mon amour.

JULIE.

Votre père, soyez-en sûre, vous vengera. Son âge, son nom, sa vertu....

(Virginius paraît dans le fond du théâtre; ses gestes expriment le plus violent désespoir.)

VIRGINIE, l'apercevant.

Mon père!

SCÈNE VI.

VIRGINIE, VIRGINIUS, JULIE.

VIRGINIUS tourné vers le fond de la scène.

Je succombe, mon bras a trahi mon courage; barbares! et vous prêtez votre appui à un tyran!

VIRGINIE.

O dieux!

VIRGINIUS, à sa fille.

Connais le comble de la bassesse et du crime; on m'a empêché de porter mes pas hors de ce palais; une troupe cruelle m'en a fermé l'issue. Mon cœur est oppressé et dévoré d'une fureur impuissante. J'ai essayé de me servir de mon épée, on m'a désarmé; et tandis qu'on t'opprime, ton père est ici prisonnier.

VIRGINIE.

Tu n'as donc plus, tyran, d'autres crimes à commettre! Pour mieux nous assassiner, tu nous enchaînes ensemble; tu nous déchires et tu étouffes nos cris!

VIRGINIUS.

Le perfide! il avait besoin d'agir ainsi. C'est la voix de ton père que Rome ne devait point entendre. Il redoutait Virginius, parlant au nom de l'honneur, et pour les droits de son sang.

VIRGINIE.

Sois à jamais gouvernée par des tyrans, Rome sans courage!

VIRGINIUS.

Ma fille !

VIRGINIE.

Avez-vous encore une fille, mon père ?

VIRGINIUS.

Non, je ne puis supporter cet assemblage d'horreurs. Le fardeau des ans et des chagrins m'accable, je sens plier sous leur poids mon existence fatiguée, et, pour la première fois, les forces manquent à ma vertu ; mon sang se glace, ma pensée est sombre et mon cœur sans courage. O toi ! qui faisais ma consolation et ma gloire, dois-je descendre dans la tombe, te laissant avilie ?

VIRGINIE.

S'il y avait encore une foudre pour anéantir un barbare !... (*Elle court précipitamment vers Virginius, et embrasse ses genoux.*) Le voici ; il vient.... Sauvez-moi, défendez-moi, mon père.

SCÈNE VII.

VIRGINIUS, VIRGINIE, JULIE, APPIUS.

VIRGINIUS.

As-tu encore, perfide, une vengeance à exercer ? et viens-tu la mettre toi-même dans les fers ?

APPIUS.

Je viens remettre en votre pouvoir un monstre féroce bientôt hors d'état d'être dompté ; un odieux

tyran qu'un mot de vous peut encore rappeler à l'humanité, à l'honneur. Ce mot décidera du sort de Virginie; mon amour met encore des bornes à mes fureurs. Malgré toute la vengeance qu'un orgueil blessé réclame, ma faiblesse épargne l'idole que j'adore. Mais, tremblez; le bras est levé pour la briser. Virginie est encore libre, je n'ai point encore prononcé; tu as encore une fille. Écoute, et réponds-moi : est-elle chère à ton cœur? connais-tu le danger qui la menace?

VIRGINIUS.

Tu oses le demander quand tu vois l'horreur que tu m'inspires, et l'effroi peint dans les regards de Virginie! Ce n'était point assez, tyran, de fermer les portes de ton palais, tu aurais dû empêcher la renommée de pénétrer sous ces voûtes; tu aurais dû enfermer Rome au même instant que moi; Rome remplie de tes crimes, et dont la voix te maudit.

APPIUS.

Rome peut te plaindre,... mais elle ne peut te secourir; cette réflexion aurait dû t'engager à modérer ton orgueil. Penses-y; préviens le coup qui menace tes jours : tu seras ma victime ou mon père,... choisis.

VIRGINIUS.

Crois-tu qu'un homme vertueux puisse hésiter un moment? Moi, ton père!... Je n'oserais plus lever mes regards sur Rome, ni vers l'astre du jour : Voilà la réponse de Virginius.

APPIUS.

Et l'arrêt de sa fille. C'est toi qui le prononces, enfin; c'est ta fureur qui en presse l'exécution; elle brave sans mesure la puissance d'un ennemi irrité, et hâte sa vengeance par un mépris injurieux.

(Il veut sortir.)

VIRGINIUS, le retenant.

Tyran, s'il ne faut que cacher mon désespoir, étouffer les cris de la vengeance, oublier ses droits, réprimer mon amour pour la liberté et pour la vertu; quitter Rome en silence, la laissant dans les fers; ne jamais montrer sur ses places publiques un front redouté; enfin s'il faut moi-même porter ton joug : si c'en est assez pour désarmer ta fureur, ordonne, et tu me verras prêt à me soumettre. Ma fierté ne s'est-elle pas assez humiliée? Eh bien! vois à tes pieds un Romain baigné de larmes; un père qui te supplie au nom de ses cheveux blancs, par égard pour sa vertu, par pitié pour son âge, d'épargner le dernier opprobre à son sang. Que te faut-il de plus, barbare, pour toucher ton cœur, pour t'inspirer quelque compassion?... Non, tigre; non : ton âme ne peut changer. Virginius à tes genoux!... Tu ne rougis pas, tyran?....

VIRGINIE.

Mon père, au nom des dieux et de vous-même, cessez d'avilir votre sang par de si indignes soins pour mon honneur. N'augmentez pas la honte dont mes jours sont menacés en me faisant rougir pour mon père. N'oubliez point sur le bord de la

tombe la gloire de votre vie. Ayez encore assez d'énergie pour supporter vos malheurs. Opposez aux violences d'un tyran, le mépris d'une âme romaine, et souvenez-vous que celui qui brave sa puissance est libre. (*A Appius.*) Va, scélérat! tu as reçu la réponse à laquelle tu devais t'attendre; je serais digne de tes chaînes, si elles pouvaient me faire oublier ce que je me dois.

APPIUS.

Non, cruelle, n'espère pas que je puisse te quitter. Je suis un monstre, un tyran digne de toute ta haine; mais, c'est toi, oui, toi-même qui m'as forcé de le devenir. Tu as fermé ton âme à la voix de mon désespoir. Mets fin à mes tourmens, arrache la mort de mon cœur, tends-moi encore une main prête à confirmer d'anciennes promesses, et Rome verra ensuite si Appius en était digne. Virginie! prends pitié de toi-même et ne sois pas plus barbare que moi!

VIRGINIE.

Épargne de vaines et d'importunes menaces. Tu peux m'ôter mon nom, il t'appartient de le faire; mais je ne puis m'abaisser jusqu'à toi. Je choisirais plutôt un esclave qu'un tyran [4].

APPIUS.

Tu veux ta perte, tu veux me rendre criminel. Ta haine triomphe, réjouis-toi, tes souhaits seront accomplis. Elle t'attend, cette joie, qui seule peut te flatter, celle de m'avoir précipité d'abîme en abîme dans le gouffre du crime. Je cours (sois satisfaite) mériter ton horreur, j'ai ton exemple

à suivre. Ce ne sera pas assez de t'arracher des bras d'un père, de couvrir tes jours et ton nom d'ignominie, de voir tes mains porter les chaînes de la servitude; mon cœur se rassasiera de vengeance. Ton père, livré à la hache des bourreaux, sera témoin de ta honte. Le meurtre et l'esclavage me feront raison de ton inimitié. Ma fureur ne s'arrêtera que lorsque la source de tes larmes ne pourra plus tarir.

VIRGINIE.

Barbare!

APPIUS.

Au nom des dieux penses-y encore. Virginie! cet instant est précieux... ne me laisse pas sortir. Un mot peut te livrer pour toujours au repentir. C'est toi qui devrais peut-être chercher à calmer Appius, et c'est lui au contraire.... Tu le veux, n'importe : ce tyran si terrible, si menaçant, il tombe à tes pieds; il ne te demande que l'espoir de t'appartenir un jour, d'obtenir de toi un regard. Il te conjure au nom de tout ce qui est sacré pour les mortels, de lui épargner des crimes.

VIRGINIE.

Lève-toi. Voilà mon père, qu'il dise s'il veut par une faiblesse, conserver des jours flétris par tant d'outrages.

APPIUS.

Virginie!

VIRGINIE.

Tu peux nous laisser.

APPIUS, avec égarement.

C'en est fait. Licteurs, gardes, veillez sur ce palais.

(Il sort avec précipitation.)

VIRGINIE.

Barbares! assemblez-vous pour unir vos crimes.....

VIRGINIUS, au centurion commandant les gardes.

Ami, je ne fuirai point. Allez. (*A Julie.*) Laissez-nous.

SCÈNE VIII.

VIRGINIUS, VIRGINIE.

VIRGINIUS.

Ma fille, tu donnes un exemple à Rome, qu'elle n'attendait pas de ton sexe, de ton âge, et qui a surpassé mon espoir. Ton père s'était oublié : tu as sauvé son honneur. Virginius ne descendra plus aux prières, tu lui montres aujourd'hui la route qu'il doit suivre, il remercie les dieux... de ce qu'il est père. Il reste encore un moyen d'éviter le joug; voici le moment de montrer une véritable force. Ton courage est maintenant ton seul protecteur; ton vieux père aux pieds du tyran a dû ouvrir les yeux sur ton danger. Choisis d'être libre, ou avilie pour toujours. Ici commenceront ou finiront tes tourmens : quel est ton espoir, ton dessein?

VIRGINIE.

De faire, mon père, des souhaits pour votre li-

berté, et d'attendre ce que les dieux ordonneront de moi. Sicinius s'avance vers Rome, il est offensé, et connaît mon malheur.

VIRGINIUS.

La vengeance est impuissante ici. Un instant suffit pour t'avilir; tu ne peux attendre un prodige d'un ciel indifférent pour nous. La fuite t'est interdite; tes chaînes sont prêtes : dans un moment il n'y aura plus de choix.

VIRGINIE.

O dieux!

VIRGINIUS.

Aimes-tu mieux la vie que ton honneur?

VIRGINIE.

Moi?

VIRGINIUS.

Mourrais-tu plutôt que de voir ta naissance flétrie?

VIRGINIE.

Je porte votre nom, mon père, et vous pouvez me faire une pareille demande?

VIRGINIUS, avec émotion.

Virginie, c'en est fait... embrasse-moi!... Tyran! Rome existe encore : Virginius respire de nouveau; Rome vit dans son cœur : tremble!

VIRGINIE.

Vous pleurez, mon père!

VIRGINIUS.

Ma fille ! la nature a ses droits; mais, crois-moi, on est libre quand on pense comme toi.

VIRGINIE, effrayée.

Quelles voix ?...

VIRGINIUS.

Un licteur s'avance vers nous.

VIRGINIE.

Sa vue répand un froid mortel dans mes veines. O dieux! vengez-moi, et avant qu'il ait parlé, prenez pitié de mes tourmens, mettez un terme à mon existence.

SCÈNE IX.

VIRGINIUS, VIRGINIE, JULIE qui accourt et se jette en pleurant dans les bras de Virginie. Un Licteur, Gardes.

VIRGINIUS, au licteur.

Eh bien !

LE LICTEUR.

C'est avec douleur que je viens t'apporter une nouvelle dont me charge un devoir détesté. Virginie....

VIRGINIUS.

Eh bien !

LE LICTEUR.

Est condamnée.

VIRGINIUS.

Par Appius?

LE LICTEUR.

Non, par Servius. Appius n'a point paru. Son cruel ami a porté la parole, pressé le jugement et consommé le crime.

VIRGINIUS.

Et le peuple?

LE LICTEUR.

Frémit et se tait.

VIRGINIE.

Rome!... O Rome!

VIRGINIUS.

Et tu es envoyé pour exécuter cet arrêt? C'est aux mains de Claudius que tu dois la conduire?

LE LICTEUR.

Tel est mon devoir.

VIRGINIUS.

Attends.... Tu seras le témoin de nos adieux. (*Il conduit Virginie sur le devant de la scène, et s'écrie d'une voix terrible:*) Virginie! un tyran te dispute le sang dont tu sors : Prouve... il le faut maintenant... prouve ta naissance et ton courage; et va, avec toute ta vertu et ton innocence, retrouver tes aïeux.

(Il la poignarde.)

VIRGINIE, en tombant.

Mon père!

(Les licteurs et les soldats témoignent leur consternation.)

VIRGINIUS, au licteur.

Remplis ton devoir... retourne vers le tyran. (*Montrant Virginie baignée dans son sang.*) La voilà, elle est prête : tu peux l'emporter.

JULIE, à genoux près de Virginie, et lui baisant les mains.

Virginie !

(A la fin de cette scène il faut que les acteurs soient placés de manière à cacher le corps de Virginie à ceux qui entrent. Les gardes se mettent du côté de Virginie; Julie, à genoux, est penchée sur elle. Virginius est debout et un peu sur le devant.)

SCÈNE X.

VIRGINIUS, VIRGINIE mourante, JULIE, APPIUS, Gardes, Licteurs.

(Les gardes et les licteurs sont les mêmes que dans la scène précédente. Appius entre seul.)

APPIUS, derrière le théâtre.

Arrêtez!.. Soldats, retirez-vous : Virginie n'est point condamnée..... Un pas fait contre son honneur vous coûtera la vie. (*Au licteur qui se trouve sur la scène.*) Qui t'a envoyé, barbare? Virginie n'est point condamnée; je n'étais pas présent. Quel autre que moi dans Rome a le droit de prononcer? On répandra plutôt jusqu'à la dernière goutte de mon sang.... Ne crains point...

VIRGINIUS.

Je ne te redoute plus; ma fille est en sûreté. (*Il fait quelques pas de côté.*) Tyran !... la voici.

Connais Rome.... Tremble, et apprends comment on brise ses chaînes.

APPIUS, avec étonnement et désespoir.

Virginie baignée dans son sang!

VIRGINIUS, avec amertume.

Tu le vois couler; qu'en penses-tu? est-ce mon sang?

APPIUS, courant à Virginie.

Virginie! (*Il fait un pas en arrière.*) Tonnerre, écrase-moi! (*A Virginius.*) Père dénaturé! qu'as-tu fait? (*Il court de nouveau vers Virginie.*) Quel spectacle! (*Il se jette à genoux près d'elle.*) Elle respire encore; ses yeux se rouvrent: Virginie!... regarde-moi;... dis... que tu me pardonnes, et que tu ne me hais point....

VIRGINIE, se soulevant avec peine, et parlant d'une voix mourante.

Barbare!... je fais plus,... je t'aime encore.... J'en suis récompensée.

(Elle meurt.)

APPIUS.

Elle n'est plus! (*Il se lève.*) Et j'existe encore! La foudre ne te venge point, et la terre que tu as quittée ne fuit point sous mes pas? O murs! tombez, ensevelissez-moi avec mes crimes sous vos débris. (*Il va et vient avec désespoir.*) J'ai enfin recueilli les fruits de mon inhumanité. Il coule, ce sang dont je n'ai point respecté l'innocence; le voilà ce cœur que j'ai déchiré; il ne craint plus le tyran qui l'a outragé. (*A Virginius.*) Elle n'est plus,... et mon sang n'a pas encore coulé sur ses restes inanimés!... Elle n'est plus, et ta main ne l'a pas encore ré-

pandu! Ton poignard n'était-il donc fait que pour elle? et n'as-tu un bras que pour égorger ta fille? Barbare! ta vengeance nous refusera-t-elle aussi de nous unir dans la nuit du tombeau?

VIRGINIUS.

Je ne veux point d'autre vengeance que celle dont je jouis; je t'abandonne à tes crimes... (*On entend du bruit occasioné par des soldats et des citoyens romains entrant en foule sur le théâtre.*) Rome s'est enfin réveillée; entends sa voix : ses chaînes vont tomber. (*Sicinius paraît l'épée à la main.*) Que vois-je?... Tremble, tyran!... Ton pouvoir est fini; connais notre vengeur.

SCÈNE XI.

VIRGINIUS, VIRGINIE, APPIUS, JULIE, SICINIUS, Soldats, Licteurs, Citoyens romains.

(Les acteurs doivent, dans cette scène comme dans la précédente, être placés de manière à cacher le corps de Virginie à ceux qui entrent.)

SICINIUS, dans le fond du théâtre.

Romains! c'est pour vous que j'ai combattu. Soldats, suivez-moi.... Virginius! Rome est libre; son tyran ne sera plus ton persécuteur. Je viens arracher celle qui me fut promise, aux chaînes qui lui sont préparées; je viens protéger ses jours, venger ses tourmens....

APPIUS.

Tu arrives trop tard, infortuné rival. Tu t'ap-

plaudis de l'épouvante que tu répands autour de toi; mais Appius est sans effroi : son cœur est déchiré par des coups plus terribles, et ce n'est pas toi qui triompheras de lui. Je hais la vie, la lumière, l'air que je respire. Je te donne mon sang;... mais vois à quel autre il se mêle.

(Il se tue et tombe près de Virginie.)

SICINIUS, apercevant Virginie.

O dieux! que vois-je?...Virginie n'est plus!...

VIRGINIUS, retenant ses larmes

Tu l'as vue outragée; elle est vengée: la liberté de Rome renaît de ses cendres. Je vous rends grâces, ô dieux!

SICINIUS.

Tu leur rends grâces... et tu pleures!

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

NOTES

SUR VIRGINIE.

(1) Ce passage est une faible imitation de ces beaux vers que Racine a mis dans la bouche d'Agamemnon :

> Heureux qui satisfait de son humble fortune,
> Libre du joug superbe où je suis attaché,
> Vit dans l'état obscur où les dieux l'ont caché !
>
> *Iphigénie en Aulide*, acte I, scène I.

(2) On retrouve ici quelques traits de l'admirable tableau de l'enlèvement de Junie. (*Britannicus*, acte II, scène II.)

(3) Coucy dit à peu près la même chose à Vendôme :

> Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?...
> Sauva-t-il (Philippe-Auguste) son pays pour plaire à sa maîtresse ?...
> Le salut de l'état dépend-il d'un soupir ?...
>
> *Adélaïde Duguesclin*, acte II, scène VII.

(4) C'est le sens d'un vers littéralement emprunté; avec la permission de l'auteur, de la première Virginie suédoise.

SUNE JARL

OU

LA MORT DE SVERKER,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

De M. le comte DE GYLLENBORG.

NOTICE

SUR

LE COMTE DE GYLLENBORG

ET SUR

LA TRAGÉDIE DE SUNE JARL,

OU

LA MORT DE SVERKER.

Le nom du comte Gustave-Frédéric de Gyllenborg tient un rang des plus distingués parmi ceux des membres assez nombreux de la noblesse suédoise qui n'ont pas dédaigné la gloire des travaux littéraires. Pour s'y livrer tout entier, il abandonna de bonne heure et la carrière des emplois civils à laquelle il avait été d'abord destiné, et celle des honneurs où semblaient l'appeler sa naissance, les services de sa famille et le rang qu'elle tenait à la cour. Le séjour même de la ville lui parut peu favorable au culte des muses, et c'est principalement dans

la solitude de la campagne et dans le sein de l'amitié qu'il leur a consacré une longue vie, qui, commencée en 1731, a fini le 30 mars 1809.

Des sympathies de tous les genres avaient formé dès l'enfance, entre le comte de Creutz et lui, des nœuds étroits que la mort seule a pu dissoudre. Ils eurent surtout de commun un goût passionné pour les lettres, et un talent également distingué pour la poésie. Leurs ouvrages achevèrent, dans la langue et dans la littérature nationales, la révolution que ceux de Dalin avaient commencée : ils prouvèrent qu'un idiome encore âpre et sauvage pouvait acquérir, sous une plume habile, de la flexibilité, de la douceur, de la politesse et de la grâce, et se prêter à tous les tons. C'est ainsi que le fer, assoupli sous le marteau, prend à volonté, entre les mains de l'artiste, les formes les plus élégantes, les contours les plus nobles et les apparences les plus légères. Accueillies avec enthousiasme par un public auquel elles procuraient des plaisirs si nouveaux, les productions des deux amis excitèrent la plus louable émulation parmi les écrivains, contribuèrent à épurer leur goût en même temps que celui des lec-

teurs, et créèrent une école dont l'utile influence a survécu à ses fondateurs.

Ce fut essentiellement dans la littérature française qu'ils puisèrent leurs principes et qu'ils cherchèrent des modèles ; et quoique cette prédilection leur ait été amèrement reprochée par les écrivains germaniques, elle n'a pas empêché que les principaux ouvrages du comte de Gyllenborg n'aient été traduits en danois et même en langue allemande.

La haute réputation dont ces productions jouissaient en Suède, valut à leur auteur les témoignages les plus flatteurs de l'estime de la reine Louise-Ulrique qui, digne sœur du grand Frédéric, aimait et cultivait les arts, et mettait sa gloire à leur accorder une éclatante protection. Et quand plus tard le fils de cette princesse institua l'académie suédoise, le comte de Gyllenborg déjà presque sexagénaire, appelé l'un des premiers à y prendre place, vint y donner l'exemple d'une ardeur où brillait encore tout le feu de la jeunesse, et qu'il a conservée jusqu'à son dernier jour.

Son talent poétique s'est exercé dans presque tous les genres; et si ce n'a pas été toujours

avec le même éclat, il n'a du moins jamais éprouvé d'éclipse totale.

Son *Essai sur l'art poétique*, celle de ses compositions qui a réuni le moins de suffrages, et à laquelle on reproche, non sans quelque apparence de raison, trop d'uniformité, de langueur, d'absence de cette vie qui anime les préceptes donnés sur le même sujet par Horace et par Despréaux, renferme cependant des détails dignes du poëte français dont le poëte suédois s'efforce principalement de suivre les traces, et, comme l'a dit M. Catteau-Calleville, *des morceaux pleins d'esprit et de goût.*

Le comte de Gyllenborg a aussi chanté les saisons, et il a su répandre sur ce tableau, spécialement dans les chants du printemps et de l'hiver, les couleurs propres au climat et à la nature, aux travaux et aux mœurs qu'il avait à peindre.

Les vices et les travers de la société n'ont pas échappé au poëte philosophe; il les a poursuivis avec le fouet de la satire; et dans celles qui ont pour titre *mes Ennemis* et *les Détracteurs du monde*, il a déployé une énergie d'expression et une vigueur de pinceau qui n'ont pu être

puisées que dans l'indignation d'une âme vertueuse.

Observateur non moins judicieux, mais moraliste plus doux dans l'apologue, il s'est rapproché, autant qu'il l'a pu, de la naïveté spirituelle de La Fontaine, et sous un tel guide il a surpassé tous les fabulistes de sa nation. Il a aussi emprunté à Ésope quelques-uns des sujets qu'il a traités; mais ses propres inventions ne déparent pas celles qu'il a imitées, et ses aimables leçons font briller la douce lumière de la vérité à travers le voile ingénieux et transparent dont il les a enveloppées.

Il y a de l'énergie, de beaux mouvemens et de grandes images dans ses odes sur *la Force d'âme* et sur *les Plaisirs et les Misères de l'homme;* mais les odes les plus renommées, en quelque langue que ce soit, n'ont que de belles strophes, tant il est difficile que l'enthousiasme poétique se soutienne long-temps à la même hauteur, et la muse du comte de Gyllenborg a, comme celle de tous les poëtes lyriques, quelquefois abaissé son vol.

Elle a glorieusement embouché la trompette héroïque dans une épopée sur *le Passage*

des Belts : c'est la fameuse expédition de Charles-Adolphe, au mois de janvier 1658. Il franchit sur la glace, en combattant à la tête d'une armée de vingt mille hommes, infanterie, cavalerie, artillerie, bagages, les deux détroits, l'un large de près d'une lieue, l'autre de six, qui séparent le Danemarck de la Suède, et il vint en vainqueur à Roschild dicter les conditions d'un traité par lequel furent incorporées pour jamais à la Suède les provinces que les Danois possédaient au delà du Sund. Ce sujet est bien simple pour un poëme épique, et il fallait sans doute une riche imagination pour le féconder : celle de l'auteur, quelque brillante qu'elle fût, n'a pas suffi pour donner un coloris également éclatant à toutes les parties de ce vaste tableau. La critique y a repris des répétitions et des longueurs, et des épisodes disproportionnés et pas toujours assez habilement liés à l'action principale : en un mot, l'Homère suédois a quelquefois sommeillé; mais, lorsqu'il ne dort pas, son génie se montre plein de force, de hardiesse et de vivacité; son style, suivant l'expression de juges capables d'en apprécier le mérite, est *ravissant*, et ses descriptions éga-

lent, ajoutent-ils, ce que la poésie a produit de plus beau en ce genre. Aussi ces connaisseurs reprochent-ils à leur nation de n'avoir pas mis assez de prix à cette composition qu'ils regardent comme un monument doublement glorieux pour elle, à cause du héros à la fois et du poëte.

Ils ont jugé moins favorablement des tragédies du comte de Gyllenborg, et l'on ne saurait disconvenir, en effet, que sous le rapport de l'ordonnance, des caractères et même du style, elles n'offrent des côtés faibles et répréhensibles, de la confusion dans le plan, de l'embarras dans la marche, des situations trop peu diversifiées, des sentimens forcés, des passions imparfaitement développées, et un langage trop vague et trop diffus. Mais les sujets de ces pièces, puisés dans les annales historiques de la nation, l'intéressent par les souvenirs qu'ils retracent et par l'esprit de patriotisme qu'ils tendent à vivifier.

La sanglante rivalité de Sverker II et d'Éric X qui, dans les premières années du treizième siècle, se disputèrent le trône, a fourni le fond de la tragédie de *Sune Jarl* que nous

donnons ici. Sune, qui en est le héros, avait épousé la fille de Sverker tandis que ce prince régnait encore, ce qui n'empêcha pas le gendre, lorsque son beau-père eut été précipité du trône par Éric, d'accepter la dignité d'Iarl, qui peut être assimilée à celle de nos maires du palais. Dans la pièce, il est supposé n'être encore que l'amant de la fille de Sverker, et balançant à ce titre entre l'intérêt de ce prince qui réclame son secours pour ressaisir le sceptre, et son devoir et sa reconnaissance envers son légitime souverain. « Aux prises avec les obligations les plus oppo-
» sées, avec les passions les plus contraires,
» dit le comte de Gyllenborg, il se trouve
» placé dans une situation éminemment pro-
» pre à la tragédie. Dans un temps comme celui
» dont il s'agit ici, ajoute-t-il, il est fâcheux
» d'avoir des devoirs contradictoires à remplir :
» on y perd la faculté d'être utile. C'est aussi
» un malheur d'avoir assez de grandeur d'âme
» pour ne pas se livrer à tous les excès de l'es-
» prit de parti ; car l'homme qui, dans de pa-
» reilles circonstances et avec un semblable
» caractère, est forcé de prendre part aux af-
» faires publiques, finit ordinairement par en

» devenir la victime : tout le monde l'aban-
» donne. C'est ce caractère, continue l'auteur,
» qu'on a cherché à développer dans *Sune Jarl :*
» il nous a paru neuf au théâtre, et pourrait bien
» ne pas en être l'un des moins intéressans. »

Quoi qu'il en soit de cette opinion que le comte de Gyllenborg paraît avoir eue de son ouvrage, il est certain qu'il fut en droit de s'enorgueillir de son succès. Sa pièce, lorsqu'elle parut, jouit de la faveur publique et de l'approbation de la cour : la première représentation en fut donnée, le 21 août 1783, sur le théâtre royal de Drotningholm, et les deux principaux rôles furent remplis par le duc de Sudermanie (depuis Charles XIII), et par la princesse de Suède.

Si, malgré de si illustres suffrages, quelques esprits difficiles, et accoutumés à ne prendre pour mesure de comparaison que les chefs-d'œuvre reconnus pour tels, ne trouvaient pas la tragédie du comte de Gyllenborg digne de l'attention des lecteurs de ce recueil, ils oublieraient évidemment qu'il a essentiellement pour objet de faire connaître en France l'état de l'art dramatique chez toutes les na-

tions étrangères, et qu'en choisissant pour cet effet dans leurs théâtres ce qu'ils ont de meilleur, on n'a pas pris l'engagement téméraire de ne reproduire que de bons ouvrages.

SUNE JARL.

PERSONNAGES.

ÉRIC X, Canutson, petit-fils du roi saint Éric, jeune prince sortant de sa minorité.

FOLKE JARL, administrateur du royaume pendant la minorité d'Éric.

SUNE JARL, son fils, généralissime des troupes d'Éric, et fiancé secrètement à la fille de Sverker.

FALE BURE le jeune, orateur de la noblesse, qui sauva la vie d'Éric lors du massacre de ses frères par Sverker.

SVERKER II, Carlson, ci-devant roi de Suède, chassé du trône par suite du meurtre commis sur la race d'Éric.

HÉLÈNE, fille de Sverker, fiancée à Sune Jarl.

CÉCILE, sa confidente.

GUNNAR, confident de Sune Jarl.

UN ÉCUYER.

SEIGNEURS de la cour d'Éric.

GARDES.

La scène est à Kongslena.

SUNE JARL,

OU

LA MORT DE SVERKER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'assemblée de la noblesse ; le roi est assis sur son trône ; l'administrateur Folke Jarl, à droite au pied du trône, lui remet le sceptre ; Fale Bure, comme orateur de la noblesse, est à gauche.

ÉRIC, FOLKE JARL, FALE BURE, Nobles, Gardes.

FOLKE JARL.

Intrépides soutiens de la Suède, toujours prêts à vous armer pour le roi et pour la patrie, je vous donne aujourd'hui, généreuse noblesse, un roi à défendre, une patrie à venger. Plein de courage et d'espérance, un fils d'Éric monte en ce jour sur un trône environné de précipices creusés par les factions : vous voyez en lui le descendant d'une race sainte, et révérée parmi nous; c'est sur ce reste

précieux d'une famille massacrée que nous fondons tout notre espoir. Reconnais, Bure, reconnais cet enfant que ton heureuse audace arracha des mains cruelles de Sverker, lorsqu'il immola toute la maison d'Éric à sa rage. Cet enfant, ce prince, que vous m'avez confié, je vous le rends aujourd'hui sur le trône de ses pères, et lui remets un sceptre qu'il ornera de nouvelles vertus.

Prince, ton enfance commise à mes soins a déjà vu ses malheurs vengés sur Sverker et sa maison : il a été chassé du trône, banni de sa patrie, tandis que tu croissais pour en devenir le protecteur. La Providence, qui, dans sa bonté, a dirigé mes entreprises, n'a pas voulu y mettre le dernier sceau. Mes souhaits auraient été remplis, si j'avais pu présenter à mon roi un sceptre paisible mais, grand Dieu ! dans quel moment ce sceptre t'est-il remis ! Notre prestation d'hommage se fait au bruit des armes ; ton ennemi s'est réveillé.... C'est à la vue de son armée, et en passant par des chemins inondés de sang, que notre assemblée s'est réunie. L'orgueilleux Sverker fonde son espoir sur des secours étrangers ; nous fondons le nôtre sur toi, sur la vengeance que tes frères assassinés demandent encore, sur l'amour de ton peuple. Qu'il soit déclaré indigne de porter le nom de Suédois, celui qui élèvera encore des doutes sur les droits de la race sainte d'Éric ; celui qui flotte incertain entre un roi légitime que la Suède a reconnu, et son tyran ! Que mon fils, mon fils unique, dont on vante la valeur, subisse lui-même toute la rigueur de cette loi, s'il se rend jamais coupable d'un tel crime !

Vous le savez : Sune Jarl arraché de mes bras, enlevé par Sverker, fut forcé de le suivre dans sa fuite. On tenta d'égarer son jeune cœur, de me faire un ennemi de mon fils. Mais, grâce au ciel, Sune m'a été rendu. Kongslena, ce château, qui deux fois vit fuir le Danois témoin de ma victoire, le fut aussi du retour de ce fils que j'avais perdu, qui, à mon nom rompit son épée criminelle, et se pressa contre mon sein. Le sang qui coule dans ses veines est redevenu suédois. Prince, si les soins de son père ont trouvé grâce devant toi, si une prière est permise à l'interprète de ton peuple, que le zèle de Sune pour ta personne et pour tes droits parle en sa faveur; mais, s'il oublait son devoir, son arrêt est prononcé.

FALEBURE.

Nous approuvons cette décision d'un commun accord. La noblesse assemblée me charge de porter aux pieds du trône l'assurance de son amour et de son dévouement. S'il est parmi nous quelqu'un qui ne veuille point conserver pour la race d'Éric la fidélité due à ses vertus, à ses malheurs, qu'il soit rejeté de notre sein. C'est à cette noblesse que je te présentai, prince, lorsque j'eus le bonheur de te soustraire au glaive qui moissonna tes frères; ce fut son horreur pour le meurtrier de ta race qui hâta la chute de ton tyran; ce fut elle qui soutint tes droits; son amour affermira ton trône si des Suédois téméraires essaient de nouveau de l'ébranler. Ta noblesse sera ton rempart, et tu feras sa gloire. Que Sverker cherche encore des secours chez nos voisins, un roi de Suède à la tête de son armée ne

craint point une puissance étrangère. (*A Folke Jarl.*) Toi qui nous rends le trésor que nous t'avions confié, qui rends un roi au trône conservé par tes soins, tu as acquis des droits éternels à notre reconnaissance. La vue de notre souverain nous dit tout ce que tu as fait pour ton pays; notre réunion et l'affermissement de ce trône désormais inébranlable, tout est le fruit heureux de tes soins. Sune Jarl, quoiqu'il n'ait pas voulu tourner ses armes contre Sverker, couvrira ton front de nouveaux lauriers. Une fausse apparence d'amitié l'abuse peut-être encore; mais le fils de Folke est au-dessus de tout soupçon : le zèle qu'il vient de montrer pour les intérêts d'Éric, en combattant les Danois, ne peut que s'accroître par son triomphe même sur ces hordes étrangères; et la gloire d'en avoir délivré la Suède sera un nouveau gage de sa fidélité. On l'attend.... et nous espérons, prince, t'élever aujourd'hui sur nos boucliers victorieux.

ÉRIC.

Votre attachement, vaillante noblesse, est l'héritage le plus précieux que m'aient laissé mes ancêtres : je l'estime plus que leur couronne, que ce jour voit replacer sur mon front. Votre sort est lié au mien; le malheur, la prospérité, tout devient commun entre nous. Je réclame votre zèle, non-seulement pour moi, mais encore pour vous-mêmes; j'espère cependant que vous ne serez point obligés d'essayer la force de votre bras contre des concitoyens. Le sang de mes frères ne peut, je le sais, être apaisé que par le sang; mais le peuple suédois demande à respirer, et mon amour l'em-

brasse tout entier. Lorsqu'il faut choisir entre des devoirs différens, j'étouffe la voix de la vengeance pour n'écouter que celle de mon cœur. Je sais qu'il est parmi vous des hommes qui, les uns dans l'espoir ambitieux de profiter de nos dissensions, les autres n'écoutant que leurs ressentimens personnels, blâment ma clémence; mais je suis roi pour vous gouverner : assez, et trop long-temps nos querelles ont affaibli l'état. Si Sverker veut renoncer aux droits qu'il prétend, sa fille, en partageant mon trône réunira nos maisons et nos cœurs : que Sverker, déjà trop faible pour me disputer la couronne, que mes sujets égarés qu'il a su armer pour sa cause, prennent la route que leur ouvre ma clémence. J'ai sans doute le droit comme le pouvoir de punir dès à présent leur témérité par le glaive; mais que Sune se rende dans le camp ennemi pour porter des paroles de paix; ami de Sverker il a de l'empire sur son esprit, et j'attendrai en armes sa réponse. (*A Fale Bure.*) Toi, qui sauvas ma vie, (*à Folke Jarl*) et toi, mon second père, toi qui m'as rendu à l'auteur de mes jours, et qui as protégé mon royaume; (*à la noblesse*) vous, qui m'avez donné les preuves d'une fidélité sans exemple; vous tous, suivez-moi dans le camp, et montrez votre roi à l'armée.... Mais j'aperçois Sune; sa présence nous annonce toujours une victoire.

SCÈNE II.

ÉRIC, FOLKE JARL, SUNE JARL, FALE BURE, GUNNAR, la noblesse dans le fond du théâtre.

SUNE JARL.

Si dans la guerre civile il n'est pas plus heureux de mourir que de vaincre, je n'ai point de reproches à faire au sort. Sverker ne possède plus rien de sa grandeur passée qu'un camp détruit et quelques Goths qui, l'ayant servi dans leur jeunesse, n'ont pas encore oublié le temps où il fut leur roi. De cette armée danoise dont Sverker a hasardé le sort, et qu'il a fait pénétrer dans le cœur du royaume, de cette puissance formidable qui le protégeait, il ne reste plus que quelques prisonniers. Nous avons emporté d'assaut le monastère de Wreta où quelques bataillons ennemis avaient cherché un dernier refuge. Pourquoi ses murs en tombant ne m'ont-ils pas écrasé? Prince, tu n'as plus rien à redouter d'une puissance étrangère. Tu peux avec ton peuple te réjouir de ma victoire, tandis que j'emporte des champs de l'honneur un cœur au désespoir et un remords éternel.

ÉRIC.

Qui peut s'opposer à ce que le fils de Folke partage la joie de la Suède?

FOLKE JARL

Quoi! tu as servi ton roi, et tu crois avoir commis

une faute? tu as rempli ton devoir et tu n'es pas satisfait? Je devine les motifs qui t'empêchent de prendre part à notre bonheur. Tu viens de remporter une victoire qui anéantit l'espoir de Sverker; un royaume est sauvé, et tu es touché du sort d'un seul homme! Vois tes frères d'armes ne plus cacher la méfiance que ton amitié pour Sverker leur inspire. Déclare les causes de ton trouble.... on sait que Sverker t'arracha de mes bras et t'emmena hors de nos frontières. Qu'a-t-il fait depuis pour t'inspirer tant de reconnaissance? Tu as dû voir que son intérêt seul....

SUNE JARL.

Si l'amitié qu'on me témoigne a un motif secret, je ne veux point le connaître. Mon roi, dont la générosité a gagné mon cœur, et qui connaît ma sincérité, approuve lui-même l'attachement qui me lie à une race infortunée. Heureux jusqu'à ce jour dans le tourbillon de nos discordes, je n'ai du moins répandu que le sang que je pouvais faire couler sans crime; on ne m'a pas encore demandé un autre sacrifice. Éric m'a confié son glaive pour chasser l'étranger de nos frontières, mais il n'a jamais exigé que je le tirasse contre Sverker. Je dois rendre à sa vieillesse l'affection qu'il me prodigua dans mon jeune âge. Mais tandis que je le fuyais, tandis que je voulais épargner ses jours, la fortune m'a fait son ennemi : sa fille est tombée en mon pouvoir, et je l'ai amenée captive en ces lieux.

FOLKE JARL.

Hélène dans nos mains?

ÉRIC.

Elle fera finir cette longue guerre qui a divisé nos maisons. Sune ne connaît pas le prix du trésor qu'il a conquis, ni combien il est précieux pour nous.

SUNE JARL, avec surprise.

Quelle nouvelle va-t-on m'apprendre?

ÉRIC.

Le bonheur de Sverker te touche : eh bien! apprends le sort que je lui destine, et vois comment je me venge. Je lui offre la paix; la main d'Hélène en sera le nœud.

SUNE JARL, à part.

Qu'entends-je ?...

ÉRIC.

La main d'Hélène peut seule rendre durable une alliance entre nous. Quelle autre garantie Sverker pourrait-il me donner? et moi-même, ne réunirai-je point ainsi les esprits partagés entre lui et moi? Bientôt tu iras en mon nom vers Sverker; mais tu peux déjà commencer ici la mission que je te confie. Tu apprendras mieux qu'un autre de celle que tu nommais ta sœur quelle réponse je puis espérer. Dans peu d'instans j'irai voir Hélène; en ce moment l'armée réclame avant tout ma présence. (*A Sune.*) Va, rends la liberté à ta prisonnière. (*Aux autres.*) Vous, suivez-moi.

SCÈNE III.

SUNE JARL, GUNNAR.

SUNE JARL.

Hélène prisonnière! et de qui!... Hélène, venge-toi. Tu en as le droit... je ne puis m'en plaindre. Ton cœur, mon espoir, tu dois tout m'enlever. Donne ta main à Éric; romps sans pitié les nœuds qui nous unissaient autrefois, et formes-en de plus heureux.

GUNNAR.

C'est donc à ce roi, le seul que Sune veuille reconnaître, qu'il sacrifie son cœur, ses amis... Sois content; tu as détruit l'espoir et l'armée de Sverker; tu as conduit ton amante aux pieds d'Éric; que te reste-t-il à donner? et que peut-on te demander encore? Ta captive devient celle d'Éric, ta victoire rejaillit toute entière sur lui... Tu me vois hors de moi... pardonne à un ami qui ne te reconnaît plus. Tu étais à la cour de Sverker, (avec quelle rapidité ce temps s'est enfui!) tu étais compatissant et bon... tu ne suivais que l'impulsion de ton cœur. Ton âme heureuse et libre se peignait dans tes yeux; tu étais amant et ami; en un mot, tu étais un homme. Mais les amis prétendus de la patrie t'enlevèrent; rempli de respect pour leur vertu farouche, tu te montres insensible et cruel, et tout entier à un parti toujours prêt à immoler à ses soupçons ses soutiens les plus héroïques. On peut

pardonner à ton cœur de n'avoir point frémi en commandant l'assaut de ce monastère qui renfermait la fille de Sverker; tu ignorais quel objet allait frapper tes regards, et ne voyais qu'un ennemi qui animait ton courage. Mais lorsqu'Hélène sortant des tourbillons de flammes et de fumée te fut amenée, pâle, tremblante, belle encore, comment dans ton désespoir ne brisas-tu pas ton épée? comment n'abandonnas-tu pas ton roi, ta patrie pour elle? Mais non, rien ne put toucher ton cœur. Tu as même refusé de te prêter à sa fuite; cette condescendance eût été contraire aux lois que tu t'es faites; et c'est là, barbare, ce que tu nommes vertu?

SUNE JARL.

Ne me fais point un crime d'être fidèle à un devoir pour lequel je sacrifierais ma vie; accuse-moi seulement d'avoir trahi l'amour, d'avoir commandé à la flamme qui me dévore. Hélène voulait fuir; ses prières restèrent sans effet. On l'avait amenée devant moi pour que je lui rendisse la liberté; j'aurais pu renvoyer une fille à son père... Mais mon zèle barbare s'accrut de ses larmes; je ne voulus plus reconnaître cette Hélène qui dans le temps où nous vivions l'un pour l'autre, trouvait son bonheur dans la possession du cœur de Sune, et le préférait à un trône. Hélène, mon amante autrefois, n'est plus aujourd'hui pour moi que la fille de Sverker. Une tendresse mutuelle ne peut plus nous unir; je désire sa haine et je l'ai méritée; je lui ai donné des forces pour rompre de faibles liens. Ami! elle me déteste.... et je dois regarder sa haine

comme un bonheur! Je vais lui montrer la route qui la doit conduire au trône d'Éric; la colère, le dépit peints dans ses yeux, me donneront le courage de supporter l'épreuve qu'il me reste à soutenir.

GUNNAR.

Tu abandonnes donc Hélène! Mais Sverker, moins cruel, vous vengera tous deux; il saura défendre et son trône et sa fille, et n'augmentera point ses malheurs en sacrifiant la main d'Hélène. Il ne vient pas traiter de la paix avec les Goths; il peut changer les fêtes de l'hymen en un massacre. Le gendre choisi par son cœur, et qui a séparé ses intérêts des siens, sera encore digne de protéger sa race. Il t'a donné Hélène, elle te conserve sa foi; c'est en vain que tu te déclares contre le père et la fille : le parti de Sverker commence à se rallier ici. Sune renonce au bonheur, mais Hélène et son père ne le souffriront pas.

SUNE JARL.

Quoi! Sverker se rappellerait ses promesses! Hélène me rendrait sa foi! elle m'aimerait encore malgré ma cruauté!... O ma patrie! ô mon roi! vous qui m'avez confié cette épée pour protéger vos droits, défendez-vous contre l'ennemi que vous avez au fond de mon cœur; je ne vous entends plus, je n'entends que la voix d'Hélène. L'espoir flatteur qui me sourit va donc me séduire!... Non,... ce sang que des ancêtres valeureux m'ont transmis pur et sans tache ne sera point déshonoré par moi. Oui, je verrai, sans en être ému, l'objet de ma tendresse en proie à la terreur; et la rage du cruel Sverker, qui

n'est pas encore désaltéré du sang d'Éric, ne fera point d'impression sur mon âme.... ton zèle y a réveillé le souvenir des crimes de cet homme sanguinaire. Ami, tu as vu ma faiblesse, vois aussi ma force. Sais-tu qui a renoué les liens qui m'attachent pour jamais à la Suède? c'est Sverker lui-même. Dès que je fus en son pouvoir, il arma mon bras contre ma patrie; la jeunesse et l'amour m'entraînèrent dans une erreur dont le souvenir me fait encore rougir. Mais toute mon audace s'évanouit à l'aspect de mon père. Je fus saisi d'un frémissement que je ne puis te rendre; jamais un feu plus dévorant ne s'empara de moi : le sang de mon cœur agité se répandit dans toutes mes veines; je fondis en larmes et brisai l'épée qui m'avait rendu si criminel; j'embrassai avec un saint respect le sol chéri où j'ai reçu le jour; je vis mes concitoyens, et m'arrachai du camp de Sverker; j'appelai mon père, et me précipitai dans ses bras. Pendant une heure il régna seul dans mon cœur; la terre, mon amour, Hélène, tout fut oublié.

GUNNAR.

Rappelle-toi ce que je prédis à ton aveugle enthousiasme : pour prix de tes services tu trouveras la mort. La paix qu'Éric désire n'est pas approuvée par le parti dont la haine pour Sverker ne s'éteindra que dans son sang : ce parti te soupçonne déjà, et a secrètement juré ta perte; tu donneras la paix aux autres, et ne la trouveras pas dans ton cœur.

SUNE JARL.

C'est à cette paix que je veux travailler. Mon cou-

rage s'augmente par les obstacles;... tu hâtes mes pas. L'amour m'avait rendu faible; mais la crainte ne fera point un lâche de Sune Jarl.

SCÈNE IV.

SUNE JARL, GUNNAR, UN ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

Seigneur!....

SUNE JARL.

Parle.

L'ÉCUYER.

Le roi m'envoie te dire de conduire Hélène à son palais; il veut la voir aujourd'hui.

SUNE JARL.

Il suffit; je connais ses volontés. (*L'écuyer sort.*) Combien j'ai tardé à exécuter ses ordres!... Je vais donc perdre Hélène, et cet instant est le dernier où elle m'appartiendra! Va, Gunnar, rends-lui la liberté; je ne puis me résoudre à paraître devant elle : Hélène sera bientôt plus heureuse que moi. Abrège la visite du roi, et viens ensuite m'en rendre compte.

(Sune sort.)

GUNNAR seul.

Il trompe l'espoir de Sverker, et se perd. Mais je laisserai ses troupes sous les armes, afin de venger sur un peuple détesté un héros chéri, et je saurai le forcer à se jeter dans les bras de Sverker.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

HÉLÈNE, CÉCILE.

HÉLÈNE.

Ou vais-je?... Est-ce ici que je dois attendre Sune? veut-il encore voir couler mes pleurs? qu'a-t-il à me dire? Pour augmenter le nombre de ses crimes, a-t-il encore des tourmens et des peines à m'offrir?

CÉCILE.

Princesse, votre prison s'est changée en un palais; la fortune semble se repentir des ennuis qu'elle vous a causés : le roi a recherché votre présence; il a déjà donné les ordres nécessaires pour qu'on vous traitât avec tous les égards dus à votre naissance. La fille de Sverker ne s'attendait pas à trouver un ennemi aussi généreux, ni à devoir sa liberté à Éric. Quel crime a donc commis celui qui vous a conduite ici? il n'a songé qu'à votre avantage, et n'a point écouté votre plainte. Si dans l'avenir fortuné qui se présente à Hélène, elle s'approche du trône de Suède pour réunir deux rivaux, si on la conduit à Éric pour devenir le soutien de

Sverker, ah! sachez-en gré à Sune Jarl. Son amour....

HÉLÈNE.

Son amour n'est plus; le séjour où il m'a conduite ne le prouve que trop. Croit-il que la bonté d'Éric puisse satisfaire la fille de Sverker? que, libre des chaînes qu'il m'avait données, mon sort puisse être plus supportable ici? A la cour d'un ennemi ne suis-je pas toujours prisonnière? Non;..... Sune sait trop bien comment il peut me plaire pour se tromper ainsi. Lorsqu'il voit couler mes pleurs pour un père malheureux à qui je dois toute ma tendresse; lorsque, le devoir m'imposant ses lois, je demandai à retourner près de lui, je vis la colère de Sune s'irriter de mon désespoir. Cette colère était encore pour moi une preuve de son amour, et je trouvais mon malheur moins grand.... Mais quand je le vois céder sans résistance les droits que sa victoire lui donne sur moi, ah! Cécile, que dois-je en conclure? Est-ce encore là une preuve d'amour?... C'est de l'oubli, de l'indifférence. Cependant je veux le voir et l'attendre ici, non pour retrouver un amant dans Sune Jarl, mais pour essayer par mes larmes de rendre un ami à mon père.

CÉCILE.

N'êtes-vous pas la maîtresse de conclure cet hyménée? L'envoyé de Sverker attendu ici me paraît destiné à Sune Jarl plutôt qu'à Éric. On vous a dit qu'il arriverait aujourd'hui en ces lieux.

HÉLÈNE.

Quel envoyé, grand Dieu! Quel bonheur me

causera sa vue ! mais en même temps à quel danger il s'expose ! Sais-tu quel est celui qui doit venir me trouver à la cour d'Éric ? Mon père....

CÉCILE.

Comment ! il oserait ?...

HÉLÈNE.

Il osera tout pour moi. Il espère que ses traits, oubliés ici, lui permettront d'y rester inconnu. Ses amis l'ont abandonné avec la fortune, et il n'a plus comme roi que lui-même pour se représenter. Il compte aussi sur sa présence pour ramener Sune et me tirer de ces lieux. Le fils de Folke lui a enlevé le bonheur ; cependant il croit qu'un ami dans l'infortune peut encore se fier à lui. Mais Sune ! s'attendrira-t-il sur le malheur d'autrui ? Il vient... Comment ose-t-il se montrer à mes yeux ?

SCÈNE II.

HÉLÈNE, SUNE JARL, CÉCILE.

SUNE JARL.

Hélène est donc libre !... Les chaînes que ma main hardie lui a données sont tombées. Elle est à la cour d'Éric, et non en la puissance de Sune ; elle s'est hâtée de rompre les nœuds qui l'unissaient à lui, et de se venger.

HÉLÈNE.

Nos nœuds ont été rompus par Sune lui-même, lorsqu'il a refusé de me rendre la liberté. Il me voit

sans trouble à la cour d'Éric... On ne me défendra plus, je pense, de pleurer sur les malheurs d'un père. J'ai désiré te voir pour te parler en sa faveur; mais dis-moi auparavant le sujet qui t'amène. Ma douleur s'en augmentera, je dois m'y attendre; cependant l'incertitude est encore plus cruelle; parle, que me veux-tu?

SUNE JARL.

Ce que je veux?... terminer une vie malheureuse où je n'ai que le choix des crimes. Si je m'abandonne à mon amour pour toi, il faut sacrifier ma patrie; et pour la servir je dois renoncer à ta main. Mon choix n'est point douteux; je vois ma patrie en danger, et cherche avec courage à me surmonter moi-même; c'est avec cette résolution que je m'offre à tes regards... Hélène, je t'ai vue! le cruel devoir s'est effacé de mon souvenir. Mais dois-je t'aimer et oublier tous les obstacles qui s'élèvent entre nous, quand tu dois être la première à condamner mon amour?

HÉLÈNE.

Tu ne dois point m'aimer!... Parle, barbare, n'est-ce point assez pour toi de tout ce que tu m'as fait souffrir?

SUNE JARL.

Tu ne sais pas tout ce qu'il en a coûté à mon amour; un amant a fait ce qu'un tyran n'eût pas osé. C'est entourée de soldats que tu as été conduite ici. Ah! si je t'eusse haïe, j'aurais été moins cruel... Ce n'est point assez que j'aie cherché à t'enlever à un père; Sune veut encore te ravir un trône. Mais

non.... ta naissance, ton père, ton bonheur, celui de la Suède, tout parle en faveur d'Éric et contre moi. Dois-je oublier le message dont je suis chargé? Éric demande ta main pour prix de la paix avec Sverker. Accomplis tes destinées, c'est le vœu de mon amour même. Sois heureuse... si tu le peux... et oublie-moi.

HÉLÈNE.

L'ai-je bien entendu? Voilà le dernier coup que me réservait ton indifférence. Cesse de donner le nom d'amour à un faible sentiment si facile à réprimer, et qui compte les obstacles. Combien nos cœurs se ressemblent peu!... Tu crains d'accorder ton amour pour ta patrie avec ton amour pour Hélène. Mon cœur, au contraire, n'a qu'un but, c'est d'être à toi, et il ne connaît point d'obstacles. Sacrifie ton amour pour donner la paix à Éric, mais ne me demande pas de sceller cette paix. Rends-moi à Sverker, c'est tout ce que j'exige de toi. A mon père seul appartient le droit de disposer de ma main; et l'envoyé qui vient trouver Éric de sa part saura sauver Hélène avant la fin du jour...

SUNE JARL.

Quoi! le sort va nous séparer de nouveau?

HÉLÈNE.

Souhaite-le, si tu m'aimes encore. Si tu sens quelque tendresse pour Hélène, qu'elle la partage avec le guerrier qui, au nom de son père, doit s'approcher du trône d'Éric. Il n'est connu que de

toi, et ne craint point d'être trahi; il te verra seul, suis ses pas... sauve-moi... je ne puis fuir sans toi.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

SUNE JARL seul.

Qui pourrait toucher un cœur insensible aux prières d'Hélène? Insensible! ah! n'ai-je pas il y a peu d'instans succombé à ma faiblesse? Qu'ont pu mes discours contre ses larmes?... Comment puis-je encore me vanter de générosité, de vertu? La fuite d'Hélène peut seule me rendre à la liberté. Encore un regard, et elle aurait armé le bras de Sune contre son roi, contre sa patrie. Je vais moi-même solliciter Éric de la rendre à son père: Hélène, loin de moi, ne voyant pas mes tourmens, consentira plus facilement à une union moins malheureuse. Une paix honorable pourra se faire alors. Ma gloire y est intéressée. Moins faible avec Sverker, je lui ferai goûter les motifs qui me font désirer cette paix; je servirai un pays qui oublie ce que j'ai fait pour lui, et où le seul titre d'ami de Sverker suffit pour me faire condamner. Mais Éric s'avance; il vient chercher une réponse.

SCÈNE IV.

ÉRIC, FOLKE JARL, SUNE JARL.

ÉRIC, à Folke.

Une cour de justice s'est assemblée.... quel crime veut-on punir? Est-ce pour augmenter les malheurs du royaume que je me suis entouré de mon peuple?... me verra-t-on toujours environné de flammes et de désastres? Est-ce par zèle pour ma personne?... Je ne connais point d'ennemis.... Si Sverker eut des amis, ils deviendront les miens aussitôt que des liens heureux auront uni nos maisons. J'attends la réponse que Sune doit m'apporter..... (*Apercevant Sune.*) Mais le voici... Eh bien! ton roi réussira-t-il à ramener la paix parmi son peuple? Il a étouffé ses désirs de vengeance, mais as-tu pu attendrir le cœur d'une ennemie?

SUNE JARL.

Je n'ai trouvé nulle part une bonté pareille à la tienne. Que ne portes-tu le sceptre dans des temps plus heureux! Ton peuple lui-même s'oppose à la paix que tu veux lui rendre. Parmi les conseillers que tu t'es choisis, quel est celui qui suit ton exemple? Tu ne demanderas donc pas une plus grande obéissance d'un cœur qui se rappelle encore ses chaînes. Hélène n'a pas cru qu'au pouvoir d'un ennemi... N'a-t-elle point en effet, un père qui seul a le droit de disposer de sa main? Il s'estimera heureux de pouvoir acheter une paix qu'il désire; mais

pour qu'il puisse engager sa fille à partager ton trône, renvoie-la dans son camp. J'ai cruellement séparé Hélène d'un père chéri ; répare le mal que j'ai fait, et en exauçant les vœux de ta prisonnière, tu seras autant aimé que Sune est haï. Ce n'est point à ta cour, c'est dans son camp que Sverker paraîtra te choisir librement pour gendre. Veux-tu obtenir sa fille? commence par la lui rendre ; et pour devenir époux, deviens d'abord ami.

ÉRIC.

C'est là tout ce que tu as à me dire?... Quel intérêt peut te faire désirer que je rende la liberté à Hélène ? Sverker t'a-t-il chargé des siens auprès de moi ? L'envoyé que j'attends ne parlera pas pour lui avec plus de chaleur et de zèle. Est-ce ainsi, Sune, que tu veux dissiper les soupçons qu'on cherche à m'inspirer contre ta fidélité ? On m'a montré, avec raison peut-être, le danger auquel je m'exposais en confiant le bonheur de mon royaume à un ami de Sverker. Avec ce titre, que peux-tu faire pour moi? Ton cœur se refuse à continuer la guerre, et ne se révolte pas moins contre la condition que je mets à la paix. Ouvre ton cœur à un père respectable. Il a à te défendre contre d'autres que moi. Une cour de justice plus sévère..... A l'égard d'Hélène, je sais le respect dû à sa naissance, et j'attends l'envoyé de son père pour vous confronter ensemble et répondre à tous deux.

(Il sort.)

SCÈNE V.

FOLKE JARL, SUNE JARL.

FOLKE JARL.

Haï d'un parti dominant parmi nous, en disgrâce près de ton roi qui t'a protégé jusqu'ici, malheureux fils, que vas-tu devenir? Ah! quels liens sacrés tu as brisés!

SUNE JARL.

Si quelqu'un a rompu ces nœuds, ce n'est pas moi..... J'ai peut-être blessé Éric en demandant avec trop de chaleur la liberté d'une captive que je lui ai donnée... On soupçonne ma fidélité... mais qu'ai-je à démêler avec un peuple détesté, vil et esclave? Comment dans l'amertume de son zèle ose-t-il s'attaquer à moi par d'insolentes clameurs?

FOLKE JARL.

J'en blâme l'injustice et l'excès; mais c'est l'effet inévitable de son amour et de sa fidélité pour son roi. Les sermens qu'il a prêtés à Éric ne sont point fallacieux, et parmi les Suédois qui les ont prononcés, Sverker n'a pas un ami. Tu me demandes ce que tu as fait pour mériter leur haine; je te demande à mon tour ce que tu as fait pour gagner leurs cœurs. Un Gunnar assiége sans cesse tes pas et paraît jouir seul de ta confiance. Un étranger!... que notre tyran t'a donné pour ami! Mais ce qui irrite le plus contre toi, c'est la paix projetée, la paix avec un usurpateur que nous avons banni, et

contre lequel notre vengeance s'est armée. On n'aurait jamais recherché cette paix, si, en poursuivant ta victoire, tu eusses atteint notre but et rempli l'espoir de tes concitoyens. La victime qu'ils demandaient leur est enlevée, et leur vengeance trompée s'est tournée contre Sune. Cette cour de justice qui est assemblée..... ah! puis-je me flatter qu'on ne veuille pas y consommer ta perte? C'est en tremblant que j'entendrai la voix de Fale Bure prononcer la décision du peuple. La même manière de voir était le garant de notre amitié.... il t'aime, mais il n'a point mon cœur. Devant ce juge toute faiblesse devient un crime; il ne souffre point qu'on s'écarte de cette vertu sévère dont il suit tous les préceptes. Les nœuds du sang et de l'amitié n'ont jamais eu d'empire sur son dévouement pour le roi et pour la patrie. Je crains tout pour toi; il soupçonne ta fidélité. Les services que tu as rendus devraient te protéger; mais Sune, tu es faible, tu aimes.... de quels crimes ne puis-je point te croire capable?

SUNE JARL.

Mon père! j'ai fait taire la voix de mon amour; j'ai cherché à en éloigner l'objet, tu le sais; mais mon innocence ne veut que toi pour témoin. Il n'appartient point à d'autres de lire dans mon cœur: qu'ils me condamnent.... On veut me trouver criminel, je le deviendrai....

FOLKE JARL.

Quel est ton dessein, mon fils; et qu'espères-tu en prenant conseil de ton désespoir? Dans la faveur

ou la disgrâce, ton devoir est toujours le même : tu dois servir ton roi.

SUNE JARL.

Eh quoi ! je dois servir celui qui soupçonne mon honneur, au lieu de me protéger contre les traits de l'envie et de la calomnie ?

FOLKE JARL.

Tu as fait peu de progrès dans la carrière des héros. C'est lorsque l'injustice s'exerce sur eux que leur vertu et leur force se montrent avec le plus d'éclat : ils ne cherchent point à inspirer de la reconnaissance, ils ne songent qu'à remplir leur devoir et à se sacrifier pour lui. Désunis, nous ne pourrons bientôt plus tenter d'affermir le trône d'Éric par la voie des armes. Il ne te reste donc plus rien à faire pour le bien public, que de chercher à conclure cette paix qu'on te reproche ; le jour viendra où l'on reconnaîtra tes services.

SUNE JARL.

Je ne puis m'égarer, mon père, en suivant tes conseils. Mon cœur est blessé par mon roi, par ma patrie ; je ne ferai plus rien pour eux, mais tout pour la vertu de Folke. Mes troupes n'ont point encore quitté leurs armes ; elles seraient prêtes à me venger : cependant on me brave, on m'outrage : eh bien ! je renonce à l'appui qui m'est offert ; je te sacrifie mon amour et ma vengeance. J'amènerai Sverker à condescendre à tes désirs ; mon épée deviendra redoutable pour lui s'il repousse mes vœux. Je verrai son envoyé, dût-on me l'imputer

à crime.... Mais quelqu'un vient;... je lui cède la place, afin que la vue d'un ennemi n'allume pas de nouveau mon courroux.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

FOLKE JARL, FALE BURE.

FALE BURE, regardant du côté par où Sune est sorti.

Quel sentiment l'agite?... il s'éloigne de nous. Ah! Folke, faut-il voir tant d'orgueil chez ton fils, et nous donnera-t-il sans cesse des armes contre lui?

FOLKE JARL.

Sans doute ce ne sera pas sans de grandes preuves qu'on le jugera coupable; quelqu'un en a-t-il?

FALE BURE.

Ce n'est point une crainte imaginaire qui nous montre en lui le chef d'une conspiration qui se prépare.

FOLKE JARL.

O ciel!... Quoi! mon fils....

FALE BURE.

Des nouvelles venues du camp de Sverker nous apprennent que, ainsi que toutes ses troupes, il attend un changement qui doit s'opérer en ces lieux, et que son envoyé à notre cour doit traiter avec Sune.

FOLKE JARL.

Je lui ai permis de le voir pour traiter de la paix....

FALE BURE.

De la paix ! Lorsqu'il est question de nous venger, un ami d'Éric peut-il bien tenir ce langage? Mais nous saurons dans peu quelle est la paix qu'on nous propose, en voyant Sune et les troupes sous ses ordres passer du côté de Sverker.

FOLKE JARL.

Que dis-tu ? peux-tu croire que mon fils ne connaisse plus ses devoirs ?

FALE BURE.

Tous nos amis tiennent le même langage que moi ; mais aussi, est-ce sans raison que nous soupçonnons Sune ? Les troupes qu'il a ramenées du combat sont encore sous les armes, un signe suffit pour les réunir ; elles menacent le peuple, le sénat, la diète. Tu nous vois forcés de laisser agir la loi.... Sune ne doit point être étonné qu'on surveille ses actions.

FOLKE JARL.

Il est encore plus criminel de chercher à troubler la tranquillité des citoyens. La violence de notre parti doit-elle augmenter le nombre des mécontens? Maintiens le peuple,... étouffe une effervescence effrénée. Une troupe habituée à l'obéissance rentre bientôt dans le devoir : si l'on craint une révolte, c'est le général qui peut l'arrêter, et non un tribunal méconnu. Ami,.... jusqu'à ce jour je réponds de mon fils : mais si sa gloire, si le bien de l'état te sont chers, cesse de le tourmenter sur de faux rapports. Qui sait ce qu'il oserait pour conserver sa vie et venger son honneur?

FALE BURE.

Il ne peut rien oser de plus que ce que nous redoutons.... Doit-on le laisser se jouer à son gré de notre bonheur? S'il veut que nous reconnaissions son innocence devant le roi, devant la Suède entière, qu'il la prouve dans l'assemblée des états. Si Sune est appelé à comparaître devant notre tribunal, emploie ton ascendant sur lui pour l'engager à obéir et à ne point braver notre puissance.

FOLKE JARL.

Puis-je forcer sa fierté à se soumettre au jugement du peuple?

FALE BURE.

Je t'ai prévenu en ami de ce qui se prépare. Ma présence à la cour me paraîtra inutile pour toi, si l'envoyé de Sverker, qu'on attend dans ces murs, s'entretient avec d'autres que moi. Je te laisse.

(Il sort.)

FOLKE JARL seul.

O ma patrie! seras-tu victime de la querelle de deux familles puissantes, et de la fureur du peuple!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

On voit le trône d'Éric. SVERKER, passant pour son envoyé, est introduit par les gardes d'Éric et par les seigneurs de la cour : ils restent dans le fond du théâtre.

UN COURTISAN.

Attends en ces lieux. Le roi permet que tu parles d'abord à Hélène; il viendra ensuite t'écouter.

SCÈNE II.

SVERKER seul.

Quoi! on me conduit ici? un autre souverain que moi habite le palais où j'ai donné des lois? la résidence de Sverker n'a point été réduite en cendre par la foudre lancée contre lui? O vengeance! quel est ce trône? N'est-ce pas celui dont j'ai été précipité? Quel est le téméraire qui ose y prendre ma place? Mais, Sverker, oublies-tu qu'ignoré et inconnu, tu n'es ici que ton envoyé? Il triomphe ce sang dont ma colère a fait couler tant de flots!

Comment cette main a-t-elle pu épargner un seul rejeton de cette race abhorrée? Où est-il ce jeune adolescent à qui je dois donner le titre de roi, et devant qui un sort ennemi me force de paraître? Mais pourrai-je d'abord voir Hélène? O bonheur!... c'est elle-même.

SCÈNE III.

SVERKER, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Mon père! ah! pressez-moi dans vos bras; que la fille de Sverker...

SVERKER.

Dis-moi d'abord si tu mérites ce nom. Tu l'as porté avec courage dans l'adversité; le bonheur l'a-t-il effacé de ton souvenir?

HÉLÈNE.

Si la renommée t'a dit les propositions d'Éric, le sang dont je sors a dû t'instruire de ma réponse. Ce sont les droits de ce sang qu'il m'appartiendrait de défendre, si tu pouvais avoir la faiblesse de les oublier.

SVERKER.

Viens dans mes bras, ma fille.... L'honneur n'a jamais choisi une voix plus animée pour rendre le courage à mon cœur. Tu épargneras à ton vieux père la honte de signer lui-même sa renonciation à la couronne; tu ne monteras pas sur le trône de Suède avec d'autres droits que les tiens... Mais, où

est Sune Jarl? j'ai enfin atteint mon but, celui de me servir de son amour pour effectuer ma vengeance. Il t'aime?

HÉLÈNE.

Quelle vengeance peux-tu attendre de son bras? le devoir lui prescrit de rompre tous nos liens.

SVERKER.

Tu ne connais pas ton empire sur son cœur; il ne le connaît pas lui-même, et met en balance son amour avec la fidélité que le fils de Folke doit à la race d'Éric... J'ai besoin de toute mon adresse pour hâter sa résolution; il a aussi des devoirs à remplir envers Sverker; il les a connus autrefois, il faut les lui rappeler. S'il m'abandonne, ma chute l'écrasera... Ce ne sera pas en vain que la fierté de ton père aura consenti à s'humilier jusqu'à venir, sous le déguisement d'un simple envoyé, devant un trône d'où il devrait donner des lois. Si Sune est mon ami, ainsi qu'il l'a déclaré, et si cependant il refuse de servir ma vengeance, il y sera forcé par ceux mêmes qu'il me préfère. Quel esprit et quel zèle pour moi Gunnar a su inspirer à la troupe de Sune! On croit que Sune Jarl trame une conspiration; et bientôt ceux auxquels il a juré obéissance et fidélité deviendront ses accusateurs. Condamné par eux, il ne sauvera sa vie qu'avec peine : mal avec son parti, haï de ses troupes, poursuivi par ses ennemis et sacrifié par ses amis, le dépit, la colère lui feront embrasser ma cause, seconder mes desseins, et il s'estimera heureux de pouvoir se jeter dans mes bras.

HÉLÈNE.

Pour Sune et pour toi, pour un amant et pour un père, que de raisons j'ai de trembler!... Quelle vengeance t'anime, et quelles seront les suites de ta témérité? Sverker pourra-t-il se soustraire aux regards pénétrans de Folke? Contente-toi de m'emmener, si tu le peux, avec toi;... ou plutôt fuis, et ne te montre pas. Sune n'écoutera-t-il pas son devoir plutôt que son amour? Et qu'attends-tu de la fidélité d'un ami perfide? Deviendra-t-il la victime...

SVERKER.

Laisse-moi, et ne cherche point à calmer ma colère. Lorsque tu trembles pour mon sort, je ne reconnais plus ta voix; la violence que je fais à Sune est nécessaire pour rompre les liens qui l'attachent à Éric, et pour resserrer ceux qui nous unissent : aussi ardent dans mon amitié que dans ma haine, je jure de ne point laisser en danger le gendre que j'ai choisi, le fils que j'ai aimé, quand même il devrait me livrer à Éric.

HÉLÈNE.

Quoi! Sune Jarl pourrait.... Ah! n'armez pas son bras. Je vois son regard étincelant de fureur; je le vois tourner son épée contre votre cœur... je frémis.... Où vais-je?... quel spectre s'avance vers moi?... c'est lui!...

SVERKER.

Il vient... laisse-nous.

HÉLÈNE.

O jour infortuné!

Elle sort.

SCÈNE IV.

SVERKER, SUNE JARL, GUNNAR.

SUNE JARL, à Gunnar, en entrant.

Elle pleure!.. elle me fuit!... Hélène se soumet à son sort; dois-je en être étonné? J'obtiendrai la paix. Un père, un père chéri me demande cette preuve d'obéissance. (*Il s'avance sur le devant du théâtre.*) O ciel! est-il possible... Sverker lui-même, seul parmi ses ennemis... Mais il a cherché sa fille, et n'a consulté que son cœur.

SVERKER.

Ton cœur, si comme le mien il n'était point changé, devrait te dire que je suis venu aussi chercher un fils chéri. Je me rappelle t'avoir donné ce nom lorsque je te pressais dans mes bras; je me souviens de l'amitié de Sune, et j'oublie ses torts. Vois devant toi celui à qui tu donnais le doux nom de père; celui qui autrefois maître dans ces contrées, s'y trouve maintenant sans défense, banni par son peuple, abandonné de ses amis, et qui n'a plus que son courage qui lui rappelle ce que fut Sverker. Il vient inconnu en ces lieux; mais malgré son malheur, ce n'est point pour solliciter les faveurs de ceux dont il s'est attiré la haine; il ne compte que sur toi qui connais son amitié : je ne te demande que ce que tu m'as enlevé : tu peux me rendre une armée et ma fille... rends-moi aussi Sune.

SUNE JARL.

Envoyé vers toi par Éric, le moment n'est pas favorable pour te répondre au nom de Sune. Avec les rois on ne doit traiter que du bonheur des peuples. C'est la Suède déchirée par la querelle de deux maisons puissantes qui emprunte ma voix en ce jour. Le sort paraît avoir décidé une question long-temps débattue : le sceptre de Suède est fixé dans les mains d'Éric; Sverker peut cependant sauver un peuple, un royaume; son partage est plus glorieux qu'une couronne; tu l'as portée, un autre bonheur t'attend : rends la paix à la Suède, venge-toi d'une manière généreuse. La renommée a dû t'instruire des désirs d'Éric : la paix que tu accorderas fixera la couronne de Suède pour toujours dans ta maison; tu n'y renonceras que pour toi seul.

SVERKER.

Y renoncer, moi!... O ciel! qu'ai-je fait pour qu'on puisse me croire capable d'une telle lâcheté? Est-ce d'avoir fait égorger devant moi les enfans d'Éric pour conserver le trône à ma race? O Dieu! est-ce dans ce moment que j'ai montré de la faiblesse? Moi, abdiquer.... quand j'ai l'espoir, avant de descendre dans la tombe, de mêler les cendres d'Éric à celles de ses frères!

SUNE JARL.

Éloigne-toi, barbare! Est-ce toi que j'ai pu regarder comme un ami, et qui te sers de ce titre pour me séduire? Je l'ai porté assez long-temps pour la terreur du pays auquel j'ai juré d'être fi-

dèle. Il a fait mon crime lorsque j'ai cherché à le concilier avec les vertus de mes aïeux. Je me rappelle l'être qui te doit le jour... Sune épargne ta vie; mais Sverker se réconciliera aujourd'hui avec Éric; il renoncera à la couronne, et acceptera la paix qu'on lui propose; sinon, aussitôt qu'il aura quitté ces lieux, mon épée saura le forcer à la signer.

SVERKER.

Va, jeune téméraire, va... Est-ce sans motifs que l'envoyé de Sverker a demandé à se présenter devant le trône d'Éric? Va, et dis à ton roi que je viens traiter de la paix.

SUNE JARL.

Quoi ! ta fierté peut se soumettre aussi promptement? Je ne te demande rien de plus, et vais annoncer l'objet de ton message.

(Il sort.)

SCÈNE V.

SVERKER, GUNNAR.

GUNNAR.

La ruse finit toujours par triompher du courage imprudent : une parole de paix a suffi pour désarmer le cœur de Sune, et c'est en feignant de ravir tout espoir à son amour que tu en as ranimé les feux dans son âme. En vain il s'efforcera de les étouffer; ils éclateront avec violence aussitôt qu'il te verra flatter les vœux d'Éric par des promesses fallacieuses.

SVERKER.

Il faut donc que je contraigne mon ressentiment! Non, j'ai trop souffert; une apparence d'amitié fait trop de violence à ma haine; la dissimulation, cette vertu des rois, je n'ai pu l'apprendre encore de l'adversité qui enseigne tout. Non!... la voix de Sverker fera trembler Éric sur son trône. Une paix offerte par la bouche de Sverker doit armer les rois et les peuples, les partis l'un contre l'autre; dût-elle armer le ciel contre lui, elle fera éclater toutes les haines, et un ami ne se vantera pas long-temps de tenir le bonheur de Sverker en son pouvoir.

GUNNAR.

La main qui a su affermir Éric sur le trône sera aussi celle qui y fera remonter Sverker. Le fier Jarl de la Suède effraie plus son roi qu'un ennemi. Il semble déjà abandonner sa cause et n'attendre de toi que l'occasion de rompre tous ses liens. Le roi auquel il a donné un sceptre ne désire pas moins sa perte que le peuple qui redoute ses armes. Mais Sune chancelant paraît ne pas s'apercevoir du danger qui le menace. Il résiste en vain à son penchant; un mot peut l'entraîner sur cette pente rapide. Termine toutes ses incertitudes.... Nomme-le ton gendre en présence du roi et du peuple; il appartiendra alors à Sverker et sera forcé d'embrasser sa cause. C'est en vain que j'aurai laissé ses troupes sous les armes, si on n'excite sa colère et sa haine. Il veut encore défendre les droits d'Éric, mais il se verra contraint à se déclarer pour toi.

SVERKER.

Oui, il se déclarera, la foudre sera lancée. Mais crois-tu qu'une bataille suffise pour détruire le parti qu'il soutient, et puis-je espérer de trouver quelque appui dans le peuple?

GUNNAR.

Il existe ici des fermens de discorde dont tu sauras profiter. Un gouvernement formé d'élémens incompatibles n'est jamais affermi. Le moindre effort suffit pour en renverser l'édifice toujours chancelant là où le roi, le sénat, le peuple, partagent l'autorité suprême. Jamais un peuple ne fut aussi agité que le nôtre par les factions qui préparent la ruine des états, par la mésintelligence entre les familles et les amis. En faut-il davantage à Sverker pour se faire un parti? Sune menacé par le peuple se laissera-t-il sacrifier? Veux-tu t'assurer de lui? comble ses vœux, que son bonheur excite les soupçons et la jalousie; en un mot, qu'il devienne pour tous un objet d'envie; mais Éric s'avance entouré de sa noblesse. Il va monter sur son trône.

SVERKER.

Et Sverker respire encore!

SCÈNE VI.

ÉRIC, FOLKE JARL, SUNE JARL, SVERKER, GUNNAR; le roi se place sur le trône. La noblesse, les seigneurs de la cour, et les gardes se rangent autour de lui.

SVERKER.

C'est au nom de Sverker, roi de Suède, que je me présente aux yeux d'Éric. Sverker pourrait réclamer sa fille les armes à la main; des Goths vaillans prennent encore sa défense, il devrait se venger... mais il veut bien t'épargner.

FOLKE JARL, à part.

Quel est le téméraire qui ose tenir ce langage? Quels souvenirs assiégent mon esprit! quelle ressemblance!

SVERKER, continuant.

Tu désires la paix; elle te sera peut-être accordée. Tu demandes pour ta sûreté la main de la fille de Sverker, et c'est à quoi je suis chargé de répondre.

SUNE JARL, à part.

Que va-t-il dire, grands dieux!

SVERKER, continuant.

Celui qui aujourd'hui s'est emparé du sceptre arraché à Sverker par des états révoltés avoue donc que la violence ne constitue pas les droits des souverains, et que la couronne n'est point l'héritage légi-

time de la race d'Éric. On se rappelle encore une race plus ancienne qui fit respecter le trône de Suède : un saint de ta famille a fait assassiner sous ses propres yeux un Sverker ; ton père sur le trône en a fait périr un autre. La faiblesse de tes droits est connue, je dois être content. Tu désires légitimer ton usurpation et demandes la main d'Hélène ; mais elle est déjà promise à un autre, et Sverker ne peut te donner ce qui ne lui appartient plus. Il ne peut non plus te reconnaître, et charge son gendre de signer la paix avec Éric. Ce gendre... (qui ne connait son nom?) est un héros élevé dans le sein même de Sverker, descendant de la maison royale du Nord, son parent et le tien. Qu'il lui soit permis de défendre ses droits. (*Il se tourne vers Sune Jarl.*) Le voici.

SUNE JARL

Oui, voici celui qui a formé ces nœuds, celui qui a voulu les sacrifier au bonheur de sa patrie : j'ignore les raisons qui nécessitent cet aveu ; mais puisque mes droits sont connus, je dois les défendre ; mon honneur l'exige... J'espère que sans combattre... lorsqu'on me permet, au nom de Sverker, de conclure la paix, celle que je ferai consolidera le bonheur du Nord, et en dépit de l'envie (*Se tournant vers Éric*), prince, si de ma main...

ÉRIC.

Je ne suis point ici pour entendre un sujet coupable, pour suivre ses désirs et faire la paix avec celui qui doit recevoir mes lois. J'ai écouté assez

long-temps cet envoyé avec la voix duquel s'unit ta voix pour me braver. L'ami du cruel Sverker n'est pas digne de paraître devant mon trône...

SVERKER, mettant la main à son épée.

Ton trône!... il appartient à Sverker et je saurai avec cette épée...

FOLKE JARL.

Gardes! opposez-vous à l'audace, aux transports de Sverker... L'envoyé est Sverker lui-même, il s'est trahi. Veut-il combler la mesure de ses crimes envers la race d'Éric?

(Tandis que Folke Jarl dit ces mots, les gardes d'Éric entourent Sverker. Éric descend de son trône et se met avec la noblesse, et les courtisans du côté opposé.)

ÉRIC.

Est-ce pour être puni que tu t'es offert à mes regards?

SUNE JARL, du côté de Sverker.

Eh quoi! userait-on de violence!

SVERKER.

Que ta fureur tombe toute entière sur moi. Méprisant la vie, sans crainte pour la mort, je te brave, Éric... Suis avec courage les traces de tes ancêtres, elles sont toutes marquées du sang des Sverkers. J'ai sacrifié les fils d'Éric aux mânes d'un père assassiné; ma vengeance n'a point été complète, puisque tu vis encore... Punis-moi d'avoir commis cette faute. Tu rivalises avec Sverker et frémis d'un crime! Sois le digne fils d'Éric, et imite l'exemple que Sverker t'a donné. Le sang dont nous sommes couverts, ne peut se laver que dans le sang.

ÉRIC.

Grand Dieu! daigne me protéger, toi qui connais la pureté de mon cœur.

FOLKE JARL, à Éric.

Quel sera son sort? (*A Sverker.*) Et toi qui as rappelé le souvenir malheureux des crimes de nos pères, qui as excité la colère de notre jeune roi, qu'attends-tu?

SVERKER.

La mort.

ÉRIC.

Non; vis et pars. (*Aux gardes.*) Rendez-lui la liberté; on respectera dans ce palais sa qualité d'ambassadeur. (*A Sverker.*) Va, et reviens les armes à la main; Éric marchera à ta rencontre.

SVERKER.

Ma fille me sera-t-elle rendue?

ÉRIC.

La guerre l'a livrée en notre pouvoir. Je ne laisserai point armer des droits qu'elle prétend, la main du téméraire à qui tu as donné la sienne. Elle est ma prisonnière.

SUNE JARL.

Hélène! Quoi! on ose....

SCÈNE VII.

Les précédens, FALE BURE.

FALE BURE, à Éric.

Ordonne à Sune de descendre.... On ne peut plus contenir la multitude, ni souffrir qu'une troupe rebelle reste armée pendant l'assemblée des états et lorsque le royaume est en danger : un peuple nombreux éclate hautement en murmures, et demande à se venger sur l'envoyé de Sverker. (*A Sune Jarl.*) On craint une révolte; descends, et viens rendre compte de ta conduite aux états.

SUNE JARL.

Je sais ce qu'il me reste à faire.

ÉRIC.

Tu répondras dans le lieu où l'on t'ordonne de comparaître. Protége le passage de Sverker au travers de ce peuple dont les murmures demandent une vengeance, et reviens ensuite justifier ta conduite.

(Éric sort, ainsi que sa suite et Fale Bure.)

SCÈNE VIII.

SVERKER, SUNE JARL, FOLKE JARL, GUNNAR.

FOLKE JARL, à son fils.

Quel est ton dessein?

SUNE JARL.

De ne respecter que mon père.

FOLKE JARL.

Va, je t'ai compris; mais ton épée tirée pour exercer ta vengeance sur ton pays, n'atteindra le cœur d'Éric qu'après s'être frayé une route dans mon sein.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

SVERKER, SUNE JARL, GUNNAR.

SUNE JARL.

Je sacrifierai tout; mon honneur est blessé. On emploie la violence pour m'enlever le seul objet que j'aime. Hélène.... et je puis tarder un instant! Viens, Sverker;... ton piége.... oui, j'y suis tombé. Tu m'as en ta puissance; tu as armé mon bras, ne laisse point à ma colère le temps de se calmer; guide mes pas.

SVERKER.

Il faut cacher notre retraite dans les ombres de la

nuit. Viens; laisse-moi presser contre mon cœur un gendre chéri. Tu l'as vu, j'ai hasardé ma vie pour te donner ce nom. Viens entendre dans mon camp les cris de joie que ta présence y fera éclater; viens, que j'y ramène en triomphe un héros attendu.

SUNE JARL.

Au travers d'un peuple révolté je....

GUNNAR.

Ta demeure est voisine de ce palais; nous pouvons l'atteindre facilement : elle nous servira d'asile; nos amis s'y rassemblent en grand nombre, et allument déjà des feux de joie. Pour défendre Sune Jarl et son hôte, des troupes victorieuses ont fortifié ce lieu.

SUNE JARL, à Gunnar.

C'est toi qui, en les retenant sous les armes, as accéléré ma ruine.

GUNNAR.

J'ai contenu ce peuple dans les bras duquel tu t'es jeté sans défense. Si tu vis encore tu me le dois; ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a juré ta perte. Dans mon amitié pour toi, à qui je dois tout, avec quelle impatience n'ai-je pas attendu cet instant désiré où, en t'arrachant au joug honteux qui t'est imposé par tes concitoyens, je sauverais une vie réservée à de plus grandes destinées!

SVERKER.

Allons dans ton palais armer nos amis, il faut sauver Hélène.

SUNE JARL.

Oui, craignez tous, amis et ennemis, craignez le désespoir de Sune : la vengeance est en mon pouvoir ; y renoncer serait une faiblesse. Dans les temps malheureux des discordes civiles, est-ce lever l'étendard de la révolte, que de résister aux fureurs d'un peuple égaré?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une place devant le château. Du côté opposé on aperçoit le palais de Sune Jarl, entouré de troupes.

FALE BURE est suivi du peuple qui s'arrête dans le fond du théâtre, et se disperse ensuite peu à peu.

FALE BURE, au peuple.

Venez; je me mets à votre tête, que chacun de vous me suive : assiégeons ce palais qui renferme notre tyran. Voyez-vous son épée prête à se teindre de notre sang? Uni au prince qui devait défendre le royaume, il attend la nuit pour assassiner le dernier fils d'Éric. Prévenons leurs fureurs; étouffons la révolte avant qu'elle éclate.... Mais quoi, peuple timide, tu fuis! la terreur s'empare de toi à la vue du danger!... C'est en vain que je les ai réunis. Mais où est Folke Jarl? il m'a demandé une entrevue près de ce château;.... il vient: la fidélité, l'honneur, l'accompagnent et l'aident à porter le fardeau de l'état.

SCÈNE II.

FALE BURE, FOLKE JARL sortant du château.

FALE BURE.

Viens, Folke ; la patrie est en péril. Il a fui, ce peuple lâche en qui nous mettions notre espérance; il nous abandonne.

FOLKE JARL.

Je ne mets point mon espérance dans une multitude qui demande la guerre et qui fuit au moment du danger ; je la fonde pour le salut de la Suède, sur sa vaillante noblesse. Va, Bure; marche à sa tête ; nous possédons encore des armes pour combattre Sverker et ceux qui l'ont suivi.

FALE BURE.

Quoi, Sverker est parti !

FOLKE JARL.

C'est un bonheur pour nous. Que la violence et la tyrannie le suivent, que sa fille elle-même nous quitte ; assez de trouble a été excité parmi nous pour une femme. Hélène ne jugera sûrement point nécessaire de rester ici plus long-temps ; c'est notre moindre inquiétude.... J'ai découvert les plans de Sverker. Il viendra cette nuit avec de nouvelles forces pour se joindre à mon fils séduit qui a déjà levé l'étendard de la révolte. C'est cette réunion qu'il faut empêcher. Va !

FALE BURE.

Laisserons-nous Éric ici sans défense contre ton fils?...

FOLKE JARL.

Sans défense! O mon roi! mon sein sera ton bouclier; si ta garde trop faible ne peut te protéger, je t'entourerai de mes bras.... j'opposerai mon cœur aux coups de tes ennemis; mais je n'aurai point à te défendre contre mon fils. L'aspect de son vieux père, ma voix lui rappelant ses sermens, la sainteté des lois, les droits sacrés de son souverain... quelles armes lui résisteraient, si celles-là restaient impuissantes? — J'ai tout prévu; ouvrons à l'ennemi tous les chemins de la fuite. Mais les traîtres n'approcheront pas de cette demeure; je réponds du château. Va, Bure, le jour baisse; la victoire suivra tes pas; elle coûtera cher à un père.

(Il sort.)

FALE BURE seul.

Je vais me hâter de rassembler nos amis; mais que veut Gunnar?

(Bure veut sortir, Gunnar le retient.)

SCÈNE III.

Le théâtre s'obscurcit.

FALE BURE, GUNNAR.

GUNNAR.

Crains d'égarer tes pas dans les ténèbres. Qui te fait errer ainsi près du palais de Sune Jarl? Qu'est

devenue la troupe vaillante qui remplissait cette place ? Sverker sera-t-il épargné ?

FALE BURE.

Je sais où le trouver ; mais si à la faveur de l'obscurité il échappait à ma colère, traître, ta vie me répondrait de lui.

(Il veut sortir, mais Gunnar le retient encore.)

GUNNAR.

Demeure. De quel droit oses-tu m'insulter ? Rends-moi raison du nom injurieux que tu m'as donné.

FALE BURE.

C'est en vain que tu veux me retenir et me faire perdre des momens précieux ; cherche moi dans le combat, c'est là que j'accepterai ton défi.

SCÈNE IV.

Le théâtre s'obscurcit de plus en plus.

GUNNAR seul.

Il me quitte. Ne se trouvera-t-il donc personne pour commencer le combat ? Quoi ! pas le moindre bruit ne se fait entendre, et l'heure de la révolte approche. Le dépit de Sune se calmera s'il n'est excité de nouveau. Laissé à lui-même, n'a-t-il pas déjà parlé de paix ? Il nous faut encore Sverker pour agir. Tant que son courage ne sera pas venu animer les troupes de Sune, on ne pourra les employer contre le château. Le peuple conserve encore

pour son roi un respect qui nous perdra, s'il a le temps d'agir. Mais Sverker tarde bien, la nuit nous couvre déjà de son ombre, et il n'arrive point! Je vais presser ses pas. (*Au moment où il veut s'en aller Sune Jarl sort de son palais suivi par des soldats armés et portant des flambeaux. Gunnar revient.*) Quelle est cette lueur soudaine?... Quoi! Sune déjà armé! Quel heureux moment! On ne souffrira pas ici sa présence dans cet appareil menaçant, et il se jettera dans les bras de Sverker. Allons presser son retour.

(Il sort.)

SCÈNE V.

Il fait entièrement nuit.

SUNE JARL. Soldats dans le fond du théâtre.

SUNE JARL.

Qui porte ici ses pas?... J'ai entendu parler. Quel est le téméraire?... Mon père! Serait-ce lui?... Je tremble... Ah! fuis! si c'est toi qui as osé venir. Mais tout est tranquille et les ténèbres couvrent la terre. Il est dispersé, ce peuple dont la colère m'a poursuivi; les flammes et mes forfaits le réveilleront. Il frémira à mon aspect; c'est ici que je creuserai le tombeau de ma patrie; le château où l'on a osé me menacer sera détruit. Reconnais Éric un noble qui ne peut supporter le mépris; reconnais le gendre de Sverker, et toi, Hélène, reconnais ton époux. Ah! vois ma fureur pour juger de mon

amour.... Tu ne viens point! m'aurais-tu oublié? Qui peut l'empêcher de se jeter dans mes bras? est-ce un roi, un père?... Je ne respecte plus aucun titre ; je n'en appelle plus qu'au fer et à la flamme.

SCÈNE VI.

SVERKER, SUNE JARL, GUNNAR.

SVERKER.

Je suivrai tes pas.

SUNE JARL.

Quoi ! Sverker déjà de retour ?

SVERKER.

La nuit nous favorise. Le sommeil règne en ces lieux. Folke Jarl et Éric reposent..... Nous pouvons d'un coup....

SUNE JARL.

Tyran ! quel est ton dessein ? On n'entreprendra rien contre deux vies aussi chères.

SVERKER.

Chaque moment est précieux... Viens... attaquons cette troupe de nobles qui s'est dirigée vers mon camp et qui m'en ferme le passage. J'ai pris un détour pour ne point me faire attendre. Attaquons ces nobles et avant la fin de la nuit....

SUNE JARL.

Tu veux te servir de mon bras pour assouvir ta rage. Sois content de m'avoir attiré dans le piége.

SVERKER.

Mais n'oseras-tu rien de plus? veux-tu me forcer à rendre les armes ?

SUNE JARL.

Il est encore en ton pouvoir de faire la paix avec la race d'Éric.

SVERKER.

Mais toi qui as tiré ton épée contre ton roi, qu'espères tu de lui ?

SUNE JARL.

Le bonheur que tu n'as jamais connu, celui de mourir avec honneur. Je dois réparer mes torts envers la patrie offensée, et je donnerais tout mon sang pour me tirer de tes mains.

SVERKER.

Quelle faiblesse !

SUNE JARL.

Tu existes encore... tu as droit de m'accuser de faiblesse. Mais crains que je ne retrouve ma force. Éloigne-toi....

SVERKER.

O désespoir ! ô fureur ! L'espoir de mon salut devient l'instrument de ma perte ! Tu refuses de te joindre à une armée valeureuse ? Tu abandonnes ton épouse ?

SUNE JARL.

Je sauverai Hélène, je lui dois encore ce crime. Mais jure de ne plus paraître en ces lieux.

SVERKER.

Qui! Moi! je serais contraint à faire un tel serment? Tire ton épée....

GUNNAR, se mettant entre eux deux, à Sverker.

Prince! est-ce là le sang que tu dois répandre! (*A Sune Jarl.*) Si tu veux sauver Hélène, fais briser ces portes.

SUNE JARL.

Éloigne-toi, je ne souffrirai point que des mains ennemies exercent ici des violences. Je vais moi seul... (*Il fait quelques pas vers le château et revient en entendant ouvrir les portes*). Quelle nouvelle épreuve me reste-t-il à soutenir? J'ai entendu s'ouvrir ces portes... Je tremble... Dieu! si c'était mon père?

GUNNAR, à Sverker.

Viens, cette troupe saura te défendre.

(Sverker et Gunnar se retirent vers les soldats de Sune.)

SCÈNE VII.

SVERKER, SUNE JARL, GUNNAR, HÉLÈNE sortant du château suivie de CÉCILE.

CÉCILE.

On favorise notre fuite, les gardes se retirent.

HÉLÈNE.

Hélène est sans asile; le malheur suit ses pas.

SUNE JARL.

Quel nom ! Quelle voix enchanteresse s'est fait entendre ?

HÉLÈNE, dans le fond du théâtre, à Cécile.

Quelle solitude !... chère amie, n'est-ce point en ces lieux que j'ai vu la colère de mon cruel amant?

CÉCILE.

Il s'avance.

HÉLÈNE.

Que vois-je !

SUNE JARL, rencontrant Hélène dans le fond du théâtre.

O ciel ! est-ce dans les terreurs qu'inspirent les ombres de la nuit que je dois te revoir, Hélène? Je puis donc avant de mourir te donner le nom d'où dépend toute ma félicité ! Hélène ! Mon épouse !... le serment qui nous lie est sacré ; ton cœur ne peut plus m'être disputé par aucune puissance de la terre. Hélène ! chère épouse !

HÉLÈNE.

Où nous retrouvons-nous ? à la lueur des flambeaux ; parmi des glaives étincelans. La voix de l'amour peut-elle ici se faire entendre ? A quoi nous servent nos sermens ? Les instans que je passe près de toi augmentent tes forfaits.... Ah ! conduis-moi vers mon père : j'ai entendu sa voix.

SVERKER, à Gunnar.

Elle m'ôte tout espoir d'armer le bras de Sune.

GUNNAR, à Sverker.

Il faut te soumettre à la nécessité. Qu'importe le

serment qu'il t'a demandé? Hélène est prête à suivre tes pas ; Sune sera de nouveau en ton pouvoir.

SVERKER.

Remplissons donc mes destinées.

HÉLÈNE, à Sune Jarl qui s'avance vers elle

Que mes larmes te touchent.

SUNE JARL

Ah! va rejoindre ton père; je ne dois point m'y opposer ; mais que ta voix si tendre lui persuade de consentir à la paix avec la maison d'Éric. Cette paix seule peut nous réconcilier; tu ne peux pas vouloir que j'augmente le nombre de mes crimes.

HÉLÈNE, tombant aux pieds de Sverker.

Mon père! tu vois ta fille à tes genoux. Tu as tout fait pour elle, elle ne te demande plus rien que de partager avec toi une retraite cachée et solitaire. Ta fille, ton gendre t'y suivront, consens à la paix avec Éric... Voudrais-tu que Sune ne vît son épouse qu'avec horreur? fais qu'il puisse m'aimer sans crime, te respecter comme un père et veiller à ton bonheur. Oublie de vains droits, et content de notre amour...

SVERKER.

Lève-toi; les gardes d'Éric pourraient s'apercevoir de ta fuite. Prends ma main, Sune, et avec elle, reçois le serment que tu me forces de faire. Je suis prêt à conclure la paix avec Éric aussitôt que tu auras conduit ma fille dans mon camp. (*A part.*) Je viens de jurer ma mort.

GUNNAR, à Sverker.

Les soldats qui doivent te suivre et combattre pour toi sont prêts.

(Sverker et Gunnar se mêlent aux soldats de Sune.)

HÉLÈNE, à Sune Jarl, qui reste sur le devant du théâtre.

Tu ne nous suis pas? Quel sera ton destin?

SUNE JARL, pressant Hélène contre son cœur.

Adieu!... adieu!

HÉLÈNE.

Tu veux que je t'abandonne parmi tes ennemis; c'est me condamner peut-être à ne te revoir jamais.

SUNE JARL.

Oh! pars, deviens le gage de la paix. Ne demande pas à en savoir davantage... Je dois ménager ta tendresse. Adieu... je te laisse mon souvenir et mon nom. Pour la dernière fois, que je te presse sur mon cœur. (*Hélène s'évanouit dans les bras de Cécile, et est emmenée par Sverker. — A Cécile.*) Ah! soutiens ton amie... Je crois entendre du bruit... je veux accompagner vos pas jusqu'au delà des gardes d'Éric. (*A ses soldats.*) Allez au camp de Sverker; ... je vous suivrai.

(Les soldats sortent ainsi que Sverker, Gunnar, Hélène et Cécile. Sune Jarl, qui marche le dernier, est retenu par Folke Jarl.)

SCÈNE VIII.

FOLKE JARL, SUNE JARL.

FOLKE JARL.

Arrête et prends ma vie avant d'aller plus loin.

SUNE JARL.

Ah! mon père, laisse-moi les suivre. Tu me reverras lorsque j'aurai sauvé l'état dont le péril est mon ouvrage; tu me reverras, et mon sang expiera mes fautes.

FOLKE JARL.

As-tu pu croire que les ténèbres te cacheraient aux yeux d'un père? A quoi te sert ton repentir? tu allais suivre Sverker. Donne-moi ton épée.

SUNE JARL.

Mon père! sois sévère pour un fils malheureux, il l'a mérité; mais conserve-lui l'honneur. Apprends que la vie d'Éric, la tienne, sont en danger si je ne conduis point Hélène au camp de son père. Il a consenti à la paix... Laisse-moi remplir mes promesses.

FOLKE JARL.

Tu n'es point maître de toi... : la seule vertu que tu puisses montrer, la seule qui soit en ton pouvoir, est de te reconnaître coupable. Quel aveuglement!... tu oses vanter ton zèle et tu sacrifies à Sverker, ton roi, ta patrie et toi-même!

SCÈNE IX.

FOLKE JARL, SUNE JARL, FALE BURE.

FALE BURE, sans voir Sune Jarl.

Ton fils a comblé la mesure de ses crimes... Nos gardes ont aperçu ses soldats passant au camp ennemi; Sune s'est réuni à Sverker... Il fuit avec Hélène.

SUNE JARL.

Hélène est sauvée... j'ai rempli ma promesse. Mon père, voici mon épée... J'attends avec résignation l'arrêt que ta bouche va prononcer contre moi.

FALE BURE

Que vois-je? Sune Jarl ici! et prêt à rendre compte de sa conduite au conseil assemblé!... Que son repentir lui fasse trouver grâce devant la sévérité de la loi...

SUNE JARL

Moi! me repentir! demander grâce! Une telle lâcheté ne souillera point ma gloire. Si le respect dû à un père!... mais je suis son prisonnier. On peut m'annoncer ma sentence, je l'attendrai ici.

FOLKE JARL.

Faut-il qu'un père au désespoir soit le témoin de ton malheur! (*A Fale Bure.*) Va, Bure! et prends la défense de mon fils.

(Sune Jarl donne son épée à Fale Bure; il est entouré de gardes.)

FALE BURE, à Folke Jarl.

Je voudrais, à cause de toi, qu'il pût être jugé innocent.

FOLKE JARL.

Son crime est évident; il doit être puni. Va, hâte-toi. (*Fale Bure emmène Sune Jarl.*) Est-ce l'intérêt de mon sang et les craintes de la tendresse paternelle qui doivent m'occuper, quand la patrie est en danger, quand le malheur la menace? Mon devoir est de mourir, mais de mourir pour mon roi, pour mon pays; et de leur prêter mon secours jusqu'à mon dernier soupir.

(Il rentre dans le château.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Même décoration que dans l'acte précédent.

ÉRIC, FOLKE JARL.

FOLKE JARL.

Prince! où portes-tu tes pas? c'est en vain que tu prétends calmer une multitude irritée.... Ah! laisse-la éteindre sa colère dans le sang de mon fils.

ÉRIC, à ses gardes.

Allez, qu'on rende à Sune la liberté... Défendez-le contre le peuple, et conduisez-le en ma présence. Son roi prononcera sur son sort. (*A Folke Jarl.*) Il s'est rendu coupable envers moi, mais Folke, puis-je oublier que Sune est ton fils, et que son bras a affermi mon trône?

FOLKE JARL.

Tu es plus grand que ses crimes. Il a trahi tous ses devoirs...

ÉRIC.

Je dois me rappeler ses services. Faut-il qu'en punissant le crime, je reste insensible pour la vertu?

Ne parlons plus de vengeance. Cette nuit peut-être me verra précipiter du trône où la seule force m'a rétabli. Nous pouvons craindre à chaque instant que Sverker ne donne l'assaut à ce château qui n'a pour défense que le peuple. Tu sais que, parmi ce peuple désuni, il se trouve encore des hommes qui désirent un changement. Ah! mon ami, laisse-moi employer l'instant où le sceptre est encore en mon pouvoir pour sauver le fils de Folke.

FOLKE JARL.

Je n'ai plus de fils... Le criminel qui a osé tirer l'épée contre son roi, est indigne de ce titre. Détourne tes regards des larmes que répand ma faiblesse : la sentence de mort est prononcée, qu'elle s'exécute. Fils, ami, patrie, tu es tout pour moi. Que ta défense, ô mon roi! soit le seul intérêt qui nous occupe! entends les cris de ce peuple irrité qui demande le sang de Sune, et dirige l'ardeur qui l'enflamme vers le lieu du danger.

ÉRIC.

Non, je ne signerai point cette sentence cruelle; suis-je monté sur le trône pour servir la colère du peuple? j'ai le droit de punir, je le sais, mais puis-je oublier que j'ai celui de faire grâce?

FOLKE JARL.

Il la refuserait, et ce serait un crime de plus; son amour...

ÉRIC.

C'est en lui parlant d'Hélène, que je veux attendrir son cœur. Toi, qui as veillé à la conservation

d'Éric et de son trône, va, à la faveur de la nuit, rassembler mes soldats... peut-être qu'avant peu j'enverrai un héros pour te remplacer à leur tête.

FOLKE JARL

J'obéis, mais un père désespéré n'attend plus de consolation.

(Il sort.)

ÉRIC.

J'ai su étouffer le désir de la vengeance. Que le cruel Sverker se plaise à vanter la dureté de son âme! je veux être clément et ne point changer mon cœur. Mais Sune s'avance.

SCÈNE II.

ÉRIC, SUNE JARL, conduit par des gardes.

SUNE JARL, aux soldats.

Où me conduisez-vous? suis-je déjà condamné? allons-nous à la mort? quelle cruauté!... Est-ce pour me faire servir de spectacle au peuple qu'on prolonge mes jours?

ÉRIC.

Ne crains rien de la fureur de ce peuple, ton roi seul va te juger.

SUNE JARL.

Que vois-je?... Quoi! tu veux aussi être le témoin de mon infortune?

ÉRIC.

Je voudrais épargner ta vie, mais donne-m'en les moyens.

SUNE JARL.

Mon sang doit te satisfaire. Mon crime est avéré... Mais où est mon père? il ne veut plus me voir.

ÉRIC.

Il est au champ de l'honneur, suis-le; je te fais grâce, va combattre Sverker.

SUNE JARL.

Quoi! la paix sera rompue, et par la main d'Éric!

ÉRIC.

Quelle paix!

SUNE JARL.

Elle t'est accordée, et j'en suis la victime.

ÉRIC.

Sverker a consenti à la paix?

SUNE JARL.

Tu en vois l'otage devant toi.

ÉRIC.

Peux-tu encore te fier à un ami perfide?

SUNE JARL.

D'autres peuvent violer leurs promesses, mais les miennes sont sacrées.

ÉRIC.

Tu veux braver ma puissance... Sais-tu, téméraire, quelle est la grâce que je t'offre, et à quel titre je te l'accorde? ton bras ne m'est plus nécessaire pour défendre ma couronne; j'ai encore assez de guerriers prêts à se sacrifier pour moi; j'aime mieux mourir avec eux, que de m'abaisser à implorer le secours d'un sujet infidèle. La seule clémence me dicte

la grâce; je ne veux point ravir à ton vertueux père le soutien de sa vieillesse. La seule preuve de ma reconnaissance que je puisse lui donner est de lui rendre un fils. Tu as vu la Suède me remettre aujourd'hui le sceptre et tu veux que je le souille aussitôt du sang d'un sujet, et que ma jeune main apprenne à manier le glaive des lois avant de s'être servie de cette épée... Tes yeux se remplissent de larmes..... Pourquoi étouffer le sentiment qui te les fait répandre?... qui peut nous désunir? ton crime est l'ouvrage d'un autre, ton repentir t'appartient. Sverker a employé la ruse pour te forcer à déclarer ton amour, et ne m'a-t-il point séduit aussi puisque je t'ai regardé comme un ennemi? je t'ai adressé des paroles offensantes, je m'en souviens; je t'ai pardonné, tu peux me pardonner aussi.

SUNE JARL, se jetant aux pieds du roi.

Prince! je meurs content, tu m'as rendu l'honneur.

ÉRIC.

Lève-toi; je t'ai fait grâce.

SUNE JARL.

Non, je ne me pardonnerai jamais mon aveugle courroux... Que je subisse mon arrêt, que la mort mette un terme aux tourmens que j'endure.

ÉRIC.

Qui peut en ce moment te faire rejeter la vie que je t'accorde? est-ce un rival que tu hais dans Éric? crois-tu qu'il emploîra la violence pour obtenir une main qu'on lui refuse? Hélène a prouvé que l'amour est un crime pour nous; il n'éteindra jamais la haine

qui divise nos maisons. Livre-toi à un heureux espoir, et sois mon ami.

SUNE JARL.

Ton ami et le gendre de Sverker!.. Qui des deux me faudra-t-il trahir? Que n'ai-je point fait pour rompre les liens qui m'attachent à Sverker? l'amour que j'ai juré à sa fille, et mon cœur,.. j'ai tout mis aux pieds d'Éric, mais en vain... J'ai cherché les combats pour fuir Hélène, et je l'y ai retrouvée; j'ai fait de nouveaux efforts pour briser mes chaînes, j'ai parlé pour toi... Mais peut-il m'être permis de vanter ma fidélité quand je n'ai pas su cacher mon amour, et quand j'ai consommé mon crime? Mets un terme à mon supplice... La grâce que tu m'accordes est un châtiment, si je ne puis plus te servir. Si mon père t'est cher, ce père dont je fais la honte et le désespoir, prends pitié de son fils; permets-lui de mourir. Tu m'as rendu ton amitié : que peux-tu faire de plus? laisse-moi l'emporter dans la tombe. Veux-tu m'exposer à la perdre de nouveau? A quoi sert une vie souillée de crimes? mon cœur, enchaîné par des liens divers, ne veut en rompre aucun; il adore Hélène, et veut te voir régner; il t'aime et hait un tyran, mais ne peut se résoudre à contribuer à sa ruine : arrache-moi une odieuse vie. Tu dois maintenir avec sévérité les droits de ta couronne; immole à cet intérêt un malheureux qui ne peut plus répandre que sur l'échafaud son sang pour ton service.

ÉRIC.

Je t'ai accordé la vie; ton sort est changé. Ne

crois pas que je reprenne ce que j'ai une fois donné. Pour récompenser tes services, je te dégage de tous tes sermens : cesse d'être en proie aux combats que te livrent des devoirs opposés; je n'exige pas d'un ami qu'il en subisse plus long-temps le supplice. Va, Sune, sois le gendre de Sverker: il a besoin de ton bras pour l'attaque de ce château au pied duquel on le verra bientôt.

SUNE JARL.

Qu'ose-t-il entreprendre contre toi?

ÉRIC.

Tes soldats, en allant se ranger sous ses drapeaux, nous ont menacés de revenir avant la fin de la nuit pour te venger.

SUNE JARL.

Pour me venger!.. et c'est mon nom dont on veut se servir pour une trahison! Je reconnais la perfidie de Gunnar, et la ruse cruelle de Sverker, et je n'ai pas encore effacé la tache faite à mon nom!

(On entend de la musique militaire derrière le théâtre.)

ÉRIC.

Ces instrumens guerriers annoncent la paix que Sverker nous apporte.

SUNE JARL.

Je le vois... C'est en vain qu'il s'est lié par un serment; mais Sune secoue enfin l'insupportable joug qu'on lui avait imposé.

ÉRIC.

Je reconnais le fils de Folke à ce noble dépit.

SUNE JARL.

Rends-moi l'épée qu'on m'a enlevée.

ÉRIC, lui donnant sa propre épée.

Je te donne la mienne, destinée à un ami, et ne te demande point de serment.

SUNE JARL.

Prince! ta générosité a fixé mon sort. O ciel! quel sang ma main va répandre!... quels nouveaux crimes!.. Hélène! tu n'as plus de père... et je ne connais plus que mon roi.

(Il sort.)

ÉRIC, à son écuyer.

Donne-moi mon casque, une épée, je vais le suivre.

(Il veut sortir, Folke Jarl le retient.)

SCÈNE III.

ÉRIC, FOLKE JARL.

FOLKE JARL.

Prince, où cours-tu? Si mon bras ne peut plus combattre pour la défense de ton trône, écoute du moins ma voix, et...

ÉRIC.

On combat pour moi, et tu ne veux pas que je me montre à la tête de mon armée?

FOLKE JARL.

Comment veux-tu qu'on t'aperçoive dans l'obscurité dont nous sommes environnés? T'exposeras-tu à des dangers inutiles? Reste dans ce château; c'est

sa défense qui montrera à la Suède si elle possède un roi. Le peuple qui combat pour toi a le droit de chercher un dernier refuge près de ton trône.

ÉRIC.

Ton zèle me retient; mais oublie que je suis jeune, donne-moi des armes, et s'il faut que, triomphant de la valeur de ton fils, le cruel Sverker pénètre jusqu'à ce château, laisse-moi mourir en roi.

FOLKE JARL.

O mon roi! quel nom viens-tu de prononcer devant un père au désespoir! J'ai retiré du combat un bras inutile, afin de mourir ici, et de te défendre contre l'ennemi que j'avais laissé près de toi. Lorsque des soldats rebelles ont rempli l'air du nom de Sune, j'ai frémi en pensant à ton danger; j'ai laissé le commandement de l'armée à Fale Bure, et me suis hâté de me rendre près de toi... Pourquoi ne t'ai-je pas vengé sur mon fils séduit? où est-il?.. il se dérobe à ma vue pour combler la mesure de ses crimes. Ah! combien, en lui accordant la vie, tu as été abusé par ta bonté!

ÉRIC.

Crois-tu qu'Éric puisse se tromper sur le fils de Folke? il est digne de mon amitié. Sune raffermira cette nuit le trône que son père m'a conservé.

FOLKE JARL.

Qu'entends-je!.. dois-je croire?.. Est-il bien vrai? j'aurai le bonheur de voir couler mon sang pour Eric! Si Sune est mon fils, son dévouement égalera le mien... Heureusement que l'objet qui l'a rendu

coupable n'arrêtera plus son bras... Hélène s'est jetée avec désespoir au milieu de notre armée, a suspendu le combat par ses cris, et s'est de nouveau constituée ta prisonnière.

ÉRIC.

Qui a pu l'engager à abandonner son père ?

FOLKE JARL.

Le désir de sauver Sune. Elle s'avance vers toi pour porter au pied de ton trône sa douleur et son désespoir.

ÉRIC.

N'ai-je donc pas assez de mes peines ?

SCÈNE IV.

ÉRIC, HÉLÈNE, FOLKE JARL.

HÉLÈNE.

Où est-il ? (*A Éric.*) Est-ce toi qui consens à ce qu'un peuple furieux condamne un héros ? Je remets ta prisonnière en ton pouvoir; ah ! sauve la vie de Sune.... Innocent de ma fuite, il ne m'a vu qu'au moment où j'avais brisé mes chaînes. Sverker s'avance pour délivrer ou venger son fils adoptif, son gendre : dans la crainte qu'il n'arrivât trop tard, je me suis arrachée de ses bras pour accourir ici. Rendez-moi Sune;... rendez-le à une épouse éplorée : mes droits sur lui te sont connus. Les sermens qui nous lient,.... dois-je les oublier au moment où je vois la mort le menacer?

ÉRIC.

Princesse, je connais trop bien mes intérêts pour me priver d'un ami, mon plus ferme soutien.... Sune a obtenu sa grâce.

HÉLÈNE.

Et on ne le voit point près de Sverker, ni dans ton château! Par quel espoir trompeur mon cœur sera-t-il encore séduit?... Où est-il?

ÉRIC, à part.

Je compatis à ses peines, et n'ose lui dire la cruelle vérité.

HÉLÈNE.

Tu te tais!... ton silence te trahit: je comprends le sort de Sune.... Barbare, pour quels crimes lui as-tu conservé la vie?

FOLKE JARL.

Princesse, Sune s'est montré digne de ta main; il suit les traces de l'honneur, combat pour son roi, sa patrie, et va punir l'outrage.

HÉLÈNE.

Il va rompre des liens, des sermens sacrés, manquer à sa foi, et répandre devant vous le sang de Sverker. Eh bien! il faudra qu'il y joigne le mien. Barbares! laissez-moi aller au-devant de sa fureur, et devenir sa première victime.

ÉRIC.

J'entends le tumulte des armes; les combattans se sont rapprochés de nous. Princesse, attendez ici; le coup est porté, la victime est encore incertaine.

HÉLÈNE.

O Dieu! la victoire de l'un ou de l'autre me coûtera la vie. Sune! mon père!

(Elle se jette contre terre avec désespoir.)

ÉRIC, à Folke Jarl.

Quel que soit le sang qui doit couler aujourd'hui,.... je cours au-devant d'un tyran.

FOLKE JARL.

Ah! rentrons dans ce château qui doit te protéger.

ÉRIC.

Crois-tu qu'en changeant de place je puisse changer mon destin? Un roi n'a que le choix du trône ou de la mort. On vient.

FOLKE JARL.

O mon roi!... Mais le ciel s'est apaisé; je vois Fale Bure.

HÉLÈNE, se relevant avec vivacité.

Qui vient? qui est mort?... Je vois les drapeaux d'Éric, quels malheurs m'annoncent-ils? Sune!.... mon père!... vous me manquez tous deux: Éric me permettra du moins de mourir entre vos bras.

(Elle sort.)

ÉRIC, à ses gardes.

Allez; protégez une princesse aussi à plaindre comme fille que comme épouse.

SCÈNE V.

ÉRIC, FOLKE JARL, FALE BURE, suivi de trophées.

FOLKE JARL.

Viens, Bure ; tu apportes à ton roi la nouvelle de la victoire.

ÉRIC.

Quel sang a été épargné? à qui appartient la gloire de ce jour? Sune Jarl vit-il encore? Sverker a-t-il cherché son salut dans la fuite pour passer dans le repos le reste des jours qui lui sont comptés?

FALE BURE.

Prince, ton ennemi a été frappé d'un coup mortel ; le char de son triomphe s'est changé en un cercueil : on l'apporte en ces lieux; il respire à peine; son regard exprime tour à tour la fureur et les angoisses de la mort. Il vient devant toi pour te braver jusqu'à son dernier soupir.

ÉRIC.

Qu'on l'amène, et qu'il satisfasse une vengeance impuissante ; il verra les larmes que son malheur me fait répandre. Mais Sune, vit-il encore?

FOLKE JARL.

Dis-nous d'abord s'il s'est rendu digne de la clémence du roi.

FALE BURE.

Qui en fut jamais plus digne? J'ai prononcé sa

condamnation, et rends avec joie aujourd'hui témoignage à la gloire dont il s'est couvert. C'est lui qui a rallié nos troupes prêtes à fuir, lorsque Sverker, et les soldats rebelles qui l'avaient suivi, faisaient retentir les airs du nom de Sune, et s'avançaient sans obstacles jusqu'à nous : il a rallumé dans nos cœurs un courage prêt à s'éteindre. Nous avons suivi le héros, qui n'a été reconnu qu'au moment où le jour nous montrant notre victoire, nous a montré aussi Sune Jarl. Les runes de Gestilren conserveront la mémoire du nom de Sune Jarl, et le préserveront de l'oubli des temps. Ma main a servi ma colère; le perfide ami de Sune, Gunnar, est tombé sous mes coups.... Pourquoi n'ai-je pas aussi atteint le cœur de Sverker?... Il semblait me fuir : le sort l'a conduit au milieu de nous pour périr de la main de son gendre.

ÉRIC.

Que de crimes engendre la guerre civile, et à quel prix me faut-il acheter la couronne!

FOLKE JARL.

La tranquillité de ton royaume les expiera tous.

FALE BURE.

Ton fils a rempli ses destinées. Le combat fini il revenait; il aperçoit près de la porte du château un guerrier inconnu qui, tendant son arc, lance contre lui une flèche qui s'égare dans les airs. Alors le fer à la main il se précipite sur Sune et le provoque avec audace. « Tire ton épée, » lui crie-t-il, « je » ne suis point encore vaincu. » « Meurs, » répond

Sune, « et que ce fer te fasse connaître la force de » mon bras. » Il tombe. Quel spectacle! Sverker nous découvre son visage. « Viens, mon fils, » dit-il à Sune, « je remercie le ciel de ce qu'il s'est vengé » en me punissant d'avoir violé le serment que je » t'avais fait : mon sang a tout payé ; je meurs entre » tes bras. Je voulais te sauver; le sort n'a pas » voulu accorder une vertu à Sverker, et a tout » donné à Éric. En me sacrifiant tu nous a servis » tous deux. » Sune Jarl au désespoir, cherchant à étancher le sang de Sverker, le presse avec force contre son cœur. Je n'en ai pas vu davantage, et me suis hâté de venir t'annoncer la victoire. Sverker me suit, accompagné par sa fille et par son gendre.

ÉRIC.

De combien de nuages ce jour est obscurci!

SCÈNE VI.

ÉRIC, FOLKE JARL, FALE BURE, SVERKER porté sur un brancard, HÉLÈNE, SUNE JARL, CÉCILE.

SUNE JARL, son épée nue à la main, est retenu par Hélène.

Hélène! laisse-moi mourir et mettre un terme à mes tourmens; pourquoi retiens-tu mon bras?

HÉLÈNE.

Cruel! veux-tu verser encore un sang qui m'est cher? Ah! vis, et laisse-moi fuir.

SVERKER.

Faut-il que mes derniers momens soient troublés

par des pleurs et des cris? Sachez que c'est un Sverker qui meurt. Viens, Sune, viens, Hélène, ma mort consolidera les nœuds qui vous unissent. (*A Hélène.*) Je te donne un époux pour remplacer un père, (*à Sune Jarl*) et à toi mon sang royal pour être son défenseur. J'ai forcé ta main à terminer mes jours, l'ombre de Sverker ne viendra point troubler ton repos. (*Il se soulève sur le brancard. — A Éric.*) Mais, Éric, mon spectre sanglant te poursuivra du trône jusque dans les bras du sommeil. Crois-tu que des larmes puissent apaiser mon sang? J'oublie que ta race nous a ravi la couronne; mais je n'oublierai jamais que notre querelle m'a rendu criminel et barbare, qu'elle a changé mon caractère. Je ne remonterai donc point au trône de Suède! Lorsque je portais le sceptre et gouvernais ce royaume, la crainte de le perdre a causé mon premier crime; pour le reconquérir, quels forfaits n'ai-je pas commis? (*Il s'arrête un moment, et continue.*) Mais ces forfaits n'ont-ils pas été commandés par la nécessité? la race d'Éric ne m'en a-t-elle pas donné l'exemple? Tu as vaincu, fils d'Éric; le malheur est mon crime, le bonheur ta vertu.

(Il retombe sur le brancard.)

FOLKE JARL, à Éric.

Dans sa haine impuissante, il veut noircir ta gloire.

ÉRIC, à Folke Jarl.

La haine qui règne dans son cœur le punit assez.

SVERKER, en délire.

Donnez, donnez-moi cette épée, que je la plonge dans le cœur d'Éric.

HÉLÈNE.

Mon père !

SVERKER, revenant à lui.

Qui m'appelle ? Ma fille, est-ce toi ? je m'affaiblis... Termine ma vie, ô ciel ! avant que je sente se calmer la haine qui dévore mon cœur. Je dois subir ma peine ; mais, ô Dieu ! ta foudre a atteint d'autres que moi... Toi aussi, Hélène !

ÉRIC.

Ah ! oublie une haine inutile. L'instabilité du trône où tu me laisses doit suffire à ta vengeance.

SVERKER.

C'est là ma seule consolation... Je meurs !

HÉLÈNE, tombant dans les bras de Cécile.

Mon père !... il n'est plus !

SUNE JARL.

J'ai causé sa mort !

FOLKE JARL, à Éric.

La lutte est finie ; mais tes vertus seules, prince, justifieront tes droits au trône où t'a placé la faveur céleste.

FIN DU CINQUIEME ET DERNIER ACTE.

L'AVENTURIER,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

De Charles LINDEGREN.

NOTICE

SUR

L'AVENTURIER.

La réflexion qui termine la notice sur la tragédie de *Sune Jarl* trouve ici une nouvelle application. *L'Aventurier* passe pour la meilleure comédie du théâtre suédois. A ce titre, elle a dû être choisie pour donner une idée du rang qu'y occupe Thalie et des offrandes que l'on apporte à ses autels; mais on n'est pas pour cela en droit de s'attendre à trouver celle-ci entièrement digne de la muse. Que serait-ce si nous avions préféré ou l'*Opération*, ou le *Général Eldthjelm*, du même auteur, et à plus forte raison les productions d'autres poëtes comiques moins estimés? Ici, du moins, brillent quelques éclairs d'intentions dramatiques, de naturel dans le dialogue, et de vérité dans le style. La peinture des mœurs locales n'y est guère qu'accessoire, mais elles y

sont esquissées d'un crayon assez fidèle. Il y a de l'esprit dans quelques détails, et quelques traits saisis à la superficie du cœur humain; mais l'intrigue est vulgaire et conduite avec peu d'art, et il était bien difficile d'attirer l'intérêt sur un principal personnage, espèce d'enfant prodigue qui, tombé par sa faute dans la détresse, n'a trouvé, pour en sortir, d'autre ressource que l'escroquerie. L'indulgence de son père et de sa maîtresse qui lui pardonnent serait peu contagieuse sur la scène française, quoique la morale n'y soit pas très-sévère pour les écarts de la jeunesse; mais on n'y fait grâce pour l'ordinaire qu'aux joyeuses fourberies des valets fripons, et le repentir d'un coupable d'un ordre plus relevé et son retour à la vertu ne suffiraient pas pour le faire absoudre d'ignobles actions, plus dignes de l'audience des tribunaux criminels que des jeux du théâtre. Il est cependant juste d'observer que l'auteur de l'*Aventurier* a senti le vice de son sujet, et qu'il a fait tous ses efforts pour le pallier en laissant toujours apercevoir que tous les sentimens honnêtes ne sont pas éteints dans l'âme du héros de la pièce, en lui donnant la résolution de réparer

un jour le tort que son adresse fait à ses dupes, et en imputant à l'excessive sévérité du père la funeste extrémité à laquelle le fils s'est vu réduit.

Cette comédie sort de la plume de M. Lindgren : elle est en prose ainsi que les autres du même auteur ; mais ce n'est pas par impuissance d'écrire en vers, car un recueil très-varié de ses ouvrages poétiques jouit dans sa patrie d'une haute réputation.

PERSONNAGES.

SVINDLER.
LOEPELD, son valet.
LE BOURGMESTRE.
L'AUBERGISTE.
ROLLER, négociant.
NICOLAS, son valet.
Madame STRICKER, riche veuve.
MARIE, sa femme de chambre.
UN POSTILLON.
LE SOMMELIER DE L'HOTELLERIE.

La scène est dans une petite ville méridionale de la Suède.

L'AVENTURIER.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une chambre d'auberge. On y voit deux coffres, un porte-manteau et différens objets appartenant à un voyageur.

LOEPELD entre portant une cassette qu'il pose sur la table.

Enfin nos vaisseaux sont dans le port; tel était le proverbe favori du respectable père de mon maître, de riche et avare mémoire. Voyons si tout est en ordre. (*Il ouvre un coffre.*) Un coffre contenant cent quatre-vingts livres de granit bien conservé. (*Il ouvre l'autre coffre.*) Un dito rempli d'une demi-charge de sable que j'ai désiré mille fois pouvoir changer en sable d'or. (*Il soulève les coffres.*) Tous deux sont lourds, comme la cassette d'un avare. (*Il prend un porte-manteau.*) *Item*, un porte-manteau contenant un frac bleu qui commence à changer de couleur, et un frac vert, devenu bleu; plus un pantalon jaune que j'empruntai d'un homme endormi dans l'auberge d'Aresta; une veste de Damas rouge, taillée dans les rideaux de lit de ce baron

chez qui nous passâmes la nuit, et une paire de manchettes pour Monsieur les jours de grandes cérémonies. Le linge et les bas sont la partie faible de sa garderobe; mais depuis la mode des pantalons et des gilets fermés, ces objets peuvent être considérés comme inutiles. Plus, vingt livres d'étoupes et une vieille couverture pour donner au porte-manteau un air d'embonpoint, qui le fasse présumer bien garni; plus, (*il prend la cassette*) une cassette en acajou... de sapin... A le bien prendre, ce n'est qu'une vieille cave portative, faite de quatre vieux bouts de planches; mais les services qu'elle a rendus à mon maître lui ont obtenu le nom, le rang et la dignité d'une cassette d'acajou. Plus, un sabre de Damas dont il ne reste que la poignée; *item*, un ci-devant fouet de petit-maître; une paire d'éperons à moi appartenant, mais qui, faute de bottes, m'ont peu servi; une canne d'Inde sans tête, qui peut servir au besoin à prouver combien il a été dangereux en France d'en avoir une tant soit peu marquante. Si ce malheureux bâton eût eu une pomme en cuivre, elle y serait encore; mais une pomme en or ne pouvait éviter de devenir notre victime. (*Il regarde autour de lui.*) Bon, tout est là, rien n'est perdu. Il ne nous manque qu'un bon dîner et quelques verres de vin; nous les aurons : deux coffres, un porte-manteau, une cassette; le tout soutenu d'un sabre et d'un fouet nous assure du crédit. Paix! j'entends venir quelqu'un.

SCÈNE II.

LOEPELD, LE SOMMELIER.

LE SOMMELIER.

Le postillon demande le prix de sa course.

LOEPELD.

Que dis-tu? le prix de sa course? elle est payée, dis-lui qu'il aille au diable.

LE SOMMELIER.

Votre maître lui a ordonné de s'adresser à vous.

LOEPELD.

Ah! c'est différent... Fais monter le postillon et m'apporte en même temps une bouteille de Château-Margot.

LE SOMMELIER.

Nous n'avons point de ce vin.

LOEPELD.

Eh bien! du Lafitte.

LE SOMMELIER, en riant.

Ni de celui-là non plus.

LOEPELD.

Du Médoc... allons, vite.

LE SOMMELIER.

Nous n'en avons point.

LOEPELD.

Eh bien! du vin du Cap, de l'œil de perdrix, du

vin de Syracuse, de Lacrima-Christi, etc... Peu m'importe, vite une bouteille.

LE SOMMELIER.

Monsieur plaisante.

LOEPELD.

De quel vin le bourgmestre fait-il usage?

LE SOMMELIER.

Ah! lorsqu'il en boit, c'est du délicieux vin de France.

LOEPELD.

Fais-en monter par le postillon.

(Le sommelier sort.)

SCÈNE III.

LOEPELD seul.

Voilà bien mon maître : Loepeld doit tout faire. Payer le postillon est ce qu'il y aurait de plus simple; cependant n'ayant pas un liard dans ma poche, je serais curieux de voir quelqu'un s'en tirer mieux que moi; les voyages et le service de mon maître, qui depuis six ans court après la fortune sans jamais l'attraper, m'ont appris ce secret.

SCÈNE IV.

LOEPELD, LE POSTILLON apportant une bouteille.

LOEPELD.

Que me veux-tu, postillon?

(Il prend la bouteille.)

LE POSTILLON.

L'argent de la course de Skaroe à la ville.

LOEPELD.

Es-tu fou, mon vieux? Voudrais-tu être payé deux fois? Tu es sorti le premier de l'auberge de Skaroe, n'est-il pas vrai?

LE POSTILLON.

Je ne puis le nier.

LOEPELD.

Tu ne nieras donc pas non plus que j'ai remis ce qui te revenait au garçon chargé d'aller chercher les chevaux : telle est mon habitude; car si on remet l'argent aux postillons, ils le boivent en ville. Le tien est en sûreté; tu le trouveras à Skaroe.

LE POSTILLON.

Mais, monsieur....

LOEPELD.

Point de *mais;* les rustres qui raisonnent me sont insupportables. Je vais te donner un verre de vin par-dessus le marché... Bois, et va-t'en.

LE POSTILLON.

Monsieur a-t-il un reçu de cet argent?

LOEPELD.

Un reçu? Que parles-tu de reçu? Si tu ne crois pas les honnêtes gens sur parole, je t'arrangerai de manière à ne jamais m'oublier. Achève ton verre, et pars.

LE POSTILLON.

Si monsieur (sauf le respect que je lui dois) est un menteur, et veut faire comme certains seigneurs, ce verre de vin aigre sera bien payé; mais n'importe : Ol Jansson n'en mourra pas; il a déjà conduit une fois pour rien. A votre santé, monsieur.

LOEPELD.

Merci, mon brave homme. Je commence à te trouver à mon gré; mais j'ai envie de voir si réellement tu serais capable de conduire quelqu'un gratis, si ce que tu viens de dire n'est point une forfanterie. Dans le premier cas, tu es obligé de me rendre mon argent.

LE POSTILLON.

Le rendre?... Mais je n'en ai point reçu.

LOEPELD.

Tu as raison de dire que tu n'as rien reçu; mais ne comprends-tu donc pas, imbécile, que nous avons laissé le paiement de ta course au valet chargé d'aller chercher les chevaux; il a reçu de plus un honnête pour-boire au moment du départ. Comptons : deux milles et deux chevaux font trente-deux

schellings, et huit schellings pour boire font le total d'un riksdaler. Donne-moi un riksdaler, puisque tu es si grand en paroles; alors tu nous auras conduit pour rien... Bois encore ce verre, mon brave homme.

LE POSTILLON.

La peste, monsieur; que vous êtes un habile calculateur! Vous y allez vite, mais Dieu sait si vos comptes sont justes. N'importe, je ferai semblant de vous croire, et nous serons quittes; car je n'irai pas encore donner un riksdaler pour avoir eu l'honneur de vous conduire.

LOEPELD.

Eh bien! va-t'en; je vois qu'il n'y a point d'honneur chez les paysans.

LE POSTILLON.

La paix de Dieu soit avec vous, monsieur. Merci de l'argent que vous m'avez donné.

LOEPELD.

Cela n'en vaut pas la peine.

(Le postillon sort.)

SCÈNE V.

LOEPELD seul.

Le beau commencement de séjour en cette ville!.. Si mon maître réussit aussi bien à s'emparer des trente mille riksdalers de cette riche veuve que moi à payer ce postillon, nos peines seront finies et bien récompensées.

SCÈNE VI.

LOEPELD, SVINDLER.

SVINDLER.

Le postillon est-il payé?

LOEPELD.

Oui, monsieur, avec notre monnaie ordinaire.

SVINDLER.

Bon. Sais-tu le nom de ce paysan?

LOEPELD.

Ol Jansson de Skaroe.

SVINDLER.

Écris ce nom parmi ceux de nos autres créanciers: ils seront tous payés dès que je serai riche et heureux.

LOEPELD.

Ah! monsieur, mes tablettes sont remplies. Je crois qu'il faudrait effacer les premiers noms et recommencer à nouveaux frais; car je ne vois pas trop comment nous ferons pour débrouiller ce chaos.

SVINDLER.

Point de railleries... Hâte-toi de sortir pour prendre des informations sur la ville.

LOEPELD.

Il serait mieux de chercher à se procurer de l'argent; des informations ne nous conduiront pas

loin ; nous en sommes vous et moi des preuves bien parlantes.

SVINDLER.

Ne perds point de temps en paroles inutiles ; tous les momens sont précieux pour nous. Premièrement, tu commenceras par t'informer de la demeure de cette riche veuve pour laquelle j'ai une lettre.

LOEPELD.

Je ne tarderai pas long-temps à la connaître.

SVINDLER.

Secondement, tu tâcheras de découvrir quelque homme bien sot et bien riche, surtout un militaire ou un fonctionnaire public ; car pour les marchands et les propriétaires, le diable lui-même n'en tirerait rien.

LOEPELD.

Cette commission-là ne sera pas facile à remplir : les militaires, et les fonctionnaires publics ne sont pas renommés pour leur richesses ; cela vient apparemment de ce qu'ils s'occupent peu du cours.

SVINDLER.

Enfin, troisièmement, quatrièmement, cinquièmement, sixièmement, tu feras en sorte de trouver de l'argent.

LOEPELD.

Eh! c'est là le plus difficile. Il faut, monsieur, que vous ayez une prodigieuse idée de mon génie pour me croire capable de faire de l'argent avec rien. Dans le temps où vous aviez habits, bijoux, montres, bagues, etc..., je m'acquittais parfaitement

d'une pareille commission; mais à présent... monsieur sait ce que je veux dire... Le Créateur seul peut faire quelque chose de rien, et je ne suis qu'un mortel, et un pauvre valet.

SVINDLER.

Fais en attendant de ton mieux. Si la fortune veut sourire à mon plan, ce jour sera peut-être le dernier où j'aurai recours à ton industrie.

LOEPELD.

Fasse le ciel qu'il en soit ainsi; car ni vous ni moi, monsieur, ne sommes faits pour être des fripons.

SCÈNE VII.

SVINDLER seul.

Tu as raison, fidèle serviteur, nous ne sommes point faits pour être des fripons. Une seule faute a détruit mon bonheur, m'a précipité dans l'abîme où je me trouve. Chassé de la présence d'un père dont j'étais l'idole; forcé au même instant d'abandonner ma patrie, mes amis, mon amante; en butte à tous les genres d'infortunes, et suivi seulement par un serviteur fidèle, j'ai passé six longues années dans la douleur. Je suis assez puni d'une faute de jeunesse; le besoin, cet instigateur de tous les crimes m'a suivi partout; il a détruit une partie des inclinations vertueuses de mon cœur, m'a habitué peu à peu à avoir moins d'horreur pour le vice, à trouver moins de charmes dans la vertu,

à haïr les hommes, et à me mépriser moi-même. Revenu pauvre et inconnu dans ma patrie, tous mes pas y sont marqués par de nouvelles fourberies. Manquant du nécessaire, je suis forcé de vivre d'intrigue. O mon père! ô Caroline! vous avez été trop cruels. Le vice n'est pas encore devenu une habitude pour mon cœur; il saigne à chacun des pas que je fais dans la carrière du crime; mais bientôt... bientôt .. Ah! je n'ose arrêter ma pensée sur l'avenir.... Point de réponse à mes lettres.... point de nouvelles de ma famille, de mes anciens amis... Oui, je suis oublié.... Eh bien! je veux essayer aussi de les effacer de ma mémoire... Taisez-vous, sentimens d'honneur et de vertu qui parlez encore à mon cœur; le sort a décidé ma perte, je suis avec désespoir la route qu'il m'a tracée. (*Il sonne.*) Plus de pitié pour l'innocence; plus de justice, d'humanité... Riches, veillez à vos trésors, je déclare la guerre à l'univers : encore quelques essais, et je serai endurci.

SCÈNE VIII.

SVINDLER, L'AUBERGISTE.

SVINDLER.

Écoutez, mon cher monsieur, grand nombre d'affaires me retiendront ici pendant plusieurs jours. Je désirerais savoir si vous n'avez point de chambre plus belle et plus commode que celle-ci à me donner?

L'AUBERGISTE.

Non, monsieur; cette chambre est la plus belle de toute ma maison; beaucoup de grands seigneurs l'ont habitée, et encore l'année dernière elle l'a été par sa grâce le gouverneur de la province. Il y a deux ans qu'elle le fut par le révérend docteur et évêque d'Oland ou Gothland, qui y resta deux jours par suite d'une indisposition; nombre de comtes et de barons l'ont occupée depuis que je suis ici; il y aura vingt-deux ans à la Saint-Michel, s'il plaît à Dieu de me laisser vivre jusque-là.

SVINDLER.

Je tâcherai donc de m'en contenter. Y a-t-il dans cette ville des gens un peu distingués dont on puisse faire sa société?

L'AUBERGISTE.

Oh! il n'en manque pas. D'abord, monsieur le bourgmestre (*il soulève son bonnet*) et ses six conseillers; puis sa seigneurie monsieur le lieutenant à qui appartient la maison jaune près de la place; le maître de poste, neveu de ma défunte épouse; ensuite l'inspecteur de la douane maritime, qui a épousé Marguerite-Magdelaine ma fille aînée; et la riche madame Stricker veuve depuis deux ans.

SVINDLER.

Madame Stricker? Est-il vrai qu'elle soit riche? Je n'aurais pas cru qu'il se trouvât des personnes aussi aisées dans cette ville.

L'AUBERGISTE.

Ah! si elle est riche! Son mari le défunt, pro-

priétaire de forges, était l'homme le plus opulent du pays, et il lui a tout laissé à sa mort.

SVINDLER.

A combien cette fortune se monte-t-elle?

L'AUBERGISTE.

Je n'oserais avoir la témérité de prononcer; on a dit cependant qu'elle allait à plusieurs cent mille dalers.

SVINDLER.

J'ai une lettre à remettre à une dame Stricker de cette ville; c'est apparemment la même.

L'AUBERGISTE.

Oh! très-certainement, car il n'y a qu'elle de ce nom dans cet endroit. Le sacristain se nomme aussi Stricker.

SVINDLER.

Cette dame reçoit-elle des visites?

L'AUBERGISTE.

Oui, monsieur. Elle est bonne comme un ange; mais la mort de son mari la rend bien malheureuse; jamais elle ne sort de sa maison; elle fait du bien aux pauvres; aussi Dieu l'a-t-il bénie, et toute la ville l'aime.

SVINDLER.

Elle est donc la plus riche habitante de cette ville?

L'AUBERGISTE.

Quant à cela, vous pouvez y compter. Si madame Stricker le voulait, elle pourrait acheter toute notre ville. Monsieur le bourgmestre est après

elle le plus riche de l'endroit; il a amassé sa fortune aux diètes du royaume ; sa défunte femme (que Dieu veuille avoir son âme) lui apporta beaucoup d'argent; elle était fille du riche meunier de Gaeddforsen. Monsieur le bourgmestre a quatre maisons, beaucoup de terres, de prés, du côté de la porte du Nord ; il a outre cela au moins six mille dalers comptant déposés dans la caisse de l'église, le même jour que j'y portai mes quinze cents dalers; puis encore un moulin à vent près de l'église. Après lui, le conseiller Naebb peut être considéré comme le plus riche; car je dis toujours qu'il en a plus qu'on ne pense ; ensuite l'inspecteur de la douane maritime qui a epousé ma fille aînée, Marguerite-Magdelaine. L'aubergiste Haestfot peut bien venir après ces messieurs ; ce dernier c'est moi, monsieur. Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

SVINDLER.

Je vois qu'on trouve dans votre ville beaucoup de gens riches et de bonne compagnie. A quoi passe-t-on le temps? Dansez-vous? Jouez-vous?

L'AUBERGISTE.

Quant à la danse, on s'en occupe peu; les fêtes de Noël sont les seuls momens où nos jeunes gens donnent un bal ou deux dans la salle de l'Hôtel-de-Ville; du reste, à moins d'une noce, il n'est pas question de danse. Nous jouons aux cartes, aux dames, et beaucoup aux quilles en été, dans une allée de mon jardin.

SVINDLER.

Avez-vous une banque, un biribi?

L'AUBERGISTE.

Nous ne connaissons point ce jeu; mais tous les soirs, les premiers de la ville se réunissent chez moi pour jouer au cambio. Depuis quelque temps un nouveau jeu est devenu à la mode, c'est le boston.

SVINDLER, à part.

Il n'y a rien à faire ici. (*Haut.*) C'est très-bien. J'aurai l'honneur de voir ici, ce soir, le bourgmestre et les autres personnes distinguées de la ville?

L'AUBERGISTE.

Assurément; le bourgmestre y est déjà pour lire les gazettes.

SVINDLER.

Ah! j'en suis enchanté. Puis-je sans indiscrétion le faire prier de monter pour prendre un verre de vin avec moi?

L'AUBERGISTE.

Il acceptera, j'en suis sûr; je vais lui dire de venir. Mais il faut lui parler un peu haut; il est sourd, ce pauvre vieillard..... Quel vin désirez-vous?

SVINDLER.

Quel est celui que le bourgmestre préfère?

L'AUBERGISTE.

Le vin d'Espagne est celui qu'il prend le matin; monsieur en veut-il une bouteille?

SVINDLER.

Oui, faites-la monter en même temps que le bourgmestre.

L'AUBERGISTE.

A l'instant.

SCÈNE IX.

SVINDLER seul. Il s'approche des coffres et les soulève.

Allons, mes fidèles compagnons de voyage, vous qui m'avez rendu de si grands services, qui m'avez procuré de la considération, du crédit, et tant de momens agréables; (*ils'avance près de lacassetteportative*) et toi, amie précieuse, que j'ai soignée avec tant de tendresse, rendez-moi aujourd'hui le service d'éblouir un avare; frayez-moi la route à son amitié et à sa bourse; paraissez renfermer ce métal, l'idole de la terre; imitez le banqueroutier habile, qui ne semble jamais plus riche qu'au moment où il n'a plus rien; et si la Fortune, cette coquette, depuis long-temps l'objet de mes hommages, lasse enfin du nombre de fous auxquels elle a prodigué ses faveurs, vient à me sourire, mon cœur reconnaissant n'oubliera jamais que vous ne m'avez point abandonné dans le malheur. Placés magnifiquement dans le plus bel appartement de mon palais futur, vous vous reposerez de vos longs voyages; votre vieillesse heureuse et paisible sera visitée par mes hôtes; je vous présenterai comme les seuls amis fidèles que j'aie trouvés dans l'infortune. (*Après un instant de silence.*) Quelle chimère abuse mes sens!... Paix, j'entends le bourgmestre.

SCÈNE X.

SVINDLER, LE BOURGMESTRE, L'AUBERGISTE. Il entre le dernier apportant une bouteille et des verres.

L'AUBERGISTE.

Voici monsieur le bourgmestre et le vin demandé.

SVINDLER.

Ils sont les bienvenus tous deux.

(Le bourgmestre salue Svindler. L'aubergiste remplit les verres et les présente.)

LE BOURGMESTRE, prenant un verre.

Merci. A la santé et à l'arrivée de l'hôte distingué qui est venu visiter notre ville.

SVINDLER.

Je vous suis infiniment obligé ; asseyez-vous, monsieur le bourgmestre. C'est une charmante petite ville que celle qui a l'honneur de vous avoir à sa tête.

LE BOURGMESTRE.

Oui... c'est la goutte qui m'a privé de l'ouïe; la goutte dans la tête, ainsi que vous voulez bien le dire.

L'AUBERGISTE, à Svindler.

Parlez plus haut. Quoiqu'il entende mal, c'est un démon pour deviner.

SVINDLER, élevant la voix.

Comme mes affaires me forcent de rester quelques

jours en cette ville, ayant appris que vous étiez dans cette hôtellerie, j'ai pris la liberté, monsieur le bourgmestre, de vous engager à monter dans mon appartement. J'avais un vif désir de faire avec un respectable magistrat une connaissance qui ne peut que me rendre le séjour de cette ville infiniment agréable.

LE BOURGMESTRE.

Vous avez raison, monsieur, c'est un grand malheur... oui, un très-grand malheur. Je suis bien reconnaissant de l'intérêt que vous me témoignez.

L'AUBERGISTE, à Svindler.

Plus haut encore et plus lentement; monsieur aura alors une réponse satisfaisante.

SVINDLER, élevant encore plus la voix.

J'ai l'honneur de vous dire que je compte rester plusieurs jours ici pour visiter la ville.

LE BOURGMESTRE, avec vivacité.

Très-humble serviteur, c'est un très-grand honneur pour elle.

L'AUBERGISTE, à Svindler.

Vous voyez, monsieur, qu'il sait faire de belles réponses quand il entend.

SVINDLER.

C'est pourquoi, monsieur le bourgmestre, j'ai désiré avoir l'honneur de faire votre connaissance.

LE BOURGMESTRE

Très-humble serviteur; l'honneur en est tout pour moi.

SVINDLER.

Il est si désagréable et si ennuyeux pour un étranger d'être sans connaissances dans un lieu où il se voit forcé de passer un peu de temps! les soirées sont longues quand on est seul; la lecture finit par fatiguer; enfin un jeu modéré, quelques entretiens amusans avec des personnes aimables, spirituelles, vous font échapper à l'ennui, et donnent des ailes au temps. (*D'une voix moins élevée.*) Buvez, je vous prie; n'ai-je pas raison, monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE.

Non, je vous suis obligé, point de vin rouge pour moi. (*Il prend son verre.*) J'aime mieux le blanc.

SVINDLER.

Je vous demandais, monsieur le bourgmestre, si je n'avais pas raison dans ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire.

LE BOURGMESTRE.

Pardon, pardon, j'ai l'ouïe si dure! Oui, assurément, ce que vous me dites est très-bien pensé; aussi plusieurs personnes des plus distinguées de la ville se sont-elles réunies pour former un petit club ici, chez l'aubergiste. Nous y venons tous les soirs, et passons le temps à jouer, à fumer et à nous entretenir de nouvelles. Nous buvons aussi quelquefois un bon verre de vin.

SVINDLER.

Est-il permis à un voyageur de prendre part à ces divertissemens?

LE BOURGMESTRE.

Oh! assurément. Tout homme de bonne compagnie est le bienvenu; plus on est, plus on rit, tel est notre principe. Les voyageurs surtout sont vus avec plaisir; ils savent toujours des nouvelles, ce qui entretient la conversation.

L'AUBERGISTE.

Beaucoup de voyageurs d'un haut rang ont visité notre club. L'année dernière, par exemple, sa grâce le gouverneur de la province est venu jusqu'à la porte pour appeler monsieur le bourgmestre.

SVINDLER.

Je vais donc supplier monsieur le bourgmestre de m'accorder sa protection, pour me faire recevoir comme membre de cette charmante société.

LE BOURGMESTRE.

Très-humble serviteur, soyez le bienvenu.

L'AUBERGISTE, faisant un salut.

Ce sera un honneur pour nous tous; du reste, les déboursés sont peu de chose. Toute personne qui inscrit son nom sur le livre donne un riksdaler.

SVINDLER. Il tire des papiers de sa poche, et fait semblant de chercher.

Je vais vous le donner de suite. (*Il continue à chercher.*) A propos, monsieur le bourgmestre, n'y a-t-il pas une madame Stricker dans cette ville?

LE BOURGMESTRE.

Oui.

SVINDLER.

Elle est bonne, n'est-ce pas?

LE BOURGMESTRE.

Oh ! pour cela, oui ; c'est la bonté personnifiée. Bonne envers tous, elle l'est surtout envers les pauvres. C'est une femme d'honneur, un ornement pour notre ville.

SVINDLER.

Je le crois ; mais pardon, je voulais vous demander si elle était solide, j'ai quelques billets sur elle.

LE BOURGMESTRE.

Ah ! ah ! sûrement on peut compter sur elle ; j'en répondrais sur toute ma fortune.

SVINDLER, cherchant toujours dans ses papiers.

Fort bien. (*A l'aubergiste.*) De combien dites-vous qu'est la souscription pour le club ?

L'AUBERGISTE.

D'un riksdaler courant.

SVINDLER, lui présentant un papier,

Tenez, changez-moi ce billet de cinquante riksdalers ; je n'en ai pas de moindres sur moi.

L'AUBERGISTE.

Monsieur, je ne suis pas si pressé ; vous payerez ce soir.

SVINDLER.

Non, changez ce billet ; je n'aime pas les dettes C'est une résolution prise chez moi, de payer lorsque je le puis : tenez.

L'AUBERGISTE.

Je n'ai pas assez de petits billets.

SVINDLER.

Monsieur le bourgmestre aura peut-être l'obligeance de nous tirer d'embarras. J'ai de toute manière besoin de petits billets pour d'autres dépenses.

LE BOURGMESTRE.

Je ne crois pas avoir sur moi de quoi changer. (*Il tire des billets et compte.*) J'en suis bien loin; je ne posséde tout au plus que dix-sept ou dix-huit riksdalers.

SVINDLER.

Ayez la complaisance de me les prêter, et prenez ce billet de cinquante; vous me rendrez le reste ce soir.

(Il présente un papier au bourgmestre.)

LE BOURGMESTRE, refusant de le prendre.

Vous vous moquez, je crois. Je ne serai pas aussi mal appris et aussi méfiant envers un homme tel que vous. Puisque vous avez besoin de monnaie, prenez, en attendant, ces dix-huit riksdalers trente-six schellings, et gardez votre billet de cinquante; nous nous verrons ce soir au club.

SVINDLER.

Point du tout; il faut absolument que vous preniez ce billet.

(Il l'offre toujours.)

LE BOURGMESTRE.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur; j'espère que nous avons, vous et moi, un honnête homme devant nous.

L'AUBERGISTE, prenant ces derniers mots pour lui.

Assurément.

SVINDLER.

Mais vous ne me connaissez pas; je puis être un trompeur, un fripon. Tenez, prenez; vous aurez une sûreté.

LE BOURGMESTRE.

Excusez-moi, monsieur. Je ne connais pas beaucoup le monde, il est vrai; mais je suis probe, et crois que les autres le sont. On m'a dit, et je l'ai vu souvent moi-même, qu'un honnête homme parle peu, et n'a qu'une parole. Un fripon, au contraire, se connaît; et craignant que les autres ne le devinent, il s'épuise en sermens inutiles. Pardonnez ma franchise; si votre figure ne me disait pas que vous êtes un honnête homme, et si mon cœur ne détestait pas la méfiance, je serais tenté par vos cérémonies, et à cause de votre insistance, de voir au moins votre billet de cinquante riksdalers.

SVINDLER, l'embrassant.

Respectable vieillard, pardonnez-moi d'avoir voulu éprouver votre cœur. (*Il remet ses papiers dans sa poche.*) Ne me croyez pas assez peu délicat pour vous montrer maintenant le billet.

LE BOURGMESTRE, en souriant.

Mais j'ai à présent envie de le voir.

SVINDLER, riant.

Je n'ai plus le désir de vous le montrer; mais buvons à votre santé, homme loyal.

(Il lui présente un verre.)

LE BOURGMESTRE.

Pardonnez-moi, mon cher monsieur; je ne vous comprends pas bien. La jeunesse est si singulière aujourd'hui!... Nous autres, gens du siècle passé, ne pouvons jamais bien découvrir son intention; elle nous fait tant d'histoires, que la tête nous en tourne, et nous finissons par ne pas en savoir davantage à la fin qu'au commencement. A votre santé, monsieur.

SVINDLER.

Bravo! Je reçois volontiers des leçons de la vieillesse. (*A l'aubergiste.*) Voilà mon riksdaler pour le club; ayez la complaisance d'appeler mon valet.

(L'aubergiste sort.)

SCÈNE XI.

LE BOURGMESTRE, SVINDLER.

SVINDLER.

M'est-il permis de vous demander un petit service?

LE BOURGMESTRE.

Très-volontiers, s'il est en mon pouvoir de vous le rendre.

SVINDLER, parlant un peu plus bas.

J'ai ici, comme vous le voyez, deux coffres.

LE BOURGMESTRE.

Que dites-vous? Est-il encore question de ce malheureux billet?

SVINDLER.

Non ; je vous parle de ces deux coffres.

LE BOURGMESTRE.

Ah! pardon.

SVINDLER.

Voici la chose : je crois l'aubergiste un honnête homme. Qu'en pensez-vous ?

LE BOURGMESTRE.

Je l'ai toujours connu pour tel.

SVINDLER.

Mais cette maison n'en est pas moins une auberge; et une auberge en tout temps n'est jamais qu'une auberge. N'est-il pas vrai, monsieur le bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE.

Personne ne soutiendra le contraire.

SVINDLER.

Bon. Ces coffres.... vous les voyez, monsieur le bourgmestre ?

LE BOURGMESTRE.

Oui.

SVINDLER.

Ces coffres contiennent toute la fortune que je rapporte de l'étranger; je ne vous vanterai pas tout ce qu'ils renferment.... Je vous regarde comme un honnête homme, et ma sollicitude pour eux ne doit point vous étonner. N'est-ce pas, vous n'en êtes point étonné ?

LE BOURGMESTRE.

Non, assurément.

SVINDLER.

Les affaires qui m'appellent dans cette ville me forceront à sortir souvent, et peut-être même de faire une absence de quelques jours. Mon valet est obligé de me suivre, toujours en portant cette cassette; n'est-ce pas très-naturel?

LE BOUGMESTRE.

Pas trop, ce me semble.

SVINDLER.

Cette cassette, peu importante aux yeux du vulgaire, renferme des titres et des effets si précieux, que je ne puis les perdre un seul instant de vue. Je paraîtrai peut-être singulier, ridicule dans ce pays; mais à l'étranger c'est un usage reçu; et depuis que j'ai manqué perdre cette cassette dans un incendie, elle ne me quitte jamais : mais revenons aux coffres. Ne pourrait-il pas se faire qu'un voyageur, ou quelqu'un de la maison, ou enfin un filou, vînt en mon absence piller mes coffres, et m'occasioner une perte immense? N'ai-je pas raison, monsieur le bourgmestre?

LE BOURGMESTRE.

Oh! oui.

SVINDLER.

Vous riez peut-être de ma prudence, et la regardez comme superflue; mais quand on a autant voyagé que moi; quand on a eu autant d'aventures, qu'on a été aussi souvent trompé, volé, pillé, assassiné, on sait qu'il est impossible d'avoir trop de prudence; car, encore une fois, une auberge, dans

tous les cas, n'est qu'une auberge. Buvez donc, monsieur le bourgmestre. N'ai-je pas raison ?

LE BOURGMESTRE.

C'est selon.

SVINDLER.

J'ai donc résolu, ayant surtout le pressentiment d'un malheur, de vous prier, comme le plus considéré et le plus honnête homme de cette ville, de me permettre de déposer ces deux coffres dans votre maison jusqu'à mon départ. C'était là l'objet sur lequel je voulais vous sonder.

LE BOURGMESTRE.

Très-humble serviteur, avec bien du plaisir, disposez de ma petite habitation ; mais je vous assure que vos malles ne courent ici aucun danger.

SVINDLER.

Je puis vous assurer à mon tour que je n'aurai de tranquillité que du moment où je les saurai chez vous, et sous votre protection. Vous me donnez votre consentement ?

LE BOURGMESTRE.

De tout mon cœur.... Mais je crains que l'aubergiste ne s'en trouve offensé.

SVINDLER.

Bagatelle que tout cela ; un aubergiste de plus ou de moins pour ami n'est pas grand'chose. Vous me permettez de vous les envoyer de suite ?

LE BOURGMESTRE.

Pourquoi pas ? Sont-ils scellés ?

SVINDLER.

Ils le seront dans un moment.

LE BOURGMESTRE.

Je vais donc m'occuper de leur transport; mes valets les porteront si vous voulez.

SVINDLER.

Je vous suis extrêmement obligé; j'espère reconnaître un jour vos bontés.

LE BOURGMESTRE.

Point de compliment. Très-humble serviteur.

(Il sort.)

SVINDLER, lui frappant sur l'épaule en souriant.

Vous voyez, monsieur le bourgmestre, que j'ai fait ma volonté. Quoique vous ayez refusé mon billet de cinquante riksdalers, vous n'en avez pas moins une sûreté pour vos dix-neuf riksdalers, ah! ah! ah!

SCÈNE XII.

SVINDLER, LOEPELD entrant au moment où le bourgmestre sort.

SVINDLER.

Eh bien! Mercure, où en sont tes commissions? Nos actions ont-elles haussé?

LOEPELD.

Oui, et non. J'ai eu beaucoup de renseignemens et point d'argent.

SVINDLER.

Où demeure madame Stricker?

LOEPELD.

Dans la grande rue; et vis-à-vis d'elle loge le Bourgmestre, l'un des plus riches habitans de la ville.

SVINDLER.

Que dis-tu? le bourgmestre loge en face de madame Stricker?

LOEPELD.

Oui.

SVINDLER.

Sa porte est vis-à-vis de celle de cette dame? Les fenêtres sont en face l'une de l'autre?

LOEPELD.

Précisément.

SVINDLER.

Admirable! divin! Tu es le plus heureux messager de l'univers. Tiens, mon garçon (*Il lui donne un billet.*) voilà pour la nouvelle que tu m'as apportée de la proximité des maisons du bourgmestre et de madame Stricker.

LOEPELD, regardant le billet.

Mes yeux ne me trompent-ils point?... Non... c'est bien cela... Comment diable cette hirondelle est-elle venue nous visiter au milieu de l'hiver?

SVINDLER.

Elle n'est pas seule, mon ami. J'en ai découvert tout un nid... Vois-tu? (*Lui montrant ses billets.*)

Ce dix est le père, le cinq la mère, et voici des petits plus ou moins grands.

LOEPELD.

Je n'y comprends rien. Vous êtes passé maître, monsieur. J'ai cru cependant avoir fait un chef-d'œuvre en payant le postillon tout à l'heure.

SVINDLER.

Ce pauvre homme me fait de la peine; il ne doit rien perdre. As-tu inscrit son nom?

LOEPELD.

Il figure parmi les douze mille autres.

SVINDLER.

Mais es-tu bien sûr que le bourgmestre demeure vis-à-vis de madame Stricker?

LOEPELD.

Oui, monsieur; en quoi cela peut-il faire votre bonheur?

SVINDLER.

Ell everra mes coffres.

LOEPELD.

Comment?

SVINDLER.

Mes coffres vont être transportés chez le bourgmestre et mis sous sa protection dans un instant. Au bruit qu'on fera elle se mettra à la fenêtre, et, sa curiosité excitée, elle fera un signe au bourgmestre; il viendra et lui racontera toute l'affaire.

LOEPELD.

Quelle affaire? Je ne la connais point.

SVINDLER.

Le bourgmestre n'a pu me changer un billet de cinquante riksdalers.

LOEPELD.

Êtes-vous en délire, monsieur? Que le bourgmestre n'ait pu vous changer un billet de cette somme, c'est une chose assez possible; mais que vous en ayez un pareil en votre possession, cela ressemble à un miracle.

SVINDLER.

Tais-toi, et écoute. Ainsi que je te l'ai dit, le bourgmestre n'a pu changer mes cinquante riksdalers, car il n'en avait que dix-neuf sur lui; mais comme tu sais le besoin où je me trouve de petits billets, j'ai pris en attendant ces misérables dix-neuf riksdalers, et lui ai proposé pour nantissement mon billet de cinquante; mais, le croiras-tu? j'ai si bien fait, qu'il a été impossible de le lui faire accepter; nous avions bu ensemble... me comprends-tu?

LOEPELD.

Oui, oui; il faut avouer, monsieur, que vous avez du génie; mais n'a-t-il pas voulu voir votre billet?

SVINDLER.

Oui, à la fin; alors je n'ai pas voulu le lui montrer; nous nous sommes mis à boire et à rire de notre obstination réciproque.

LOEPELD.

Mais que fera-t-il des coffres?

SVINDLER.

Écoute-moi jusqu'au bout. Ce respectable vieillard ne voulant pas de mon billet, et moi, désirant l'égaler en générosité, et surtout dissiper les doutes qu'il semblait commencer à concevoir, j'ai prétexté le peu de sûreté des auberges, et l'ai prié de me permettre, pour ma tranquillité personnelle, de déposer chez lui mes coffres jusqu'à mon départ.

LOEPELD.

Ah! ah! ah! je vous admire, monsieur.

SVINDLER.

La physionomie du vieillard s'est éclaircie à cette proposition; il l'a de suite acceptée; et madame Stricker demeurant vis-à-vis de lui, j'ai fait d'une pierre deux coups. Primo, j'ai donné au bourgmestre une sûreté pour son argent; secundo, madame Stricker prendra une haute idée de ma fortune; car on ne manquera pas de lui exagérer le contenu de mes coffres.

LOEPELD.

Je suis stupéfait et garde le silence.

SVINDLER.

Es-tu entré dans la maison de madame Stricker?

LOEPELD.

Oui, monsieur, et je vous ai annoncé.

SVINDLER.

As-tu vu cette dame?

LOEPELD.

Non, monsieur, mais bien quelque chose de pis, en revenant.

SVINDLER.

Allons donc !

LOEPELD.

Oui, monsieur; il m'a semblé voir votre ancienne amante, mademoiselle Caroline, passer près de moi dans l'escalier.

SVINDLER.

Caroline ? es-tu fou ?

LOEPELD.

Dieu sait si j'ai eu une vision; mais je crois avoir bien vu..... Au surplus, vous serez reçu cet après-midi.

SVINDLER.

Caroline, dans ce coin de la terre!... impossible ! Dieux ! quels souvenirs déchirans ce seul nom réveille dans mon âme !

LOEPELD.

Vous verrez cet après-midi, monsieur, si je me suis trompé.

SVINDLER.

L'attente de ce moment me semblera une éternité. Loepeld, prends la cassette et suis-moi ; je vais faire un tour dans la ville, pour me montrer.

LOEPELD.

Ainsi que la cassette.

(Ils sortent.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Appartement de madame Stricker.

MADAME STRICKER, vêtue en blanc dans le costume d'une femme de chambre ; MARIE, en petit deuil de veuve, et les doigts ornés de bagues.

Mme. STRICKER.

C'est lui ; j'ai reconnu son valet ; ce fidèle garçon ne l'aura point abandonné. Un pressentiment s'est glissé dans mon âme émue. Cher Guillaume ! malgré tes défauts, tes écarts, ton cœur ne fut point criminel ; mais tu eus un père dur, sévère. Il t'arracha d'auprès de moi, te chassa de sa présence ; ta fierté ne te permit point de solliciter ton pardon..... Ah ! si tu le voyais maintenant, ce père malheureux !... il est puni.

MARIE.

De grâce, madame, calmez-vous. Peut-être vous êtes-vous trompée.

Mme. STRICKER.

Non, c'est lui ; et toi, suis mes ordres. Tu es madame Stricker aujourd'hui, et moi, ta suivante. S'il

est heureux et riche, mon projet sera une épreuve pour son cœur ; si le sort lui a été contraire, je réparerai, je pardonnerai tout ; si ses sentimens n'ont point changé, l'épreuve sera pour moi.

MARIE

Si c'est lui, la fortune lui aura été favorable ; ces grands coffres qu'on a portés chez le bourgmestre...

Mme. STRICKER.

Et l'idée ridicule de se faire suivre dans les rues par son valet portant une cassette, ne me plaisent point ; un honnête homme n'agit pas ainsi. Oh ! je crains, oui, je crains que le malheur n'ait fait un aventurier de notre Guillaume. Ses infortunes ont dû être bien cruelles pour corrompre la bonté de son cœur, et lui faire abandonner la route de l'honneur et de la vertu.

MARIE.

Il me sera impossible de faire la dame ; je ne sais comment m'y prendre.

Mme. STRICKER.

Ne crains rien ; cet art s'apprend bien vite. Souviens-toi que tu es riche, veuve, et par conséquent orgueilleuse ; et n'oublie point que tu es jeune, et surtout cherche à plaire.

MARIE.

Je n'apprendrai jamais tout cela.

Mme. STRICKER.

Tu réussiras, j'en suis sûre. Une fille de ton état, ma chère Marie, élevée tout à coup à un rang au-des-

sus de sa naissance, devient plutôt trop hautaine que pas assez.

MARIE.

Je vais donc essayer; mais je ne suis point jolie.

Mme. STRICKER.

N'importe, tu es riche.

MARIE.

Et puis je suis si sotte, si timide.

Mme. STRICKER.

Bagatelle; n'as-tu pas des bagues pour cinq mille riksdalers? Laisse-moi; il peut arriver d'un moment à l'autre; je veux le voir la première.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

Mme. STRICKER seule. Elle s'approche de la fenêtre.

Que je suis agitée!.. On vient... c'est lui!.. (*Elle s'éloigne de la fenêtre.*) Ah! s'il est encore digne de mon cœur, avec quel plaisir je lui pardonne!

SCÈNE III.

Mme. STRICKER, SVINDER.

SVINDLER, avec surprise.

Ciel! que vois-je? Caroline sous cet habit! dans cette position! cela est-il possible?

Mme. STRICKER.

Oui, et par votre faute. Vos écarts, votre perfidie, m'ont réduite à cet état. Connue pour l'amante de ce Guillaume célèbre par son inconduite, je partageai le mépris qu'il inspirait; ma vertu fut soupçonnée. Abandonnée du monde entier, trompée par vous, je quittai la capitale, changeai de nom, et me mis au service de l'excellente femme que vous osez visiter aujourd'hui, je ne sais dans quel dessein; mais je vous connais... et vous devine.

SVINDLER.

Caroline! tu brises mon cœur. Mes infortunes ont été grandes, inouïes, pendant ces six longues années; j'ai été cruellement puni de mes erreurs; mais ce moment est le plus cruel de tous les instans douloureux que j'ai passés. Caroline! comment es-tu devenue si sévère, toi que j'ai vue si douce, si compatissante?

Mme. STRICKER.

Le malheur endurcit, monsieur.

SVINDLER.

Il est vrai; mais sois juste : ai-je mérité les tourmens qui m'ont accablé? ai-je mérité d'être arraché à ce que j'avais de plus cher sur la terre; d'être éloigné de la présence d'un père, objet de mon amour? devais-je mendier une grâce que j'avais presque le droit d'attendre d'un cœur paternel? Caroline! sois moins sévère; vois ce regard presqu'éteint, ces joues pâles; vois enfin (car que puis-je te cacher?), vois ce vêtement misérable. (*Il mon-*

tre sa doublure déchirée.) Ai-je assez souffert? suis-je assez puni?

Mme. STRICKER, avec la plus grande émotion.

Pauvre Guillaume! tu as été bien malheureux... je le vois.... je le sens.

SVINDLER

Et si je pouvais te montrer ce cœur, ah! tu y verrais encore de plus profondes blessures.

Mme. STRICKER, retenant ses larmes.

Je te crois.

SVINDLER.

Et ce cœur déchiré, méconnu, t'aime encore... Peux-tu me pardonner, Caroline?

Mme. STRICKER.

Oui, je te pardonne. Pourquoi n'est-il pas en mon pouvoir de réparer tes malheurs?

SVINDLER.

Tu le peux.

Mme. STRICKER.

Je suis pauvre.

SVINDLER.

N'importe.

Mme. STRICKER.

Es-tu riche?

SVINDLER.

Non.

Mme. STRICKER.

Je ne te comprends point.

SVINDLER.

Madame Stricker est riche?

Mme. STRICKER.

Oui.

SVINDLER.

Tu possèdes sa confiance; elle t'aime?

Mme. STRICKER.

Beaucoup.

SVINDLER.

Ah! Caroline, un mot de toi.

Mme. STRICKER.

Je te comprends maintenant, scélérat.

SVINDLER.

Tu te trompes, je te le jure.

Mme. STRICKER.

Tu vas voir si je sais lire dans ton âme comme si elle était ouverte devant moi. Tu n'es plus qu'un aventurier, qu'un misérable; ton cœur s'est corrompu, ton noble caractère est changé. Tu veux essayer ton adresse près de la riche veuve, et penses me faire servir au succès de tes desseins; tu veux par ton extérieur agréable, par tes talens, lui inspirer de l'amour, obtenir sa main, et puis, je frémis de le dire, tu veux me récompenser : t'ai-je deviné? réponds-moi.

SVINDLER.

Non! c'en est trop. (*Avec fierté.*) Caroline! ce n'est pas toi que je suis venu chercher ici; j'ai demandé ta maîtresse.

Mme. STRICKER.

Il suffit, monsieur; vous allez la voir. (*En sortant.*) Guillaume!

SVINDLER, la regardant.

Caroline!

SCÈNE IV.

SVINDLER seul.

Grand Dieu! quelle rencontre! Combien les caprices de la fortune sont incompréhensibles! Caroline! cette femme si belle, si généreuse, entourée de nombreux adorateurs, maintenant femme de chambre dans une petite ville de province... Et c'est moi, dit-elle, qui en suis la cause... Cette pensée m'accable... Ah! que je sens dans ce moment cruel toute l'horreur de la pauvreté! Aimable et tendre Caroline! je n'ai rien à t'offrir en dédommagement de ce que tu as souffert pour moi; mais je te ferai au moins un sacrifice. Ma résolution est prise : mon cœur n'appartiendra jamais qu'à toi.

SCÈNE V.

SVINDLER, MARIE.

SVINDLER.

J'ai, si je ne me trompe, l'honneur de saluer madame Stricker.

(Il lui baise la main.)

MARIE, d'un air gauche.

Je vous prie,... ne vous donnez pas cette peine.

SVINDLER.

Une lettre, dont je suis chargé par une dame respectable, et de vos amies, madame, me procure l'inestimable faveur de vous rendre mes devoirs.

MARIE.

Je vous remercie beaucoup; ayez la bonté de vous asseoir.

(Elle met la lettre de côté sans la regarder.)

SVINDLER.

Oserai-je vous prier de parcourir cette lettre? elle doit contenir quelques lignes en ma faveur.

MARIE, reprenant la lettre et faisant semblant de la lire.

Je vois ce que c'est... Ayez la bonté de faire mes complimens à cette dame et de la remercier. Combien de temps comptez-vous rester dans notre ville?

SVINDLER.

Je voyage pour mon plaisir. Tant que je me trouve agréablement dans un endroit j'y reste, et pars dès que l'ennui s'empare de moi.

MARIE.

Cette ville vous plaît-elle, monsieur?

SVINDLER.

Je ne suis ici que depuis quelques heures, et ne saurais répondre parfaitement à la question que vous me faites l'honneur de m'adresser. Je trouve la position de la ville charmante; et les personnes que j'ai eu occasion de connaître m'ont témoigné toutes sortes de bontés.

MARIE.

Elles n'ont fait que leur devoir envers un aussi joli et aussi galant cavalier.

SVINDLER.

Vous me rendez confus, madame.

MARIE.

J'ai parcouru bien des villes, et je puis dire que nulle part je n'ai trouvé une plus grande disette de jeunes gens qu'ici.

SVINDLER.

Cela m'étonne; car madame Stricker habitant ces lieux, ses adorateurs devraient s'y réunir comme les abeilles autour des fleurs.

MARIE.

Réellement, monsieur, je vois trop peu de monde. Je suis veuve, et il ne serait pas convenable que je sortisse beaucoup; on aime tant à jaser! Je ne trouve pas moins bien triste de passer ses plus belles années, pour ainsi dire, en prison, et comme un capital mort.

SVINDLER, lui prenant la main.

Mais, madame, avec votre fortune, et le caractère que tout le monde vous attribue, vous devez avoir le courage de braver les préjugés, et permettre à votre cœur un nouveau choix.

MARIE, retirant sa main.

Laissez, monsieur; vos discours me rendent pensive : je suis sensible; on me touche facilement.

SVINDLER.

Je suis au désespoir de vous avoir déplu.

MARIE, avec vivacité.

Oh! non; tout au contraire, je vous assure.

SVINDLER.

Vous êtes trop bonne, madame; mais d'où vient ce trouble, cette émotion?

MARIE.

Ah! monsieur, plus je vous regarde, plus je trouve une ressemblance frappante entre vous et le mari que j'ai perdu.

SVINDLER.

C'est un honneur pour moi, madame,... s'il en est ainsi.

MARIE.

Oh! non; l'honneur en est tout pour lui: on ne peut se ressembler davantage.

SVINDLER.

Je ne dois donc pas vous rappeler plus long-temps par ma présence un souvenir aussi triste.

(Il s'avance pour prendre congé.)

MARIE, vivement.

Non, ne partez pas si vite. J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, de questions à vous faire: pardon, je reviens à l'instant; prenez un siége en attendant.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

SVINDLER seul.

Est-ce un songe ou une réalité? est-ce là madame Stricker?... cette douce, cette aimable, cette charmante madame Stricker!... une femme sans grâces, sans usage, sans esprit?... Mais elle est riche, et possède toutes les qualités. J'aurai peu de peine à triompher d'un pareil être. Ah! Caroline, que n'as-tu la fortune de ta maîtresse, ou pourquoi madame Stricker n'a-t-elle pas ta grâce, ton esprit, et ton cœur?

SCÈNE VII.

SVINDLER, Mme. STRICKER.

Mme. STRICKER.

Eh bien! monsieur, le siége avance-t-il?

SVINDLER.

Je suis muet de surprise. Ah! Caroline, combien le ciel trouve les richesses méprisables, puisqu'il te les a refusées, et qu'il les prodigue à madame Stricker!

Mme. STRICKER.

Tu ne connais pas encore bien ma maîtresse.

SVINDLER.

Je la connais assez pour la mépriser.

Mme. STRICKER.

Je t'assure qu'elle a toutes les qualités que tu m'attribues.

SVINDLER.

Ah! ah! ah! et ton extérieur aussi?

Mme. STRICKER.

De l'aveu de chacun, l'extérieur de ma maîtresse est aussi bien que le mien.

SVINDLER.

Elle a aussi ton esprit, n'est-ce pas?

Mme. STRICKER.

Elle en a tout autant.

SVINDLER.

A-t-elle ton instruction, tes talens?

Mme. STRICKER.

Oui. Madame Stricker sait tout ce que je sais; elle joue du clavecin aussi bien que moi, chante aussi juste; elle a jusqu'à mon style et à mon écriture.

SVINDLER.

Et son cœur?

Mme. STRICKER.

Ressemble en tout au mien.

SVINDLER.

Elle peut aimer?

Mme. STRICKER.

Comme moi avec tendresse et fidélité, fût-ce même un perfide.

SVINDLER.

Caroline ! pourquoi accabler un malheureux?

Mme. STRICKER.

Je ne veux point augmenter tes peines ; mais tu n'as pas encore répondu à ma première question.

SVINDLER.

Je te l'ai déjà dit, je méprise madame Stricker.

Mme. STRICKER.

Cela n'est pas vrai, tu l'aimes.

SVINDLER.

Je la méprise avec toutes ses richesses.

Mme. STRICKER.

Tu ne dis pas la vérité, tu l'aimes ainsi que sa fortune.

SVINDLER, en colère.

Non.

Mme. STRICKER.

Oui; elle récompensera ton amour. Je sacrifie le mien, ma haine, ma vengeance, pour te rendre heureux. Apprends que le don de la main de madame Stricker dépend entièrement de moi. Mon approbation en fera ta femme, un non de ma part te sépare d'elle pour toujours.

SVINDLER.

Caroline ! ces railleries sont amères.

Mme. STRICKER.

Je ne plaisante point.

SVINDLER.

Je ne puis aimer madame Stricker ; je ne lui appartiendrai jamais.

Mme. STRICKER.

Il le faut.

SVINDLER.

Je n'aime que toi.

Mme. STRICKER.

Cela se peut, mais tu aimeras aussi ma maîtresse, et tu l'épouseras. Guillaume, entends la voix de la raison ; tu es pauvre, madame Stricker est riche ; elle t'aime, tu partages son amour. Suis mes avis, ne laisse point échapper le bonheur qui s'offre à toi ; la femme de chambre de madame Stricker ne sera jamais ton épouse, je le jure en présence du ciel : promets de m'obéir.

SVINDLER.

Je ne puis.

Mme. STRICKER.

Eh bien ! tu me vois pour la dernière fois...

(Elle veut sortir.)

SVINDLER.

Fille incompréhensible ! je promets donc...

SCÈNE VIII.

SVINDLER, Mme. STRICKER, MARIE.

MARIE.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir abandonné aussi long-temps un hôte tel que vous; mais les soins d'un ménage doivent passer avant tout; n'est-il pas vrai, monsieur?

SVINDLER.

Je vous supplie de ne point vous gêner pour moi.

Mme. STRICKER, à Marie.

Vous êtes triste aujourd'hui, madame.

MARIE.

Sais-tu pourquoi?

Mme. STRICKER.

Non.

MARIE.

C'est qu'il m'est venu dans l'esprit que monsieur ressemblait beaucoup à mon défunt époux; ne le trouves-tu pas?

Mme. SCRICKER.

Oui, un peu... à la lumière surtout.

MARIE.

Les yeux sont absolument les mêmes, le nez, la bouche, tout y est.

Mme. STRICKER.

Il me semble que les oreilles, surtout, sont d'une ressemblance frappante.

MARIE.

Oh! oui. En y regardant attentivement, monsieur lui ressemble en tout.

SVINDLER.

Je suis par trop heureux.

MARIE.

Ah! ne dites pas cela. Un jeune homme riche et de votre rang ne peut considérer comme un bonheur d'être aimé d'une veuve de petite ville.

SVINDLER.

Pardonnez-moi, madame, je sais apprécier le bonheur de vous plaire; je m'estimerais encore plus heureux, si mon mérite, et non une ressemblance due au hasard, vous avait plu en moi.

MARIE.

Ce pauvre époux est sûrement près de Dieu. Il a toujours été si bon envers moi, et envers tout le monde! Aussi, lorsqu'il mourut, je fis le serment de ne point me remarier, à moins de trouver quelqu'un qui lui ressemblât parfaitement; il n'y a point de différence entre vous et son portrait suspendu dans ma chambre à coucher.

Mme. STRICKER, bas à Svindler.

Allons, vite, la déclaration.

SVINDLER.

Madame... vous mettez mon cœur dans une situation que je ne puis décrire.

MARIE.

Dites toujours, j'aime tant les descriptions.

SVINDLER.

Mes sentimens... partagés entre la crainte et l'espérance... Une déclaration trop franche pourrait vous irriter...

MARIE.

Oh! non, je ne me fâcherai jamais contre une personne qui ressemble tant à feu mon époux.

SVINDLER.

Vos richesses, madame....

MARIE.

Je ne suis pas riche.

SVINDLER, avec vivacité.

Comment diable! vous n'êtes pas riche?

MARIE, avertie par un signe de madame Stricker.

Ah! oui, c'est vrai.... j'ai de la fortune; mais elle n'appartiendra jamais qu'à celui à qui je donnerai mon cœur et ma main, et personne ne l'aura s'il ne ressemble au défunt.

SVINDLER.

Cette grande fortune, madame, me défend d'espérer.... car je n'ai rien.

MARIE.

N'importe; le point principal c'est cette ressemblance.

SVINDLER.

Si c'en est assez, permettez-moi de vous assurer, madame (*il lui baise la main*), que j'ai pour vous tout le respect et l'amour... qu'il vous est possible d'inspirer.

MARIE, avec joie.

Et je puis vous assurer, à mon tour, que je sens, pour votre personne, tout l'amour que je portais à mon mari défunt.

SVINDLER.

Que je suis heureux!

MARIE.

Et moi donc?

Mme. STRICKER.

Recevez mes félicitations.

MARIE.

Attendez un moment, je reviens à l'instant.

(Elle sort en courant.)

SCÈNE IX.

SVINDLER, Mme. STRICKER.

SVINDLER.

Ta maîtresse n'a pas le sens commun.

Mme. STRICKER.

Elle en a plus que tu ne crois. Je te félicite, Guillaume, tu auras beaucoup d'argent et, j'espère, une excellente femme.

SVINDLER.

Elle aurait des millions que je n'en voudrais pas ; elle est folle.

Mme. STRICKER.

Madame Stricker folle !... Tu es le premier qui l'ait dit ; demande à tout le monde.

SVINDLER.

Est-il possible, grand Dieu ! que l'argent donne à cette femme de la beauté, de l'esprit, des vertus ? Laisse-moi sortir.

Mme. STRICKER.

Veux-tu abandonner soixante-dix mille riksdalers ?

SVINDLER.

Oui, lorsqu'ils se trouvent dans une semblable bourse.

Mme. STRICKER.

Guillaume ! Guillaume ! tu te repentiras de n'avoir pas voulu de madame Stricker.

SVINDLER.

Que ce regret sera doux, en comparaison de celui de m'être uni à elle !... Caroline, quitte cette femme.

Mme. STRICKER.

Je ne le puis.

SVINDLER.

Si c'est par un motif de vengeance que tu veux cette union, tu m'auras cruellement puni.

Mme. STRICKER.

Au contraire, je te prouve mon amour; tes longues souffrances seront récompensées.... Paix... elle vient... J'ai ta promesse.

SCÈNE X.

SVINDLER, Mme. STRICKER, MARIE.

MARIE.

Mon doux ami, ne dédaignez pas une faible preuve de mon amour. C'est de mon ouvrage.

(Elle lui présente un portefeuille.)

SVINDLER.

Madame... je suis confus de vos bontés... je ne puis.... je ne mérite point... Vous ne connaissez pas encore l'homme que vous comblez.

MARIE

Je connaissais mon époux, et vous lui ressemblez tant!... Puisque tout est terminé entre nous, vous allez vous installer de suite ici. Je vais envoyer chercher vos grands coffres; ils seront un cadeau digne de moi.

Mme. STRICKER.

Je crois, madame, que cela ne peut se faire encore; votre réputation en souffrirait.

MARIE.

Tu as raison : ils en ont déjà dit assez sur le

compte d'une honnête fille ; je l'ai souvent éprouvé ; mais mon ange tu reviendras le plus tôt possible.

SVINDLER.

Oui, madame. Permettez-moi de vous quitter pour quelques instans ; j'ai besoin de me remettre. Un bonheur ou un malheur inattendu trouble nos sens ; il faut donner à l'âme le temps de se calmer.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

Mme. STRICKER, MARIE.

MARIE.

Ah ! madame, j'ai dû avoir l'air bien gauche.

Mme. STRICKER.

Je ne puis le nier ; j'ai craint souvent qu'il ne pénétrât notre secret. Ce refrain continuel de ton défunt mari ne me plaisait point ; il coûtait à mon cœur.

MARIE.

Je n'ai su que dire dans le moment ; comme veuve, j'ai cru n'avoir rien de mieux à faire que de parler de mon mari.

Mme. STRICKER.

C'est bon ; viens répéter ton rôle avec moi, pour le savoir mieux une autre fois.

(Elles sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

La chambre de l'auberge.

SVINDLER, LOEPELD.

SVINDLER.

C'EST ainsi, cher Loepeld, que tourne la roue de la fortune; il y a peu d'heures que tu as attrapé un paysan, et moi, un bourgmestre; nous nous sommes faits fripons pour quelques malheureux riksdalers; maintenant j'en ai deux mille dans ce portefeuille, et soixante-dix mille ce soir, si je veux; mais aussi je serai l'époux d'une folle, d'une femme insupportable. Ah, Caroline!

LOEPELD.

Je vous l'avais bien dit, monsieur, que mademoiselle Caroline était dans cette maison.

SVINDLER.

Oui, elle y était pour mon malheur; si je n'avais pas revu cette fille adorable, il m'en aurait moins coûté pour donner ma main à madame Stricker; car, que ne fait-on pas dans ma position pour soixante-dix mille riksdalers? mais à présent que j'ai re-

trouvé Caroline, toujours aussi belle, aussi tendre, aussi fidèle, mon amour presqu'éteint s'est rallumé avec une nouvelle ardeur; je vois toute la grandeur de ma perte. Ah! si ces deux mille riksdalers étaient à moi, j'offrirais à Caroline de partager mon sort; elle n'hésiterait point, je connais son cœur. Retirés dans un coin de la terre, sans pauvreté comme sans richesses, nous passerions ensemble des jours ignorés et heureux. Ah! que ne suis-je possesseur de cette somme!

LOEPELD.

Que vous êtes singulier, monsieur! vous tenez ces deux mille riksdalers, et dites qu'ils ne sont pas à vous?

SVINDLER.

Non, depuis que j'ai revu Caroline, la vertu, la probité, se sont réveillées dans mon cœur. Nulle pensée criminelle, nul sentiment coupable ne doit plus le souiller. Cet argent est à moi, mais à une condition,... tu m'entends.

LOEPELD.

Oh! oui, monsieur; je connais aussi la différence qui existe entre la vertu et le crime; et, croyez-moi, chacune de nos fourberies a autant coûté à mon cœur qu'au vôtre. Je suis fatigué comme vous d'un métier pour lequel nous n'étions pas nés; mais que ne peut l'attachement d'un fidèle serviteur pour un bon maître? il n'est pas facile de voir souffrir ceux qu'on aime; un cœur trop sensible peut rendre fripon.

SVINDLER

Tu viens, mon cher Loepeld, de dire une vérité qu'avec toute la sublimité de leur morale nos philosophes n'ont jamais trouvée. Grand Dieu! à quelle extrémité le besoin, la misère ne peuvent-ils point porter un cœur généreux? O vous, riches et puissans de la terre, qui nagez dans l'abondance, dont les moindres désirs sont satisfaits, et qui ne pouvez vous faire une idée des tourmens de l'indigence, des horreurs de la faim! assis sur vos canapés somptueux, ne jugez pas avec trop de précipitation et de sévérité vos malheureux semblables; pesez leur position comme leurs fautes. Avec vos richesses cet infortuné n'aurait jamais commis un crime déshonorant; mais avec sa misère, qui sait ce que vous auriez fait? (*Après un moment de silence.*) Ma résolution est prise: je sacrifierai le bonheur de ma vie à la vertu, à l'honneur; j'épouserai madame Stricker pour indemniser tous ceux que j'ai abusés. Ah! Caroline, ton grand, ton noble cœur approuvera les raisons qui m'arrachent à toi. Ensuite, oui, ensuite, je chercherai le lieu habité par mon père, je me jetterai à ses pieds, il ne repoussera pas un fils réconcilié avec la vertu; il me rendra un amour dont j'ai été privé injustement.

LOEPELD.

Le ciel, monsieur, vous accorde des forces et du bonheur! Il me semble voir la joie de monsieur votre père.

SVINDLER, se promenant d'un air pensif.

Soixante-dix mille risksdalers! dix mille suffiront

pour acquitter mes dettes; reste à soixante mille; c'est trop, beaucoup trop. Ah! si cette femme avait un peu plus d'esprit.. N'importe, je la considérerai comme un instrument dont la providence se sert pour me punir de mes fautes passées; je supporterai mon fardeau avec patience... Mais, Caroline! quel sera ton sort?... Je frémis à cette pensée. (*On frappe.*) Entrez.

SCÈNE II.

LE BOURGMESTRE, SVINDLER, LOEPELD.

SVINDLER.

Ah! c'est vous, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

Je vous demande pardon d'avoir pris la liberté...

SVINDLER.

Soyez le bienvenu... asseyez-vous; que peut-on vous offrir?

LE BOURGMESTRE.

Je vous remercie très-humblement, je ne prends rien à ces heures-ci; j'ai un régime à moi. Le matin, à six heures, je fume une pipe et bois un verre d'eau; à onze heures, je prends du vin d'Espagne pour soutenir mon estomac; je dîne à une heure, et ne prends plus rien jusqu'au moment de la réunion du club; alors, je me donne un peu de liberté et bois quelques verres de vin en bonne compagnie. Nous nous reverrons ce soir, n'est-ce pas?

SVINDLER.

Comme nous en sommes convenus, monsieur le bourgmestre.

LE BOURGMESTRE.

J'ai fait mettre vos coffres dans une salle près de ma chambre; mes valets m'ont dit qu'ils étaient diablement lourds.

SVINDLER.

Je le crois, ils sont très-pleins.

LE BOURGMESTRE.

Ils m'ont dit aussi avoir entendu rouler quelque chose dans l'un d'eux; pourvu qu'il n'y ait rien de cassé!

LOEPELD.

Ah! ce sont peut-être les pains de sucre que j'ai mis dans le coffre sans les assujettir.

LE BOURGMESTRE.

C'est possible. Ils ont voulu me soutenir aussi avoir vu tomber du sable du fond de l'autre.

LOEPELD.

Ah! de par tous les diables, ils ont fait de belles choses! il faut qu'ils aient cassé ce pot rempli de raisin que monsieur était chargé de rapporter à la comtesse... voilà un accident bien malheureux.

SVINDLER.

Comment l'as-tu donc emballé, coquin?

LOEPELD.

Je vous l'avais bien dit que ce pot était trop près du fond; mais vous l'avez voulu.

SVINDLER.

Il est vrai. Allons, le mal est fait. (*Au bourgmestre.*) Je puis vous dire bien des choses de la part de madame Stricker.

LE BOURGMESTRE.

Très-humble serviteur; je vous ai vu entrer chez elle, il y a un moment; j'espère qu'elle se porte bien?

SVINDLER.

Parfaitement.

LE BOURGMESTRE.

Madame Stricker vous aura payé de suite le billet que vous aviez sur elle?

SVINDLER.

A vue. (*Il tire le portefeuille.*) Tenez, regardez ces deux mille riksdalers, en billets tous neufs. A propos : Loepeld! va changer ce vieux papier de cinquante riksdalers, et reviens de suite. (*Loepeld sort.*) Peu s'en est fallu que je n'aie oublié ma dette.

LE BOURGMESTRE.

Je ne puis souffrir d'en entendre parler; ce sera pour ce soir. Eh bien! comment avez-vous trouvé notre excellente madame Stricker? Elle est charmante, n'est-il pas vrai?

SVINDLER.

Elle m'a témoigné beaucoup de bienveillance.

LE BOURGMESTRE.

N'a-t-elle pas un air de bonté angélique?

SVINDLER.

Oui... à peu près.

LE BOURGMESTRE.

En esprit, en amabilité, elle n'a point de pareilles.

SVINDLER.

Du moins n'ai-je rien entendu de semblable.

LE BOURGMESTRE.

Il est vrai qu'on trouverait difficilement quelqu'un comme elle. Si vous l'entendiez, le soir, chanter et jouer du clavecin! tout le monde s'arrête dans la rue pour l'écouter; on en est ravi jusqu'au ciel. Quant à moi, pauvre infortuné, je ne puis en parler que sur la foi d'autrui.

SVINDLER.

Elle ne m'a pas eu l'air de savoir la musique dans une aussi grande perfection; elle m'a toujours entretenu du défunt, ce qui, je l'avoue, n'était pas fort réjouissant.

LE BOURGMESTRE.

C'était un bien brave homme; elle le pleure toujours.

SVINDLER

Cependant j'ai cru voir que sa douleur était sur le point de cesser; elle va peut-être bientôt se remarier.

LE BOURGMESTRE.

Est-il possible? je félicite l'époux qu'elle a choisi; il n'aura pas seulement une grande fortune, mais

encore il sera possesseur d'une femme belle, vertueuse, remplie d'esprit.

SVINDLER.

Cela serait bien à désirer. Je connais celui qui pourra devenir son époux ; il est mon meilleur ami ; je lui souhaite tout le bonheur possible.

LE BOURGMESTRE.

Voilà de l'inattendu, je l'avoue. C'est une grande nouvelle pour notre petite ville. Madame Stricker va se remarier ! Très-humble serviteur, monsieur; le temps presse, j'ai des occupations. (*Il s'en va.*) Mais (*revenant*) peut-on vous demander le nom de l'époux ?

SVINDLER.

Je ne sais s'il m'est permis de le dire ; cependant je compte sur votre discrétion, et crois pouvoir en faire la confidence à un aussi honnête homme. (*Lui parlant à demi-voix près de l'oreille.*) C'est moi.

LE BOURGMESTRE, d'un air inquiet.

Que le ciel me soit en aide ! je n'entends pas. Comment avez-vous dit ?

SVINDLER.

C'est moi.

LE BOURGMESTRE.

Que je suis malheureux d'être aussi sourd !

SVINDLER.

Alors vous ne le saurez point.

LE BOURGMESTRE.

Un peu plus haut seulement.

SVINDLER

Je vous le dirai ce soir au club.

LE BOURGMESTRE.

Merci, grand merci; très-humble serviteur. Qu'on est malheureux d'avoir l'oreille si dure!

SVINDLER.

De la discrétion, je vous prie.

LE BOURGMESTRE.

Vous pouvez y compter.

SCÈNE III.

SVINDLER seul.

Je crois que tout le monde est ensorcelé par cette madame Stricker. Beauté, vertu, esprit, tous disent la même chose; suis-je le seul pour qui tant de charmes soient cachés?

SCÈNE IV.

L'AUBERGISTE, SVINDLER.

L'AUBERGISTE.

Votre serviteur, monsieur, soyez le bien revenu: vous faut-il quelque chose?

SVINDLER.

Non, je vous remercie, rien pour le moment.

L'AUBERGISTE.

Monsieur aura été chez madame Stricker ?

SVINDLER.

J'en sors.

L'AUBERGISTE.

Monsieur sait-il qu'elle va se remarier ?

SVINDLER.

Non.

L'AUBERGISTE.

C'est une nouvelle que je puis vous apprendre.

SVINDLER.

Comment le savez-vous d'une manière si positive, mon cher monsieur ?

L'AUBERGISTE.

Monsieur le bourgmestre me l'a dit en confidence ; mais gardez-moi le secret.

SVINDLER.

Et où diable avez-vous rencontré le bourgmestre ?

L'AUBERGISTE.

Sur l'escalier, monsieur ; il n'y a qu'un moment.

SVINDLER.

Le bourgmestre est un vieux fou ; dites-lui cela de ma part.

L'AUBERGISTE.

Je m'en garderai bien. Mais si vous m'aviez dit que monsieur le bourgmestre est un homme rusé, je vous aurais cru ; car pensez-vous, monsieur, que vos coffres n'eussent pas été aussi en sûreté

dans ma maison que chez lui? Pourquoi a-t-il voulu les avoir? pour vous faire payer double loyer; et vous aurez par-dessus le marché le désagrément d'entendre dire par toute la ville, à monsieur le bourgmestre, qu'ils ne contiennent que des pierres et du sable. Ah! ah! ah! ah!

SVINDLER.

Le bourgmestre a dit cela?

L'AUBERGISTE.

Oui, monsieur; et je vous le ferai affirmer par témoins. N'a-t-il pas aussi l'infamie de dire qu'il n'y a rien dans cette cassette! (*Il la soulève; le couvercle s'ouvre, plusieurs pierres tombent. Svindler s'approche vivement, mais en vain, pour empêcher l'aubergiste de toucher à la cassette.*) Qu'est ceci? tout cela ne tient pas ensemble.

SVINDLER.

Comment ose-tu toucher à mon bien?

L'AUBERGISTE.

Bon! il n'y a rien là-dedans.

SVINDLER.

Oui, pour vous, imbécile! (*Il glisse le portefeuille dans la cassette.*) Voulez-vous me payer la valeur de cette cassette?

L'AUBERGISTE.

Et bon Dieu! monsieur, ce n'est qu'un bahut portatif.

SVINDLER.

Eh bien! je vous accorde que ce ne soit qu'un vieux bahut; mais savez-vous ce qu'il contient?

il vaut peut-être plus que vous et votre misérable ville réunis. (*Il tire le portefeuille de la cassette portative.*) Voilà pour commencer.

(Il lui montre les billets.)

L'AUBERGISTE.

Je vous demande très-humblement pardon, monsieur; mais aussi le diable lui-même n'aurait pas cru qu'une vieille cassette pût renfermer autant d'argent.

SVINDLER.

Eh bien! croyez maintenant, et gardez-vous de recommencer vos impertinences : il y a beaucoup de choses dans ce monde qui sont au-dessus de votre portée, et même de celle du bourgmestre. Vous l'avez vu de vos propres yeux, ce que peut valoir une vieille cassette; et je montrerai bientôt aussi au savant bourgmestre ce que contiennent des coffres remplis de sable et de pierres. Vous êtes confondu.

L'AUBERGISTE.

Pardonnez-moi, monsieur; je ne jugèrai plus du chien par sa couleur : mais j'oublie entièrement l'objet qui m'a fait monter chez vous. Un monsieur aveugle vient d'arriver dans une grande voiture, et vous demande la permission de se reposer un moment dans cette chambre, qui est la plus belle de la maison.

SVINDLER.

Très-volontiers; dites-lui qu'il sera le bienvenu.

(L'aubergiste sort.)

SCÈNE V.

SVINDLER, LOEPELD entrant précipitamment.

LOEPELD, avec vivacité.

Monsieur, monsieur; c'est le diable.

SVINDLER.

Qu'y a-t-il ?

LOEPELD.

Monsieur votre père doit être ici; je viens de voir le vieux Nicolas dans la cour.

SVINDLER.

Tu perds la tête; de quelle vision es-tu frappé de nouveau? Un voyageur arrivé dans ce moment va monter ici; il est aveugle.

LOEPELD.

Vous verrez, monsieur, vous verrez. Ne prétendiez-vous pas aussi que je n'avais pas vu mademoiselle Caroline ?

(La porte s'ouvre. Un vieux domestique entre portant une cassette, un manteau et divers effets de voyage.)

SCÈNE VI.

SVINDLER, LOEPELD, NICOLAS.

NICOLAS, laissant tomber ce qu'il porte en voyant Svindler.

O ciel ! mes yeux ne me trompent-ils point ?

LOEPELD.

Ils t'abusent diablement; je voudrais que tu fusses aveugle aussi.

SVINDLER.

Non, Nicolas; c'est moi; mais garde le silence.

NICOLAS

Que je garde le silence? Impossible : fussé-je muet de naissance, je parlerais aujourd'hui. Il m'a donc été accordé, avant de mourir, de revoir le fils perdu de mon maître! Ah! pourquoi ne peut-il pas jouir lui-même de ce bonheur?

SVINDLER.

Que dis-tu? mon père serait-il mort? Dieu!

NICOLAS.

Non, non; il vit,... il vit;... mais ses regards ne se fixeront plus sur vous; il ne verra plus son bien-aimé Guillaume. Aveugle depuis deux ans...

SVINDLER.

Aveugle! Grand Dieu! les larmes que je lui ai fait répandre l'auront privé de la vue.

NICOLAS.

Vous ne savez pas encore tout, monsieur; mon cœur est si plein, et ma langue si glacée par l'âge! *Il s'approche de Svindler.*) Mais n'est-ce point un songe? est-ce bien mon jeune maître?

SVINDLER.

Oui, mon cher Nicolas.

NICOLAS.

Je ne le croirai qu'après vous avoir embrassé; me le permettez-vous?

SVINDLER, le pressant entre ses bras.

De tout mon cœur, excellent vieillard!

NICOLAS.

Il ne nous sera plus si affreux de mourir à monsieur votre père et à moi. Mon jeune maître! que de chagrins vous nous avez causés, et maintenant que de joie... Ah! bonjour, Loepeld...; peu s'en est fallu que je ne t'aie pas reconnu; tu lui as été fidèle dans le malheur. Je cours aider mon maître à monter ici; il va y trouver le bonheur.

(Il veut sortir.)

SVINDLER, le retenant.

Si tu as de l'attachement pour moi, reste.

NICOLAS.

Impossible, monsieur, impossible; voulez-vous que je sois si cruel envers mon maître?

SVINDLER.

Écoute-moi.

NICOLAS.

Parlez vite.

SVINDLER

Mon père m'a-t-il pardonné?

NICOLAS.

Oui, depuis long-temps.

SVINDLER.

Te l'a-t-il dit?

NICOLAS.

Non, et néanmoins je le sais.

SVINDLER.

Comment le sais-tu ?

NICOLAS, avec feu.

Eh bon Dieu! n'êtes-vous pas son fils? il est au bord de la tombe, aveugle et sans enfans; comment ne vous aurait-il pas pardonné?

SVINDLER.

Nicolas! je t'en conjure, je te l'ordonne, ne lui dis rien encore. Laisse-moi lui parler d'abord, recevoir sa bénédiction, ou rester inconnu, afin d'éviter d'être maudit par lui. Ciel! j'entends du bruit : Nicolas, obéis-moi.

SCÈNE VII.

Les précédens; ROLLER, conduit par un domestique qui sort après avoir été remplacé par NICOLAS; LOEPELD le suit; SVINDLER avance un siége.

SVINDLER, à part.

Combien il est pâle et changé; et six années se sont seulement écoulées!

ROLLER, après s'être assis.

Nicolas!

NICOLAS.

Monsieur!

ROLLER.

Y a-t-il quelqu'un, ici?

VINDLER.

Oui, monsieur; celui qui a eu l'honneur de vous offrir sa chambre.

ROLLER.

Recevez tous mes remercîmens, monsieur; je ne vous incommoderai pas long-temps : dans une heure ou deux je continuerai mon voyage pour me rendre à une terre dont j'ai fait l'acquisition depuis peu, et qui se trouve dans ces environs. Êtes-vous aussi voyageur?

SVINDLER.

Oui, monsieur.

ROLLER.

Pardonnez; les vieillards sont toujours curieux : d'où venez-vous?

SVINDLER.

En dernier lieu, du Danemark; mais depuis six ans j'ai parcouru presque toute l'Europe.

ROLLER.

Six ans! Nicolas, te souvient-il de celui qui partit il y a six ans?

NICOLAS.

Ah! monsieur!

ROLLER.

De manière que vous avez visité les pays étrangers, et revenez, selon toute apparence, en homme instruit, pour faire le bonheur de vos parens, et la gloire de votre pays.

SVINDLER, à part.

Que répondre? (*Haut.*) Je l'espère, monsieur.

ROLLER.

Alors je vous félicite, ainsi que ceux qui ont le bonheur de vous appartenir. Beaucoup de jeunes gens maintenant partent bons et honnêtes, et reviennent corrompus et couverts de honte. Je plains leurs parens; mais bien plus malheureux, et plus digne de pitié, est le père dont le fils unique, la seule consolation de sa vieillesse, forcé par ses fautes de quitter sa patrie, le laisse sans espoir de le revoir un jour! N'est-il pas vrai, Nicolas?

NICOLAS.

Ah!

SVINDLER, avec émotion.

Un père aussi infortuné ne devrait pas pour cela se livrer au désespoir. Quelquefois ce fils si amèrement pleuré lui a été rendu, corrigé par l'adversité, la misère, reconcilié avec la vertu, et digne de sa famille et de sa patrie.

ROLLER.

Monsieur, vous parlez comme un ange. Fasse le ciel que mon cœur puisse s'habituer à cette idée, et se livrer à l'espérance! Apprenez, monsieur, que moi, vieil aveugle, et père malheureux, je suis privé depuis six ans de mon fils, de mon fils unique. Il me quitta coupable, et je jurai de ne plus le regarder comme mon enfant. Pendant trois ans, mon cœur sut tenir cette promesse; je n'ouvris point ses lettres, ne lui envoyai point de secours; mais depuis

ce temps la nature a repris ses droits. Hélas! je cherche maintenant mon fils, et ne puis le trouver. Cela est juste : il m'a cherché aussi, mais en vain. Aveugle depuis deux ans, mes chagrins se sont accrus : me voilà avec une fortune immense, sans enfans, sans bonheur. J'appelle mon fils et ne reçois point de réponse. N'auriez-vous pas entendu parler dans vos voyages d'un nommé Roller?

SVINDLER.

Roller? mais oui, je l'ai même connu.

ROLLER, avec vivacité.

Vous l'avez connu? Ah! dites-moi en quel lieu.

SVINDLER.

En France, je crois.

ROLLER.

Et vous ne l'avez point secouru! vous n'avez point eu pitié de lui! C'était mon fils! mon fils unique!

SVINDLER.

Il comptait alors revenir en Suède.

ROLLER.

Revenir en Suède! Dieu! est-il possible? peut-être est-il mort de misère en venant trouver un père comblé de biens!

SVINDLER, avec une émotion toujours plus vive.

Consolez-vous.... il reviendra bientôt.

ROLLER.

Il vient. Où est-il?.. où est-il?

SVINDLER, se jettant dans ses bras.

Ici... mon père!

ROLLER.

Grand Dieu! mon fils! (*Il retombe sur sa chaise, après un instant de silence.*) Nicolas! est-ce lui?

NICOLAS.

Oui, oui, c'est notre Guillaume.

ROLLER.

Oui, c'est mon fils, le fils que j'ai perdu. Mon cœur te reconnaît. Que le ciel te bénisse!

SVINDLER.

Pardonnez-moi, mon père.

ROLLER.

Pardonne-moi, mon fils.

SVINDLER.

Je suis le seul coupable.

ROLLER.

Non, non; j'ai été un père dénaturé. Ah! que ne puis-je fixer mes regards sur toi! Nicolas, est-il toujours le même?

NICOLAS.

Oui, monsieur.

ROLLER.

A-t-il encore les beaux yeux de sa mère?

NICOLAS.

Oui, monsieur; c'est bien lui.

ROLLER.

Et cet air franc et ouvert?

NICOLAS.

Oh ! oui, monsieur.

ROLLER.

Mais il doit être pâle et bien maigre ?

NICOLAS.

Comme cela.

ROLLER.

Pauvre Guillaume ! combien tu as dû souffrir ?

SVINDLER.

Tout est oublié dans ce moment.

ROLLER.

Tu as peut-être souvent eu faim, tandis que j'étais dans l'abondance ; tu as eu soif, lorsque je savourais les meilleurs vins ; tu auras couché sur la dure quand je me reposais sur l'édredon ; tes larmes auront coulé, tandis que je me livrais à la joie. O mon fils ! mon cher fils, comment réparer tous mes torts envers toi ?

SVINDLER.

Ils le sont mille fois par cette larme, par cet embrassement.

(Il l'embrasse.)

ROLLER.

Nicolas ! va chercher de mon vin. (*Nicolas sort. A Svindler.*) As-tu des vêtemens ? es-tu pauvre ? Comment as-tu fait pour te tirer d'affaire jusqu'à ce moment ? As-tu des besoins ?

SVINDLER.

Je n'ai besoin, mon père, que de votre pardon,

de votre amour, et de votre consentement pour une union qui me rendra le plus heureux des hommes.

ROLLER.

Es-tu marié? Pauvre enfant! je te le pardonne aussi. Si ta femme est bonne, que Dieu la bénisse; si elle ne l'est pas, qu'il te donne de la patience.

SVINDLER.

Non, mon père, je n'ai point encore formé ces nœuds; mais celle que j'aime est digne de devenir votre fille.

ROLLER.

Choisis prudemment, mon fils; sois sur tes gardes.

SVINDLER.

Elle n'est point riche.

ROLLER.

Tant mieux; tu n'as plus besoin de courir après la fortune.

SVINDLER.

Mais elle est belle.

ROLLER.

Prends garde, Guillaume!

SVINDLER.

Elle a de l'esprit, de l'instruction.

ROLLER.

Prends garde, prends garde, mon fils!

SVINDLER.

Le cœur le plus tendre, le meilleur.

ROLLER.

C'est quelque chose, cela.

SVINDLER.

Nous nous aimons également tous deux.

ROLLER.

C'est le point principal : ou est-elle ? qui est-elle ?

SVINDLER.

Dans quelques instans elle sera à vos pieds.

ROLLER.

Bien ; je vous bénirai tous deux.

SVINDLER.

J'aurais pu épouser une dame ayant soixante-dix mille riksdallers.

ROLLER.

Soixante-dix mille riksdalers ! c'est beaucoup d'argent cela.

SVINDLER.

Mais...

ROLLER.

Que le ciel te préserve, mon fils, d'une femme avec un *mais* ; ce petit mot a fait des milliers d'infortunés.

SVINDLER.

J'ai donc fait un bon choix, mon père.

ROLLER,

Je l'espère et le désire. Quand m'amèneras-tu ton amante ? (*Nicolas apporte une petite cassette.*) J'attends sa venue avec impatience.

SVINDLER.

Je vais vous quitter pour quelques instans, mon père, et cours la chercher.

ROLLER.

Attends un moment, mon fils, et bois d'abord du vin de ton père. Verse, Nicolas... Il y a long-temps que tu n'en as goûté, Guillaume. Ah! des étrangers ont vidé mes caves, tandis que tu as souffert de la soif. Verse, Nicolas, prends un verre et bois à la santé de Guillaume. (*Nicolas présente les verres.*) A ta santé, mon fils : que ce vin me semble délicieux! maintenant il ne tombe plus de larmes dans mon verre comme autrefois. A ta santé, mon Guillaume.

SVINDLER, lui baisant la main.

Merci, mon père.

NICOLAS.

Soyez le bien revenu près de nous, monsieur Guillaume.

SVINDLER.

Je te suis obligé, bon Nicolas.

ROLLER.

Maintenant va chercher ta future et dépêche-toi, je t'en prie, mon cher Guillaume.

(Svindler l'embrasse et se hâte de sortir.)

SCÈNE VIII.

ROLLER, NICOLAS.

NICOLAS.

Ah! monsieur, qui l'aurait cru que ce jour serait si heureux pour nous?

ROLLER,

Ah! Nicolas, si du moins je pouvais voir mon fils! je ne le possède qu'à demi.

NICOLAS,

Mais, monsieur, vous l'entendez; c'est presque la même chose, et que le diable m'emporte si ce n'est pas lui; vous devez m'en croire.

ROLLER.

Cher Nicolas! ne me cache rien : dis, comment était-il vêtu?

NICOLAS.

Eh! mais assez bien à la manière étrangère. Il a des pantalons de marin, des bottes pointues; du reste, il m'a semblé assez proprement mis.

ROLLER.

Il est bien maigri, bien changé, n'est-ce pas?

NICOLAS.

De si longs voyages et les infortunes qu'il a éprouvées en pays étrangers n'engraissent pas comme le séjour près d'un père et une table bien servie; mais cela ne tardera pas à revenir. Je n'aime pas beaucoup ce mariage dont il parle. Dieu veuille qu'il ne se soit pas laissé séduire par une dame étrangère qui l'aura suivi! je le crains.

ROLLER.

Nicolas! Nicolas! ne trouble point ma félicité. Maintenant que j'ai retrouvé mon fils, la moindre

chose m'inspire de l'effroi; je crains de le perdre de nouveau. Je me sens affaibli par la joie.... Je suis vieux et n'ai presque plus de force... Conduis-moi à l'air, il me fera du bien. Je veux faire une visite à madame Stricker; nous rencontrerons peut-être mon fils dans la rue.

(Nicolas soutient son maître. Ils sortent ensemble.)

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'appartement de madame Stricker.

Mme. STRICKER seule.

Qu'ai-je fait, imprudente? Mon faible cœur s'est peut-être trompé une seconde fois. Qui peut m'assurer que le cœur de Guillaume ne s'est point corrompu? que la misère n'aura point changé son caractère?... Mais il était si bon, si généreux autrefois, et si aimable malgré tous ses défauts! Je l'aimais avec tant de tendresse! et cet amour, le premier qui s'empara de mon cœur, me suivra, je le sens, jusqu'au tombeau.... Il doit encore aimer sa Caroline; il me l'a dit avec tant de franchise! Son aversion pour madame Stricker m'a paru sincère... N'ai-je point été obligée de le forcer à accepter sa main et sa fortune?... Non, il ne peut être un vil, un indigne imposteur... Je serai à lui; son bonheur lui semblera plus grand en trouvant en moi celle qu'il aime et celle qu'il hait.... Ma résolution est prise. Il n'a plus que quelques instans à souffrir, et ses fautes seront expiées.

SCÈNE II.

Mme. STRICKER, MARIE.

MARIE.

Madame, il vient en courant.

Mme. STRICKER.

Qui?

MARIE.

Mon futur époux. (*Elle regarde par la fenêtre.*) Le voici arrivé.

Mme. STRICKER.

Je me retire; joue bien ton rôle.

MARIE.

Ne craignez rien, je commence à m'habituer à faire la dame. Cela n'est pas aussi difficile que je l'aurais cru.

(Madame Stricker sort.)

SCÈNE III.

MARIE seule.

Encore un moment, et tout sera fini; dans une heure je serai de nouveau la suivante Marie, et je n'aurai rien gagné à cette mascarade. J'ai fait des cadeaux et n'en ai point reçu; c'est ordinairement le contraire. Peut-être que dans sa joie d'être débarrassé de moi, il me fera un présent. Paix, le voici.

SCÈNE IV.

MARIE, SVLINDER très-préoccupé.

MARIE.

Ah! soyez le bien revenu, mon cher ange; vous vous êtes beaucoup plus pressé que je ne l'aurais cru; l'amour vous attire.

SVINDLER, distrait.

Tout cela est très-bien, madame; mais où est votre femme de chambre?

MARIE.

Que dites-vous? ma femme de chambre! Il sera difficile de la trouver; mais n'avez-vous rien à me dire, mon cœur?

SVINDLER, inquiet.

Pardonnez-moi, madame, mais cela n'est pas aussi important. Où est mademoiselle Caroline?

MARIE.

Elle est sortie. Quand vous établissez-vous ici? J'ai déjà commencé à préparer votre appartement, venez le voir.

(Elle lui prend le bras; Svindler se dégage.)

SVINDLER.

Je vous suis infiniment obligé; mais je n'en ai pas le temps à présent. Quand mademoiselle Caroline rentrera-t-elle?

MARIE.

Je n'en sais rien; mais qu'avez-vous? vous ne répondez point à mes questions.

SVINDLER.

Je vous fais un million d'excuses; c'est que moi-même j'en ai tant à faire! Restera-t-elle long-temps?

MARIE.

Il faut avouer que vous êtes bien malhonnête de parler seulement de ma suivante, et de n'avoir rien à dire à sa maîtresse. (*Elle fait semblant de pleurer.*) Suis-je déjà oubliée? Vous êtes l'homme le plus ingrat de la terre.

SVINDLER, lui baisant la main.

Madame!.. vous me désespérez; je suis trop malheureux....

MARIE.

Grand Dieu! vous, malheureux! que vous est-il donc arrivé? puis-je vous être utile? dites-le moi, mon ange.

SVINDLER.

Je ne puis pas dire qu'il me soit précisément arrivé un malheur, c'est plutôt le contraire; mais le malheur dont je voulais parler, c'est qu'il m'est impossible...

MARIE, vivement.

Dites vite.

SVINDLER.

De devenir votre époux.

MARIE.

Comment! vous ne pouvez être mon époux! et pourquoi donc, je vous prie?

SVINDLER, embarrassé.

Parce que... pardonnez-moi, madame... parce que... je ne le puis.

MARIE.

Je te comprends, homme vil, âme hypocrite!.. tu m'as trompée. Est-ce là le prix que je devais attendre de mon amour, de mes bontés? Ah! tune ressembles pas à mon défunt époux; je ne le vois que trop. Mais cela ne se passera pas ainsi : je te susciterai des procès; tant qu'il me restera un denier, je te ferai voir ce qu'il en coûte pour tromper une femme honnête et une veuve sans défense. Heureusement nous avons des lois, des tribunaux; rappelez-vous mes paroles : madame Stricker sera votre femme, aussi sûr que je m'appelle Marie.

SVINDLER.

De grâce, madame, calmez-vous; écoutez ce que j'ai à vous dire. Cette union nous rendrait malheureux l'un et l'autre, et vous, surtout; car je ne vous aime point.

MARIE.

Cela m'est égal, je vous aime.

SVINDLER.

Je suis pauvre.

MARIE.

Mais je suis riche.

SVINDLER.

Mes coffres sont remplis de pierres et de sable.

MARIE.

Je peux les remplir d'or et d'argent.

SVINDLER.

Je suis méchant.

MARIE.

Je ne suis pas trop bonne quand on m'irrite.

SVINDLER.

J'aime Caroline depuis long-temps, mon cœur n'appartiendra jamais qu'à elle.

MARIE.

Ah! nous y voilà; mais vous ne m'avez pas dit cela en recevant mon riche présent.

SVINDLER.

Je serai trop heureux de vous le rendre. (*Il lui présente le portefeuille.*) Il est intact.

MARIE.

Non, je ne le reprendrai point. Je jure, encore une fois, que vous n'aurez point d'autre femme que celle dont vous tenez ce cadeau. (*Madame Stricker entre.*) Voilà votre belle Caroline; je ne puis supporter sa présence. Ame perfide! sois sûr que je saurai me venger.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

Mme. STRICKER, SVINDLER.

Mme. STRICKER.

Imprudent! qu'as-tu fait? tu offenses ta bienfaitrice.

SVINDLER, avec feu.

J'ai écouté la voix de mon cœur; je romps des nœuds formés par l'intérêt; je n'ai pu supporter l'idée de perdre ma Caroline. Je t'offre ma main, mon cœur, accepte-les; je ne serai heureux qu'avec toi.

Mme. STRICKER.

Est-ce ainsi que tu remplis les devoirs de la reconnaissance et tes promesses? va, je ne puis aimer un imposteur. Madame Stricker t'aime, tu as juré de t'unir à elle; ma généreuse maîtresse te comble de bienfaits, et quelques instans après tu oses refuser de remplir tes sermens!

SVINDLER.

Caroline, je ne puis être, je ne serai jamais l'époux de madame Stricker.

Mme. STRICKER.

Je jure que tu le deviendras.

SVINDLER.

Cruelle! est-ce ainsi que tu récompenses mon amour?

Mme. STRICKER.

Oui, et mon cœur ne m'accuse point de cruauté.

SVINDLER.

Caroline, ne me désespère pas; ne trouble point ainsi le plus beau jour de ma vie. Tu ne sais pas ce qui vient de m'arriver?

Mme. STRICKER.

Voyons.

SVINDLER.

Promets-moi d'abord de ne plus prononcer le nom de madame Stricker.

Mme. STRICKER.

Je ne puis le faire, car je tiens toujours mes promesses; madame Stricker sera ton épouse.

SVINDLER.

Caroline, j'ai retrouvé mon père.

Mme. STRICKER.

Je sais qu'il est dans cette ville.

SVINDLER.

Et tu dis cela si froidement!

Mme. STRICKER.

Continue.

SVINDLER.

Je suis réconcilié avec lui.

Mme. STRICKER.

Je t'en félicite.

SVINDLER.

Je suis riche maintenant.... Caroline, me comprends-tu?

Mme. STRICKER.

Parfaitement. Tu es riche et tu penses de non-

veau à l'amante que tu as délaissée; je t'en remercie; mais ajoute ta fortune à celle de ma maîtresse, elle n'en sera que plus considérable.

SVINDLER.

Caroline, ne plaisante pas davantage; cela pourrait devenir dangereux.

Mme. STRICKER.

Je ne plaisante point.

SVINDLER.

Toutes mes espérances sont donc anéanties! le réveil a détruit mes rêves de bonheur; il ne me reste que des chagrins cruels. Caroline ne veut pas être à moi; elle me hait, je lui fais horreur.

Mme. STRICKER, avec tendresse.

Guillaume, épargne-moi;... ne r'ouvre point mes blessures;... je t'aime,... mais ton ancienne Caroline est perdue pour toi.

SVINDLER.

Perdue pour moi?

Mme. STRICKER.

Oui;... je ne suis plus cette Caroline que tu as tant aimée,... qui t'aimait si tendrement... Hélas!

SVINDLER.

Au nom du ciel! explique-toi.

Mme. STRICKER, détournant le visage.

Je ne suis plus digne de toi. Coupable... n'en exige pas davantage.

(Elle sort précipitamment. Svindler reste stupéfait de surprise et de douleur.)

SCÈNE VI.

SVINDLER seul, après un long silence; il répète les dernières paroles de madame Stricker.

Coupable... je ne suis plus digne de toi! (*Encore une pause.*) Adieu donc, faux espoir de bonheur sur la terre... Caroline, tu as enfoncé le poignard dans mon cœur.... C'est en vain que j'ai retrouvé mon père, mon amante; l'un est aveugle, l'autre avilie,... et tout cela est mon ouvrage!... Malheureux père! tu perdis la vue en pleurant ton fils; et toi, infortunée Caroline! tu es devenue la victime d'un séducteur; éloigné de toi je n'ai pu te protéger.

(Il se promène pensif, et finit par rester immobile.)

SCÈNE VII.

MARIE, vêtue en blanc; SVINDLER.

MARIE, s'approchant doucement de Svindler.

Je crois, en vérité, qu'il dort.... Eh bien! mon ange, avez-vous fait vos réflexions?

SVINDLER, sans la regarder.

Madame, si vous n'avez point d'égards pour ma position, ayez-en du moins pour votre honneur.

MARIE.

Mon cher monsieur, ne soyez pas si fâché; tout cela n'est qu'une plaisanterie; votre chère Caroline va revenir dans un instant.

SVINDLER, la regardant avec fureur.

Si vous croyez vous rendre plus agréable à mes yeux avec cette robe blanche, vous vous trompez entièrement.

MARIE.

Vous ne pouvez nier que ce costume me sied bien.

SVINDLER, souriant à demi.

Que le ciel, madame, vous conserve le peu d'esprit qu'il vous a donné.

MARIE.

Le vôtre me paraît bien plus en danger. Vous faites semblant, monsieur, de ne pas savoir ce qu'il en est de tout ceci.

SVINDLER, avec dépit.

La seule pensée qui m'occupe est mon mépris pour vous.

MARIE.

Fi donc! Peut-on être aussi malhonnête envers une femme? J'aurais cru qu'un joli cavalier comme vous, possesseur de deux grands coffres, et ressemblant autant à feu mon époux, devait être galant et poli envers les dames; tel était le défunt.

SVINDLER.

Son plus grand bonheur dans le ciel doit être de se voir débarrassé d'une femme telle que vous; je l'envie presque; mais permettez-moi de me retirer.

MARIE.

Je ne le veux pas absolument; vous ne pouvez sortir encore.

SVINDLER.

Mais, au nom du ciel! qu'attendez-vous de moi après la déclaration que je vous ai faite?

MARIE.

Je veux vous épouser.

SVINDLER.

Vous me surprenez, madame; permettez-moi de quitter ces lieux avant que j'oublie les égards dus à votre sexe.

(Il veut sortir. Marie le retient.)

MARIE.

Vous ne sortirez point tant que votre colère ne sera pas calmée. Je ne vous crois pas aussi méchant que vous voulez le paraître. Dans le fond de votre cœur vous aimez encore, je le sais, la bonne madame Stricker; n'est-il pas vrai, mon ange?

(Elle lui frappe sur l'épaule. Svindler s'éloigne d'elle sans rien dire et se précipite vers la porte qui s'ouvre. M. Roller entre donnant la main à madame Stricker, habillée en noir. Nicolas et Loepeld les suivent. Svindler recule de surprise et reste ensuite immobile. Marie se retire avec respect vers le fond.)

SCÈNE VIII.

ROLLER, Mme. STRICKER, MARIE, SVINDLER, NICOLAS, LOEPELD.

ROLLER, en entrant.

Comme je te le dis, j'ai retrouvé mon fils; je l'ai pressé dans mes bras, contre mon cœur: représente-toi ma félicité.

Mme. STRICKER.

Je la partage, mon oncle.

ROLLER.

Aussi ne puis-je rester chez toi qu'un moment; je cours rejoindre mon fils; il m'attend peut-être avec son amante. Ah! j'ai nourri autrefois un espoir, un désir,... mais il ne faut plus y penser.

Mme. STRICKER.

Qui sait si ce jour ne comblera pas tous vos souhaits?

ROLLER.

Non, non; mais ne murmurons point. Je rends grâce au ciel du bonheur qu'il m'a envoyé. Nicolas! conduis-moi vers mon fils.

SVINDLER s'avance précipitamment, et embrasse son père.

Il est ici.

ROLLER.

Oui? et ta fiancée, où est-elle?

Mme. STRICKER, l'embrassant.

Dans vos bras.

ROLLER.

Toi, Caroline! tu es la fiancée de Guillaume! Ah! ne vous jouez point d'un vieillard aveugle.

SVINDLER.

Votre cœur ne vous dit-il pas que c'est la vérité?

ROLLER.

Oh! oui, je le sens... Je n'ai donc plus rien à

désirer; mais qui vous a réunis, vous que j'ai si cruellement séparés?

Mme. STRICKER.

Le destin, et la fidélité, mon père.

ROLLER.

Que la mort seule vous désunisse! je vous suis mes enfans.

Mme. STRICKER, à Svindler.

Tu le vois, Guillaume, l'insupportable madame Stricker devait enfin devenir ton épouse.

SVINDLER.

Mais cette épreuve aurait pu briser mon cœur.

Mme. STRICKER, en riant.

Je ne suis plus digne de toi.

SVINDLER.

Cruelle rieuse!

Mme. STRICKER.

Tu m'aimes cependant?

SVINDLER, riant.

Oui, pour tes soixante-dix mille riksdalers.

ROLLER.

Mon fils! parle aussi à ton père; les autres peuvent te voir, je ne puis que t'entendre. Ah! que ne puis-je aussi réjouir mes yeux de ta vue!

SVINDLER.

Pardon, mon père; une joie vive ne se répand

point au dehors; lorsque les sentimens se sont calmés, alors seulement on peut les exprimer.

ROLLER.

Tu as raison, mon fils; mais dis-moi toujours quelque chose; j'aime tant à entendre ta voix!

SVINDLER.

Mon père, vous souvenez-vous de Loepeld?

ROLLER.

Loepeld! ton valet!... ce maître fripon s'est fait pendre assurément.

LOEPELD.

Non, Dieu merci! Il est à trois pas de vous, monsieur, et vous demande pardon pour le passé.

ROLLER.

As-tu suivi fidèlement ton maître?

LOEPELD.

Oui, monsieur; dans l'infortune comme dans la prospérité.

ROLLER.

Alors, je te pardonne tout, et ton maître n'oubliera point de récompenser tes services.

SVINDLER.

A propos, mon cher Loepeld, voudrais-tu épouser madame Stricker?

ROLLER.

Que dis-tu, mon fils, madame Stricker?

SVINDLER.

Oui, mon père; mais c'est une seconde édition de cette dame, que vous ne connaissez point. (*A Loepeld.*) Eh bien?

LOEPELD.

Pourquoi pas, monsieur? j'ai toujours suivi l'exemple de mon maître en tout; puisqu'il se marie, j'en puis faire autant.

SVINDLER, à Marie.

Et vous, madame?

MARIE, regardant Loepeld.

Cette proposition est si brusque... je ne sais.

SVINDLER.

Ne soyez pas si difficile maintenant; je me plaignais tout à l'heure du contraire.

MARIE.

Aussi y a-t-il une différence. Monsieur Loepeld cependant n'est point mal.

Mme. STRICKER.

Je donne la dot.

SVINDLER.

Et moi, le cadeau de noce.

ROLLER.

Je ferai la noce dans ma nouvelle terre.

LOEPELD.

Touche donc là, ma belle.

SVINDLER.

Reste à payer mon hôte, à rendre au bourgmestre

son argent ; invite-le ce soir chez toi, Caroline ; j'ai promis de lui dire quel était l'époux choisi par madame Stricker ; et le vieillard m'a semblé un peu curieux. Ensuite, cher Loepeld, nous parcourrons nos tablettes.

LOEPELD.

Je le veux bien, monsieur ; mais nous aurons terriblement à faire.

FIN DU QUATRIEME ET DERNIER ACTE.

L'AMANT AVEUGLE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES

De Charles LINDEGREN.

NOTICE

SUR

L'AMANT AVEUGLE.

Cette petite comédie sort aussi de la plume de Charles Lindegren.

C'est la seule de son théâtre où il se soit légèrement écarté des règles du système dramatique français. Le lieu de la scène change ici au milieu du premier acte. C'est une des moindres licences que se permettent les Allemands et ce ne serait pas la peine de la relever s'il s'agissait d'un de leurs ouvrages. Mais la fidélité ordinaire des écrivains suédois à la loi des unités doit faire remarquer cette exception à leurs principes.

L'aveugle de Lindegren est aussi clairvoyant que celui de Legrand; l'un et l'autre ont imaginé cette feinte pour éprouver leur maîtresse. Mais les deux tableaux, outre qu'ils diffèrent

par la fable, sont aussi fort dissemblables par la couleur.

Dans la pièce française tout se passe joyeusement : le principal personnage se console, en riant, d'être trompé ; il se divertit aux dépens d'une vieille folle et d'un rival ridicule, s'amuse de l'inquiétude momentanée de celui qui lui est préféré, et se venge de son ingrate en la plaçant dans une situation embarrassante et comique. La gaieté du style est parfaitement assortie à celle de l'action.

Dans la comédie suédoise, au contraire, l'amant aveugle ou du moins passant pour tel, est aimé, et comme le but de son épreuve est tout sentimental, son langage et celui de sa belle le sont également, mais à la manière germanique. Peut-être cette disposition à rendre les tendres impressions avec une simplicité sans naturel, et une expression un peu fade, est-elle commune à toutes les nations du nord. En France on veut qu'elles soient peintes sur la scène avec plus de vivacité et d'originalité, et l'aveugle *Valérie* vient tout récemment de prouver comment, dans une situation qui a quelque analogie avec l'*Amant aveugle*, on peut être à la

fois piquant et vrai, attendrir et faire sourire en même temps, et augmenter l'intérêt de l'action par une multitude de traits fins, spirituels, touchans et quelquefois profonds. Si la seule lecture de ce singulier ouvrage suffit pour en donner cette idée, qu'est-ce donc quand le prodigieux talent de l'actrice inimitable qui y joue le grand rôle y joint le charme de la plus complète illusion?

Quoi qu'il en soit, Lindegren a senti que, pour que sa comédie ne dégénérât pas en un petit drame trop sérieux, il devait faire contraster avec ses caractères graves et raisonnables des caractères propres à exciter le rire. Il a donc placé symétriquement, à côté d'un amant noble et délicat, un sot amoureux et intéressé; à côté d'une jeune personne modeste et sensible, une étourdie de l'esprit le plus léger, et, près d'un père bon, sage et éclairé, une mère acariâtre, espèce de commère bourgeoise, pleine de superstition et de préjugés. Mais, dans les figures du second plan, il n'y a guères que celle de cette femme qui ait un peu de relief et dont la caricature ne soit pas totalement dépourvue d'effet et de vérité.

PERSONNAGES.

JERNBERG, riche propriétaire de forges.
MADAME BARBE JERNBERG, sa femme.
ALBINE, } leurs filles.
CHARLOTTE, }
LE BARON HJELMSKOELD.
LE CORNETTE LEJONHARE.
BRAEDBOM, valet du baron.
UN LAQUAIS, personnage muet.

L'AMANT AVEUGLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Chambre des demoiselles Jernberg.

ALBINE, faisant de la dentelle ; CHARLOTTE, une broderie à la main.

CHARLOTTE.

Un baron aveugle ! a-t-on jamais rien vu de pis ?

ALBINE.

Mais il est jeune, bon, aimable, rempli d'esprit...

CHARLOTTE.

Et il aime l'une de nous : Dieu sait laquelle ; ce pauvre baron n'en sait peut-être rien lui-même. Qu'on est fou d'aimer sans y voir !

ALBINE.

Mais, Charlotte, le baron, quoiqu'il soit aveugle, est mille fois mieux que le cornette avec ses yeux de mouton.

CHARLOTTE.

Des yeux de mouton !... mais du moins il y voit ;

et, s'il est heureux pour une femme laide d'avoir un amant aveugle, c'est un grand malheur pour celle qui est jolie. Un homme qui ne voit point notre beauté est bien difficile à captiver; nous n'avons pour arme contre lui que le son enchanteur de notre voix, nos vertus, notre sensibilité, notre amour, notre fidélité. Mais toutes ces bagatelles en disent moins qu'un regard bien dirigé.

ALBINE.

Mais le temps vient, ma sœur, où les roses de nos jours se fanent, où nos yeux ne parlent presque plus; la nature elle-même prend alors le soin de poudrer nos têtes : qu'on est heureux alors d'avoir un mari aveugle ! il ne s'aperçoit pas de la perte de nos attraits, et les qualités du cœur qui l'ont attaché ne peuvent ni vieillir ni changer.

CHARLOTTE.

Que tu es folle ! je crois en vérité que tu aimes ce baron aveugle.

ALBINE.

Non, Charlotte; cependant si son âme est telle que sa physionomie semble le promettre, il me serait indifférent que ses yeux restassent aussi immobiles devant moi que ceux du buste du salon.

CHARLOTTE.

Mais réfléchis donc, Albine; un mari aveugle! c'est une chose terrible: si tu te pares pour une fête; si tu prends cet air qui te va si bien, ou celui que tu as quand maman te gronde; si tu lui brodes les plus belles manchettes, la plus belle veste; si tu lui donnes le plus joli bouquet pour sa fête, tout lui

sera indifférent ; et puis s'appeler la femme du baron aveugle... Albine, Albine, réfléchis. Le cornette Lejonhare y voit du moins, et l'on ne pourra pas dire, le jour de ses noces, que le marié et la mariée n'ont ensemble qu'une paire d'yeux.

ALBINE.

Te rappelles-tu la jolie peinture d'un ménage heureux que nous avons trouvée dans *le Fils Inconnu* de Hedersman ? Si un homme et une femme se donnent la main pour faire ensemble le voyage de la vie, et que l'un des deux soit aveugle, l'autre peut le conduire, lui faire éviter tous les endroits dangereux, soutenir ses pas chancelans, jusqu'au moment où nous deviendrons tous aveugles. Un jour viendra où ceux qui étaient privés de la lumière reverront la clarté ; cet instant arrivera aussi pour l'infortuné baron, et ses yeux ne s'éteindront plus... Ah ! Charlotte ! si tu n'étais pas si légère, je te confierais un secret.

CHARLOTTE.

Un secret ! c'est peut-être celui que tout le monde sait : que mademoiselle Albine Jernberg aime le baron Hjelmskoeld ? heureusement qu'il est aveugle : sans cela il le saurait aussi.

ALBINE.

Tu as donc découvert ma faiblesse ?

CHARLOTTE, la contrefaisant.

Oh ! oui. Ces regards ne signifient rien, peut-être ? et ces petits soupirs, et ce son de voix lorsqu'on lui parle ou qu'on s'entretient de lui ? Mais

comment as-tu pu t'attacher à un aveugle? tu seras obligée de lui demander toi-même sa main, si tu veux qu'il te comprenne.

ALBINE, embrassant sa sœur.

Ma chère Charlotte, je ne me comprends pas moi-même. Les manières du baron, ses discours, sa voix, jusqu'à ses regards quelque muets qu'ils soient, tout en lui m'a charmée. Ah! combien ses yeux auraient été dangereux si la nuit ne les eût pas enveloppés de ses voiles!

CHARLOTTE.

Allons, il faudra me contenter du cornette avec ses yeux de mouton, et te laisser le baron. J'y mets cependant une condition : si ce voile de la nuit, dont tu parlais tout à l'heure, tombait un jour des yeux du baron, tu permettrais, n'est-ce pas, à d'autres de chercher à lui plaire, et de te disputer la victoire? car tu sens que le titre de baronne a des charmes.

ALBINE.

Que tu es folle! un cornette t'offre ses soins, et tu n'es pas satisfaite!

CHARLOTTE.

Paix! j'entends venir maman; fais bien du bruit avec tes fuseaux.

SCÈNE II.

Mme. JERNBERG, ALBINE, CHARLOTTE.

Mme. JERNBERG. (Ses filles viennent lui baiser la main.)

Bonjour, mes enfans; les manchettes sont-elles finies, Albine?

ALBINE.

Elles le seront avant dîner.

Mme. JERNBERG.

Je ne sais ce que tu as maintenant dans l'esprit et dans les doigts; tu ne fais plus rien, et Charlotte non plus. Vous étiez encore à causer lorsque je suis venue; je vous entendais déjà du salon. De nos jours la paresse, la frivolité se sont emparées de la jeunesse.

CHARLOTTE.

Nous causions en travaillant.

Mme. JERNBERG.

Parler et travailler en même temps?... C'est impossible. Encore si vous eussiez chanté un cantique pieux! cela forme l'esprit sans empêcher les doigts d'agir; mais babiller, chanter des airs d'opéra, rien n'est plus propre à faire perdre le temps et l'esprit aux jeunes filles, et à leur ôter le goût des occupations utiles.

ALBINE.

Les manchettes seront finies avant midi.

Mme. JERNBERG.

Votre père a invité du monde à dîner. Il y aura ce baron aveugle qu'il a attiré chez lui, le cornette et d'autres personnes. J'espère qu'aucune de vous ne songe au baron ?... Dieu nous soit en aide! un paysan avec deux yeux bien clairs vaut mieux qu'un baron aveugle. Il faut se méfier de tous ceux que le Seigneur a marqués, disait ma défunte mère. Prenez donc garde de ne point faire des mines et des agaceries à table, et surtout, Charlotte, que je ne voie point ce grand chapeau babylonien que le cornette t'a donné. Entendez-vous, mesdemoiselles?

ALBINE et CHARLOTTE.

Oui, maman.

Mme. JERNBERG.

Il est inutile que vous fassiez une toilette pour ces messieurs.

CHARLOTTE.

Mais le baron est aveugle, il ne verra pas si nous sommes parées.

Mme. JERNBERG.

Ce n'est point à vous, mademoiselle, à apprendre à votre mère ce qu'elle doit faire, ni à contrôler ses paroles. Je sais très-bien que le baron est aveugle; mais les personnes privées de la vue ont un tact, un odorat d'une finesse sans pareille. Comme je vous l'ai dit, point de toilette; pour un aveugle, il y a assez de clairvoyans.

ALBINE.

Désirez-vous que j'aide aux préparatifs du repas?

Mme. JERNBERG.

Ne voilà-t-il pas qu'elle fait l'officieuse! aider!... une poupée comme cela est bien capable d'aider dans un ménage! ah! certes, non, avec l'éducation que votre père vous a donnée. Jouer du clavecin, chanter, sauter, danser, voilà tout ce que vous savez, et vous êtes incapables de tous soins domestiques. A l'âge de dix-sept ans, j'aurais défié la plus habile cuisinière; je savais faire vingt plats différens : à présent une demoiselle rougit à la seule idée d'entrer dans une cuisine.

ALBINE.

Si vous voulez...

Mme. JERNBERG.

Non, restez, et ne changez point de robes, je vous l'ordonne.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

CHARLOTTE, ALBINE.

CHARLOTTE.

Maman était fâchée; elle a parlé du baron,... mais elle a raison, et sait ce qui convient à ses enfans. Elle n'a rien dit du cornette.

ALBINE.

Si maman connaissait le baron...

CHARLOTTE.

Aussi bien que toi, n'est-ce pas?

ALBINE.

Aussi bien que je crois le connaître. Ah! Charlotte, cette physionomie ne peut être trompeuse. La nature fait rarement comme ces marchands qui mettent de belles enseignes à de mauvaises marchandises. La bonté, la sensibilité se font remarquer dans toutes les paroles du baron; ses moindres mouvemens ont de la grâce. Ah! Charlotte, ceux qui ne voient point cela sont plus aveugles que lui.

CHARLOTTE.

Pauvre Albine! je crois que tu te feras crever les yeux pour ressembler au baron. De quel bonheur vous jouirez ensemble! vous serez deux anges de la nuit.

ALBINE.

O ma sœur! ne plaisante point sur ma faiblesse; est-ce ainsi que tu dois récompenser ma sincérité?

CHARLOTTE, l'embrassant.

Pardon, Albine! tu le sais, je ne suis point méchante, mais j'aime à rire; cependant je te suis assez attachée pour faire un petit duo de pleurs avec toi, si tu le désires.

SCÈNE IV.

JERNBERG, ALBINE, CHARLOTTE.

JERNBERG.

Comme vous travaillez, mes chères filles!

ALBINE.

Vos manchettes seront finies dans un moment.

JERNBERG, l'embrassant.

Grand merci, ma bonne Albine.

CHARLOTTE.

Vous aurez demain votre veste.

JERNBERG, l'embrassant aussi.

Tu veux aussi avoir un baiser, ma Charlotte. O mes chères filles, si vous saviez combien je vous aime, combien je désire de vous voir heureuses! Mais c'est en vain que j'y travaillerais seul; il me faut encore votre secours. Cherchez vous-mêmes à former votre cœur; alors les peines de votre fortuné père seront payées au centuple.

ALBINE ET CHARLOTTE, l'embrassant.

Nous aimerons toujours notre excellent père, et nous promettons de suivre ses avis.

JERNBERG.

Je vous rends grâce de cette promesse, mes enfans. A propos, comment trouvez-vous ce baron qui vient nous voir depuis peu?

ALBINE, avec vivacité.

Il est très-bien, mon père.

JERNBERG.

Et toi, Charlotte?

CHARLOTTE.

Je le trouve... comme cela.

JERNBERG, à part.

Je ne me suis point trompé. (*Haut.*) Et le cornette Lejonhare, qu'en dites-vous?

CHARLOTTE, vivement.

Il est très-bien.

ALBINE.

Il ne me plaît pas beaucoup.

JERNBERG, à part.

Je le pensais. (*Haut.*) Cependant, Albine, le cornette a de beaux yeux, et le baron est aveugle.

ALBINE.

Oui, mais....

JERNBERG.

Le baron te semble plus aimable, n'est-ce pas?

ALBINE, avec vivacité.

C'est justement cela.

JERNBERG.

Ils dîneront tous deux avec nous aujourd'hui. La conversation du baron me plaît infiniment; le cornette aura, je pense, quelques nouvelles contre-danses dans sa poche pour Charlotte, et nous serons tous satisfaits.

ALBINE, baisant la main de Jernberg.

Que vous êtes bon, mon père! Le baron a donc un ami en vous?

JERNBERG.

Oui, et, si je ne me trompe, il en a aussi un en toi, mon Albine.

ALBINE.

Assurément, mon père; tous les infortunés sont mes amis.

JERNBERG.

Bien, ma fille; mais on peut être aveugle et heureux. La vertu ne réside pas dans les yeux, quoique souvent on y voie son image; elle habite le cœur, et fait seule notre félicité. Un homme aveugle possédant de grandes qualités est bien au-dessus de celui qui, avec les plus beaux yeux du monde, est insensible aux charmes de la vertu.

ALBINE.

Je pense absolument ainsi, mon père. On peut donc être heureuse avec un mari aveugle?

JERNBERG.

Oui, mon Albine, car il juge mieux les hommes. Rien ne le distrait, et l'esprit d'observation peut être porté chez lui à un très-haut degré. Il ne voit point et ne saurait être séduit par l'éclat dont le vice s'environne. C'est en vain qu'il se pare de ses plus beaux ornemens, qu'il se cache sous les dehors les plus séduisans, l'aveugle lit dans le cœur, et juge sans illusion.

CHARLOTTE.

Mais comment un aveugle peut-il devenir amoureux? il ne voit rien.

JERNBERG.

Ce n'est point la beauté qui l'enchante, mais les qualités réelles du cœur. Ah! mes enfans, aux yeux d'une âme généreuse la vertu est mille fois plus belle que tout l'éclat des roses de votre teint. Me comprends-tu, Albine?

ALBINE.

Oui, mon père; et je sens.... oui, je sens que je pourrais aimer un aveugle.

JERNBERG.

Tu sens, ma fille, que tu pourrais aimer un aveugle? mais tu ne connais pas encore ton cœur.

ALBINE.

Mon père?

JERNBERG.

Ma chère fille!... ne parlons plus de cela. Comme je vous l'ai dit, le baron et le cornette dînent ici; mais je t'en prie, Albine, ne traite point le baron avec trop de sévérité; il est aveugle et ne peut lire dans tes regards.

(Il sort.)

SCÈNE V.

ALBINE, CHARLOTTE.

ALBINE.

Ah ! quel père, Charlotte ; qu'il est sensible et bon !

CHARLOTTE.

Parce qu'il aime les aveugles et surtout le baron.

ALBINE.

Je lui obéirai. Pourrais-je être assez cruelle pour m'amuser aux dépens de ce pauvre baron ? Oh ! non : tous mes regards, toutes mes paroles exprimeront la pitié...

CHARLOTTE.

Et un sentiment plus tendre encore. Mais, Albine, nous serons à faire peur dans ce costume. Heureusement pour toi le baron est aveugle ; mais je pourrais fort bien perdre ma conquête.

ALBINE.

Je crois que si le baron n'était pas privé de la vue, il serait, malgré mon costume, toujours le même pour moi. Qu'importe l'habit ? le cœur est tout.

(On entend madame Jernberg.)

CHARLOTTE.

Paix ! maman nous appelle ; viens vite.

(Elles sortent.)

SCÈNE VI.

Appartement du baron.

LE BARON, BRAEDBOM.

LE BARON.

Sur mon honneur, cette épreuve pourrait fort bien ne pas finir à mon avantage. Jernberg a des idées singulières; nous avons, je le crains, trop présumé d'Albine. Il me semble quelquefois que j'ai fait impression sur son cœur; cependant, je puis me tromper, et prendre pour de l'amour un simple sentiment de commisération; l'un, il est vrai, naît quelquefois de l'autre. Un cœur aussi sensible que celui d'Albine doit être touché de voir un jeune homme de mon âge privé de la vue. Elle a peut-être pour l'aveugle Hjelmskoeld un attachement qu'il ne doit qu'au triste état où il se trouve, et qu'il perdrait en recouvrant la vue. Ensuite mon rôle est si difficile à jouer, et cette supercherie indisposera madame Jernberg.

BRAEDBOM.

J'ai vu un jour représenter une comédie intitulée *l'Épreuve imprudente* : monsieur le baron m'a tout l'air de la répéter avec mademoiselle Albine.

LE BARON.

Tu n'as point tort, mon cher Braedbom; mais j'ai voulu, avant de me décider pour l'une des filles

de Jernberg, mettre leur cœur à l'épreuve. Toutes deux sont également belles et aimables; je crus cependant m'apercevoir d'une différence dans leur caractère. Charlotte est vive, enjouée, légère; Albine douce, bonne, sensible. Les yeux de la première enflamment le cœur, ceux de la seconde le remuent d'une manière délicieuse. De concert avec Jernberg, je résolus de faire l'aveugle, et de fixer mon choix sur celle qui aurait assez de courage, de bonté, de raison pour oublier mon état et pour m'aimer. Je vis bientôt que ce ne serait point Charlotte; mais Albine, si je ne me trompe, est la perle que je cherche.

BRAEDBOM.

Mais, monsieur le baron, vous ne pouvez pas être aveugle toute votre vie. Quand vous découvrirez votre supercherie, ne fût-ce que le jour de vos noces, mademoiselle Albine pourra se trouver offensée. Monsieur le baron sait combien les femmes sont susceptibles; autant elles aiment à tromper, autant elles s'irritent d'être abusées.

LE BARON.

Oh! mon Albine est trop bonne, trop généreuse pour changer, et nous parviendrons à calmer sa mère. Albine est tout le portrait de Jernberg; c'est la même douceur, la même franchise. J'ai cherché le bonheur comme l'abeille cherche le miel, en voltigeant de fleurs en fleurs; je me suis ennuyé de ne point le trouver. Heureux, malgré mes folies, d'avoir conservé un cœur pur et sans tache! Il sera à Albine; je suis aveugle aujourd'hui pour la dernière fois, et crois être sûr de ses sentimens.

SCÈNE VII.

LE CORNETTE LEJONHARE, LE BARON, BRAEDBOM.

LE CORNETTE.

Ah! bonjour, baron! comment va votre santé?

LE BARON, faisant l'aveugle.

Qui est là? Le cornette Lejonhare, à ce qu'il me paraît à la voix?

LE CORNETTE.

Précisément. Combien vous avez d'esprit, baron, pour reconnaître les gens sans les voir!

(Il s'assied.)

LE BARON.

Asseyez-vous, monsieur.

LE CORNETTE.

Ah, ah! je suis assis, et vous ne l'avez pas remarqué; pauvre baron!... Mais comment peut-on devenir aveugle à votre âge? à peine vingt-cinq ans... Que je vous plains!

LE BARON.

Cela arrive quelquefois, monsieur, comme vous le voyez. Voilà plusieurs années que je suis aveugle parce que j'ai perdu la vue. Je ne sais ce qui a causé cet accident.

LE CORNETTE.

J'ai manqué aussi plus d'une fois de devenir aveugle dans cette maudite campagne de Finlande.

Mais, à propos, vous dînez aujourd'hui chez Jernberg?

LE BARON.

Il a eu la bonté de m'inviter; mais, étant aveugle, je ne suis pas une société très-agréable pour les autres, et ne m'amuse pas en compagnie.

LE CORNETTE.

On dit cependant que vous êtes amoureux d'Albine.

LE BARON.

On dit aussi que vous faites votre cour à Charlotte, et qu'elle vous aime. Comment peut-on calomnier ainsi une jeune personne aussi jolie et aussi aimable?

LE CORNETTE, d'un ton de fatuité.

Vous avez raison, baron. Je ne puis nier cependant d'avoir une sorte de vue sur elle. Son père est riche, mes affaires ne sont pas en trop bon ordre, et Charlotte est assez agréable. A tout prendre, ce mariage ne sera pas des plus mauvais.

LE BARON.

Charlotte a de l'esprit, de la gaieté; elle est aimable et plus belle que sa sœur, à ce qu'on m'a dit.

LE CORNETTE.

C'est la vérité. Sa sœur a un certain air langoureux qui ne me plaît point, et ses yeux sont bien loin de ressembler à ceux de Charlotte. Je dis l'autre jour chez le capitaine Solstein un bon mot au sujet de ces jeunes personnes. L'une des filles de Jernberg, dis-je, ressemble, sur mon honneur, à

une colombe, et l'autre à un serin. Cela fit beaucoup rire, et l'on prétendit qu'il n'y avait que Lejonhare capable de dire une chose pareille. On se parla à l'oreille, on me regarda, et l'on rit.

LE BARON

Du bon mot, ou de celui qui l'avait dit?

LE CORNETTE.

Du bon mot, je vous prie; du bon mot. Ce n'est pas la première fois que j'ai fait rire. Mais, raillerie à part, est-ce sérieusement que vous pensez à Albine?

LE BARON.

Un aveugle, monsieur, pense sérieusement pour l'ordinaire. Mais quelle heure est-il?

LE CORNETTE.

Diable! déjà une heure et demie; il faut se rendre chez Jernberg. Voulez-vous que je vous y conduise?

LE BARON.

Bien obligé; mon domestique est habitué à me rendre ce service.

(Il appelle Braedbom qui entre et le prend sous le bras. Tous deux sortent.)

LE CORNETTE.

Et vous n'y voyez pas, même en plein jour? Que je vous plains!

(Il sort.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Salon chez de Jernberg.

CHARLOTTE, LE CORNETTE.

CHARLOTTE.

Que cet aveugle me déplaît! On jurerait presque qu'il y voit; ses grands yeux se portent de tous côtés, et sont aussi beaux que les miens.

LE CORNETTE.

Que les vôtres? Ah! mon adorable, vous comparez un caillou à une émeraude. Manger de la crème avec une fourchette, c'est une chose insoutenable; mais ce pauvre malheureux est aveugle : toutes ses sottises doivent venir de là.

CHARLOTTE.

Que c'est bien deviné! Le baron est aveugle parce qu'il n'y voit pas, et maman marche mal parce qu'elle est boiteuse : nous avons enfin compris la chose. Mais avez-vous vu combien Albine a soigné le baron à table; combien elle en avait pitié, et le regardait comme un peintre examine son ouvrage à moitié terminé?

LE CORNETTE.

Je m'en suis bien aperçu, ainsi que des mines de la maman; elles n'étaient pas aussi douces, celles-là. Mais, divine Charlotte, j'ai le bonheur d'être un moment seul avec vous; puis-je m'occuper d'autres choses que de mon amour et de vos charmes? Ah! ma déesse, m'est-il permis d'espérer?

CHARLOTTE.

Mais, oui, vous pouvez tout espérer, par exemple, de devenir capitaine moyennant 16,000 dalers.

LE CORNETTE.

Capitaine! Ah! cruelle, inhumaine, toute belle, je vous comprends: sans ce grade il ne m'est point permis d'aspirer à votre main. Oh! que ne suis-je aveugle, et que n'êtes-vous Albine! Mais, à propos, le baron fait-il véritablement sa cour à votre sœur?

CHARLOTTE.

Mais, oui. Mon père et elle le goûtent beaucoup; mais maman....

LE CORNETTE.

Diable! J'aurai donc un beau-frère aveugle?

CHARLOTTE.

Bien certainement. Mais souvenez-vous qu'un baron aveugle est une rareté qu'on n'est pas fâché d'avoir en sa possession. Les cornettes, au contraire, voltigent autour de nous par centaines, comme les moucherons dans les soirées d'été.

LE CORNETTE.

Divine Charlotte! pardonnez. J'ai commis une indiscrétion; vous me haïssez. Beauté inexorable,

voyez votre esclave à vos pieds! (*Il plie un genou.*) Mais vous riez, mon adorable; vous me pardonnez. (*A part.*) C'est ce qui s'appelle se tirer heureusement d'affaire.

SCÈNE II.

Les précédens, Mme. JERNBERG.

Mme. JERNBERG.

Oui, oui, j'en étais sûre qu'on trouverait mademoiselle ici, avec le cornette qui la suit comme son ombre : mais je ne m'attendais point à voir monsieur dans une attitude aussi impie.

LE CORNETTE.

Ah! madame, pardonnez le transport...

Mme. JERNBERG.

Oh! vous devez avoir le transport au cerveau. Se mettre à genoux devant une femme!.... Vous ne croyez donc pas en Dieu, monsieur?

LE CORNETTE.

Dans ce moment, madame, je n'ai songé qu'à sa beauté, qu'à votre indulgence. J'aime mademoiselle votre fille, et lui demande sa main en votre présence.

Mme. JERNBERG.

Ma fille est comme elle est; j'étais pour le moins aussi jolie à son âge, et personne ne s'est mis à genoux devant moi; mais c'était un autre temps; l'ef-

fronterie n'était pas aussi commune qu'à présent. Savez-vous comment on faisait alors sa cour à une demoiselle? On allait d'abord trouver sa mère; on lui donnait à entendre qu'on avait, en tout bien tout honneur, des vues sur sa fille; et lorsqu'elle les approuvait, on parlait à la jeune personne : celle-ci se trouvait presque mal, pleurait, sanglotait, disait qu'elle ne voulait pas se marier, et tenait mille discours de ce genre; cela durait jusqu'au moment où elle était conduite à l'autel. Les demoiselles ne causaient point tête à tête avec les jeunes gens; et, s'il y en avait d'assez téméraires pour s'agenouiller devant elles, on les traitait de manière à ne leur faire jamais oublier une telle inconvenance. Mais aujourd'hui!... Quant à votre demande, je vous remercie de l'honneur que vous nous faites, nous y réfléchirons; Rome n'a pas été bâtie en un jour.

CHARLOTTE.

Prendra-t-on le thé ici?

Mme. JERNBERG.

Ne vous en embarrassez point, mademoiselle; le thé sera pris où l'on doit le prendre. J'ai bien vu vos mines et celles du cornette pendant qu'on était à table; je ne suis point aveugle, moi. Mais cela n'ira pas comme vous le pensez; je comprends vos desseins. On demande d'abord le consentement de la fille, on lui tourne la tête par des contes d'amour, et on finit par l'abandonner. Non, non, cela n'ira pas ainsi, aussi vrai que je m'appelle Barbe.

CHARLOTTE.

Mais....

Mme. JERNBERG.

Paix! mademoiselle.

SCÈNE III.

Les précédens, JERNBERG, ALBINE, LE BARON. Jernberg conduit le baron à une chaise; mais lorsque ce dernier veut s'asseoir, il se met à côté, et tombe : Charlotte et le cornette rient.

ALBINE, aidant le baron à se relever.

Ah, ciel! Ne vous êtes-vous point blessé?

LE BARON

Non, aimable Albine. Quoi! vous avez la bonté de me prêter une main secourable, et ne riez point d'un pauvre aveugle? Quel cœur sensible!

(Il lui baise la main.)

ALBINE

Mettez-vous là, monsieur le baron; vous y serez mieux, et plus en sûreté.

(Elle le conduit.)

JERNBERG.

Albine conviendrait parfaitement pour guider vos pas, monsieur le baron; elle est aussi sensible que vous.

LE BARON.

Si j'avais un pareil guide, je ne ferais pas le voyage de la vie d'un pas si incertain et si solitaire.

Mme. JERNBERG.

Qu'Albine devienne ce qu'elle voudra, mais elle ne sera pas la conductrice du baron.

LE BARON.

Je n'ai garde, madame, de supposer qu'elle voulût se charger d'un si pénible emploi.

Mme. JERNBERG.

C'est différent; je prends les paroles pour ce qu'elles sont : mais quant à ma fille....

JERNBERG.

Ma chère femme, fais-nous apporter le thé.

Mme. JERNBERG.

Quand il sera prêt. Charlotte, suis-moi.

(Elles sortent.)

SCÈNE IV.

JERNBERG, ALBINE, LE BARON, LE CORNETTE. Le cornette se met dans un fauteuil, et finit par s'y endormir.

LE BARON.

Que vous êtes heureux, monsieur, d'avoir des filles si aimables !

JERNBERG.

J'en rends grâces au ciel, monsieur le baron; et si leur cœur répond à leurs jolis traits, je suis le plus fortuné des pères. Mon Albine n'a jamais contrarié mes volontés; Charlotte est un peu étourdie....

LE CORNETTE, bâillant.

Mais jolie comme un ange.

LE BARON.

Si je n'avais pas le malheur d'être aveugle....

ALBINE, vivement.

Oh! cela ne fait rien; n'est-ce pas, mon père?

JERNBERG.

Oui, ma fille; le cœur est tout.

LE BARON.

Ah! monsieur, votre Albine mérite un sort brillant. Jeune, riche, et s'il m'est permis de le dire, point méchant; je regarderais comme un honneur de lui voir accepter l'offre de ma main et de mon cœur; mais le malheur d'être aveugle me donne aussi peu d'espoir de lui plaire que de recouvrer la vue.

ALBINE, à son père, d'un air caressant.

O mon père!... La vue pourra lui revenir.

JERNBERG.

Petite folle! Monsieur le baron, vous méritez toute ma confiance; et en vous accordant ma fille je vous prouverais ma reconnaissance; mais vous connaissez les devoirs imposés à un père; le plus sacré pour lui est de ne point forcer le choix de son enfant, fût-ce même pour son bonheur. Oh! que le remords d'avoir fait le malheur de ses enfans doit être terrible pour le cœur d'un père mourant! Je n'hésiterais pas un moment à vous serrer dans mes bras, à vous donner mon consentement, si....

LE BARON.

Je comprends, monsieur; mon amour n'est point agréé. Ah! Albine!

ALBINE, avec sensibilité.

Ne vous plaignez point de moi; vous savez l'intérêt que je prends à votre état. Ai-je ri tout à l'heure quand vous êtes tombé?

JERNBERG.

Ne dormez point, monsieur le cornette; venez faire une partie de billard avec moi pour vous réveiller. Pardon, baron, si je vous quitte pour quelques instans. Reste, Albine.

(Jernberg et le Cornette sortent.)

SCÈNE V.

ALBINE, LE BARON.

LE BARON.

Asseyez-vous près de moi, aimable Albine.

ALBINE.

M'y voici.

LE BARON.

Puis-je vous faire une question?

ALBINE.

Très-volontiers.

LE BARON.

Mais vous sonderez votre cœur, et me répondrez avec franchise. Pourriez-vous aimer un aveugle?

ALBINE.

Oui ;... car je... je vous aime.

LE BARON, avec émotion.

Adorable Albine !... vous m'aimez malgré ma cruelle infirmité !

ALBINE.

Oui.

LE BARON.

Et vous m'accorderiez votre main si cela dépendait de vous ?

ALBINE.

Oui.

LE BARON.

Et vous soigneriez votre mari aveugle ?

ALBINE.

Oh ! si je vous soignerais ! vous marcheriez près de votre Albine ; sa main fidèle vous guiderait ; jamais, tant qu'elle pourrait vous suivre, vous ne feriez de chutes fâcheuses.

LE BARON.

Quel malheur, de ne point voir l'ange dont les paroles sont si douces ! Mais si je recouvrais la vue, m'aimeriez-vous autant ? La pitié cesserait, elle est peut-être la principale cause de votre tendresse.

ALBINE.

La satisfaction prendrait sa place, mais mon cœur ne changerait point.

LE BARON.

Si le jour se montrait peu à peu à mes yeux, et

que, par exemple, je pusse distinguer votre robe blanche ?

ALBINE.

O ciel ! vous m'effrayez ; ma robe est blanche effectivement.

LE BARON, souriant.

Vous voyez qu'un aveugle peut deviner juste ; et si je vous disais que je vois vos beaux cheveux noirs, vos jolies mains, l'éclat de votre teint ?

ALBINE.

Oh ! vous êtes encore aveugle.

LE BARON.

Et si enfin la vue me revenait si parfaitement que je pusse admirer jusqu'à vos moindres charmes, et voir le joli petit signe qui embellit votre paupière ?

(Il la touche.)

ALBINE, se levant effrayée.

Baron Hjelmskoeld !... Au nom de Dieu !... je suis tremblante... vous êtes si changé !... Tirez-moi d'incertitude. Voyez-vous ? est-ce un songe ?

LE BARON, se levant précipitamment, et passant son bras autour d'elle.

Oui, adorable Albine, je vois, et depuis longtemps aucune de vos perfections ne m'a échappé. Je ne suis point aveugle, et ne l'ai jamais été. Le désir de connaître votre cœur m'a engagé à jouer ce rôle. Chère et généreuse Albine ! vous avez aimé l'aveugle Hjelmskoeld, aimez-le encore maintenant qu'il ne l'est plus.

ALBINE.

Vous avez pu vous jouer ainsi de moi et de nous

tous! vous avez pu douter de mon cœur!... Mais tout ceci n'est-il point un songe? je suis si troublée... Je cours...

LE BARON.

Non, chère Albine, restez; ne parlez encore de rien; je veux surprendre votre mère, je l'entends.

SCÈNE VI.

Les précédens, Mme. JERNBERG, CHARLOTTE.

Mme. JERNBERG.

Allons, encore un rendez-vous. Je crois que vous êtes folles, mesdemoiselles. Que faites-vous ici, Albine?

ALBINE.

Mon père et le cornette sont sortis; je n'ai pu laisser le baron seul.

LE BARON.

Pardon, madame; j'ai engagé mademoiselle à rester quelques instans avec moi. Je lui ai raconté un rêve bien singulier que j'ai eu cette nuit.

Mme. JERNBERG.

Ils sont souvent plus importans qu'on ne pense; il ne faut pas les mépriser. Quatre ans avant la mort de ma mère, je rêvai qu'elle était dans un cercueil, et quatre ans après elle mourut. Qu'avez-vous rêvé?

LE BARON.

Ce qui occupe le plus nos pensées dans le jour

revient ordinairement la nuit. J'ai rêvé que la vue m'était rendue.

CHARLOTTE.

Et en vous éveillant vous étiez aussi aveugle qu'auparavant.

LE BARON.

Précisément. Mais savez-vous, madame, quel remède singulier m'avait rendu la vue?

Mme. JERNBERG.

Non, je ne puis le deviner.

LE BARON.

Il m'a semblé entendre une voix me dire que si une dame respectable, excellente ménagère, et mère vigilante, soufflait sur mes yeux, je ne serais plus aveugle.

Mme. JERNBERG.

Ah! ah! ah! Songes sont mensonges. Il ne se fait plus de miracles.

LE BARON.

Cependant ce rêve m'a tellement frappé... Ne pourrait-on pas faire un essai?... je crois voir mon médecin en vous, madame... Soufflez sur mes yeux, je vous en supplie.

Mme. JERNBERG.

Comment!.. croyez-vous, monsieur le baron, que je sache conjurer les démons? Cela ressemble à de la magie; que le ciel m'en préserve!

LE BARON.

Mais ce moyen est si innocent! il ne vous en

coûtera que de souffler un moment, madame, pour me tranquilliser l'esprit.

Mme. JERNBERG.

Puisque vous le désirez tant, je vais souffler sur vos yeux; mais vous me faites commettre un grand péché et une folie. (*Elle souffle sur les yeux du baron.*) Ne faut-il pas aussi dire quelques paroles?

LE BARON.

O ciel! serait-il possible? il m'a semblé voir un éclair; soufflez encore, madame.

Mme. JERNBERG.

J'aurais beau souffler jusqu'à extinction que vous n'en seriez pas plus avancé. (*Elle souffle encore.*) Ah! je n'en puis plus... Je crois bien que vous vous moquez de moi.

LE BARON.

Madame,.... je vois.... Oui, je vois.... O rêve heureux!... Et vous, madame, que ne vous dois-je pas!.... Je vois votre robe couleur d'ermite; je vois celles de vos filles, l'une rayée et l'autre blanche; je vois enfin ces tableaux, et la tabatière que vous tenez à la main. O bonheur! j'ai recouvré la vue!

Mme JERNBERG.

O mon Dieu!... j'en suis toute tremblante... Que veut dire tout ceci? Fasse le ciel que l'esprit impur ne se soit point mêlé dans tout cela!... Infortunée que je suis! toute la ville va m'appeler sorcière; la femme du bourgmestre s'en réjouira.... O malheur!

LE BARON.

Tranquillisez-vous, madame; vous êtes un ange bienfaisant; sainte Brigitte n'a point fait de plus grand miracle. Comment vous prouver ma reconnaissance ?

CHARLOTTE.

Mais tout cela est-il bien vrai? Combien ai-je levé de doigts, monsieur le baron ?

LE BARON.

Trois.

CHARLOTTE.

De quelle couleur est ce mouchoir ?

LE BARON.

Blanc, avec des raies rouges.

CHARLOTTE.

C'est bien cela; que Dieu ait pitié de nous! Mais quel esprit a donc pu donner un tel pouvoir à maman ?

Mme. JERNBERG.

Tais-toi ! J'ai peur de moi-même; je ne serai plus de ma vie un instrument du démon.... Vous n'y voyez pas, n'est-ce pas, monsieur le baron ?

LE BARON.

Pardonnez-moi, madame ; la vue m'est entièrement rendue.

Mme. JERNBERG.

Tout ceci n'est qu'une vision; dans une heure vous serez aussi aveugle que par le passé. Prions Dieu qu'il ait pitié de nous tous. Mes enfans, ne l'approchez pas,... ne le touchez point;... il est possédé du démon.... Que je suis malheureuse!

LE BARON.

Vous repentez-vous de votre bienfait, madame? Je....

(Il s'avance pour lui prendre la main.)

Mme. JERNBERG, se sauvant.

Que le ciel me préserve de vous!... Ne m'approchez pas.

SCÈNE VII.

Les précédens, JERNBERG, LE CORNETTE.

LE BARON, allant au-devant de Jernberg et l'embrassant.

Félicitez-moi, mon ami; j'ai recouvré la vue. Votre femme....

Mme. JERNBERG.

C'est sa faute. Mon Dieu! que s'est-il passé ici?... J'en perdrai l'esprit.

LE CORNETTE.

Vous y voyez, baron! est-il possible? On doit être bien étonné de voir lorsqu'on a été si longtemps aveugle. Et c'est madame....

Mme. JERNBERG.

Qui, moi? Non. Le démon a tout fait.

LE BARON.

Doucement, madame; vous diminuez le prix de votre bienfait.

JERNBERG.

Je vous félicite de tout mon cœur, baron. Mais par quelle aventure....

LE BARON.

Madame a bien voulu souffler sur mes yeux d'après l'indication d'un rêve; et son esprit....

Mme. JERNBERG.

L'esprit impur, plutôt.

JERNBERG.

Comment, ma femme, je ne te connaissais pas le don des miracles!

LE BARON.

C'est pousser la plaisanterie assez loin; elle deviendrait insipide: il faut déclarer la vérité. Je n'ai jamais été aveugle, madame.

Mme. JERNBERG.

Vous n'avez jamais été aveugle? Quelle impiété! faire l'aveugle, et entraîner les autres dans le péché!

LE BARON.

Daignez m'entendre, madame. Je n'ai jamais été aveugle; mais dès que j'eus vu Albine, je formai le dessein de mettre son cœur et sa raison à l'épreuve. De concert avec votre époux, j'ai pris la résolution de faire l'aveugle. J'ai trouvé dans Albine ce que je cherchais; la beauté, les grâces qui plaisent aux yeux, la sensibilité qui touche le cœur; et, si elle me conserve encore l'intérêt qu'elle m'a témoigné quand j'étais aveugle, j'espère ne point voir rejeter l'offre de mon cœur et de ma main.

LE CORNETTE.

Un véritable roman. Que vous êtes spirituel, baron! C'est une charmante idée, sur mon hon-

neur. J'ai envie d'en essayer aussi. Ah! mademoiselle Charlotte, je suis aveugle.

(Il chancelle.)

Mme. JERNBERG.

Monsieur le baron, je ne sais que faire, ni que vous dire.

JERNBERG.

Monsieur le baron, la noblesse de votre caractère, votre esprit, m'ont souvent fait désirer qu'un lien plus étroit vous unît à moi; la douceur de mon Albine, ses qualités aimables, m'ont toujours donné l'espoir qu'elle pourrait faire le bonheur d'un époux. Vous me dîtes l'impression qu'elle avait produite sur votre cœur, j'en ressentis de la joie, et elle vous appartint de ce moment; mais je voulus voir si je vous donnais en elle une femme exempte de préjugés, d'un esprit éclairé, et supérieure aux autres personnes de son sexe. Et toi, mon Albine, (*il la presse dans ses bras*) tu as rempli mon espoir; et la plus grande récompense que je puisse te donner est cet homme généreux. Que ma bénédiction repose sur vous deux!

ALBINE.

Mon père, ô le meilleur des pères! je ne mérite pas tant de louanges; je n'ai suivi que la voix de mon cœur.

JERNBERG.

Écoute-la toujours, mon Albine, elle ne te trompera jamais.

LE CORNETTE.

Quoique je sois aveugle, monsieur, me permettez-vous d'espérer...

JERNBERG.

Vous pouvez tout espérer, monsieur, excepté la main de ma fille. Charlotte, étourdie, légère, unie à un jeune homme aussi volage qu'elle, serait malheureuse et ne ferait point votre bonheur. Quand votre esprit sera moins frivole, et que les années auront produit leur effet sur vous, alors, si vous vous rappelez encore Charlotte, vous pourrez me demander sa main. J'espère que vous vous êtes trop tôt flatté de posséder déjà son cœur.

CHARLOTTE.

Ah! mon père, je deviendrai raisonnable et peut-être qu'un baron aveugle pensera à moi et recouvrera la vue.

LE CORNETTE.

Vous me mortifiez, monsieur; je ne suis pas fait pour supporter de pareilles injures. Je vous quitte; c'est en vain que vous attendrez mon retour. Adieu.

(Il sort.)

Mme. JERNBERG.

Ne pense jamais à ce papillon, Charlotte. S'en aller si brusquement!

JERNBERG.

Et toi, Charlotte, apprends de ta sœur à aimer les qualités solides, à respecter la vertu partout où tu la trouveras; alors la félicité de ton père sera doublée, et, marchant entre mes deux heureuses filles, j'irai au-devant de la mort en bénissant l'instant où elles ont vu le jour.

FIN DU DEUXIÈME ACTE ET DU VOLUME.

BINDING

PT
9612
F7V5

Vincens de Saint-Laurent,
Jacques
Chefs-d'oeuvre du théatre
suédois

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 10 24 04 018 6